

Marée noire : comment éviter son arrivée dans nos assiettes

DANS UN AVIS rendu jeudi 6 janvier, l'Agence française de sécurité sanitaire des aliments (Afssa) recommande, « sur toutes les côtes visiblement touchées par la pollution », l'interdiction de la pêche à pied et la non-commercialisation des coquillages, des algues et du sel prélevés après l'arrivée de la marée noire. Des arrêtés préfectoraux ont été pris, en Loire-Atlantique notamment. Cet avis a été accueilli avec amertume par les producteurs d'huîtres de la région. « Que nous soyons de plus en plus surveillés est un mal nécessaire », reconnaît le secrétaire du syndicat local des éleveurs de coques et de palourdes. Quatre semaines après le naufrage de l'Erika, la justice commence à fouiller le passé du pétrolier, qui, en vingt-quatre ans, a changé sept fois de nom et porté cinq pavillons différents.

Lire page 9

En 2000, la polio sera éradiquée

LE DOCTEUR Gro Harlem Bruntland, directeur général de l'Organisation mondiale de la santé (OMS), a lancé, jeudi 6 janvier à New Delhi, « l'assaut final de la campagne visant à l'éradication de la poliomyélite en l'an 2000 ». Grâce à des campagnes intensives de vaccination, cette maladie virale a, depuis douze ans, régressé de manière spectaculaire. Elle a disparu des Amériques, d'Asie et d'Europe et ne sévit plus de manière endémique que dans une trentaine de pays. L'OMS estime que des campagnes massives dans les pays connus pour être d'importants réservoirs de virus (Inde, Bangladesh, Pakistan, Nigéria notamment) permettront, comme ce fut le cas pour la variole, d'obtenir son éradication.

Lire page 25

Des magistrats en colère



ELISABETH GUIGOU

DEUX SYNDICATS de magistrats ont appelé au boycottage des audiences solennelles de rentrée afin de protester contre la réforme de la justice d'Elisabeth Guigou. Le premier président de la Cour de cassation lui a apporté son soutien.

Lire page 10 et les points de vue page 14

Allemagne, 3 DM ; Antilles-Guyane, 10 F ; Autriche, 25 ATS ; Belgique, 48 FB ; Canada, 2,50 \$ CAN ; Côte-d'Ivoire, 900 F CFA ; Danemark, 15 KR ; Espagne, 225 PTA ; Gabon, 900 F CFA ; Grande-Bretagne, 1 £ ; Grèce, 500 DR ; Irlande, 140 E ; Italie, 3000 L ; Luxembourg, 46 FL ; Maroc, 10 DH ; Norvège, 14 KR ; Pays-Bas, 3 FL ; Portugal CON., 270 PTE ; Réunion, 10 F ; Sénégal, 900 F CFA ; Suède, 16 KRS ; Suisse, 2,20 FS ; Tunisie, 1,4 Din ; USA (NY), 2 \$; USA (others), 2,50 \$.

M 0147 - 108 - 7,50 F



Le financement occulte des syndicats

- « Le Monde » révèle un rapport de l'IGAS sur la gestion des caisses de retraite complémentaires
- Il met en évidence « un système de financement direct ou indirect » des cinq grandes centrales
- Ce système fonctionnait avec l'aval des représentants du patronat ● La justice est saisie

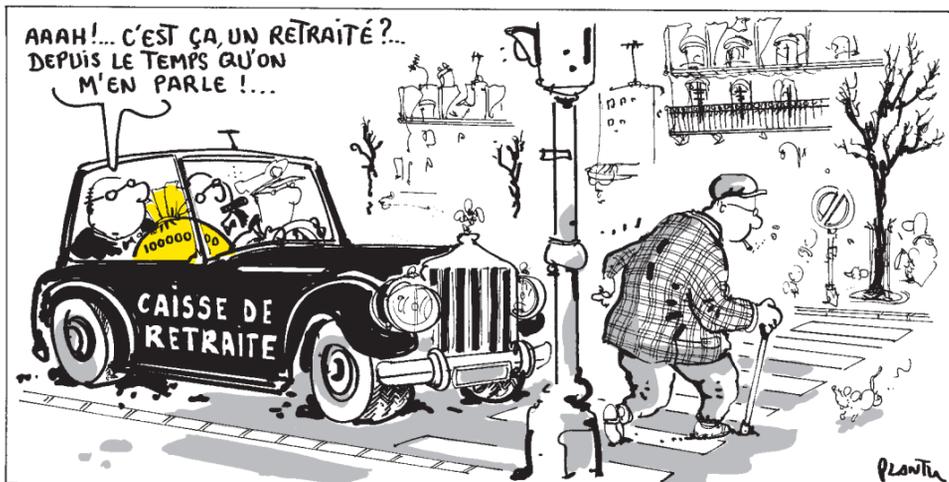
LE PARQUET de Nanterre a été saisi, à la fin de 1999, d'irrégularités concernant la gestion du groupe Caisse de retraite interentreprise (CRI), l'un des principaux organes qui gère le système français

des retraites complémentaires. Ces faits ont été établis par un rapport de l'Inspection générale des affaires sociales (IGAS), dont nous révélons le contenu. L'IGAS a mené de février à mai 1999 une enquête et son

rapport est daté de septembre 1999. Ses auteurs écrivent que « la gestion de la retraite » n'est plus pour ce groupe qu'une « préoccupation secondaire de l'encadrement supérieur ». Les principaux dirigeants de

CRI, qui sont aussi des figures du patronat au sein des fédérations Agirc (retraites complémentaires des cadres) et Arcco (retraites complémentaires des salariés), sont mis en cause pour leur gestion opaque : rémunérations et notes de frais élevées, achats de chevaux, destruction d'archives... Les syndicats sont aussi mis en cause. L'IGAS relève ainsi que des permanents syndicaux, appartenant aux cinq grandes centrales (CGT, CFDT, FO, CGC et CFTEC) ont été salariés de 1995 à 1999 par le CRI, pour un coût total de 34 millions de francs. Plus généralement, elle dénonce « tout un système de financement direct ou indirect » des syndicats pris en charge par ce groupe, ainsi que des « échanges de services ou de compétences, voire d'influences » entre les dirigeants patronaux de la caisse et les syndicats. Cette affaire intervient alors que le paritarisme traverse une crise sans précédent.

Lire pages 6 et 7 et notre éditorial page 15



RENCONTRE

La leçon de Peter Drucker

« Economiquement incorrect »

Inventeur de théories de management célèbres dans le monde entier, Peter Drucker (photo) professe des idées « économiquement incorrectes » sur les salaires des dirigeants, l'âge des retraites ou les bouleversements liés à Internet. A quatre-vingt-dix ans, ce jeune homme qui fut l'élève de Keynes porte sur l'époque un regard d'une étonnante acuité : « Je pense que nous allons connaître une énorme gueule de bois », a-t-il confié au Monde. p. 12 et 13

Troisième bouddha vivant, Ugyen Trinley Dorje s'est évadé de Chine

GENÈVE de notre correspondant

Dieux et démons de l'Himalaya sauraient-ils parfois tenir en échec la vigilance sourcilieuse des gardes-frontières chinois ? Tel était le sentiment qui prévalait à Dharamsala, résidence du dalaï-lama et de l'administration tibétaine en exil dans les montagnes indiennes de l'Himachal Pradesh, quand la nouvelle s'est répandue : parmi les réfugiés à peine débarqués, au petit matin du mercredi 5 janvier, se trouvait un jeune moine de quinze ans, Ugyen Trinley Dorje. Des moines et des nonnes, il en vient par dizaines chaque mois à Dharamsala, fuyant la répression. Mais ce matin-là, la stature du nouvel arrivant a fait sensation : il s'agit du dix-septième karmapa en personne, chef de l'école karma-kagyu, la plus ancienne tradition du bouddhisme tibétain, numéro trois (après le dalaï-lama et le panchen-lama) de la hiérarchie tibétaine.

Son prédécesseur - le seizième karmapa - avait quitté la scène des hommes en 1981, en son monastère rebâti au Sikkim pour abriter son exil depuis que la Chine avait envahi le Tibet. Les longues recherches de son entourage

orphelin avaient fini par mener à son successeur, Ugyen Trinley Dorje, alors âgé d'à peine huit ans. De laborieuses tractations avec les autorités chinoises s'étaient conclues, en 1992, par un accord avec les moines exilés pour que l'enfant soit officiellement reconnu et autorisé à recevoir l'éducation classique indispensable à son rang. En échange, il devait demeurer dans son monastère de Tolung Tsurphu, non loin de Lhassa, et se plier de bonne grâce aux exigences protocolaires de Pékin.

Le retour du jeune moine au Tibet avait redonné un peu d'espoir aux Tibétains. Il était alors la plus haute autorité spirituelle du pays, dès lors que le dalaï-lama est toujours en exil et que la querelle de succession du panchen-lama n'est pas vidée entre le gouvernement chinois et les responsables exilés. Entre temps, l'école du karmapa a essaimé par ses centres d'études en Europe, aux Etats-Unis et à Taïwan. Depuis l'intronisation de l'adolescent, nombre de dévôts étrangers ont fait le voyage de Tolung Tsurphu pour recevoir sa bénédiction. Il semble cependant que des frictions soient intervenues avec les autorités chinoises. Celles-ci auraient refusé de lui donner leur accord

pour un voyage d'études en Inde, alors qu'elles s'y étaient expressément engagées lors de la titularisation officielle de l'enfant.

Le départ en catimini du dix-septième karmapa et son arrivée en Inde - au terme d'un périple de plus de 700 kilomètres à travers des cols enneigés de plus de 5 000 mètres - a toutes les chances de perturber encore davantage les rapports tortueux entre la Chine et la communauté exilée. Ce nouvel épisode va sans doute relancer la polémique autour du sort de Gedhun Choeky Nyima, l'enfant reconnu par le dalaï-lama comme successeur du panchen-lama, que nul n'a pu voir depuis sa disparition en 1995, sous le prétexte avancé par Pékin de le mettre à l'abri de supposées velléités d'enlèvement par ses fidèles en exil. Jusqu'à présent, le gouvernement chinois a opposé une fin de non-recevoir à toutes les demandes de rencontre avec l'enfant présentées par le haut-commissaire de l'ONU aux droits de l'homme ou les parlementaires français qui parraient le plus jeune prisonnier de conscience du monde.

Jean-Claude Buhner



DÉVELOPPEMENT

Amazonie : sauver la forêt

Après trente années de déforestation catastrophique, certains Etats du Brésil, comme l'Amapa ou l'Acre, tentent de mettre en place une politique de développement durable fondée sur l'exploitation des richesses naturelles de la forêt. L'Amapa multiplie, par ailleurs, ses relations avec la Guyane française à laquelle une route, la Panaméricaine, va bientôt la relier. p. 2

artprice.com
the server group

le prix de l'art
www.artprice.com

Près de 2 millions de résultats de ventes
170 000 artistes du X^{ème} siècle à nos jours

par ADEC® depuis 1987
leader mondial des résultats de ventes d'Art aux enchères

Les stratégies opposées d'EDF et de TotalFina

TEMPÊTES contre marée noire. Les attitudes d'EDF et de TotalFina devant les catastrophes de décembre sont opposées jusqu'à la caricature. Tout le monde, politiques en tête, salue, derrière l'électricien national, l'efficacité du service public. Les agents d'EDF apparaissent comme des héros se démenant par tous les temps pour rétablir le courant. A l'inverse, l'indifférence du pétrolier français après le naufrage de l'Erika a choqué. Les hommes de TotalFina sont considérés comme des pollueurs n'hésitant pas à affréter des navires à bout de souffle au nom de la rentabilité financière.

Les responsables de TotalFina ont sous-estimé la sensibilité du public à l'environnement. Lors des premiers jours de la catastrophe, ils se sont retranchés derrière le droit : toutes les procédures ont été respectées, la responsabilité revient donc à l'armateur. Cet argumentaire juridique rassure les actionnaires, car il limite les conséquences financières de cette marée noire. L'effet est immédiat : l'action en Bourse ne réagit pas à l'événement. Sur le terrain, le plaidoyer ne suffit pas à calmer les inquiétudes des Bretons et des Vendéens. Le droit n'empêche pas les plaques

de mazout de souiller les côtes. Or ce fioul appartient à TotalFina.

La colère est d'autant plus forte que le président de la compagnie pétrolière, Thierry Desmarest, devenu premier patron de France après le rachat d'Elf, a le vent en poupe. Désigné manager de l'année par *Le Nouvel Economiste*, ce stratège est salué pour ses nerfs d'acier et son naturel réservé. Mais ses qualités d'hier deviennent en la circonstance des défauts. Sa distance apparente face à la catastrophe écologique est considérée comme de l'insensibilité. Une attitude en décalage avec l'image de proximité que développe le réseau pour commercialiser ses produits.

Dans l'opinion, TotalFina n'est pas perçue comme une multinationale. Peu savent que ce groupe est devenu en quelques mois la quatrième compagnie pétrolière mondiale et la première entreprise française. Dans cette optique, le slogan « Vous ne viendrez plus chez nous par hasard » aurait justifié à lui seul une action de solidarité.

Dominique Gallois

Lire la suite page 15 et nos informations sur les tempêtes page 11



CONSOMMATION

Le commerce fait bombance

Champagne, automobiles, vêtements, meubles, téléphones, bijoux... tout s'est bien vendu en 1999. Les Français ont cassé leur tirelire pour célébrer l'an 2000, et surtout leur confiance retrouvée en l'avenir. Même les ventes sur Internet ont triplé, atteignant 1,3 milliard de francs. Selon l'Insee, l'indice de satisfaction relevé auprès de 2 600 dirigeants du commerce de détail a fait un bond de 30 % en décembre, à son plus haut niveau depuis 1983. p. 18

International	2	Carnet	24
France	6	Aujourd'hui	25
Société	9	Météorologie, jeux	28
Régions	11	Culture	29
Horizons	12	Guide culturel	31
Entreprises	18	Kiosque	32
Communication	20	Abonnements	32
Tableau de bord	21	Radio-Télévision	33

Le processus démocratique en Haïti demeure dangereusement embourbé

Cinq ans après l'intervention américaine, l'exode reprend

L'exode des clandestins haïtiens vers la République dominicaine et les Etats-Unis a repris. Le 5 janvier, près de 400 Haïtiens, qui avaient été

interpellés alors que leur bateau s'était échoué sur les côtes de Floride, ont été reconduits à Port-au-Prince par les garde-côtes américains.

Les Haïtiens tentent de fuir des conditions de vie misérables dans un pays où le processus démocratique s'est dangereusement embourbé.

PORT-AU-PRINCE

de notre envoyé spécial
L'exode des clandestins haïtiens vers les côtes de Floride et la République dominicaine a repris alors que s'ouvre, à Port-au-Prince, une année électorale décisive pour l'avenir de la fragile démocratie « restaurée » il y a cinq ans par le débarquement de vingt mille soldats américains. Si la République dominicaine, qui partage l'île d'Hispaniola avec Haïti, est la principale destination des clandestins, les Etats-Unis s'inquiètent d'un éventuel nouveau déferlement de boat-people vers leurs côtes, à l'image du sénateur démocrate de Floride, Bob Graham, qui avait constaté, lors d'une visite en Haïti en novembre, que de nombreuses embarcations de fortune étaient en construction sur la côte nord d'Haïti.

Pour les représentants de la communauté internationale en poste à Port-au-Prince, la tenue des élections prévues pour cette année est essentielle pour relancer le processus démocratique dangereusement embourbé, réactiver les programmes de coopération et conjurer le risque d'une nouvelle vague migratoire.

Accusations de fraude et d'irrégularités, faible participation : les dernières élections tenues en avril 1997 avaient déclenché une crise politique et institutionnelle qui n'est toujours pas terminée. Depuis un an, Haïti n'a plus de parlement, et le premier ministre Jacques-Edouard Alexis n'a pu être nommé selon les normes constitutionnelles. Au cours des deux dernières années, plus de 500 millions de dollars d'aide internationale n'ont pu être déboursés en raison de l'absence de premier ministre ou de Parlement.

Prévues pour novembre 1999, les élections législatives et municipales ont été reportées au 19 mars

prochain. La présidentielle, pour lesquelles l'ancien chef de l'Etat Jean-Bertrand Aristide part favori en l'absence de concurrent de poids, doivent avoir lieu en décembre 2000. L'inscription des candidats, première phase du processus électoral, a pris fin le mois dernier. Si le responsable du dossier Haïti au département d'Etat, Donald Streinberg, s'est félicité du grand nombre et de la diversité des candidatures, qu'il a qualifiés de « signe encourageant », plusieurs experts étrangers doutent que le Conseil électoral puisse parvenir à doter toute la population en âge de voter de cartes d'électeur dans les délais prévus.

VIOLENCE ET INTIMIDATIONS

Financé par la coopération américaine et fournie par la société canadienne CODE, le matériel sophistiqué pour l'élaboration des cartes d'électeur est conservé dans un entrepôt en plein soleil. « *Espérons que la chaleur n'aura pas endommagé les films Polaroid* », soupire un diplomate. L'Union

européenne devait elle déboursier plus de 2 millions d'euros pour la fabrication des bulletins de vote. Mais l'appel d'offres remporté par l'imprimerie haïtienne Deschamps alors que la société belge Belpro avait soumis un devis inférieur de plus de 500 000 euros, a provoqué un conflit avec la représentation de Bruxelles, et le premier ministre Alexis a préféré renoncer à l'aide européenne pour les élections. La France, qui a proposé du matériel de radio-communication, n'a toujours pas reçu de réponse.

La désaffection de la grande masse des électeurs, dont la démocratie n'a pas empêché les conditions de vie misérables d'empirer, et l'insécurité constituent deux obstacles de taille au processus électoral. Depuis que la Famille Lavalas, le parti de l'ex-président Aristide, s'est ouvertement engagée dans la compétition, les actes de violence et d'intimidation des « organisations populaires » se réclamant de lui ont nettement diminué. Un foyer de tension persiste cependant dans la Grande-

Mieux vaut être boat-people cubain que haïtien

Le 1^{er} janvier, un bateau rustique chargé de clandestins haïtiens s'est échoué sur un banc de sable au sud de la Floride. Malgré les protestations de la communauté haïtienne de Miami, les boat-people (389 Haïtiens, 16 Dominicains et deux Chinois) ont été immédiatement refoulés vers Port-au-Prince. Les leaders de la communauté haïtienne de Floride dénoncent le « caractère raciste » de la politique migratoire américaine et réclament le même traitement pour les boat-people haïtiens que pour les balseros cubains. Alors que les immigrants clandestins haïtiens sont systématiquement refoulés, les Cubains qui parviennent à fouler le sol américain bénéficient du droit d'asile. En vertu de la politique « pied sec, pied mouillé », seuls sont renvoyés les balseros qui sont interceptés en mer.

L'inégalité de traitement est clairement apparue lors du rapatriement d'un enfant haïtien âgé de douze ans qui voyageait sans ses parents à bord du bateau échoué le 1^{er} janvier face à Key Biscayne. Pour les militants de la communauté haïtienne des Etats-Unis, le précédent créé par l'affaire Elian Gonzalez, l'enfant cubain sauvé en mer par un pêcheur puis recueilli aux Etats-Unis, aurait dû s'appliquer au jeune Haïtien.

Anse, au sud-ouest du pays, où un incendie apparemment d'origine criminelle a ravagé le centre de la ville de Jérémie. D'autres incidents ont eu lieu dans cette région, provoqués selon l'opposition par le Corega, une organisation dirigée par le Père Joaquim Samedy, un allié de Jean-Bertrand Aristide.

L'opposition accuse également la police de favoriser les candidats de la Famille Lavalas en leur accordant une protection spéciale. Selon un diplomate américain, à la suite des défections et des mises à pied, il ne reste qu'environ quatre mille policiers pour maintenir l'ordre dans ce pays qui compte plus de sept millions d'habitants. Les quelque trois cents militaires américains toujours stationnés en Haïti sont en cours de rapatriement. Le 17 décembre, l'Assemblée générale des Nations unies a décidé de maintenir jusqu'en février 2001 en Haïti une mission technique, la Micah (Mission internationale civile d'appui en Haïti). Composée d'environ trois cents personnes, elle est chargée de renforcer la police, d'appuyer la réforme de la justice et de veiller au respect des droits de l'homme.

Lors de la présentation, à la mi-décembre, de son programme électoral intitulé « *Investir dans l'humain* », l'ex-président Aristide a pris soin de modérer son discours. En présence du président René Préval et de nombreux chefs d'entreprise et représentants de la diaspora, il s'est prononcé en faveur d'un « partenariat entre les secteurs privé et public » et d'une « troisième voie » pour insérer Haïti dans la mondialisation. A l'occasion de ce congrès, la Famille Lavalas a montré qu'elle disposait de moyens sans commune mesure avec ceux de l'opposition.

Jean-Michel Caroit

Le président Mahuad impose l'état d'urgence en Equateur

Les syndicats appellent à une « mobilisation combative »

LIMA

de notre correspondante

La « mobilisation combative » de la population pour exiger la démission du président Jamil Mahuad et le projet de formation d'« un gouvernement patriotique d'union nationale » avancé par le Front patriotique (FP) ont conduit le gouvernement à proclamer, jeudi 6 janvier, l'état d'urgence dans ce petit pays andin, de près de treize millions d'habitants. Cette mesure, qui a mobilisé dans le centre de la capitale, Quito, des centaines de membres des forces de l'ordre faisant usage de grenades lacrymogènes, a dissuadé les protestataires de se réunir massivement et explique qu'ils n'ont été que deux mille à répondre, dans la capitale, à l'appel du FP, une coalition de plusieurs organisations syndicales.

D'autres manifestations ont eu lieu dans le pays, notamment dans les villes de Cuenca et Canar, dans le Sud, Portoviejo et Guayaquil (sud-ouest), dans les provinces d'Azuzay et Canar (Sud) et Manabi (sud-ouest). Trois étudiants ont été blessés à Quito, dont un par balle, selon la Croix-Rouge, tandis que du côté des manifestants on affirmait que quinze personnes avaient été blessées et vingt-sept arrêtées.

Le ministre de l'intérieur, Vladimiro Alvarez, a attribué cette massive levée de boucliers à « un mouvement subversif » et à « une conspiration des éléments qui n'ont pu parvenir au pouvoir par la voie démocratique et prétendent le faire par la voie de la violence, ce que le gouvernement ne va pas permettre ».

GRAVE CRISE ECONOMIQUE

Depuis son élection à la présidence, en août 1998, le président démocrate-chrétien fait face à une vague de mécontentement populaire croissante, due à la grave crise économique et sociale que traverse le pays. En 1999, tous les indices sont au rouge : plus de 60 % d'inflation, une chute de l'activité économique de 7 % et de 25 % de ses réserves internationales, ainsi qu'une dévaluation du sucre (monnaie locale) de 197 % par rapport au dollar en 1999. La dette extérieure de 14 milliards de dollars représente la totalité du PIB. Le cinquième de la population est au chômage et plus des deux tiers des habitants du pays vivent dans une pauvreté critique.

Les protestataires exigent la démission du chef de l'Etat, mais aussi la fermeture du Parlement et la destitution des membres de la Cour suprême de justice. Les dirigeants du FP proposent un programme intitulé « *Pour un Equateur nouveau* » et la nomination d'un gouvernement composé de membres du FP, de l'Eglise et de l'armée.

« *Il ne s'agit pas seulement d'expulser Mahuad, mais d'adopter un programme économique diamétralement opposé* », explique le porte-parole du Front patriotique, Luis Villacis. Leur projet envisage un

moratoire de la dette extérieure pour relancer l'appareil productif, le contrôle des prix des produits de première nécessité et des tarifs des services publics. Il aurait été soumis au général Carlos Mendoza, chef du commandement conjoint de l'armée.

M. Mahuad doit donc résoudre l'équation suivante : répondre aux revendications d'une population qui vit de plus en plus mal et respecter les obligations internationales de l'Equateur, ainsi que les exigences du Fonds monétaire international (FMI). La population, les forces armées et l'Eglise n'acceptent pas ses conditions, alors qu'il a fallu neuf mois de négociations pour que le président, un ancien élève de Harvard, parvienne à obtenir la signature d'une lettre d'intention avec le FMI, en septembre dernier. L'accord définitif ne devrait être souscrit à Washington qu'à la fin du mois de janvier, si le plan économique présenté n'est pas modifié par cette nouvelle crise sociale. Le très modéré quotidien *El Comercio* de Quito explique ainsi la crise : « *excessive méditation et peu d'action* » de la part du chef de l'Etat.

Le président du Congrès, Juan José Pons, estime que, pour sortir de la crise, 2,5 milliards de dollars sont nécessaires et que le FMI n'est pas indispensable pour les obtenir. « *Nous pouvons vendre notre pétrole avec anticipation, assure-t-il. Ce serait une garantie pour obtenir un crédit du Trésor américain. L'Equateur a acquis un rôle important grâce à la base [antidrogue et antiterroriste] de Manta, donc il nous est désormais possible de négocier directement avec les Etats-Unis l'obtention d'une ligne de crédit. Ce ne serait pas nouveau. Le Mexique n'a-t-il pas obtenu 40 milliards de cette façon pour que ce pays ne s'écroule pas ? Alors, pourquoi ne pourrions-nous pas le faire ici ?* »

Le Front patriotique a annoncé de nouvelles manifestations pour le 12 janvier, alors que la puissante Confédération des nationalités indigènes de l'Equateur (Conaie) a créé un Parlement parallèle et menace de provoquer un soulèvement pacifique de « *désobéissance civique* » le 15 janvier.

« *Mahuad doit s'en aller d'une façon constitutionnelle, et non pas par la voie de la violence et l'anarchie à laquelle veut nous emmener l'extrême gauche* », déclare pour sa part l'ancien président Luis Febres Cordero, et maire de Guayaquil, qui fut avec le Parti social-chrétien (PSC, droite) le principal soutien à la candidature du président Mahuad, avant de passer à l'opposition, un an plus tard.

Jamil Mahuad, qui a déjà affronté trois crises sociales graves depuis son élection, a annoncé qu'il se maintiendrait au pouvoir jusqu'en janvier 2003, comme le prévoit la Constitution.

Nicole Bonnet

L'opposition péruvienne a manifesté contre la nouvelle candidature de M. Fujimori

LIMA

de notre correspondante

Plus de trente mille personnes ont manifesté dans tout le pays, pour protester contre la candidature du chef de l'Etat péruvien, Alberto Fujimori, à l'élection présidentielle. Le rassemblement le plus important s'est déroulé à Iquitos, capitale du département de Loreto, dans le nord-est du pays, réunissant quelque quinze mille personnes. Dans la capitale, Lima, environ sept mille personnes, brandissant une forêt de banderoles, ont envahi la plaza de Armas, face au palais de Pizarro, à l'appel de la coalition du Front civique national élargi dont la composante essentielle est la Confédération générale des travailleurs du Pérou (CGTP, gauche).

Face aux grilles de l'édifice présidentiel, qui avaient été enduites d'huile afin que les protestataires ne puissent pas les escalader, les dirigeants syndicaux et des partis politiques d'opposition ont tenu des paroles incendiaires face à la foule qui vociférait : « *A bas la dictature ! Ici, la peur est terminée ! Insurrection populaire !* » Au passage de la marche, quelques pétards, ré-

sidus des fêtes du Nouvel An, ont explosé devant le siège du Jury national électoral (JNE) qui, le 31 décembre, a déclaré légitime la nouvelle candidature d'Alberto Fujimori à un troisième mandat. La décision des juges n'est pas susceptible d'appel et l'opposition dénonce un arrêt qui ne prend pas en compte les dispositions de l'actuelle Constitution qui n'autorise que deux mandats successifs, alors que le chef d'Etat a déjà été élu en 1990, puis réélu une première fois en 1995.

DES AIRS DE CARNAVAL

D'autres manifestations ont réuni trois mille cinq cents personnes à Ancash (nord de Loreto) et quelque trois mille à Arequipa (sud), la deuxième ville du pays. A l'exception de deux blessés, dans le nord-est du pays et à Iquitos, la journée de protestation s'est déroulée sans incident et souvent, dans les Andes, sur la côte ou dans l'Amazonie, elle a pris des airs de carnaval.

Malgré cette mobilisation nationale, l'opposition n'est pas parvenue à s'entendre pour pré-

senter une candidature unique. Elle sera divisée, au premier tour de l'élection présidentielle fixé au 9 avril prochain, face au président Fujimori.

Les délégations des trois principaux partis d'opposition, Somos Peru (Nous sommes le Pérou), du maire de Lima Alberto Andrade, Solidaridad nacional (Solidarité nationale), de Luis Castaneda, et Peru Posible (Pérou possible), d'Alejandro Toledo, se sont séparées, mercredi, sans avoir pu trouver un accord, ont indiqué les porte-parole des trois partis.

Javier Perez de Cuellar, ancien secrétaire général des Nations unies et candidat malheureux à l'élection présidentielle de 1995, a bien essayé de jouer les bons offices pour unir en une seule liste les trois principaux candidats de l'opposition. Il n'y est pas parvenu bien que leurs programmes ne soient guère différents. « *L'unité sera pour le deuxième tour de scrutin* », argumentent les candidats, alors que le maintien des trois risque de permettre la réélection de l'actuel président, au premier tour, comme en 1995.

N. B.

Stressé? cliquez et partez...

Vos vols réguliers à prix réduits.
Consultez nos offres sur www.ebookers.com
Réservations en ligne 24h/24, 7j/7.

ebookers.com
avec La Compagnie des Voyages

Prix A/R TTC au départ de Paris en Janvier. Sous réserve de disponibilités.

Sydney
À partir de
6219F

Rio
À partir de
3002F

Bangkok
À partir de
3062F

New York
À partir de
1950F

Les forces russes subissent de lourdes pertes dans les combats en Tchétchénie

Le mauvais temps prive les fantassins du soutien de l’aviation

Malgré le déluge de bombes et de missiles déversé par les forces russes pour venir à bout de la république indépendantiste, l’armée fédérale

LES COMBATS faisaient toujours rage, vendredi 7 janvier à Grozny, la capitale tchéтчhène, majoritairement contrôlée par quelques milliers d’indépendantistes malgré l’encerclement russe. Les forces fédérales étaient, de plus, privées de tout soutien aérien, leurs bombardiers étant cloués au sol à cause d’un épais brouillard tombé sur toute la république indépendantiste.

Jedi 6 janvier dans la soirée, les Russes étaient parvenus à prendre le contrôle de la gare de Grozny. Des militaires russes ont affirmé jeudi qu’un groupe de 350 membres des unités d’élite du ministère de l’intérieur, appuyé par l’artillerie, avait pris le contrôle de la gare, proche de l’ancien palais présidentiel, mais au prix de lourdes pertes, semble-t-il.

BILAN SOUS-ESTIMÉ

Moscou a ainsi reconnu avoir perdu quatre-vingts hommes au cours des dix derniers jours, un chiffre qui reste largement sous-estimé selon divers analystes. Au total, Moscou reconnaît officiellement 500 morts depuis le début, le 1^{er} octobre, de l’intervention terrestre russe en Tchétчhénie, un chiffre peu vraisemblable si l’on tient compte des témoignages de soldats recueillis sur place.

Ainsi, jeudi 6 janvier, le *New York Times* rapportait le témoignage du

sergent Tarassiouk, de l’hôpital militaire de Mozdok, le quartier général des forces russes en Ossétie du Nord. Celui-ci raconte comment son unité, envoyée en reconnaissance, dimanche 2 janvier,

Nouvelles mesures de soutien du rouble

Le président russe par intérim, Vladimir Poutine, a annoncé, jeudi 6 janvier, que des mesures devraient être prochainement prises pour soutenir le rouble, alors que les experts redoutent une nouvelle baisse de la monnaie russe. M. Poutine soutient une proposition de la banque centrale russe, qui souhaite porter de 75 %, actuellement, à 100 % la part de recettes en devises que les exportateurs russes sont contraints de revendre sur le marché des changes. « Il y a peu de pays qui laissent à leurs exportateurs la possibilité de garder » leurs recettes en devises, a déclaré M. Poutine. « Mais cette décision doit être équilibrée et accompagnée d’un durcissement du contrôle sur les sorties de devises. Elle ne doit pas cependant nuire aux intérêts des exportateurs », a-t-il ajouté. Le gouverneur de la BCR a également discuté avec M. Poutine d’une éventuelle baisse importante des taux d’intérêt. Le rouble a baissé, jeudi, de 1 %, face au dollar. – (AFP)

au sud de Grozny, a été prise en embuscade par un groupe de Tchétчhènes. Sur cent hommes, huit seulement sont encore opérationnels selon lui tandis que sept des onze véhicules blindés de la compagnie ont été brûlés lors de l’attaque menée par les indépendantistes.

Les indépendantistes tchéтчhènes, après avoir brisé l’encerclement de Grozny en reprenant le

leur tactique de guérilla urbaine et de harcèlement des positions adverses, les Tchétчhènes infligent de lourdes pertes aux forces fédérales.

contrôle de trois localités voisines de la capitale lundi, auraient abandonné une de leurs positions à Alkhan-Iourt (à 10 km au sud-ouest de Grozny) pour regrouper leurs forces à Alkhan-Kala, une autre

ville. Favorisés par l’absence de bombardements aériens, les Tchétчhènes ont multiplié les attaques nocturnes aux lance-roquettes et aux lance-grenades contre les positions russes à Grozny, dans la nuit de mercredi à jeudi. De petits groupes de combattants se sont approchés parfois jusqu’à une centaine de mètres des positions russes, visant les soldats et les blindés selon l’AFP. L’armée russe en

aura fini avec les indépendantistes tchéтчhènes « dans un mois », a affirmé l’ancien président russe, Boris Eltsine, en visite à Jérusalem.

Profitant de la trêve dans les bombardements aériens, des milliers de civils ont quitté la Tchétчhénie jeudi. Selon Khasin Radouev, le correspondant de Radio-Svoboda sur place, au poste frontière de Kavkaz entre l’Ingouchie et la Tchétчhénie, une file de réfugiés, venus « de toute la Tchétчhénie » attendait sur 2 kilomètres. Par ailleurs, selon les données du Service fédéral des migrations, citées vendredi par l’agence Itar-Tass, plus de 70 000 réfugiés tchéтчhènes sont « volontairement » revenus dans les territoires de Tchétчhénie contrôlés par les Russes.

Outre Grozny, des combats ont lieu dans les gorges de Vedeno (Est) autour de la localité du même nom, fief du chef de guerre Chamil Bassaev, et dans les gorges d’Argoun (sud de la république). Selon le témoignage de Mikhaïl Soukhovski, le commandant d’une unité de parachutistes russes déployée dans le sud de la Tchétчhénie, cité par l’agence AP, « nous ne pourrons venir à bout des rebelles avec l’aviation et l’artillerie. Nous devons nous déployer au sol et ça va prendre beaucoup de temps ». – (AFP, AP, Reuters, ITAR-TASS, Radio-Svoboda)

La moitié du Hilton de Jérusalem occupée par Boris Eltsine et sa suite

JÉRUSALEM

de notre correspondant

Des sept personnes à recevoir, jeudi 6 janvier, l’Ordre des Chevaliers du Saint-Sépulcre qui récompense les défenseurs de la foi, Boris Nikolaïevitch Eltsine était le seul à ne pas être chef d’Etat ou de gouvernement. Mais c’est pourtant lui, désormais officiellement simple citoyen (avec quand même quelques privilèges…), qui a ravi la vedette aux six autres, le Biélorusse Alexandre Loukachenko, le Géorgien Edouard Chevardnadze, le Moldave Petru Lutchinski, l’Ukrainien Leonid Koutchma, le Grec Constantinos Stéphanopoulos et le Roumain Emil Constantinescu. Comme tous ses ex-collègues, Boris Eltsine avait été invité en Terre sainte par le patriarche grec orthodoxe de Jérusalem, Diodoros 1^{er}, pour célébrer le Noël orthodoxe. Sa Béatitude avait également invité le président yougoslave, Slobodan Milosevic, mais ce dernier a préféré ne pas donner suite.

Décidé avant la démission du président russe, le voyage, devenu « déplacement familial » – l’épouse, Naina, les deux filles, Elena et Tatiana, et la petite fille Macha en étaient – a été maintenu quasiment avec les mêmes fastes et le même protocole. Cent cinquante personnes, dont un gros détachement de journalistes et un bataillon encore plus imposant de gardes du corps, accompagnaient celui que son porte-parole, Dmitri Iakouch-

kine, appelle désormais ni « ancien », ni « ex », mais le « premier » président de Russie.

LE RETOUR DU GRAND FRÈRE

Un équipage somptueux, digne d’un tsar ou d’un premier secrétaire du Parti communiste de l’Union soviétique, où ne manquait ni le personnel médical, ni les cuisiniers et leurs produits d’origine, ni les véhicules de remplacement, ni les bouteilles de vodka préférées du « patron » – Stolitchnaïa et Absolut – a occupé la moitié du Hilton de Jérusalem, où la suite Rabin, à 2 500 dollars (autant d’euros) la nuit, avec vue imprenable sur les murs de la vieille ville, avait été réservée à Boris Eltsine. Descendus, plus discrètement, dans le même établissement, les présidents biélorusse et moldave ont dû se contenter des étages inférieurs, comme du temps où le « grand frère » de Moscou veillait avec sollicitude sur les Républiques sœurs.

Boris Eltsine était arrivé dans l’avion qu’il utilisait lorsqu’il était président et c’est un autre appareil qui a transporté les trois limousines blindées ZIL, à la ligne un peu pataude, mais capables de rivaliser avec les Cadillac et les Mercedes du parc officiel israélien. Ce n’est d’ailleurs pas sans mal que l’une d’elles a réussi à se glisser dans les rues tortueuses et étroites de la vieille ville pour déposer son passager devant le siège du patriarcat. Les autres chefs d’Etat ont dû, eux,

faire le trajet à pied. Dans un palais de marbre, d’or et de cristal, parmi les treize hauts dignitaires orthodoxes venus de Russie, de Constantinople et des Balkans, arborant croix pectorales et pieux émaux finement ornés de pierres précieuses, Boris Eltsine, maladroit et visiblement handicapé, a reçu du patriarche, lui-même cloué sur un fauteuil roulant, l’Ordre du Saint-Sépulcre.

Peu ont compris le sens du petit discours qu’il a ensuite prononcé, à peine audible dans le brouhaha ambiant. Boris Eltsine y a parlé de « paix » sans que l’on sache s’il évoquait le Moyen-Orient ou la Tchétчhénie. Seule, en vérité, semblait lui importer sa décoration qu’il montrait fièrement à tous les journalistes qui tentaient de lui parler. Médaille en sautoir et verre de champagne à la main, tous les récipiendaires se congratulaient, oubliant qu’il n’y a pas si longtemps la plupart d’entre eux étaient les dirigeants d’un régime qui fermait les églises pour les transformer en musées de l’athéisme.

Dans la bousculade et la chaleur, Boris Eltsine a été surtout interrogé sur la Tchétчhénie, sujet sur lequel il n’a rien perdu de ses certitudes : « Dans les deux mois le drapau russe flottera sur Grozny » a-t-il glissé au correspondant du *Washington Post*, droit dans les yeux, en lui tenant fermement la main. Trois heures plus tard, au dé-

jeuner offert par le président Ezer Weizman, le délai n’était plus que de un mois : trente jours pour « en finir avec les terroristes », ainsi qu’il l’a répété avec insistance, verre à la main, en portant un toast à son « ami » Weizman tassé sur son siège à côté de lui.

SIMPLISME SANGLANT

Plusieurs des convives, dont Shimon Pérès, semblaient un peu mal à l’aise devant tant de simplisme sanglant. Seul Nathan Chtcharansky, l’ancien *refuznik* devenu ministre israélien de l’intérieur, paraissait en phase avec son ancien compatriote sur l’explication de la guerre.

Quelques instants avant de passer à table, il avait confié aux journalistes qu’Israël et la Russie combattaient le même ennemi : « l’extrémisme islamiste ».

La veille, le président israélien qui recevait à dîner les autres chefs d’Etat et les dignitaires orthodoxes, avait eu un entretien préalable avec son homologue biélorusse Alexandre Loukachenko. Celui qui, en 1995, dans un entretien accordé au quotidien allemand *Handelsblatt*, estimait que « tout ce qui est lié au nom d’Adolf Hitler en Allemagne n’a pas été mauvais », était venu demander que l’Etat juif fasse usage de son influence pour relever en Occident la crédibilité de la Biélorussie.

Georges Marion

Manifestation de musulmans

à Djakarta contre les chrétiens

BANGKOK. Répondant à l’appel d’organisations islamistes, des dizaines de milliers de gens ont manifesté, vendredi 7 janvier dans le centre de la capitale indonésienne Djakarta, en faveur de leurs coreligionnaires qui se battent, dans l’archipel des Moluques, contre les chrétiens. La foule a crié vengeance contre les « massacres de musulmans » et appelé à la « Guerre sainte ». Près de mille personnes ont été tuées aux Moluques, ces deux dernières semaines, au cours d’affrontements interreligieux qui ont fait plus de deux mille victimes en un an. Neuf navires de guerre appuyés par cinq avions d’observation ont imposé le blocus du port d’Amboïne, la capitale des Moluques, afin de prévenir la circulation entre les îles de l’archipel, où des milliers de soldats ont été dépêchés. A Djakarta, l’un des porte-parole des manifestants a accordé un délai d’un mois au gouvernement pour « mettre fin aux massacres de musulmans », dont l’armée a pourtant démenti l’importance. De nombreux observateurs estiment les responsabilités partagées entre les deux communautés. Près de 90 % des Indonésiens se réclament de l’islam mais, aux Moluques, les chrétiens représentent au moins la moitié de la population. – (*Corresp.*)

Dissolution en Algérie

de l’Armée islamique du salut (AIS)

ALGER. L’Armée islamique du salut (AIS), le bras armé de l’ex-FIS, est en cours de dissolution, a indiqué mercredi 5 janvier, la radio algérienne, après la rencontre la veille entre les dirigeants de l’organisation de Madani Mezrag et une délégation de l’armée. La dissolution devrait être achevée, vendredi, pour la fête de l’Aïd qui marque la fin du ramadan, selon la radio d’Etat.

Créée en 1993, l’AIS, dont les effectifs sont évalués entre 1000 et 3000 combattants, observait depuis près de deux ans un cessez-le-feu inconditionnel. En juin 1999, elle avait annoncé sa reddition *de facto* sans que l’on sache à ce jour si une quelconque contrepartie politique a été obtenue par Madani Mezrag en échange de son geste. Cette incertitude a conduit certains groupes armés, n’appartenant pas à l’AIS mais qui s’étaient ralliés à la trêve, à refuser de s’autodissoudre. Bien que démenti, jeudi, par une porte-parole du FIS à l’étranger, le processus de dissolution de l’AIS est effectif, de l’avis des spécialistes. Une partie des combattants devraient devenir des supplétifs de l’armée dans sa lutte contre les groupes toujours armés.

Romano Prodi favorable à une visite

du colonel Kadhafi à Bruxelles

BRUXELLES. Le président de la Commission européenne, Romano Prodi, a fait savoir, jeudi 6 janvier, qu’il est favorable à une visite à Bruxelles du chef de l’Etat libyen, le colonel Mouammar Kadhafi. Son porte-parole a toutefois précisé qu’aucune invitation n’a encore été lancée.

M. Kadhafi avait annoncé mardi à la télévision libyenne qu’il avait reçu « une invitation de l’UE à [se] rendre à son siège à Bruxelles ». Après avoir indiqué qu’il irait, il avait assuré qu’il s’agirait d’« une visite historique pour les relations entre l’Afrique et l’Union européenne ». « L’Europe n’est plus colonialiste », avait-il ajouté. – (AFP, Reuters.)

DÉPÊCHES

■ **OUZBÉKISTAN : le président ouzbek, Islam Karimov**, est assuré de sa réélection dimanche 9 janvier. Son seul adversaire, Abdulkhafiz Dzhalalov, apparaît comme un simple faire-valoir. L’Organisation pour la sécurité et la coopération en Europe a annoncé qu’elle n’enverrait pas d’observateurs à ce scrutin, qui n’offre pas de « réel choix » aux 24 millions d’Ouzbeks. M. Karimov, ancien dirigeant communiste, se veut le garant de la stabilité de l’Ouzbékistan, en proie aux tensions religieuses et ethniques. – (*Reuters.*)

■ **TURQUIE : une enquête** a été ouverte à l’encontre du ministre turc des affaires étrangères, Ismaïl Cem, après que ce dernier se fut publiquement prononcé en faveur des émissions télévisées en langue kurde, rapporté, mardi 4 janvier, le journal *Sabah*. L’enquête fait suite à la plainte d’un chimiste d’Ankara, qui accuse le chef de la diplomatie d’avoir trahi un article de la Constitution déclarant le turc langue officielle. Le Parquet examinera notamment s’il convient de poursuivre en justice M. Cem pour « diffusion de propagande séparatiste ». – (AFP)

■ **BELGIQUE : Nozy Mwamba Munanga**, considéré comme l’un des cerveaux du trafic de « vrais faux dinars » de Bahrein (l’un des plus importants de l’après-guerre), qui, en 1998, avait touché plusieurs capitales européennes, a été extradé de Suisse et incarcéré le 18 novembre en Belgique, a-t-on appris jeudi 6 janvier. D’origine zairoise (la RDC actuelle), M. Mwamba a été inculpé de contrefaçon de billets, recel, blanchiment d’argent et de direction d’une association de malfaiteurs. La France, où la ténébreuse affaire des « vrais faux dinars » (*Le Monde* du 23 juin 1999) fait également l’objet d’une instruction, n’a pas demandé son extradition.

■ **UNION EUROPÉENNE : le Portugal, qui exerce la présidence** de l’Union européenne pour un semestre, va engager la semaine prochaine des contacts bilatéraux avec ses quatorze partenaires, pour préparer la Conférence intergouvernementale (CIG), a annoncé, jeudi 6 janvier, Francisco Seixas da Costa, secrétaire d’Etat chargé des affaires européennes. La CIG, qui devra porter sur la réforme des institutions européennes, sera officiellement lancée le 14 février à Bruxelles. – (AFP)

■ **CUBA/ÉTATS-UNIS : le père du petit rescapé de la mer**, Elian Gonzalez, a demandé que son fils soit ramené à Cuba par l’intermédiaire du Conseil national des Eglises, ont indiqué, jeudi 6 janvier, les Services d’immigration (INS) des Etats-Unis. Le Conseil national des Eglises groupe la plupart des Eglises chrétiennes américaines, à l’exception de l’Eglise catholique. Quatre-vingts personnes ont été arrêtées jeudi à Miami, où plusieurs centaines de Cubains exilés ont manifesté contre la décision de l’INS de laisser Elian rentrer à Cuba. – (AFP)

Suspension de l’extradition d’un ancien dirigeant de l’IRA vers l’Ulster

DUBLIN. La Haute Cour de justice de Dublin a accordé, jeudi 6 janvier, à un ancien dirigeant de l’IRA la suspension de sa procédure d’extradition vers l’Irlande du Nord, pour un meurtre commis il y a vingt ans, et le droit de faire appel de cette mesure. Angelo Fusco, quarante-trois ans, avait été condamné par contumace en 1981 pour l’assassinat d’Herbert Westmacott, un capitaine des SAS, une unité d’élite de l’armée britannique. Il a été interpellé, lundi, lors d’un contrôle routier dans le comté du Kerry et il restera en prison tant que son appel n’aura pas été examiné.

D’origine italienne, Angelo Fusco était en fuite depuis 1992. Il réclamait la suspension de son extradition vers l’Irlande du Nord, devenue caduque, à ses yeux, après le changement de climat politique intervenu à la suite de l’accord de paix d’avril 1998 qui prévoit la libération, avant juin 2000, de tous les prisonniers paramilitaires catholiques et protestants, dont les organisations soutiennent le processus de paix. – (AFP)

FRANCE

LE MONDE / SAMEDI 8 JANVIER 2000

SYNDICALISME Un rapport confidentiel de l'Inspection générale des affaires sociales (IGAS), dont *Le Monde* publie les principaux extraits, met gravement en cause le groupe

CRI, un des organismes qui gèrent les retraites complémentaires. ● **LE PARQUET** de Nanterre a été saisi du dossier en novembre 1999. Les faits évoqués par l'inspection portent sur la

gestion des dirigeants patronaux de la caisse (rémunérations élevées, notes de frais, achat de chevaux de course...). ● **LES CONFÉDÉRATIONS** syndicales sont également mises en

cause par le rapport. Elles auraient négocié « *en secret* » avec ce groupe la rémunération, pendant plusieurs années, de plusieurs permanents. ● **L'EMPIRE FINANCIER** géré par les

organismes de retraite complémentaire dépasse 200 milliards de francs. Il est géré de manière opaque et sans véritable contrôle. (*Lire aussi notre éditorial page 15.*)

Comment les retraites financent les syndicats avec l'accord du patronat

Un rapport de l'Inspection générale des affaires sociales sur le groupe CRI a été transmis au parquet de Nanterre.

Cet organisme de retraite complémentaire, mis en cause pour sa gestion opaque, est soupçonné d'assurer la rémunération occulte de syndicalistes

APRÈS le scandale Urba, qui a si fortement secoué le PS, à la fin des années 80, un autre va éclater, qui menace d'ébranler le monde syndical. Il est conté par le menu dans un rapport confidentiel de l'Inspection générale des affaires sociales (IGAS), dont *Le Monde* a obtenu communication, et dont on lira ci-dessous les principaux extraits. Les enquêteurs sociaux ont mené leurs investigations entre février et mai 1999, après avoir été saisis par une lettre de mission de Martine Aubry. La ministre de l'emploi et de la solidarité avait été alertée par ses services.

A la première lecture, on pourrait, certes, penser que le parallèle avec Urba est exagéré car les faits rapportés ne concernent que la Caisse de retraite interentreprise (CRI), une des très nombreuses associations qui gèrent, en France, les retraites complémentaires, sous la tutelle des deux fédérations Agirc (cadres) et Arcco (salariés). Il reste que les dérives pointées par ce rapport apparaissent d'une parti-

culière gravité. Trésorerie opaque, notes de frais parfois exorbitantes, rémunérations très élevées de certains des dirigeants, achats de chevaux de course, versement de commissions à des intermédiaires, destruction d'archives au mépris des règles de comptabilité : le groupe CRI est lourdement mis en cause. L'affaire risque de faire d'autant plus de bruit que le groupe a pour principaux responsables des personnalités de premier plan telles qu'Yves Espieu et Georges Bouverot, qui jouent tous deux un rôle-clé dans le système français des retraites complémentaires (*lire ci-dessous*), en leur qualité de représentants du patronat. L'image du Medef risque donc, elle aussi, d'être ternie par cette affaire

Cependant, le rapport va encore au-delà. Certes, il n'emploie pas expressément les formules d'« emplois fictifs » ou de « financement occulte », mais c'est une précaution de style. Car les inspecteurs révèlent un système d'« échanges de services ou de compétences, voire

« Un système d'échanges de services, négocié en secret, syndicat par syndicat, au plus haut niveau »

POUR FAIRE son rapport sur le groupe Caisse de retraite interentreprise (CRI), l'Inspection générale des affaires sociales (IGAS) a conduit une mission qui « s'est déroulée de février à mai 1999 ». Ce document qui retrace ces investigations porte la date de « septembre 1999 ». Il s'agit d'un rapport provisoire, mais la version définitive, en voie d'achèvement, serait, selon de bonnes sources, très proche de cette première mouture. Elle comprendra d'importantes annexes faisant état des réponses du groupe, qui ont déjà été communiquées.

● **Le financement des syndicats.** Le rapport note que « tout un système de financement direct ou indirect était pris en charge en totalité par deux caisses de retraite [du groupe] jusqu'au 31 mars 1999 ». Ce système « est constitué d'abord par les salaires versés à des permanents syndicaux sous le titre de "délégué extérieur" », mais il prend aussi « la forme de conventions d'assistance technique » prévoyant « des honoraires ou des remboursements des frais engagés », des « sessions de formation destinées à des responsables syndicaux, des interventions lors d'assemblées générales ou conseils fédéraux (...) en échange de remboursements de frais, d'insertion publicitaire dans les journaux... dans le cadre d'une somme forfaitaire établie au départ ».

Affirmant qu'il s'agit d'un système d'« échanges de services ou de compétences, voire d'influences », l'IGAS ajoute : « *La principale caractéristique de ce dispositif est d'être négocié en secret et de*

manière bilatérale, syndicat par syndicat, par le directeur général [du groupe CRI] au plus haut niveau des fédérations et des confédérations, et par la direction du développement, voire des relations humaines, à un niveau inférieur mais dans le cadre des directives fixées plus haut ».

Selon le décompte de l'IGAS, les sommes engagées à cette fin par le groupe auraient été de 9,014 millions de francs en 1995, 9,983 millions de francs en 1996, 9,984 millions de francs en 1997 et 14,116 millions de francs en 1998. Pour ce dernier exercice, la somme aurait été partagée de la sorte : 5,834 millions pour la CGT, 5,306 millions pour la CFDT, 2 millions pour FO, 0,531 million pour la CGC et 0,445 million pour la CFTC. L'IGAS observe que ces facturations enregistrent des fluctuations inexpliquées portant, par exemple, sur des frais de publicité ou de formation : « Parmi les factures adressées par les organisations syndicales au groupe CRI, relève le rapport, on note des prix de page de publicité qui vont de 5 000 francs à 75 000 francs. De même, les frais pédagogiques sont inexistant pour certains et s'élèvent jusqu'à 104 535 francs pour un stage de trois jours. »

Le plus gros de ces sommes est affecté à la rémunération de syndicalistes « appartenant à des secrétariats départementaux, régionaux ou nationaux, fédéraux ou confédéraux » de ces cinq centrales. De 1995 à 1998, ces syndicats se seraient ainsi partagé la somme de 34,305 millions de francs. Le nombre des permanents syndicaux rémunérés à ce titre, en qualité de

« délégués aux relations extérieures », serait le suivant : 10 pour la CGT de 1995 à 1998, puis 2 en 1999 ; 8 pour la CFDT de 1995 à 1998, puis 2 en 1999 ; 5 pour FO sur toute la période ; 1 chacun pour la CFTC et la CGC sur toute la période. « L'examen du cas des différents salariés, explique le rapport, met en lumière qu'il s'agit de syndicalistes ayant exercé des responsabilités de haut niveau, qui se sont présentés au groupe CRI avec l'appui de leur fédération ou de leur confédération, qui figurent sur les registres du personnel mais pas sur l'annuaire téléphonique du groupe CRI. Ils n'ont ni bureau, ni téléphone, ni adresse dans les locaux du groupe. Ils ne peuvent être joints qu'à leur domicile personnel ou au siège de leur fédération ou confédération. ». L'IGAS note que de nouvelles contraintes juridiques, apparues en 1998, ont amené le groupe à « se séparer d'une majorité de délégués ».

● **La gestion du groupe CRI.** En de nombreux passages, l'IGAS suggère que la gestion du groupe est opaque et que le problème dépasse la question des relations avec les syndicats. Composé d'une galaxie de sous-ensembles (*lire page 7*), le groupe n'établit pas de « document de synthèse sur un compte consolidé ». Les procès-verbaux des assemblées et des conseils sont établis avec retard et ne portent qu'exceptionnellement les signatures des présidents et secrétaires de ces réunions.

Les inspecteurs soulignent, à plusieurs reprises, que les dysfonctionnements relevés s'opèrent au

détriment du volet retraite, lourdement sollicité pour financer les autres activités du groupe : « *La gestion de la retraite au sein du groupe CRI est dans l'ensemble correcte et assurée avec conscience par les agents (...). Elle n'apparaît toutefois plus que comme une préoccupation secondaire de l'encadrement supérieur.* »

De 1995 à 1998, CGT, CFDT, FO, CFTC et CGC se seraient ainsi partagé 34,305 millions de francs

L'IGAS donne d'innombrables exemples de décisions allant à l'encontre des intérêts des cotisants. Une illustration : « *Les fonds sociaux [destinés notamment à venir en aide aux personnes âgées] financent indûment, par l'intermédiaire du Magazine des retraités, de l'information et de la publicité sur les produits individuels ou collectifs* » du groupe. Le rapport évalue le « préjudice financier subi par les fonds sociaux » à 4 657 983 francs pour la période 1994-1998. L'IGAS a également fait un sondage sur 38 dossiers de retraite et a relevé 15 anomalies. Une assurée devenue retraitée, relève le rapport, a vu « ses droits abattus de 20 % du fait d'une erreur du liquidateur ».

Une écurie de chevaux dans les fonds de pension

C'EST comme dans la publicité célèbre d'un grand magasin : on trouve tout dans le groupe CRI ! Vraiment tout : des caisses de retraite complémentaire, un fonds de pension, mais aussi... des chevaux !

Voici l'histoire, telle que la conte l'inspection générale des affaires sociales (IGAS). La caisse de retraite du fonds de pension de la CRI, dénommée Ipricom, « par l'intermédiaire de sa filiale Ipricom, a acquis en 1994 deux chevaux, l'un, *Ulaine*, pour 348 150 francs, l'autre *Amour d'avril III*, pour 284 850 francs, auprès de la société *Lemaire et Cie*, 45170 Neuville-aux-Bois. Ensuite, elle a procédé à l'achat, en mai 1995, de *Tilsit d'escage*, en échange d'*Ulaine*, dont le prix a été fixé à 330 000 francs et d'un solde de 500 000 francs, auprès de la société *Lemaire*. Le 15 mars 1996, elle a acquis, par échange avec la société *Lemaire, Boston de Nantuel à la place de Tilsit d'escage*. En décembre 1998, *Ipricom* a acheté à la société *Lemaire et Cie* une jument, *Dolovia de Sapaie*, d'une valeur de 1,4 million de francs, réglés sous la forme d'un compensé de deux chevaux, *Amour d'avril III* et *Boston de Nantuel*, pour une valeur de 500 000 francs et d'un solde de 900 000 francs. Elle a complété son écurie le 12 décembre 1998 en acquérant le hongre *Diamant du Gaty*, vendu par le haras du Pers ».

● **La rémunération des dirigeants.** Alors que la loi qui régit les associations prévoit que les administrateurs ne peuvent percevoir que des remboursements de frais ou un forfait pour participation aux assemblées, mais pas de salaire ni d'avantages en nature (voiture de fonction...), l'IGAS s'interroge sur le statut d'Yves Espieu, qui préside le groupe. De 1989 à 1998, il a perçu un salaire qui a fluctué, selon les années, entre 170 000 francs et 310 000 francs, versé par une structure satellite du groupe, Médiaïa, puis par une seconde, GIE 50, sans que ce transfert ait « fait l'objet d'une délibération ». Le rapport relève que « le président a bénéficié d'une voiture de fonction (*Renault Laguna 10 CV*) qui ne semble pas avoir été déclarée en avantage en nature pour les cotisations sociales, qu'il s'agisse du régime général ou des régimes complémentaires ». L'IGAS laisse entendre que M. Espieu a cumulé ce salaire et une retraite, dans des conditions contraires aux réglementations de l'Arcco et de l'Agirc. Or, souligne le rapport, « il n'a pu être trouvé trace d'une déclaration de reprise d'activité de l'intéressé dans les dossiers des institutions de retraite complémentaire lui servant une retraite ni d'abatement sur retraite. Le groupe CRI n'a pas versé de cotisation patronale aux institutions de retraite complémentaire compétentes ».

Dans le cas du directeur général, Jean-Claude Dessain Gelinet, qui n'est pas administrateur, l'IGAS note qu'il bénéficie d'« une rémunération élevée », non soumise au conseil d'administration. En 1996, il

L'IGAS, qui détaille encore d'autres opérations,

note au passage que « la fille de M. Lemaire a travaillé au groupe CRI du 1^{er} juin 1996 au 16 avril 1999, en qualité d'assistante de communication » en particulier « pour les relations publiques et les réunions équestres ».

Pourquoi ces achats ? Il s'agit, selon Ipricom, d'une politique de communication et de sponsoring visant « un public de dirigeants d'entreprise ». L'IGAS ajoute, toutefois, que « le comité d'entreprise demande, depuis 1995, la communication des comptes de la société Ipricom, sans succès à ce jour », et que « ce refus prolongé entretient un sentiment de suspicion qu'il est souhaitable de lever ».

Qui a eu l'idée de ce type de développement ? Le rapport ne le précise pas, mais la réponse est connue de tous les dirigeants de la CRI : l'initiateur est le directeur général du groupe, Jean-Claude Dessain Gelinet, cavalier émérite et passionné de sports équestres. Selon de très bonnes sources, il a eu, voilà quelque temps, un accident de cheval, qui a été déclaré comme accident du travail. L'Urssaf a engagé une procédure de recouvrement pour récupérer les indemnités journalières qu'il a perçues à ce titre.

L. M.

des employeurs, de la fédération des retraites complémentaires des salariés, l'Arcco. Un poste qu'il ne quittera qu'en 1998.

Entre-temps, il cumule les fauteuils. Aujourd'hui encore, M. Espieu est membre du conseil d'administration de l'Agirc et président de deux de ses commissions, financière et technique. Il est également, le numéro un du groupe, Yves Espieu, mis en cause par le rapport de l'IGAS, devrait démissionner de ses fonctions. Agé de soixante-seize ans, cet ancien professeur de mathématiques a commencé sa carrière comme directeur général puis comme PDG de la Société nationale de roulements avant d'être responsable, de 1982 à 1988, des ressources humaines chez Renault, à l'origine de la naissance de la CRI trente ans plus tôt. A partir de là, son itinéraire, comme représentant du Medef, sera entièrement consacré aux retraites complémentaires. En 1988, il devient président de la CRI et de ses filiales, puis, tous les deux ans, selon le principe de l'alternance entre le collègue des salariés et celui

I. M.

mettre en application les mesures de redressement que l'IGAS suggère dans les conclusions de son rapport ?

Interrogé par *Le Monde*, le ministre de l'emploi, qui a pris l'initiative de ces investigations, n'a pas voulu les commenter. Après de multiples tentatives pour joindre M. Espieu, la CRI nous a fait parvenir, vendredi matin, un long communiqué, sur lequel *Le Monde* reviendra dans sa prochaine édition. S'adressant, le 28 décembre 1999, à son personnel, M. Espieu affirme qu'« il n'y a dans le groupe CRI ni malversation, ni détournement, ni spoliation des caisses de retraite ». Quant aux organisations syndicales, elles n'avaient pas encore eu connaissance, jeudi 6 janvier, du contenu du rapport de l'IGAS. « *Nous ne souhaitons pas réagir au pied levé* », nous ont-elles fait savoir.

Isabelle Mandraud, Laurent Mauduit et Caroline Monnot

a perçu 1 493 380 francs d'appointements, somme portée à 1 651 873 francs pour 1998. A ces montants, il faut encore ajouter « une prime de 150 000 francs » versée en janvier 1997, puis de nouveau en janvier 1998, ainsi que deux chèques de 119 394 francs et de 61 506 francs « en règlement du solde de ses honoraires pour des études dont le prix paraît à la mission d'inspection excessivement élevé au regard de leur contenu ». Le directeur général a aussi la « libre disposition d'une Safrane » qui n'a pas été déclarée comme avantage en nature au titre des cotisations sociales. En plus de ses 20 tickets-restaurant par mois, il détient trois cartes Bleues du groupe lui permettant d'engager des dépenses importantes, dont des notes de restaurant, avec « une récurrence de certains restaurants haut de gamme au tarif élevé » de l'ordre de « 800 francs par personne ». Il a bénéficié d'importantes « facilités de trésorerie à des fins personnelles ».

● **Destruction d'archives.** L'IGAS relève que les « préconisations » de la direction du groupe pour les dossiers de retraite sont les suivantes : « Les pièces originales sont retournées à l'allocataire. Les dossiers sont conservés deux ans après la mise en paiement puis détruits ». Ces procédures « ont limité les possibilités de contrôle de la mission de l'IGAS ».

● **Commissions et notes de frais.** Alors qu'au terme d'une déclaration des partenaires sociaux, en 1975, « toute rémunération d'intermédiaire apporteur d'adhésion concernant les opérations obligatoires est strictement proscrire », l'IGAS relève des versements de commissions pouvant fluctuer de 5 250 francs à 37 500 francs. Elle a aussi mis au jour des notes de frais importantes, par exemple au profit d'un ancien secrétaire général parti à la retraite : 92 572 francs en 1997. Elle a aussi découvert que « le groupe verse des subventions ou des cotisations aux organisations patronales via les directions régionales ». Et d'ajouter : « Le développement régional réalise des dépenses dont l'objet ne semble pas directement lié à l'activité retraite bien que celle-ci en supporte une partie ». Parmi ces frais, le rapport cite la location d'une loge à l'Opéra national du Rhin (30 150 francs), des achats de fleurs, le « match Angletterre-France » (141 705 francs) ou encore des subventions à l'Union patronale de Cholet (173 324 francs), à celle du Languedoc-Roussillon (50 000 francs) et à l'Union des industries du Bas-Rhin (10 000 francs).

L. M.



L'empire financier des caisses de retraite complémentaire

LE SYSTÈME est ainsi fait : la retraite complémentaire par répartition, obligatoire pour tous les salariés relevant du régime général, dépend d'une galaxie d'organismes semblables à des poupées russes. Des fédérations chaquetaient des groupes qui possèdent eux-mêmes des sociétés... Le point de départ de cette pyramide passe par l'Association générale des institutions de retraite des cadres (Agirc), créée en 1947, et par l'Association des régimes de retraite complémentaire des salariés (Arcco), née en 1962. Ces organismes de droit privé sont gérés par les partenaires sociaux selon le principe de l'alternance : tous les deux ans, la présidence revient à un représentant patronal ou syndical. Marc Vilbenoît (CGC) dirige actuellement l'Agirc, et Bernard Devy (FO) l'Arcco. L'Etat n'est pas partie prenante : seuls les partenaires sociaux sont responsables de l'équilibre financier et de l'évolution de l'Agirc et de l'Arcco.

Leur statut juridique en font des « institutions », investies, aux termes de la loi, d'« une mission d'intérêt général ». Les cotisations des entreprises ou des salariés

vont dans un « pot commun » et sont reversées sous forme d'allocations. Comme pour le régime de base, les actifs financent les pensions de leurs aînés. Les sommes maniées par ces deux institutions à but non lucratif sont donc colossales : 141 milliards de francs de cotisations pour le régime, unique depuis le 1^{er} janvier 1999, de l'Arcco (17,4 millions d'adhérents, 9,2 millions de retraités) et 64,8 milliards pour l'Agirc (573 000 entreprises adhérentes, soit 2,9 millions de cadres actifs et 1,6 million de retraités).

Toutes deux sont en réalité des fédérations qui regroupent 93 sociétés pour l'Arcco, 50 pour l'Agirc. La mission de ces satellites, eux aussi paritaires, ne se limite pas à la retraite complémentaire, mais s'étend à la prévoyance, à l'assurance-vie, à l'épargne salariale ou aux fonds de pension. Les plus puissants, PRO-BTP, AGRR, Médéric, Malakoff ou Mornay, gèrent entre 15 et 20 milliards de francs, les plus petits, 300 à 400 millions de francs. La Caisse de retraite interentreprise (CRI), sur laquelle s'est concentrée l'enquête de l'IGAS, est classée au

huitième rang des institutions de retraite complémentaire.

La localisation du siège du groupe, à Boulogne-Billancourt, ne doit rien au hasard. La CRI est née en 1955, à l'initiative de Renault, dont les accords, cette année-là, instaurent à la fois la troisième semaine de congés payés et un régime de retraite complémentaire pour les salariés non-cadres. D'autres entreprises de la métallurgie, comme Schlumberger ou Dassault, lui emboîtent le pas. En 1958, la création de CRI-Unirs permet d'accueillir des PME-PMI.

CONTRÔLE DÉLICAT

L'expansion de ce groupe est telle qu'elle provoque, dans les années 80, rappelle l'IGAS, une « grave crise » qui entraîne une première enquête conjointe avec l'inspection générale des finances et nécessite la nomination d'un directeur général choisi par les affaires sociales. Ce dernier restera en fonctions de 1987 à 1992, avant que ne lui succède Jean-Claude Dessain-Gelinet, toujours en poste. Yves Espieu, représentant du Medef (ex-CNPF), assume avec constance, tous les deux ans, les

fonctions de président depuis 1988. La CRI regroupe 8 caisses de retraite complémentaire, 4 organismes de prévoyance, 3 sociétés de fonds de pension, Inter-Expansion, dédiée à l'épargne-salariale, deux sociétés financières, deux assurances et une mutuelle regroupées sous une holding commerciale baptisée Copernic, sans oublier des filiales pour la gestion du personnel et l'informatique. L'ensemble, expliquaient en septembre 1999 les dirigeants du groupe à la presse, représente 32 milliards de francs de capitaux gérés, dont un peu de plus de 6 milliards de cotisations de retraite encaissées, 120 000 entreprises adhérentes et 2,1 millions de particuliers. Aujourd'hui, les inspecteurs de l'IGAS estiment que ses « dirigeants ne mettent plus au premier plan la retraite complémentaire ». Les statuts de l'association CRI, font-ils remarquer, n'ont d'ailleurs pas été mis en conformité après les accords de 1996 censés clarifier le rôle des institutions Agirc-Arcco et renforcer les moyens de contrôle.

Le contrôle est, il est vrai, un sujet sensible. Ayant eu vent d'un projet d'intervention de la Cour des comptes, les partenaires sociaux gestionnaires de l'Agirc et de l'Arcco ont adressé une lettre commune à Martine Aubry pour refuser, en bloc, cette idée. Dans ce courrier daté du 6 avril 1998 que *Le Monde* s'est procuré, les signataires affirment avoir « toujours porté la plus grande attention à la régularité et à la transparence des opérations de gestion » et ne pas souhaiter que leur « autonomie [soit] une nouvelle fois amputée par les prérogatives excessives d'une juridiction d'Etat ». Dans son dernier rapport d'activité, l'Agirc souligne qu'un bureau exceptionnel, le 26 avril 1999, a « examiné en détail les résultats » de ses propres contrôles et que les « normes de qualité » maison ont été transmises à tous ses membres...

Les illustres allocataires de la « caisse des concierges »

LE RAPPORT de l'inspection générale des affaires sociales (IGAS) ne dit rien de la « caisse des concierges », cette filiale du groupe CRI dont *Le Canard enchaîné* avait révélé, dans son édition du 22 octobre 1999, les noms de certains affiliés étonnants. Selon l'hebdomadaire, Georges Séguy, ex-secrétaire général de la CGT, ainsi que l'ancien numéro un du Parti communiste, Georges Marchais, ont tous deux bénéficié d'une pension de la Caisse de retraite interprofessionnelle des gardiens d'immeubles (CRIP), plus communément appelée « caisse des concierges ». L'un et l'autre auraient ainsi perçu une retraite complémentaire de cette caisse sans y avoir jamais cotisé.

La CRIP, expliquait notre confrère, est une des seules institutions de retraite complémentaire à accepter les déclarations sur l'honneur en guise de reconnaissance de carrière. Selon *Le Canard enchaîné*, M. Marchais a été « pensionnaire fictif » de la CRIP jusqu'à son décès, recevant un versement de 6 000 francs par trimestre. Quant à M. Séguy, il percevait, indiquait

notre confrère, « une pension trimestrielle complémentaire de 18 000 francs contre 2 000 francs en moyenne pour les autres retraités de cette caisse », cette pension équivalant à un salaire mensuel de 30 000 francs durant toute une carrière.

Ces anomalies, soulignait *Le Canard enchaîné*, ont été découvertes par l'IGAS lors du contrôle effectué sur le groupe CRI. Selon l'hebdomadaire, les inspecteurs de l'IGAS se seraient, alors, vu répondre, en interrogeant l'ordinateur de la CRIP, au cours de cet audit, « pas de ligne de carrière pour cette personne », en tapant les noms de M. Séguy et de M. Marchais. C'est ce contrôle qui a donné lieu au rapport dont *Le Monde* fait état aujourd'hui. Les inspecteurs de l'IGAS ne font pas mention de l'incident dans leur rapport écrit, « faute d'avoir pu », en l'absence d'archives, réunir « suffisamment d'éléments de preuve », explique-t-on dans l'entourage des enquêteurs.

C. M.

Isabelle Mandraud

Petits et grands accommodements pour trouver des financements

LE FINANCEMENT du paritarisme est un secret de polichinelle parmi les mieux gardés qui soient. En la matière, confédérations syndicales comme patronat se sont bâti de petits arrangements, faute de pouvoir assurer le fonctionnement par les seules cotisations de leurs adhérents et d'avoir systématiquement établi des règles claires. Dans ce système où la transparence n'a jamais été de rigueur, les organismes de retraite complémentaire et de prévoyance détiendraient la palme. Bien au-delà des organismes de formation, plus fréquemment cités. « Dans le domaine des complémentaires et de la prévoyance, c'est complètement aléatoire, c'est le flou artistique le plus absolu », souligne ainsi Mijo Isabey, responsable du secteur retraite à la CGT, qui reconnaît que sa confédération, comme d'autres organisations, « fait avec l'existant, qui n'est pas forcément normal ni satisfaisant ». Car les pratiques épinglées par l'Inspection générale des affaires sociales (IGAS) concernant le groupe CRI sont loin d'être uniques dans ce secteur. Ainsi en est-il des « conseillers techniques » ou « délégués extérieurs » dont font état les inspecteurs. A l'origine, il était question de donner un statut à des responsables syndicaux, souvent élus du personnel dans leur entreprise, qui, pour se spécialiser sur le suivi de tel point technique, avaient besoin de davantage de moyens en

matériel et en crédit d'heures que ne leur en accordaient leurs droits syndicaux. Au fil du temps, le système s'est mué en mode de financement – direct ou indirect – des organisations syndicales et patronales. Prise en charge – totale ou partielle – par les caisses des salaires de permanents d'organisations syndicales ou patronales, insertion d'encarts publicitaires dans les publications de ces organisations au titre des « bonnes relations » sont monnaie courante. « Chaque caisse est souveraine et a son propre mode de fonctionnement », explique M^{me} Isabey. Ce qui signifie, comme le souligne l'IGAS à propos du cas particulier du groupe CRI, que ces dispositifs sont le plus fréquemment « négociés en secret et de manière bilatérale, syndicat par syndicat », au niveau des directions générales des caisses. Rarement mises sur la table, ces pratiques, qui ne tombent pas toutes sous le coup de l'illégalité ou de la rémunération fictive, relèvent souvent du bricolage.

Les exemples sont légion. Et les sommes citées loin d'être négligeables. Les courriers reçus, en 1998, en provenance de différents organismes de retraite complémentaire par la fédération des services CFDT – une fédération et une confédération parmi les autres – en donnent un aperçu. « Monsieur, j'ai le plaisir de vous confirmer les termes

de notre récente rencontre concernant les engagements de l'Institut national de la prévoyance collective pour l'année 1998, à savoir des actions de communications que vous voudrez bien déterminer pour un budget de 80 000 francs TTC. De plus, l'INPC participera à une action de formation que vous organiserez dans le courant de l'année », annonce ainsi, dans une lettre datée du 23 mars 1998, l'un des responsables de l'INPC au secrétaire de cette fédération.

« Nous vous remercions de bien vouloir procéder au versement de la somme de 31 250 francs... »

Cette même fédération syndicale avait adressé, le 21 mars 1998, au directeur des comptabilités du groupe Médéric, un des plus gros organismes de retraite complémentaire, une demande de participation au salaire d'un de ses permanents, responsable du secteur commerce et par ailleurs chargé du suivi du régime de prévoyance des bureaux d'étude. « Nous vous remercions de

bien vouloir procéder au versement de la somme de 31 250 francs comme participation au salaire de Monsieur [...], charges comprises, pour le premier trimestre 1998 », demandait ainsi au groupe Médéric le trésorier fédéral, Michel Favier. C'est encore un autre organisme de retraite complémentaire, l'Ircem, institution adhérente à l'Arcco, qui, début juillet 1998, annonçait à cette fédération syndicale le chèque de financement pour le troisième trimestre 1998 du salaire d'un de ses responsables pour un montant de 67 735,50 francs, soit trois mois à 22 578 francs.

Une autre institution spécialisée dans la retraite complémentaire et la prévoyance, le groupe Magdebourg, soulignait, dans un courrier du 26 mars 1998, sa volonté d'insérer deux encarts publicitaires dans les journaux de la fédération syndicale pour un montant de 50 000 francs TTC, tout en souhaitant y adjoindre un article rédactionnel sur l'accord de prévoyance de la convention collective des cabinets d'expertise en automobiles.

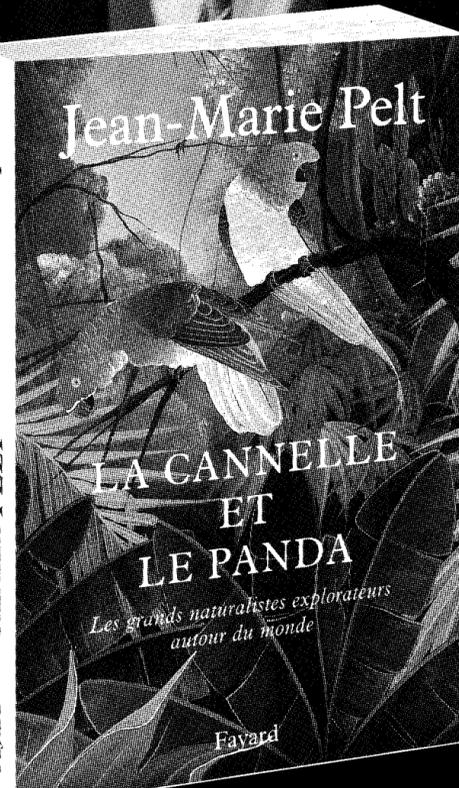
Au moment où le patronat et certaines centrales syndicales réclament de pouvoir gérer, de façon paritaire, les futurs fonds d'épargne salariale qu'ils appellent de leurs vœux, les pratiques pointées par l'IGAS ne sont pas sans poser quelques délicates interrogations.

C. M.

JEAN-MARIE PELT



Photo: John Foley / Ophale



336 pages
120 F

raconte l'histoire mouvmentée de la découverte du monde animal et végétal

FAYARD

M. Pasqua se déclare candidat à l'élection présidentielle de 2002

Le RPF masque ses divisions

PREMIER candidat déclaré, en 1999, pour les élections européennes, Charles Pasqua l'est aussi pour l'élection présidentielle de 2002. L'an passé, le président du conseil général des Hauts-de-Seine avait fait acte de candidature dès le 1^{er} janvier, au lendemain même de la publication au *Journal officiel* d'un décret du président de la République convoquant le Parlement en Congrès pour procéder à la révision constitutionnelle préalable à la ratification du traité d'Amsterdam. Cette fois, la mise en scène est moins gaullienne : M. Pasqua a choisi de s'exprimer en préambule d'une réunion du bureau national du RPF, qui devait surtout tenir lieu, à l'origine, de conseil de discipline, après les incidents survenus le 20 décembre lors de l'élection du secrétaire départemental de l'Hérault du mouvement (*Le Monde* du 6 janvier).

Les tensions internes au Rassemblement pour la France (RPF) entre pasquais et villiéristes et entre les tenants d'un strict positionnement à droite et les partisans d'un rassemblement plus large ont donc bel et bien joué un rôle dans la décision de M. Pasqua et surtout dans le choix du moment pour l'annoncer. La candidature à l'élection présidentielle de l'ancien ministre de l'intérieur permet à celui-ci de se dégager des contingences de la vie quotidienne du RPF tout en renforçant son autorité. Depuis le congrès fondateur du mouvement, réuni les 20 et 21 novembre 1999, le président du RPF était placé, du fait même des statuts, sous l'étroit contrôle de l'unique vice-président actuel, Philippe de Villiers. C'est ainsi que ce dernier avait contesté, dans un premier temps, après les incidents de l'Hérault, le pouvoir statutaire de M. Pasqua pour relever de ses fonctions de délégué régional du RPF pour la région Provence-Alpes-Côte d'Azur l'ancien préfet Jean-Charles Marchiani. Désormais, le candidat retrouve une marge de manœuvre. Son collègue de Vendée peut demeurer « coprésident » du RPF, mais il n'est pas « cocandidat ».

Mais d'autres raisons plus profondes ont poussé M. Pasqua à prendre date sans plus tarder pour l'élection présidentielle. En renonçant, non sans hésitations, à son mandat de sénateur pour rester,

comme il s'y était engagé pendant la campagne des européennes, au Parlement de Strasbourg, M. Pasqua s'était déjà posé en homme de parole. Dans une deuxième étape, il convenait de rappeler que le RPF n'est pas un parti de plus dans l'offre politique, mais que sa création découle d'une idée-force, la défense de la souveraineté nationale, laquelle a tout naturellement sa place dans l'élection qui structure l'ensemble de la vie politique. « Il est clair que l'élection présidentielle sera décisive pour l'avenir du pays, parce que ce qui est en cause, de mon point de vue, c'est le rétablissement d'un fonctionnement harmonieux des pouvoirs publics, conformément aux institutions de la V^e République », a affirmé M. Pasqua pour expliquer sa candidature. « Je suis candidat pour défendre des idées auxquelles je crois et dont je pense qu'elles ne seront défendues par personne d'autre », a-t-il ajouté.

« LA VÉRITABLE ALTERNATIVE »

L'ancien ministre veut notamment parler haut et fort avant et pendant la présidence de l'Union européenne par la France au second semestre de 2000. Il entend à cette occasion se poser en représentant de « la véritable alternative » par rapport aux « candidats de l'alternance » que seraient, selon lui, Jacques Chirac et Lionel Jospin. Les plus proches conseillers de M. Pasqua, Jean-Jacques Guillet, député des Hauts-de-Seine, et William Abitbol, député européen, insistent sur le fait que la période des vœux et les échanges auxquels elle a donné lieu entre le président de la République et le premier ministre ont véritablement marqué le début de la campagne présidentielle. Selon ces conseillers, M. Pasqua pouvait d'autant moins laisser plus longtemps le champ libre aux deux principaux protagonistes de la cohabitation que ceux-ci ont en plusieurs occasions puisé dans « le gisement » exploité de longue date par les souverainistes, à savoir le respect de l'indépendance nationale et le refus des excès de la mondialisation. L'objectif affiché est donc parfaitement clair : M. Pasqua doit être « l'outsider » de la compétition présidentielle.

Jean-Louis Saux

Un rapport préconise de réorganiser en profondeur l'administration fiscale

Les conclusions de la mission d'expertise, remises au ministre de l'économie, Christian Sautter, visent à réduire le coût de ces services

FACILITER les démarches des usagers et réorganiser en profondeur l'administration fiscale pour la rendre plus efficace au meilleur coût : tels étaient les objectifs de la mission d'expertise confiée, en avril 1999, à Paul Champsaur, directeur général de l'INSEE, et à Thierry Bert, patron de l'inspection générale des finances, dont les conclusions ont été rendues publiques jeudi 6 janvier. Sous le titre *Mission 2003, le rapport*, ce document propose une série de mesures pour parvenir, d'ici 2003, à la mise en place d'un « correspondant fiscal unique » pour chaque contribuable et à la simplification maximale des procédures de déclaration et de paiement des impôts (*Le Monde* du 15 avril).

Pour cela, les auteurs préconisent, tout d'abord, de raisonner non plus par type d'impôt, mais par type d'usager (entreprises, particuliers), en regroupant en deux entités distinctes les fonctions actuellement gérées dans plusieurs services (centres des impôts, recettes des impôts, trésoreries). Des « hôtels des impôts des entreprises » seraient appelés à voir le jour d'ici à 2003. Ils traiteraient l'ensemble de la fiscalité professionnelle, en gérant, pour chacun de leurs interlocuteurs, la TVA, l'impôt sur les sociétés, la taxe sur les salaires ou la taxe professionnelle. Des « hôtels des impôts des particuliers » regrouperaient, à plus long terme, « sur un

même lieu et sous une même autorité hiérarchique », les compétences que se partagent aujourd'hui les centres des impôts (calcul de l'assiette) et les trésoreries (recouvrement de l'impôt) répartis sur tout le territoire. Les auteurs du rapport, qui préfèrent parler de « réorganisation logique » des deux directions générales du ministère (impôts et comptabilité publique) plutôt que de fusion, y voient un « avantage majeur pour l'usager qui n'aurait plus à être renvoyé comme une balle de ping-pong d'un service à l'autre » : celui-ci pourrait alors effectuer toutes ses démarches auprès d'un service unique en charge de l'intégralité de son dossier.

LA RETENUE À LA SOURCE

La création de ces nouvelles structures, dans lesquelles l'accueil du public serait clairement distingué des missions de contrôle, s'accompagnerait en outre d'une rénovation d'ensemble des systèmes informatiques, avec la mise en place d'un seul système utilisant un « identifiant fiscal unique » pour chaque contribuable. Enfin, trois fonctions communes de l'administration fiscale, l'encaissement, le service téléphonique et le recouvrement contentieux, feraient l'objet d'une « modernisation » par la création de « centres d'encaissement » en nombre limité pour le traitement automatisé des chèques, de « centres d'appel » où s'informer à

toute heure grâce à un numéro unique, et de « cellules spécialisées de recouvrement contentieux », composées d'agents issus des différents services, pour s'occuper des contribuables « difficiles ».

Pour simplifier les procédures de déclaration et de paiement de l'impôt, la mission Bert-Champsaur propose, après la mise en place de la « déclaration expresse » sur laquelle seront préimprimés, en 2001 au plus tard, l'ensemble des revenus déclarés par les tiers (employeurs, banques, etc.), la retenue à la source pour le paiement de l'impôt sur le revenu. Ce système présenterait l'avantage, selon les auteurs, de « régler la question lancinante des contribuables qui enregistrent une baisse durable ou accidentelle de leurs revenus », tels les chômeurs ou les retraités. La mission estime par ailleurs nécessaire de supprimer de nombreux impôts et taxes à faible rendement, perçus notamment par les douanes, et de réformer le mode de calcul de la taxe d'habitation.

Le rapport *Mission 2003*, disponible sur le site Internet du ministère (www.finances.gouv.fr), a été transmis, jeudi, au ministre de l'économie, Christian Sautter, et à la secrétaire d'Etat au budget, Florence Parly. Tous deux doivent annoncer avant la fin du mois les mesures qu'ils souhaitent en retenir.

Alexandre Garcia

Les syndicats de Bercy se mobilisent

S'ILS insistent sur la vaste opération de consultation du personnel entreprise dans le cadre de leur expertise, les auteurs du rapport « *Mission 2003* » se gardent bien, en revanche, d'évoquer le coût social d'une réorganisation en profondeur de l'administration fiscale. Les mesures de simplification, la mise en place d'un système informatique unique et, surtout, la réorganisation des directions générales des impôts et de la comptabilité publique, risquent pourtant d'entraîner la suppression de plusieurs milliers d'emplois. Chiffrer, « dans un milieu aussi complexe », les gains de productivité possibles comme s'il s'agissait « d'une usine de fabrication de boîtes de sardines » n'est pas « raisonnable », se borne à expliquer Thierry Bert, l'un des auteurs du rapport. Les mutations internes vers les secteurs en sous-effectif, comme le contrôle fiscal, les besoins de formation et les postes à pourvoir dans les nouvelles structures sont autant « d'éléments de négociation avec les syndicats », ajoute M. Bert.

Il en faudra sûrement plus pour convaincre les sept fédérations syndicales des finances (FO, FDSU, CGT, CFDT, FSAFI, CFTC, CGC) qui, dans un climat social extrêmement tendu, ont multiplié les actions de grève depuis janvier 1999 pour dénoncer les réductions d'effectifs. Le rapport Bert-Champsaur à peine rendu public, celles-ci ont déjà annoncé, dans un communiqué commun, le lancement d'un processus de grève reconductible « pour imposer d'autres choix » et l'organisation, le 20 janvier, de « manifestations à Paris, Nantes, Toulouse, Marseille, Lyon et Strasbourg ». « Toujours présentée sous couvert d'amélioration du service à l'usager (...), l'orientation générale de ce rapport (...) reste sous-tendue par la logique des contraintes budgétaires, de la réduction des coûts », affirment les syndicats, avant de déplorer « un nouveau recul des missions économiques, fiscales, financières et industrielles » du service public fiscal.

A. Ga.

Paritarisme : perplexité après les déclarations de M. Chirac

APRÈS les intempéries et la justice, place au social. Le président de la République entend, à l'évidence, peser sur tous les sujets. Recevant à l'Élysée les vœux de ceux que l'on appelle les « forces vives » (syndicats, patronat, monde associatif), Jacques Chirac s'est invité, jeudi 6 janvier, dans le débat actuel sur la refondation des relations sociales. Un discours qui mêlait le thème traditionnellement gaullien de la participation, celui plus complexe du paritarisme et enfin, le sujet plus polémique de la loi sur la réduction du temps de travail, une semaine avant que le Conseil constitutionnel ne rende sa décision sur la seconde loi Aubry.

Pour mieux justifier son intervention dans ce domaine, le chef de l'Etat s'est appuyé sur ses prérogatives en brandissant l'arme de la révision constitutionnelle. « *La République*, a ainsi lancé M. Chirac, doit montrer son attachement au dialogue social en mettant tout en œuvre pour faciliter le déroulement et l'aboutissement des discussions. Si une large entente s'exprime, je serai prêt à en tirer toutes les conséquences, y compris, si nécessaire, sur le plan constitutionnel. » Cette éventuelle révision – qui suppose, en tout état de cause, l'accord du gouvernement – aurait pour objet de « donner au dialogue social un meilleur ancrage et de mieux reconnaître la valeur du contrat collectif », comme cela se passe en Allemagne, dit-on dans l'entourage du chef de l'Etat. En fait, l'Élysée reste très évasif sur la formulation ou même l'article de la Constitution, qui pourrait être révisé. Comme si la réflexion sur cette initiative était

à peine amorcée. Les spécialistes de droit constitutionnel et de droit social restent d'ailleurs perplexes sur le contenu possible de cette proposition, d'autant que le chef de l'Etat a pris soin de ménager le rôle du Parlement... Quant au président du Conseil économique et social (CES), Jacques Dermagne, il n'a qu'un soupir : « *Je ne vois pas bien ce qu'il y a de constitutionnel dans tout cela.* »

INSPIRÉ PAR LA CFDT

Les collaborateurs du président précisent pour leur part que cette démarche fait écho aux préoccupations de la CFDT, qui suggère que l'Etat puisse donner force de loi à des accords conclus entre partenaires sociaux, dans l'esprit du protocole social de Maastricht. Le président a donné sa vision des nouveaux rapports entre partenaires sociaux, en s'inspirant d'un syndicat de tradition « deuxième gauche ». La secrétaire générale de la CFDT, Nicole Notat, comme le président de la CFTC, Alain Deleu, ont d'ailleurs jugé « intéressant » les discours de M. Chirac. M^{me} Notat a salué « un vrai plaidoyer pour la négociation collective, pour le contrat, pour une nouvelle articulation entre le rôle de la loi, qui est important, et celui de la négociation, qui est décisif et fondamental ». « Avec un tel discours, la balle est aujourd'hui dans le camp du Medef [Mouvement des entreprises de France] », a-t-elle souligné.

Les déclarations du chef de l'Etat ont aussi convenu au président du Medef, Ernest-Antoine Seillière, qui y a vu « un encouragement national » alors que son organisation

a engagé, en décembre, une série de consultations avec les syndicats pour redéfinir le cadre des relations sociales en France. Le Medef, qui doit décider le 18 janvier s'il quitte, tout ou partie, les organismes sociaux paritaires, s'est senti conforté dans sa démarche même si, depuis quelques semaines, il s'efforçait de faire oublier le terme trop polémique de « constitution sociale » qu'il avait lui-même lancé. « *C'est une grande date, un grand jour !* », s'est enthousiasmé le numéro deux de l'organisation patronale, Denis Kessler, qui n'a pas caché sa joie en écoutant la critique implicite de « dirigisme » formulée par M. Chirac à l'encontre du gouvernement sur les 35 heures.

Pour sa part, le secrétaire général de la CGT, Bernard Thibault, a salué l'appel à une relance du dialogue social, rejetant sur le patronat la responsabilité du déficit en la matière. « Dialogue social oui, encore faut-il être plusieurs autour d'une table », a-t-il dit.

« Tout à fait d'accord » avec

M. Chirac, le secrétaire général de Force ouvrière (FO), Marc Blondel, a toutefois observé que « le contrat ne peut pas se substituer à la législation ». Les juristes de FO se sont cependant mis à plancher immédiatement sur l'article 34 qui définit le domaine de la loi et fournit, depuis les ordonnances d'Alain Juppé de 1996, le cadre juridique des lois de financement de la Sécurité sociale. Mais M. Blondel, comme d'autres participants, faisait un commentaire plus politique : « *Tout le petit jeu a été de dire à Lionel Jospin "voilà le programme, voilà ce qu'il faut que vous fassiez"* ». Au ministère de l'emploi et de la solidarité, la sortie de M. Chirac a été accueillie avec ironie : « *Nous sommes favorables à tout ce qui peut dynamiser le dialogue social et les partenaires sociaux et, d'ailleurs, la loi sur les 35 heures y contribue tous les jours.* »

Raphaëlle Bacqué, Isabelle Mandraud et Caroline Momot

GRAND JURY
RTL *Le Monde* **LCI**

RAYMOND BARRE

Débat animé par
OLIVIER MAZEROLLE

avec **PATRICK JARREAU - LE MONDE**
 et **PIERRE-LUC SÉGUILLON - LCI**

DIMANCHE
18H30
 SUR
RTL & **LCI**

LIGNE MASCULINE

Cote à Cote

1 Costume
599 FRS
(91,3 €)

2 Costumes
1100 FRS
(167,7 €)

15, 17, BD ST MICHEL 75005 PARIS
 25, AV DE WAGRAM 75017 PARIS
 30, RUE DE RIVOLI 75004 PARIS
 31, RUE DE BOURGOGNE 75007 PARIS

SOCIÉTÉ

LE MONDE / SAMEDI 8 JANVIER 2000

MARÉE NOIRE Dans un avis rendu jeudi 6 janvier, l'Agence française de sécurité sanitaire des aliments (Afssa) recommande, « sur toutes les côtes visiblement tou-

chées par la pollution », l'interdiction de la pêche à pied et la non-commercialisation des produits conchylicoles (coquillages), ainsi que des algues et du sel prélevés

après l'arrivée de la marée noire. ● CET AVIS a été accueilli avec amertume par les producteurs d'huîtres de la région. « *Que nous soyons de plus en plus surveillés est*

un mal nécessaire », reconnaît cependant Pascal Chellet, secrétaire du syndical local des parqueurs et éleveur de coques et de palourdes. ● QUATRE SEMAINES après le nau-

frage de l'*Erika*, la justice commence à fouiller le passé du pétrolier, qui, en vingt-quatre ans d'existence, a changé sept fois de nom et porté cinq pavillons différents.

Premières interdictions de vente des coquillages dans les zones polluées

Au nom du principe de précaution, l'Agence française de sécurité sanitaire des aliments prône, « sur toutes les côtes visiblement touchées par la pollution », l'interdiction de la pêche à pied et la non-commercialisation des coquillages prélevés après l'arrivée de la marée noire de l'« Erika »

L'AGENCE française de sécurité sanitaire des aliments (Afssa) a rendu publiques, jeudi 6 janvier, ses premières recommandations concernant la contamination des produits de la mer par des hydrocarbures après le naufrage de l'*Erika*, le 12 décembre. Au nom du principe de précaution, elle prône l'interdiction de la pêche à pied « sur toutes les côtes visiblement touchées par la pollution », la non-commercialisation des produits conchylicoles (coquillages), ainsi que des algues et du sel prélevés après l'arrivée de la pollution.

Pour la pêche en mer, l'Afssa invite à un contrôle « au niveau de la mise sur le marché pour éviter que des produits contaminés (en particulier les poissons gras et/ou de surface) soient consommés ». Elle souligne également que « l'utilisation d'agents dispersants peut favoriser le risque d'incorporation dans la chaîne alimentaire de microparticules. Outre que l'utilisation de tels agents ne permet pas l'élimination du produit pétrolier en cause, son usage peut accroître le risque d'exposition des consommateurs. »

L'Afssa a été saisie, le 24 décembre, par la direction générale de l'alimentation (DGAL) et par la direction générale de la concurrence, de la consommation et de la répression des fraudes (DGCCRF). Dans leur lettre de saisine, les deux directions précisaient que « des

échantillons de coquillages produits dans les zones susceptibles d'être contaminées » ont été prélevés avant l'arrivée des nappes de pétrole sur les côtes « afin de disposer d'analyses de référence sur la teneur en hydrocarbures des coquillages en l'absence de pollution accidentelle ». La DGAL a également demandé aux services vétérinaires des départements concernés de recueillir des échantillons des produits de la pêche aux mêmes fins d'évaluation avant pollution. Diverses mesures d'interdiction ont été prises parallèlement dans certains départements. Les autorités locales attendaient des recommandations sur la nécessité de maintenir ou d'étendre ces mesures.

INQUIÉTANT VANADIUM

D'emblée, l'Afssa a été confrontée à une difficulté : « Il convient de noter que la composition exacte du produit contenu dans les cuves de l'*Erika* n'était pas disponible à cette date et que seule la connaissance précise de cette composition permettrait d'approfondir l'analyse », avertit Martin Hirsch, directeur général de l'Afssa, dans l'avis transmis le 5 janvier à la DGAL et à la DGCCRF. C'est une question essentielle car « tous les produits pétroliers, qui sont des mélanges, sont différents et l'identification des composants est indispensable pour les études de toxicité », explique



Claude Lambré, responsable de l'unité d'évaluation des risques physico-chimiques à l'Afssa.

Pour leurs premières recommandations face au risque toxique, les experts de l'Afssa ont tenu compte de la présence dans le pétrole de l'*Erika* d'hydrocarbures et d'un métal lourd, le vanadium, qu'ils qualifient d'« élément a priori le plus inquiétant ». « Cependant, les concentrations auxquelles il va se retrouver dans le milieu sont très éloi-

gnées de celles qui sont préoccupantes pour la santé et, en première analyse, il ne constitue pas un risque ici », précise l'Afssa.

Pour les hydrocarbures, il n'existe pas à ce jour de seuil admissible de résidus dans les produits de la mer. Les mieux connus sont les hydrocarbures aromatiques polycycliques (HAP), qui ont un potentiel cancérigène. Au premier rang, figure le benzo (a) pyrène (BaP), utilisé comme

marqueur. Cette molécule est un composé produit par la combustion : selon l'Agence, on la « retrouve habituellement dans tous les aliments qui ont subi un fumage (poisson, charcuterie, fromage) ou une cuisson grillée, au charbon de bois en particulier ». Elle possède un puissant pouvoir d'induire des cancers notamment de l'appareil digestif, de l'utérus, du sein, de la peau, des poumons. Toutefois, dans quelques pays dont la France, il existe une réglementation établissant une valeur tolérable pour le BaP.

Les experts de l'Afssa ont classé les différents organismes susceptibles d'être contaminés par ces polluants selon leurs capacités de réponse spécifique. Les produits de la mer les plus préoccupants sont les coquillages, qui « accumulent et ne dégradent pas les HAP et sont donc une cible particulièrement sensible ». Les crustacés viennent en « position intermédiaire ». « Les poissons de pleine mer ne semblent pas représenter un motif d'inquiétude majeure », écrit le directeur général de l'Afssa.

Ces poissons « sont à la fois peu exposés à la contamination et, pour le cas où ils viendraient à être contaminés par des HAP, capables de les dégrader, donc peu susceptibles de les concentrer ». L'Afssa ajoute que « parmi les autres produits de la mer susceptibles de se re-

trouver dans les aliments, les algues et le sel doivent également être considérés ».

L'Agence, qui a constitué plusieurs groupes de travail, a donc dans un premier temps établi des recommandations, aussitôt relayées par des arrêtés préfectoraux, comme celui pris le 6 janvier interdisant le ramassage et la commercialisation des coquillages en provenance des parcs situés en mer dans les secteurs des Moutiers-en-Retz et de La Bernerie-en-Retz (Loire-Atlantique).

« SEUILS D'EXCLUSION »

Après avoir obtenu la composition détaillée du contenu des cuves de l'*Erika*, l'Afssa va « proposer des seuils d'exclusion à très court terme permettant de discriminer les produits touchés par la pollution. » Elle formulera ensuite des propositions sur « les moyens de surveillance analytiques appropriés » et les protocoles à mettre en œuvre. L'Agence fournira également des « indicateurs de surveillance pour les moyen et long termes (notamment biomarqueurs) » et procédera à « une étude toxicologique et à une évaluation des risques pour la santé » sur la base des différentes données (composition du polluant, consommation, analyse des produits de la mer).

Paul Benkimoun

Les ostréiculteurs tentent de défendre leur activité et leur réputation

NANTES et RENNES

de nos correspondants

Jacques Garrel, ostréiculteur aux Moutiers-en-Retz, en Loire-Atlantique, n'en fait pas mystère : la visite de ses parcs à huîtres, jeudi 6 janvier, dans la baie de Bourgneuf, l'a découragé. « L'eau était à moitié bleue, avec comme des reflets de gazoil sur l'estran, le sable en était irrité. » Pour la première fois depuis que le pétrole de l'*Erika* a atteint ces parages, les forts coefficients de marée ont permis d'inspecter les poches d'huîtres à découvert, entre l'île de Noirmoutier et le continent. Et ce jour-là, des galettes de mazout, « il y en avait beaucoup en circulation », rapporte amèrement M. Garrel. « Notre production est touchée », admet-il. Les recommandations de prudence de l'Agence française de sécurité sanitaire des aliments semblent le soulager. « Peut-être qu'avec cela l'administration va enfin prendre ses responsabilités, nous dire si c'est pollué ou pas. Qu'elle ferme les zones

s'il le faut et que nous ayons droit à des indemnités ! »

Ce même jeudi 6 janvier, le préfet du département, Michel Blangy, et la direction des affaires maritimes de Loire-Atlantique ont préparé les esprits à des mesures radicales, en assurant, devant la presse, qu'aucun risque sanitaire ne serait pris. M. Blangy a même prévenu que l'eau renouvelée des claires ostréicoles – ces bassins situés en dessous du niveau de la mer, alimentés par des écluses et destinés à l'affinage des huîtres – serait, elle aussi, soumise à des analyses.

CAMPAGNE DE PUBLICITÉ

Au Croisic, l'*Erika* a barbouillé de noir la Côte sauvage, mais les professionnels. « Nous travaillons dans le Trait, c'est une zone fermée même si elle ne l'est pas à 100 %, affirme Pascal Chellet, éleveur de

coques et de palourdes et secrétaire du syndicat local des parqueurs. *Que nous soyons de plus en plus surveillés est un mal nécessaire. L'Ifremer nous a dit que la meilleure analyse est encore le goût du consommateur, parce qu'un coquillage souillé est immangeable. Mais j'ai peur que par une soif de sécurité excessive on ferme tout. Ce serait totalement inutile. On n'en est pas là, on va essayer de se défendre.* »

Jeudi, Pascal Chellet a participé à une réunion des conchyliculteurs de Bretagne sud, à Auray. « C'était surtout pour échanger entre nous, vu que nous nous installons, hélas, dans la durée », raconte l'éleveur, qui n'attend ni miracle ni hypothétique « chèque signé Erika ». L'Assemblée a demandé qu'une campagne de publicité soit financée par les pouvoirs publics parce que « l'information passe mal ». Au Croisic encore, le comité local des pêches s'inquiète de la réaction des touristes. Dès la période de Pâques, les bateaux côtiers

écoulent auprès des vacanciers une bonne partie de leurs langoustines, crevettes et autres poissons nobles.

Le professionnel le plus virulent au sud de la Loire est sans doute Jacques Sourbier, président de Vendée-Atlantique. Cette structure regroupe quatre cents établissements qui produisent 12 000 à 15 000 tonnes d'huîtres par an

entre la Loire-Atlantique et la Charente-Maritime. M. Sourbier s'agace des avis de l'Agence sanitaire, qui tient un « langage irresponsable », n'est capable que « d'ouvrir le parapluie », et tonne contre les médias qui sont « en train de mettre en l'air un secteur économique » par goût du catastrophisme. « La tempête nous a évité le pire en entraînant le mazout

Action commune des régions concernées

Les présidences des régions Bretagne, Pays de la Loire et Poitou-Charentes ont décidé, jeudi 6 janvier, au Croisic (Loire-Atlantique), de créer, avec les départements et communes concernés par la marée noire, une « association interrégionale de coordination des intérêts de leurs collectivités et des secteurs économiques concernés ». Elles souhaitent coordonner et mutualiser les moyens de défense des collectivités et des professionnels, organiser des campagnes promotionnelles destinées à restaurer l'image des régions atlantiques, mener des études scientifiques sur les impacts économiques et environnementaux, inciter l'Etat à prendre toutes ses responsabilités sur la prévention de tels accidents et la lutte contre ce type de pollution, et agir au niveau international sur la réglementation des navires et les conditions d'indemnisation des victimes de pollutions marines.

Le passé agité d'un pétrolier vieux de vingt-quatre ans

LA JUSTICE s'apprête à fouiller le passé de l'*Erika*. Près de quatre semaines après le naufrage du pétrolier, la juge Dominique de Talencé, chargée d'instruire la procédure pénale ouverte à Paris pour « mise en danger de la vie d'autrui » et « pollution marine », et les experts maritimes nommés dans le cadre des procédures civiles et commerciales entamées aux Sables-d'Olonne (Vendée) et à Dunkerque (Nord), élargissent leur recherche. Ils tentent d'identifier les multiples maillons de la chaîne commerciale entourant le contrat passé pour le transport du fioul de TotalFina vers la centrale thermique de la compagnie italienne Enel. Mais ils ont commencé à remonter, plus en amont, la longue histoire du tanker et à s'intéresser à ses multiples avatars.

Comme l'a révélé l'hebdomadaire *Le Marin*, le pétrolier a changé, en vingt-quatre ans d'existence, sept fois de nom, porté cinq pavillons différents et vu valser neuf « ship managers », ces opérateurs chargés de la gérance du bateau. Un art de la mutation auquel le monde de la marine marchande est certes rompu, mais que l'*Erika* a poussé particulièrement loin.

Le tanker, qui sort des chantiers navals de Kasado, au Japon, en 1975, s'appelle le *Shinsei Maru*. Commandé par un armateur de Kobé, il parcourt les mers du globe sous pavillon japonais. Six mois après sa mise à flot, il devient le *Glory Ocean*. Pour le compte de

d'étonnant à voir le *Glory Ocean* arborer le pavillon de Panama.

En 1977, nouveau changement : l'*Intermar prosperity*, puisque tel est son nouveau nom, bat dorénavant pavillon du Libéria. Propriété de la Berwick Shipping Ltd., il est géré par les New-yorkais d'Intermarine.

Une étrange irruption en cours de garde à vue

Le parquet de Paris a ouvert, jeudi 6 janvier, une enquête préliminaire à la suite de faits survenus le 13 décembre à la gendarmerie maritime de Brest. Le capitaine indien Karun Mathur se trouvait alors en garde à vue lorsque M^{rs} Lars Lewis, un avocat britannique installé à Paris, « a fait irruption dans la pièce », selon les gendarmes maritimes. Assurant agir au nom de l'armateur, il a pris à partie le capitaine et un de ses officiers, leur demandant de se taire « au nom des droits de la défense ». Après cette intervention, le marin indien se serait montré nettement moins coopératif. L'avocat, employé du cabinet Richard Butlers, aurait également tenté de se saisir du livre du bord du navire, mais les gendarmes l'en auraient empêché.

qui ? Pourquoi un changement aussi rapide ? Ces premières questions restent sans réponses. En effet, son propriétaire, la Glory Ocean transport SA, constitue ce que le milieu nomme une « one ship company », une société écran ne possédant qu'un seul bateau, installée généralement dans un paradis fiscal. Rien

Le début d'une période de stabilité qui va durer sept ans. En 1984, la valse reprend. Le pétrolier est devenu le *South Energy*, avec pour nouveau armateur la South energy shipping company et, comme opérateur, la Walleen ship management, une société norvégienne basée à Hongkong. L'année suivante,

le grand armateur norvégien Jahre le rachète. Rebaptisé *Jahre Energy*, il porte toujours le pavillon libérien.

C'est en 1990 que le pétrolier est pour la première fois immatriculé à Malte. Propriété de Desert Shipping Company, il navigue sous le nom de *Prime Nobel* et se voit confié à un nouvel opérateur, la Shapha Maritime Entreprises de Nicosie. En 1994, enfin, le navire est acquis par Tevere Shipping Company, son propriétaire actuel. D'abord rebaptisé *Nobless* et géré par la Cardiff Marine, une entreprise du Pirée (Grèce) animée par l'armateur Georges Economou, il devient l'*Erika* en 1996. L'opérateur américain Starship Management, qui assure alors la gérance technique, est remplacé, en 1998, par l'Italien Panship Management.

Une dernière mue qui s'accompagne d'un changement de société de classification, qui est un peu le médecin de famille du navire. Après avoir été successivement surveillé par l'American Bureau of Shipping (ABS), jusqu'en 1993, puis par le français Veritas, il se voit confié au Registro Italiano Navale (RINA). A cette société italienne appartient dorénavant la

lourde tâche de déclarer le pétrolier bon pour le service.

En août 1998, la RINA accorde à l'*Erika* son certificat, à l'issue de la visite spéciale approfondie à laquelle les navires sont soumis tous les cinq ans. Un examen d'autant plus nécessaire que le pétrolier sort de trois mois en cale sèche aux chantiers navals de Viguela, au Monténégro. Il vient de subir d'importants travaux. Plus de cent tonnes de tôles ont été remplacées. « Lorsqu'on renforce ainsi certains points, on risque d'en affaiblir d'autres car on déplace les efforts auxquels est soumis le bateau, estime M^{rs} Christian Huglo, avocat d'une cinquantaine de communes du littoral atlantique. *Ce replâtrage a-t-il été suffisant ?* » L'avocat a donc décidé d'assigner la société de classification, ainsi que son homologue américaine ABS, devant le tribunal de commerce de Dunkerque afin que toutes deux soient associées aux expertises actuellement en cours.

Agissant, de son côté, au nom de deux régions, trois conseils généraux et de nombreuses communes, l'équipe de M^{rs} Alexandre Varaut a également décidé de s'en prendre aux sociétés de classification. Elle a

fait nommer un huissier qui s'est rendu, jeudi 6 janvier, au siège du bureau Veritas, à Courbevoie, afin de se faire remettre l'ensemble des documents portant sur la vie de l'*Erika* entre 1993 et 1998.

DEUX POINTS DE CORROSION

Quant à l'enquête pénale, elle semble vouloir emprunter des chemins similaires. La juge d'instruction Dominique de Talencé devrait lancer, la semaine prochaine, des commissions rogatoires internationales, « notamment en direction de RINA », précise-t-on de source judiciaire. La magistrat s'intéresse non seulement à la grande visite d'août 1998 mais également au contrôle effectué par RINA en novembre 1999, à Augusta, en Sicile. Réalisée à la demande de l'armateur, cette vérification faisait apparemment suite à une observation du capitaine. Arrivé sur le bateau en octobre, le marin indien avait constaté deux points de corrosion sur la coque, entre les ballasts 2 et 3. La RINA n'y avait rien trouvé à redire. Le 12 décembre, c'est pourtant cette partie du navire qui s'est rompue.

Nathaniel Herzberg

Le premier président de la Cour de cassation apporte son soutien à la réforme de la justice

M. Canivet demande aux parlementaires de ne pas jeter la « suspicion ou le discrédit » sur les juges

Au cours de l'audience solennelle de rentrée de la Cour de cassation, jeudi 6 janvier, le premier président de la haute juridiction, Guy Canivet, a

apporté son soutien à la réforme de la justice présentée par Elisabeth Guigou. Evoquant ce texte, qui sera soumis au Congrès le 24 janvier,

M. Canivet a demandé aux parlementaires de « ne pas jeter une suspicion ou un discrédit que rien ne justifie » sur les juges.

S'EXPRIMANT, jeudi 6 janvier, devant la garde des sceaux, Elisabeth Guigou, lors de l'audience solennelle de rentrée de la Cour de cassation, Guy Canivet, premier président de la haute juridiction, a approuvé les projets de réforme de la justice, demandant aux parlementaires de « ne pas jeter une suspicion ou un discrédit sur les juges ». Observant que l'indépendance et l'impartialité du juge procédaient désormais « d'un ordre juridique supranational qu'il lui appartenait de mettre en œuvre (...) selon des principes d'interprétation posés par des juridictions européennes », M. Canivet a affirmé que « l'indépendance des magistrats, que vise à renforcer le projet de loi constitutionnelle par un régime commun au siège et au parquet, est un facteur d'indépendance des juridictions ».

A deux semaines du vote – inédicis – par le Congrès, à Versailles, de la réforme constitutionnelle du Conseil supérieur de la magistrature (CSM), le plus haut magistrat de France a surtout évoqué le projet de loi organique relatif au statut des juges. « Destinée à [les] soustraire aux pressions et in-

fluences locales, la mobilité prévue [des magistrats] est une condition de l'impartialité (...) des juridictions, a-t-il observé. Vouloir introduire une responsabilité directe et personnelle du juge, sans exemple dans aucun système juridique, est manifestement contraire au principe d'indépendance juridictionnelle et serait, en pratique, source de paralysie des tribunaux, a-t-il ajouté. En revanche, le pouvoir dévolu au juge de garantir (...) les conditions effectives d'une justice de qualité le rend plus directement responsable des moyens qu'il met en œuvre pour juger. Il n'est donc pas anormal que, comme le prévoit le projet de loi organique, les devoirs du juge dans son comportement judiciaire soient plus forts et plus précis. »

M. Canivet a estimé que, « dans leur immense majorité », les juges exerçaient leurs fonctions « avec dignité, discrétion, impartialité et intégrité, dans le strict respect de la loi, faisant en outre preuve d'un dévouement et d'une conscience sans reproche, dans une pratique quotidienne lourde, exigeante, parfois ingrate, et un professionnalisme rigoureux ». Aussi, a-t-il dit, « s'ils

acceptent le renforcement d'une discipline déjà strictement contrôlée, [les juges] ne comprendraient pas que les débats parlementaires et les textes qui en résulteront jettent collectivement, sur eux-mêmes ou leurs fonctions, une suspicion ou un discrédit que rien ne justifie et qui serait, en définitive, néfaste à l'ensemble des institutions ».

AFFLUX DE POURVOIS

S'exprimant avant lui, le procureur général près la Cour de cassation, Jean-François Burgelin, le plus haut gradé des magistrats du parquet, a pour sa part « salué l'effort qui est fait depuis trois ans pour faire bénéficier [le parquet] de la confiance [des] concitoyens ». Au sujet du statut des magistrats du ministère public, M. Burgelin a affirmé que, dans les dossiers individuels, ils « n'agissaient plus à présent que sous le contrôle de leur conscience, de leur procureur ou procureur général avec le souci de mettre en œuvre la politique pénale définie par le garde des sceaux et d'assurer l'application de la loi ».

Evoquant enfin les problèmes spécifiques à la Cour de cassation, MM. Canivet et Burgelin sont re-

venus tous deux sur la surcharge de travail occasionnée par l'afflux des pourvois en matière criminelle, civile, sociale ou commerciale. De 1958 à 1999, pour la seule chambre civile, le nombre des affaires a augmenté de 330 %, quand le nombre de magistrats à la Cour de cassation ne progressait que de 47 %, soit deux fois moins que l'ensemble du corps judiciaire. Pour désengorger l'institution, qui rend près de 30 000 décisions par an, les deux hauts magistrats ont préconisé un renforcement du dispositif d'examen préalable des pourvois, voire la ré-institution de procédures de filtrage permettant « de ne pas admettre ceux qui, à l'évidence, ne sont fondés sur aucun moyen sérieux ». « C'est en rendant moins de décisions juridiquement significatives mais en veillant davantage à la clarté et à la cohérence des arrêts créateurs de droit que la Cour de cassation pourra, se consacrant à sa mission prioritaire, élaborer une jurisprudence d'envergure, plus lisible, plus explicite, évitant les incertitudes (et) les ambiguïtés », a conclu M. Canivet.

Jean-Michel Dumay

Plusieurs syndicats boycottent les audiences solennelles de rentrée

DE NOMBREUSES rentrées solennelles de juridictions ont été boycottées, jeudi 6 janvier, par les magistrats afin de protester contre les projets de réforme de la ministre de la justice, Elisabeth Guigou. Selon les deux principaux syndicats, l'Union syndicale des magistrats (USM, modérée) et le Syndicat de la magistrature (SM, gauche), près d'une quarantaine de juridictions ont été ou pourraient être perturbées par cet appel. Le président et le procureur de Saint-Brieuc se sont ainsi retrouvés dans une salle vide. A Bastia, le président, les deux vice-présidents et le procureur adjoint ont, eux aussi, siégé seuls tout en se disant « parfaitement solidaires » de leurs collègues.

Les syndicats dénoncent notam-

ment l'instauration d'une commission de recours des citoyens contre les comportements fautifs des magistrats, et la limitation de la durée de certaines fonctions de juges. Selon Valéry Turcey, président de l'USM, ce texte a « été réalisé dans la précipitation et sous la pression de parlementaires qui ne supportent plus notre indépendance ». Le SM proteste notamment contre la « confusion entretenue entre dysfonctionnements du service public et faute disciplinaire individuelle ». « C'est une très mauvaise stratégie que de vouloir contenter les politiques en donnant les magistrats en pâture » a commenté Gilles Sainati, le secrétaire général du SM.

Le président de l'Association professionnelle des magistrats

(APM, droite), Dominique Matagrin a indiqué, jeudi 6 janvier, qu'il soutenait également le mouvement : « La mobilité des magistrats ne nous paraît pas être une mesure sans fondement. Nous sommes, en revanche, contre la création d'un bureau de délation antijuges présenté sous la forme d'une possibilité de recours pour les justiciables et de toute forme de déresponsabilisation des magistrats. »

Un vote négatif des députés et sénateurs, réunis en Congrès à Versailles le 24 janvier pour la réforme du Conseil supérieur de la magistrature, donnerait « un contre-signal terrible, régressif, a estimé jeudi Elisabeth Guigou sur RMC. On va voter en Congrès une loi qui a déjà été votée séparément par les deux chambres à une écri-

sante majorité il y a un an. Que s'est-il passé depuis un an qui puisse justifier que l'on vote contre ? ».

Michèle Alliot-Marie, présidente du RPR, a fait part jeudi 6 janvier, à l'issue d'un déjeuner à l'Elysée avec Jacques Chirac, de sa « méfiance » vis-à-vis du gouvernement, auquel elle a demandé « des garanties législatives » concernant la réforme de la justice. Selon M^{me} Alliot-Marie, « le gouvernement a fait des avancées notables dans le sens que nous souhaitons, mais tant que nous n'aurons pas des garanties législatives, il est normal que nous soyons méfiants car nous avons été échaudés dans le passé en voyant, sur d'autres sujets, des textes modifiés par des parlementaires de la majorité, avec une forme d'accord complice du gouvernement ».

Dans un collège du Gard, les cours n'ont pas repris, pour une affaire de foulard

Les parents mènent la protestation

NÎMES

de notre correspondant

Au collège Léo-Larguier de La Grand-Combe (Gard) se joue, à fronts renversés, une affaire de foulard islamique, qui a provoqué, depuis mardi 4 janvier, l'arrêt des cours. La démarche de deux sœurs de treize et quatorze ans, qui, depuis quinze mois, refusent d'enlever leurs foulards pour entrer en salle de classe, trouve davantage de compréhension de la part du recteur d'académie que de l'imam de la commune. Pour le recteur, Daniel Bloch, « le port du foulard n'est pas par lui-même incompatible avec le principe de laïcité ». Cela n'a toutefois pas toujours été sa position. Pour calmer la colère des enseignants, il avait d'abord préconisé l'isolement « à titre provisoire » des deux élèves de quatrième et cinquième, récemment converties à l'islam par l'intermédiaire d'un de leurs demi-frères. Diana et Romina, jeunes Françaises récemment converties à l'islam, avaient passé la totalité de l'année scolaire 1998-1999 dans une petite salle de l'établissement, à l'écart des autres élèves. Elles n'avaient eu ni cours ni notes, mais avaient respecté scrupuleusement les horaires des classes dans lesquelles elles auraient dû se trouver.

Le 15 décembre 1999, le recteur a changé son fusil d'épaule et exigé du principal la réintégration des deux adolescentes. La raison ? Un arrêt du Conseil d'Etat sur lequel s'est appuyée la mère des deux élèves pour étayer un recours déposé devant le tribunal administratif de Montpellier pour « atteinte au droit à l'éducation ».

« Nous étions hors la loi. Cette situation, c'était quasiment l'apartheid, il fallait crever l'abcès », commente aujourd'hui le chef de cabinet du recteur. Au nom de la défense de la laïcité, les enseignants s'étaient aussitôt mis en grève, jusqu'aux vacances de Noël. Mardi 4 janvier, la rentrée n'a pas eu lieu. A une courte majorité, les professeurs ont voté pour la reprise des cours et l'accueil en classe des deux sœurs avec leurs foulards, mais cette fois, ce sont les parents d'élèves qui ont pris le relais. Une cinquantaine d'entre eux bloquent depuis l'accès aux cours. Jeudi 6 janvier, ces mères de

famille ont fait circuler des pétitions. Elles ont également reçu le soutien de l'imam de la mosquée de La Grand-Combe. « Le foulard, elles peuvent très bien le plier dans un sac et le remettre à la sortie du collège », affirme Amar Benarida. Cette affaire donne une mauvaise image de la communauté. »

PROSÉLYTISME

Dans la cité où est installée la famille des deux élèves, ce sentiment semble largement partagé. « Le quartier réagit mal. Ils commencent à nous faire mal voir avec cette histoire. On entend dire qu'elles n'ont qu'à rentrer dans leur pays alors qu'elles sont françaises et d'origine française. Si elles veulent continuer à porter le foulard, elles n'ont qu'à trouver une école coranique », précise une voisine d'origine maghrébine, qui préfère garder l'anonymat en raison des craintes que lui inspire le demi-frère qui a converti Diana et Romina. Le prosélytisme de ce personnage mystérieux trouverait sa source dans ses rapports supposés avec le mouvement intégriste libanais Abachi. Les cours de religion qu'il donne à son domicile alimentent d'innombrables rumeurs sur son compte. L'imam l'a interdit de séjour dans sa mosquée et le principal du collège, Jean Kiszal, a engagé contre lui une procédure judiciaire pour mise en danger moral de ses deux demi-sœurs. Ce dernier a été débouté, mais reste persuadé du bien-fondé de sa démarche, qui a été imitée, avec le même résultat, par l'inspecteur d'académie. « Notre objectif, dit-il, a toujours été d'abord de protéger les deux jeunes filles. »

C'est la raison pour laquelle aucune décision d'exclusion n'a jamais été prise. Mais cette mesure est aujourd'hui réclamée par les représentants des enseignants et parents d'élèves, qui devaient être reçus, vendredi 7 janvier, au ministère de l'éducation nationale. Ils craignent que l'accueil en classe des deux sœurs avec leurs foulards ne donne des idées dans un collège où près de la moitié des 400 élèves sont d'origine turque ou maghrébine et que cela finisse par compromettre une intégration qui, jusqu'ici, était plutôt réussie.

Richard Benguigu

Sur les lieux du meurtre de Ginka, à Paris, la prostitution continue

LA PALISSADE est toujours là, derrière laquelle le corps sanglant de Ginka a été retrouvé sur un matelas défoncé, au milieu de mouroirs en papier et de préservatifs usagés. Agée de dix-neuf ans, la prostituée venait d'arriver de Bulgarie. Elle est morte poignardée d'une vingtaine de coups de couteau, rue de la Clôture (19^e arrondissement de Paris), le 22 novembre 1999, sur ce terrain vague qui joute une déchetterie, les voies ferrées et le boulevard MacDonald. Un jeune homme interpellé dans les parages a depuis été écroué. Les filles et leurs clients sont toujours là, à quelques mètres de l'endroit où a été tuée Ginka.

Un petit délinquant du 19^e arrondissement, Sony Chérif, vingt ans, a avoué avoir agressé la prostituée pour lui voler son sac à main. Dans la nuit du 16 décembre, il a été appréhendé par des gardiens de la paix du secteur, qui surveillaient les abords de la rue de la Clôture depuis la mort de la prostituée. Le jeune homme, connu de la police pour des vols sans enver-

gure et des dégradations, se trouvait à bord d'une voiture volée et en possession d'un couteau de cuisine doté d'une lame de vingt centimètres. Devant les enquêteurs de la brigade criminelle, il a reconnu avoir poignardé la jeune femme, qui se débattait pour éviter d'être volée. Il a indiqué avoir agi dans un état second, provoqué par une prise d'alcool et de médicaments. Puis Sony Chérif a répété ses aveux devant la juge d'instruction parisienne chargée du dossier, Colette Oper, qui l'a mis en examen pour « homicide volontaire » et écroué.

Ginka, qui se prostituait en différents endroits de Paris, serait arrivée de Bulgarie au début du mois d'octobre. « Elle était si jeune et si jolie », commente une source proche de l'enquête, en évoquant un proxénète albanais dont elle semblait « très amoureuse » et qui ne résiderait pas en France. Sur le trottoir de la rue de la Clôture, elle officiait aux côtés de quelques collègues, dans un manège qui paraît immuable.

« Dès le matin, les clients font la queue pour arriver devant l'endroit où se tiennent les filles, explique Laurent Gachet, le directeur de l'Ecole nationale du cirque, qui est installée sur le trottoir opposé. On voit en permanence une dizaine de voitures particulières ou de véhicules d'entreprise. Dans la journée, il y a quatre Albanaises, qui ne parlent pas français et qui sont là depuis un an environ. La nuit, d'autres femmes arrivent. Les passes durent à peine quelques minutes. » Les voitures vont se garer dans cette rue déserte, qui passe sous le périphérique entre Paris et Pantin, ou le long des voies ferrées. Les hommes venus à pied sont emmenés, eux, derrière la palissade en plastique ondulé. Le 7 décembre, des riverains venus de l'Ecole du cirque, de la Cité des sciences et de l'industrie, ainsi que de la Halle aux cuirs, étaient venus y déposer des gerbes à la mémoire de Ginka. Les fleurs ne sont plus là, la prostitution continue.

Erich Inciyan

Une « alerte grave » à la listériose est lancée après deux décès

UNE CELLULE de crise associant les ministères en charge de l'agriculture, de la santé et de la consommation a été constituée, jeudi 6 janvier, et « une alerte grave » a été lancée après l'identification d'une épidémie de listériose responsable, ces dernières semaines, de deux décès.

L'enquête épidémiologique a permis d'identifier l'origine de la contamination. Il s'agit de différents produits de charcuterie (rillettes et langues de porc en gelée) fabriqués par la société Coudray, basée dans le département de la Sarthe. Cette entreprise, qui a été fermée pour « nettoyage et désinfection », a annoncé qu'elle retirait du marché tous ses produits, plusieurs contrôles ayant confirmé la présence de *Listeria monocytogenes* dans certains lots de ses produits.

Les aliments *a priori* suspects sont commercialisés sous différentes marques, et parfois sans marque mais sont identifiables par un numéro d'agrément (72-090-04). Leurs dates limite de consommation sont, selon les cas, le 1^{er} février ou le 18 février 2000.

RISQUE PLUS ÉLEVÉ

Au total, six cas de listériose ont été recensés, à partir du 18 octobre, dans six départements différents. Les deux décès concernent une personne âgée de soixante-cinq ans et un nouveau-né de vingt jours contaminé par voie maternelle. Le secrétaire d'Etat à la santé a indiqué, vendredi 7 janvier, qu'une troisième victime actuellement dans le coma était hospitalisée dans un service de réanimation.

L'alerte a été donnée le 29 décembre à l'Institut national de veille sanitaire par le centre de référence pour la listériose de l'Institut Pasteur de Paris et l'enquête épidémiologique a rapidement identifié les aliments en cause ainsi que leur producteur. Rien ne permet de penser que l'épidémie est aujourd'hui jugulée, le délai maximum d'incubation de la listériose pouvant aller jusqu'à huit semaines.

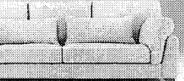
Les autorités sanitaires invitent les personnes qui auraient consommé les produits concernés et qui présenteraient certains symptômes (fièvre isolée ou accompagnée de maux de tête) à consulter au plus vite leur médecin traitant. Les femmes enceintes, les personnes immunodéprimées et âgées doivent être particulière-

ment attentives à ces symptômes. Ces personnes sont en effet plus que d'autres exposées à cette maladie bactérienne qui peut être à l'origine de manifestations neuro-méningées.

L'inquiétude des autorités sanitaires tient, d'autre part, au fait que de nombreux foyers ayant été – ou étant toujours – privés d'électricité, le risque de consommer des aliments contaminés est plus élevé que la normale. Les trois ministères en charge de ce dossier conseillent aux personnes qui « détiendraient des produits suspects qui auraient été commercialisés avant leur retrait de la vente » de « ne pas les consommer et de les jeter ou de les rapporter aux points de vente où ils les ont achetés ».

Jean-Yves Nau

MIEUX QUE DES SOLDES OU DES REMISES, LES MEILLEURS PRIX
Toutes les grandes marques aux meilleurs prix



Recommandé par Paris Pas Cher
MATELAS • SOMMIERS
fixes ou relevables - toutes dimensions.
SWISSFLEX - TRÉCA - EPÉDA - PIRELLI SIMMONS - DUNLOPILLO - BULTEX - etc...
Garantie 5 et 10 ans
VENTES PAR TÉL. POSSIBLE
Canapés - Salons - Clic-Clac...
CUIRS - TISSUS - ALCANTARA
Stelner - Duvivier - Coulon - Sufran etc...
5500 m2 d'exposition
LIVRAISON GRATUITE SUR TOUTE LA FRANCE

MOBECO
• 239 à 247, rue de Belleville
Paris 19^{ème} - M° Télégraphe
• 50, avenue d'Italie
Paris 13^{ème} - M° Place d'Italie
01.42.08.71.00
7 jours sur 7

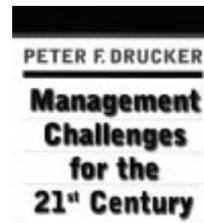
Peter Drucker ou le management comme philosophie

Ce jeune homme de 90 ans, qui interviewa Hitler lorsqu'il avait vingt ans et fut l'élève de John Maynard Keynes à Cambridge avant d'être remarqué par la General Motors pour ses brillantes analyses politiques et sociales, développe des idées « économiquement incorrectes » sur les salaires des dirigeants et le culte de la personnalité qui les entoure, sur l'âge des retraites et les bouleversements liés à Internet. Inventeur de théories de management réputées dans le monde entier, Peter Drucker a accepté de répondre aux questions de notre envoyée spéciale Laure Belot

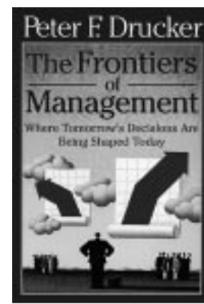
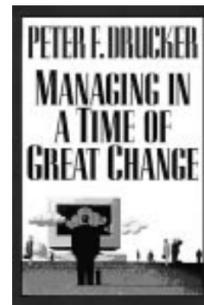
LE regard perçant sous les paupières lourdes, la remarque vive qui jaillit après un long silence : Peter Drucker est encore et toujours à l'affût. Il observe avec appétit et une étonnante acuité les agissements de son siècle. A quatre-vingt-dix ans, il semble même avoir atteint l'âge de l'impertinence. L'âge où l'on s'amuse, au détour d'une remarque, à bousculer les défenseurs de l'économiquement correct.

Né en 1909, Peter Drucker a grandi avec le siècle. Ses premiers souvenirs remontent à août 1914, comme le précise Jack Beatty dans sa biographie *Drucker, l'éclairer du présent* (Editions Village mondial). Il a alors cinq ans et vit à Vienne. Il est dans la salle de bains lorsqu'il entend, par le conduit de cheminée, trois voix provenant du bureau paternel. A l'étage inférieur, son père, haut fonctionnaire du ministère de l'économie dans le gouvernement austro-hongrois, son oncle, juriste célèbre à Vienne, et Thomas Masaryk, futur président de Tchécoslovaquie, débattent. « *Ce n'est pas seulement la fin de l'Autriche, c'est la fin de la civilisation* », entend-il. La première guerre mondiale vient de commencer. Depuis cette date, il a toujours écouté aux portes de l'Histoire.

Sa mère est une des rares femmes médecins de l'époque. Les lundis, elle reçoit, avec son mari, dans leur maison cosue des environs de Vienne, des économistes, intellectuels, juristes de haut rang... Le jeune Peter écoute, apprend. Devenu journaliste économique en Allemagne, rédacteur en chef précoce, il a tout juste vingt ans lorsqu'il interviewe Hitler avant que celui-ci



Publié en français sous le titre « *L'Avenir du management* » aux éditions Village Mondial en 1999.



n'accède au pouvoir. C'est à cette époque qu'il entreprend d'« *écrire un livre qui rendrait impossible tout rapport entre [lui] et les nazis* ». Son essai sur Friedrich Julius Stahl, philosophe du droit, parlementaire et juif, sera censuré et brûlé après la prise de pouvoir d'Hitler en 1933. Peter Drucker décide alors de quitter l'Allemagne.

Arrivé en Angleterre, il fréquente avec assiduité les séminaires de l'économiste John Maynard Keynes à Cambridge et découvre... qu'il n'est pas économiste ! « *Keynes et tous les brillants étudiants présents s'intéressaient au comportement des actions en Bourse* », précise-t-il. Lui veut comprendre « *le comportement des gens* ».

Au hasard d'une balade londonienne, il retrouve Doris Schmitz, une jeune étudiante allemande rencontrée lors de brèves études de droit à Francfort. Doris et Peter se marient en janvier 1937 et décident de quitter la vieille Europe pour les Etats-Unis. Peter Drucker n'y aura de cesse d'étudier les organisations humaines.

Ses premières publications – *The End of Economic Man* (1939), *The Future of Industrial Man* (1942) – sont de brillantes analyses sociales et politiques. Remarqué par la General Motors, il conseille son PDG, Alfred P. Sloan, sur la politique et la structure de l'entreprise. Pendant dix-huit mois, il assiste aux conseils d'administration, rencontre tous les cadres supérieurs et des ouvriers dans les ateliers, une première ! L'ouvrage qu'il tire de cette étude en 1945, *Concept of the Corporation*, fait date : c'est le premier livre qui décortique l'organisation de l'entreprise. Il crée un nouveau métier : celui de conseiller en management. Dès lors, il apportera son regard décalé aux plus

grandes entreprises et institutions mondiales, de General Electric à l'American Heart Association. « *Il pense en dehors des pointillés* », témoigne, dans la biographie de Jack Beatty, un dirigeant d'une entreprise cliente. Son succès plénière s'explique par sa capacité à mêler considérations historiques, philosophiques, politiques, scientifiques, littéraires... Elle lui forgera l'image de « *philosophe du business* », premier « *gourou* » du management. Cette largeur de vue est précieuse au-delà du monde économique : il sera envoyé par le président Eisenhower en Corée, juste après la guerre, pour étudier le système éducatif.

SES livres, plus d'une trentaine à ce jour, sont étudiés, décortiqués, théorisés par les plus grandes universités du monde. Dans un de ses derniers best-sellers – *Au-delà du capitalisme*, publié par Dunod en 1993 –, il avoue : « *Bien qu'adepte du libre-marché, j'éprouve certaines réserves vis-à-vis du capitalisme* ». La vague de « *dégraissages* » massifs décidés par IBM, General Motors ou Sears au début des années 90 l'a marqué. « *L'entreprise, bâtie naguère pour durer autant que les pyramides, ressemble maintenant plutôt à une tente* », commente-t-il. En 1993, il déclare à George Harris, ex-rédacteur en chef de la *Harvard Business Review* : « *On ne peut même pas imaginer que l'entreprise vous tende une échelle de corde. C'est plutôt comme une forêt vierge, et vous apportez avec vous votre machette* ».

Dans ce monde économique impitoyable, Peter Drucker se lance dans un nouveau combat : la promotion des organisations à but non lucratif – appelées aux Etats-Unis le « *non-profit sector* ». « *L'Etat définit les règles et veille à ce qu'elles soient respectées. Les*

entreprises travaillent pour de l'argent. Les institutions du secteur social, elles, visent à transformer l'être humain », déclare-t-il. « *Dans l'avenir, selon Drucker, le travailleur donnera du sens à sa vie et retrouvera une communauté grâce à son action bénévole dans les organisations du secteur social* », raconte son biographe. Les droits d'auteur d'un de ses derniers ouvrages, *Managing the Non-Profit Organisation* (Editions Harper & Row, 1990), sont directement reversés à la fondation Drucker.

Tous les ans, celle-ci décerne un prix de 25 000 dollars à une approche sociale innovante : en 1996, l'élué est une association américaine de l'Illinois, qui propose à des parents atteints par le sida de trouver une famille d'accueil pour leurs enfants.

Cet homme, qui a côtoyé toute sa vie des hommes de pouvoir, a choisi une existence simple. « *La cupidité est un péché mortel* », ironise-t-il. Il vit avec son épouse dans une maison au style dépouillé, toute proche de l'université californienne, la Claremont Graduate University, où il donne encore des cours.

« *On n'a servi à rien tant qu'on n'a pas apporté quelque chose dans la vie des gens* », lui avait confié, en 1950, une semaine avant sa mort, son vieil ami viennois, l'économiste Joseph Schumpeter. Une maxime qu'il a fait sienne depuis cinquante ans, décryptant le présent pour mieux comprendre l'avenir. Doté d'une discipline de fer, il s'arrête, chaque été, deux semaines, pour s'interroger sur son travail de l'année écoulée. « *Se noter soi-même, c'est l'ABC du progrès personnel* ». A quatre-vingt-dix ans, il s'observe encore, pour mieux comprendre les autres.

L. B.

« Je pense que nous allons connaître

« **Comment voyez-vous le monde de l'entreprise ?**

– Les salariés sont aujourd'hui très amers. Chaque année, je conduis un séminaire pour cadres dirigeants. Ces hommes et ces femmes ne sont pas au sommet des organisations, mais juste en dessous. Ils gagnent tous beaucoup d'argent. Pourtant, ils se sentent profondément méprisés. Ils sont choqués par la façon dont ils sont gérés. Ils pensent que les financiers ont peu de respect pour ceux qui travaillent dans l'entreprise.

– **A quoi tient cet état d'esprit ?**
– Il y a quinze ans, aux Etats-Unis, les entreprises ont connu une révolution : la valorisation pour l'actionnaire est devenu le principal critère de jugement. C'était nécessaire et très sain. Cela a même été excessivement sain pour l'économie américaine sur le court terme. Mais un équilibre entre le court et le long terme doit être trouvé. Ce n'est pas très compliqué à faire mais c'est assez difficile à expliquer à la communauté financière. Peut-on accepter que les analystes financiers croient que les entreprises font uniquement de l'argent, et non pas, par exemple, des chaussures ?

– **Vous êtes le défenseur du libéralisme économique américain. N'êtes-vous pas en plein paradoxe ?**
– Il ne faut pas se méprendre. Il est nécessaire de suivre et d'attirer l'attention sur les performances financières. Cependant nous avons deux types d'investisseurs. D'une part, des individus qui investissent pour obtenir des gains à court terme. D'autre part, des fonds d'investissement qui suivent des objectifs financiers à plus long terme. Cette approche est bien plus intéressante. Face à cela, les

entreprises sont en train d'ap-prendre, doucement, très doucement, à équilibrer le long terme et le court terme.

– **Quels sont les principaux dysfonctionnements que vous avez observés à l'intérieur des entreprises ?**

– Regardez les salaires. Il y a trente ans, le facteur multiplicatif entre le salaire moyen d'une entreprise et le salaire le plus élevé était de vingt. Maintenant, on avoisine les deux cents. C'est extrêmement pernicieux. Le banquier JP Morgan, dont on ne peut douter qu'il aimait beaucoup l'argent, avait fixé comme règle que le top management ne devait pas avoir un salaire (hors dividende) qui excède vingt fois celui d'un salarié moyen. Il pensait aussi qu'entre niveaux hiérarchiques, les salaires ne devaient pas avoir plus de 20 % d'écart. Cette règle était très sage. Il y a aujourd'hui une attention démesurée portée aux revenus et à la richesse. Cela détruit totalement l'esprit d'équipe.

» Autre entorse au travail en commun : le culte de la personnalité. Il n'a jamais été aussi grand. Les individus à la tête des entreprises font les premières pages des magazines. Cette situation me rappelle les années 20 où nous avons connu un culte de la personnalité similaire. La crise est survenue et tout s'est effondré. Je pense sincèrement que nous allons connaître une énorme gueule de bois. Bien sûr, le dirigeant a de l'importance. Mais si ce dirigeant n'associe pas son équipe et ne prépare pas sa succession, tout peut s'effondrer. La plupart des patrons font le vide autour d'eux. Ils n'auront pas de successeurs et leurs entreprises seront en difficulté.

– **Comment voyez-vous l'avenir ?**

– Nous sommes arrivés à la fin d'un système. Aujourd'hui, les entreprises paient avec des stock-options et un système de bonus. Je n'aime pas cela. Cela marchera aussi longtemps qu'il y aura un boom de la Bourse. Mais cela ne marche déjà plus aussi bien... S'il y a bien une certitude dans l'économie, c'est qu'aucun système n'est immortel. Le boom du marché financier sera bientôt dépassé.

– **Bismarck a demandé à un statisticien :**

« **A quel âge peut-on fixer l'âge de la retraite de telle façon que nous n'ayons rien à payer ?** » « **Votre honneur, à l'âge de 65 ans** », a répondu l'expert. Bismarck a ri, car il avait alors 70 ans, ce qui était, pour l'époque, extrêmement rare. L'âge de la retraite passera un jour à 80 ans

– **Comment avez-vous vu évoluer les salariés ?**

– L'accent mis uniquement sur les résultats financiers a eu une conséquence : les salariés ont compris qu'ils devaient compter uniquement sur eux-mêmes. Ils ne s'attendent plus à rester dix ans dans la même entreprise. A la question « *que faites vous dans la vie ?* », ils répondaient autrefois « *je travaille pour telle ou telle entreprise* ». Désormais, les gens se présentent par leur qualification : je suis ingénieur, spécialiste de réseau informatique...

– **La loyauté des salariés s'en ressentira... ?**

– Bien sûr. Les jeunes ne se considèrent plus comme des salariés traditionnels. Une jeune femme qui travaille dans la même entreprise que son père m'a avoué « *mon père a travaillé pendant toute sa vie pour General Electric, alors que General Electric travaille pour moi* ». Cette jeune femme a un poste de responsabilité, travaille dur, a une connaissance technique pointue, aime l'entreprise, mais... elle n'a pas l'impression qu'elle lui doive autre chose

– **Bismarck a demandé à un statisticien :**

« **A quel âge peut-on fixer l'âge de la retraite de telle façon que nous n'ayons rien à payer ?** » « **Votre honneur, à l'âge de 65 ans** », a répondu l'expert. Bismarck a ri, car il avait alors 70 ans, ce qui était, pour l'époque, extrêmement rare. L'âge de la retraite passera un jour à 80 ans

que son travail. Elle ne restera pas là toute sa vie. C'est un défi de faire partager les valeurs et les intérêts de l'entreprise à des salariés qui sont désormais beaucoup plus centrés sur eux-mêmes.

– **Comment gérer ces « nouveaux » salariés ?**

– Nous sommes en train d'apprendre. Ce qui est sûr, c'est qu'il n'y a plus une manière unique. On ne peut plus diriger des gens, on doit gérer des individualités. Dans dix ans, la pression des fonds de pensions sur les performances financières existera toujours. Mais cette pression sera équilibrée par le fait que les entreprises devront

attirer, garder et motiver des salariés que j'appelle des *knowledge workers* : des personnes compétentes et expertes dans un domaine. Cette préoccupation sera grandissante au fur et à mesure que le nombre de personnes âgées de 30 à 35 ans baissera de façon assez importante – ce qui sera le cas dans les quinze prochaines années. Il y aura une sévère compétition entre les gens.

» Remplacer un *knowledge worker* coûte à une entreprise de 20 à 70 fois son salaire. Au cours des quinze dernières années, le management a été principalement responsable de la production et de la productivité. Il doit désormais être responsable des hommes qui produisent de la valeur.

– **Vous êtes d'origine européenne. Comment voyez-vous la situation en France ?**

– En France, le problème est que, par tradition, de nombreux dirigeants ont été parachutés à la tête d'une grande entreprise sans la connaître. Ces très brillants investisseurs des finances ou autres énarques ne connaissent pas les gens de l'entreprise et ne leur parlent pas. Les hommes sont des noms ou des fonctions sur une liste. C'est effrayant. A mon avis, ce genre de système ne durera pas très longtemps. A l'opposé, Jack Welch, le PDG de General Electric, a mis en place aux Etats-Unis un système managérial nouveau pour gérer les individualités. Chacun des 85 000 cadres est évalué individuellement sur des critères établis pour tous. Une liste résume, pour chaque poste, les compétences nécessaires. La conjonction des deux informations permet les affectations. Chaque personne a ensuite des objectifs à poursuivre par poste, en fonction de ses performances individuelles.



DAVID STUCKCORBIS OUTLINE

« une énorme gueule de bois »

« Les entreprises vont devoir conduire leur gestion en intégrant la valeur des salariés. Il faudra prendre en compte le capital humain, sa productivité et sa contribution financière dans un rapport financier. Personne ne sait vraiment comment. L'assureur européen Skandia est en train de le faire. Quelques grandes entreprises aux Etats-Unis suivent son exemple. Certains analystes financiers cherchent maintenant à prendre en compte ces critères. Dans dix ans, les choses auront changé.

– Quels sont les grands changements qu'affronteront les entreprises ?

– Nous sommes à la veille d'une grande mutation. Il y a cent soixante-dix ans, le développement du train fut un événement majeur. Pour la première fois, l'homme apprivoisait la distance. Nul ne peut réellement comprendre la révolution que ce fut alors et son immense impact psychologique. Balzac commença à rendre visite à la comtesse polonaise Hanska, dont il était amoureux, en 1834. Le voyage s'effectuait alors entièrement en fiacre. En 1847, il fit son dernier voyage en train, à l'exception des 40 derniers kilomètres. Cette révolution eut lieu en quinze ans à peine ! Je ne connais rien qui soit allé aussi vite. Le phénomène Internet connaît le même rythme d'évolution. D'ailleurs, l'impact d'Internet sur notre imagination est encore plus important que ses conséquences sur l'économie.

– Quel en sera l'impact sur les entreprises ?

– Internet permet à chaque activité de devenir transnationale. Peu importe où l'entreprise se trouve. La distance n'est plus un coût pour l'envoi d'informations. De nom-

breuses activités devront globalement être compétitives. Mon livre est sorti officiellement le 1^{er} mai. Avant même que l'Angleterre ait publié sa propre version anglaise pour l'Europe, Amazon.com avait déjà vendu 10 000 livres en Angleterre, au grand dam de mon éditeur anglais. Amazon ne sait pas d'où viennent les commandes. Ils voient uniquement le nom de l'acheteur et les références de sa carte de crédit. Cela n'empêche pas Amazon d'avoir vendu deux tiers des livres achetés jusqu'à présent !

Il y a trente ans, le facteur multiplicatif entre le salaire moyen d'une entreprise et le salaire le plus élevé était de 20. Maintenant, on avoisine les 200. C'est extrêmement pernicieux

« Autre exemple : jusqu'à présent, une entreprise familiale de l'Ohio importait 80 % de vaiselle bon marché de Chine utilisée sur le marché américain. Un de ses clients a découvert par Internet qu'un site du Danemark offrait le même type de marchandises, moins cher. 50 % des 80 millions de dollars de cette entreprise familiale sont passés chez cet Européen. Les clients ne savent pas que cela vient d'Europe. Ils savent qu'ils ont commandé cela par Internet.

– Comment les entreprises peuvent-elles s'adapter ?

– Elles ne peuvent pas. C'est pour cela que je doute que ces grandes multinationales existent encore dans vingt ans. La multinationale traditionnelle est une en-

treprise qui fait du business localement dans un grand nombre de pays. C'est l'inverse du e-commerce qui n'a pas de localisation propre : c'est un site Internet ! Les entreprises vont devenir transnationales. Il y aura toujours des sites de fabrication et de distribution. Mais ce n'est pas cela qui caractérise réellement l'activité. D'ailleurs beaucoup d'entreprises ne se chargeront plus de ces tâches : elles les externaliseront. Déjà, certaines entreprises, comme Nike, ne fabriquent plus et ne distribuent plus. Sait-on où le

– General Electric, Standard Oil... –

provenaient de cette vague d'acquisitions. On ne peut pas dire qu'il y a plus de concentration : aujourd'hui, de chaque fusion découlent plusieurs scissions d'actifs. Il est plus correct de dire qu'il y a plus de convergence dans les activités.

« Il y a cent ans, les fusions étaient offensives et servaient à conquérir des parts de marché. A l'opposé de ce qui se passe actuellement : deux tiers des rapprochements sont défensifs et concernent des secteurs industriels en déclin. Sur dix fusions, quatre sont des succès, quatre sont des désastres, les deux restantes ont des résultats mitigés. Très peu d'équipes de management savent réellement comment faire.

« L'avenir des entreprises est ailleurs : il réside dans les alliances, un sujet dont on parle beaucoup moins. Certaines sont très informelles. Intel, par exemple, a conclu un accord avec Sanyo : Intel dessinera de nouvelles micro-puces que Sanyo produira pendant deux ans pour les deux entreprises. Intel et Sanyo commercialiseront ensuite ces produits en concurrence : pas d'argent en jeu, chaque entreprise payera pour ses propres coûts, pas de contrat. Qu'est-ce ? Quelque chose de nouveau. Tout comme la relation entre IBM et le taïwanais Acer : Acer fait des ordinateurs PC pour IBM. IBM apportera son savoir-faire pour produire la partie la plus technique, Acer fournira la main-d'œuvre. Ce n'est pas si simple à réaliser. Ces accords demandent une attitude particulière : vous n'êtes pas le « boss », vous êtes le partenaire.

– Comment les Etats peuvent-ils réagir ?

– Le conflit grandissant entre la globalisation économique et la di-

vision politique est une des plus grandes certitudes des vingt prochaines années. Les gouvernements vont, de façon prévisible, aller vers plus de régulation, dans une tentative désespérée pour maintenir leur contrôle. Sans aucun succès. L'Etat n'est plus qu'un centre de coûts, un simple obstacle.

« Les alliances du type IBM-Acer peuvent difficilement se décrire, financièrement, juridiquement ou économiquement. Elles ne peuvent être régulées, car certaines sont informelles, sans contrat et ne requièrent aucun "reporting" à qui que ce soit.

« Personne n'a jamais pu contrôler l'information : quand Alexandre le Grand a emprisonné le roi de Perse, cette nouvelle a atteint la capitale du monarque emprisonné en sept heures. Alors que le moyen le plus rapide pour atteindre cette capitale était le cheval, en cinq jours. Personne ne sait comment cette nouvelle est parvenue si rapidement.

– Dans votre dernier ouvrage, L'Avenir du management, vous évoquez l'évolution de la démographie. Quelles en seront les conséquences sur le monde occidental ?

– Une population peut se perpétuer si son taux de naissance est au moins égal à 2,1. Au Japon, il est de 1,3. En Allemagne, de 1,5 ! Les pays anglo-saxons (Etats-Unis, Royaume-Uni, Australie), auront pour les vingt prochaines années un taux de reproduction suffisant grâce à l'immigration. Mais sans immigration, le taux aux Etats-Unis avoisine les taux européens. Après ce sursis d'une vingtaine d'années, les statistiques indiquent qu'il y aura également une plongée de la natalité dans ces pays anglo-saxons. Au Japon et aux Etats-Unis

le nombre de jeunes entre 15 et 35 ans baissera de 25 % dans les trente prochaines années.

« Jusqu'en 1900, l'espérance de vie était en dessous de quarante ans. Ce n'est que depuis quarante ans que nous avons une telle prépondérance des personnes âgées. Tout le monde est concerné. Notre population vieillit depuis maintenant trois cents ans. D'ici à 2070, la population italienne aura diminué de plus de moitié, comme la population japonaise. Pour la Grèce, cette diminution sera encore plus importante. Ceci constitue un événement sans précédent. Ni la politique, ni la société, ni l'économie

Au cours des quinze dernières années, le management a été principalement responsable de la production et de la productivité. Il doit désormais être responsable des hommes qui produisent de la valeur

n'ont jamais connu cela. C'est la plus grande évolution à venir. Personne ne peut réellement en calculer les impacts culturels, politiques, historiques. La seule certitude, c'est que les turbulences sociales et politiques vont augmenter : il y aura moins de jeunes pour soutenir de plus en plus de personnes âgées.

« Cela aura bien sûr une implication sur l'âge de la retraite. Savez-vous pourquoi elle a été fixée à soixante-cinq ans ? C'est Bismarck qui a inventé le système de retraites pour les employés du gouvernement. Une correspondance prouve qu'il a demandé à un statisticien : "A quel âge peut-on fixer l'âge de la retraite de telle façon que nous n'ayons rien à payer ?" "Votre honneur, à l'âge de soixante-cinq ans", a répondu l'expert. Bismarck a ri car il avait alors soixante-dix ans, ce qui était, pour l'époque, extrêmement rare. L'âge de la retraite passera un jour à quatre-vingts ans. Politiquement, cette décision est très difficile à prendre, mais elle est prévisible. L'âge de la retraite est doucement en train d'augmenter, les retraites diminuent petit à petit, de plus en plus de personnes devront augmenter leurs revenus en travaillant.

– Quelles seront les implications pour le monde de l'entreprise ?

– Personne ne peut les connaître vraiment. Les entreprises devront apprendre à "utiliser" les personnes âgées, leur expérience. Ce ne seront pas des salariés types. Dans la plupart des cas, elles auront déjà touché une retraite. Etre en retraite ne voudra pas dire que l'on arrête de travailler. On peut imaginer plusieurs systèmes, comme le temps partiel – six mois de travail, six mois de repos –, certaines formes d'externalisation... Seulement une minorité s'arrêtera vraiment et ne fera plus rien.

« Après quarante ans dans la métallurgie, une personne est vraiment usée. Mais après quarante ans de travail moins physique, c'est au moment de la retraite que vous êtes au sommet : physiquement jeune, mentalement jeune. Combien d'heures pensez-vous que ces personnes supporteront de jouer au bridge ? Moi, je ne peux pas y jouer plus de dix minutes ! »

*Propos recueillis par
Laure Belot*

Les risques d'un capitalisme de seconde zone

ENTRE L'OPA de l'opérateur britannique de téléphonie mobile Vodafone sur le conglomérat allemand Mannesmann, lancée officiellement le 24 décembre (jusqu'au 7 février), qui valorise le groupe à 137 milliards d'euros, et ce jeune cadre de moins de trente ans qui annonçait récemment son départ d'une entreprise à croissance rapide, nanti de 3,8 millions d'euros en stock-options, il y a plus d'un point commun. Sauf le montant des sommes en jeu, évidemment, qui restent cependant énormes, dans un cas comme dans l'autre. A leur manière, ces deux affaires illustrent la sensation de vertige qui s'empare de nous quand l'actualité met en évidence les hauts faits de la nouvelle économie. A chaque fois, la course à la création de valeur en est la cause, relayée par les exigences de places boursières, friandes des performances de ces sociétés expertes en nouvelles technologies.

Economiquement, socialement, tous les repères s'en trouvent bouleversés. Un autre monde fait craquer l'ancien mais il porte peut-être en lui les germes d'un capitalisme de seconde zone, comme ceux d'un emploi de seconde zone, réservé à ceux qui ne peuvent pas participer à la compétition ou ne disposent pas des atouts pour figurer dans le peloton de tête.

Mannesmann, ce géant de la téléphonie, était jusqu'à présent connu pour être un puissant conglomérat de la Ruhr qui fabriquait, entre autres, des tubes d'acier, des moteurs et des camions. Il en va de même de Preussag, l'un des ténors de l'industrie lourde allemande, qui s'est mué en quelques années, à force de rachats, en leader du tourisme. Il y a peu, on apprenait que, à peine réunis, les groupes Thyssen et Krupp avaient l'intention de quitter la sidérurgie, cœur historique de leur activité plus que centenaire, pour investir les territoires plus prometteurs des technologies de communication. Aux Etats Unis, Westinghouse achève de se désengager de la production d'énergie électrique et, par acquisitions successives, s'est transformé en spécialiste de l'entertainment, alliant cinéma, radio et télévision.

Pour tous ces mastodontes, qui veulent se positionner sur les marchés de demain, une seule conclusion s'impose : il est temps de changer de métier. Après la phase des restructurations, des fusions, voire des délocalisations, il leur faut se rendre à cette évidence que les industries traditionnelles, même bien gérées, ne produiront jamais de faramineux taux de rentabilité. Cessant d'intéresser les investisseurs, à la recherche de performances exceptionnelles, elles ne seront plus les vedettes de la Bourse.

En revanche, elles peuvent espérer convaincre leurs actionnaires en passant avec armes et bagages dans le camp de la modernité technologique ou dans les services à forte valeur ajoutée. Robert-Louis Dreyfus, patron d'Adidas, ne faisait pas d'autre analyse quand, interrogé sur l'avenir, il avouait qu'une OPA ne l'inquiétait pas vraiment. Par rapport aux nouvelles technologies, la rentabilité du groupe sportif restait trop faible pour allécher un prédateur.

HORS DE L'EXCELLENCE

Au milieu du gué, d'autres groupes se posent des problèmes de croissance dans des termes presque similaires. Ceux-là – comme Bouygues, Vivendi ou Havas – ont encore un pied dans des secteurs traditionnels à croissance modérée et un autre dans les domaines de pointe, gros consommateurs de financements pour nourrir leur expansion. La valorisation capitaliste de l'ensemble peut être élevée, même considérable, mais, obérée par la cohabitation avec des pans anciens, elle ne se situe pas forcément dans la fourchette des progressions qui séduisent les fonds de pension, ni dans les volumes qui permettraient de mener une politique conquérante.

C'est ici que survient l'interrogation sur l'importance d'un capitalisme de deuxième zone.

Dès lors que la nouvelle économie privilégie les champions technologiques du capitalisme de l'excellence, que va-t-il advenir de l'autre ? Incapables de répondre aux critères, et pour cause, les industries traditionnelles n'en sont pas moins nécessaires. Se résoudre à les voir délaissées par les circuits financiers serait grave, comme il serait inquiétant qu'elles soient progressivement dévolues à des chefs d'entreprise de second rang.

La même question vaut pour les évolutions à venir du marché du travail. Ces entreprises de la nouvelle économie, grosses ou petites, installées ou débutantes, présentent presque toutes pour caractéristiques d'enregistrer d'étonnantes progressions de leur chiffre d'affaires et de leurs effectifs, d'afficher une impressionnante valorisation, boursière ou non, et d'avoir d'énormes besoins de financement sans être toujours rentables. Pour nourrir leur développement et s'assurer la fidélité des compétences indispensables, elles accordent généreusement des stock-options à leurs collaborateurs et, parfois, à presque tous leurs salariés.

FUITE DES CERVEAUX

Cela fait évidemment rêver mais cela devrait également préoccuper. Un fossé se creuse, là aussi, entre ceux qui vivent grand train, parce qu'ils sont embarqués dans les fourgons de la

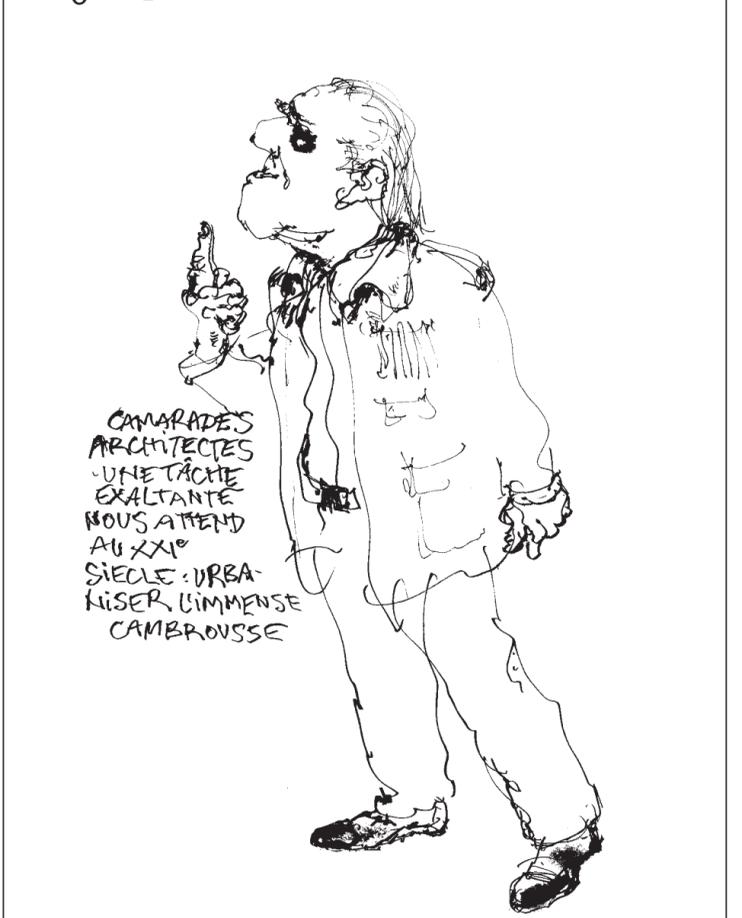
nouvelle économie, et ceux qui n'ont eu ni la chance, ni l'envie, ni les capacités d'être invités, ne serait-ce que sur la plate-forme. A l'hétérogénéité économique, s'ajoute une hétérogénéité sociale qui prolonge la fracture sociale.

Si le phénomène n'est pas encore trop sensible en France, il a déjà pour effet de modifier le fonctionnement du marché du travail américain, du moins pour les jeunes diplômés et les spécialistes de nouvelles technologies. Appâtés par ces nouvelles sociétés, un nombre important de ceux qui sortent des meilleures universités d'outre-Atlantique dédaignent désormais les propositions d'embauche émanant des entreprises traditionnelles, y compris de celles qui, il y a peu, tiraient avantage du prestige de leur carte de visite : groupes multinationaux, champions du marketing ou cabinets réputés d'audit ou de conseil.

Ces employeurs cherchent les moyens d'une riposte, notamment en faisant appel à une main-d'œuvre étrangère très qualifiée. C'est sans doute à cette aune qu'il faut apprécier la fuite des cerveaux dont on se plaint en France. Au capitalisme de seconde zone correspondrait ainsi, selon cette logique, des emplois de seconde zone qui seront difficiles à gérer socialement.

Alain Lebaube

Les gens par Kerleroux



Les stratégies opposées d'EDF et de TotalFina

Suite de la première page

Les actes et les déclarations du PDG de TotalFina suscitent l'incompréhension. En ce début d'année, TotalFina essaie d'inverser le cap en reconnaissant sa faute et en débloquent des fonds. Trois semaines après le naufrage de l'Erika, M. Desmarest a reconnu avoir sous-estimé l'ampleur de la catastrophe. Près de 500 millions vont être consacrés au nettoyage des côtes, à la réhabilitation de l'environnement et au pompage du pétrole restant dans les soutes du navire. Tirant les leçons de cette marée noire, le PDG de TotalFina plaide pour une sélection plus sévère des navires affrétés par les compagnies pétrolières.

Alors que les premières équipes dépêchées par le pétrolier se mettent au travail sur les plages, une mobilisation d'une tout autre ampleur s'organise dans d'autres régions. Il s'agit de reconstruire le réseau électrique français, mis à mal par les deux tempêtes successives du 26 et 27 décembre qui ont balayé la France, brisant les poteaux, arrachant les lignes électriques.

EDF a immédiatement mesuré l'ampleur des désastres. Comme ils l'ont toujours fait par le passé, les salariés de l'entreprise se sont mobilisés pour rétablir le courant. Cette fois, la catastrophe est sans précédent. Il s'agit en priorité de redonner du courant aux 3 450 000 foyers affectés par les intempéries. Retour spontané des agents en congés, rappel des retraités, concours de l'armée, demande d'aide internationale, tout est lancé pour parer au plus pressé. EDF adopte une attitude inversée à celle du pétrolier français.

Son président, François Rousseau, sillonne les régions sinistrées, ne refuse aucun micro et, tel un général, dresse des bilans réguliers sur l'état du front. Le haut fonctionnaire profite de son expérience à l'intérieur et à la défense pour encourager ses troupes. Il opère sur un terrain d'autant plus réceptif que les agents d'EDF retrouvent leur culture d'antan, celle de l'après-guerre, où les hommes en bleu amenaient le courant dans toutes les régions de France. Autre avantage, le président d'EDF n'a pas de souci de moyens. L'entreprise publique n'est pas cotée en Bourse, aucun actionnaire privé ne lui demandera de comptes.

Cette présence permanente, la force exceptionnelle des rafales de vent et l'urgence de la situation atténuent les critiques sur la solidité du réseau électrique. Com-

ment se fait-il pourtant que des poteaux métalliques des lignes de très haute tension gisent au sol comme des pantins désarticulés ? Pourquoi le réseau de lignes basse tension n'a-t-il pas plus été enfoui ? Ne faut-il pas plus de petites centrales électriques délocalisées pour éviter les conséquences de telles tempêtes. Les travaux de reconstruction qui débiteront dans quelques semaines vont devoir répondre à ces interrogations.

SÉQUELLES

Autre préoccupation, le financement de ces réparations estimées à 17 milliards de francs. Cette catastrophe sans précédent arrive au plus mauvais moment, alors que l'Europe a ouvert ses frontières à la concurrence sur le marché de l'électricité depuis près d'un an. Le secteur se recompose entièrement et les regroupements s'accroissent. EDF sera confrontée à des choix. La contrainte de ces travaux indispensables limitera ses capacités de développement international, laissant le champ libre aux concurrents.

En interne, les tempêtes laisseront des séquelles dans les esprits. Avec la fin du programme de construction des centrales nucléaires, les directions successives s'emploient à faire évoluer la mentalité des salariés, la faisant passer d'une culture de bâtisseurs fournissant du courant aux usa-

gers à celle de commerciaux répondant à la demande de clients. Ce retour en force de la culture d'origine n'est pas sans inconvénient. Soucieux de rappeler que la priorité reste le commercial, les dirigeants d'EDF ont offert des dédommagements sous forme d'un abonnement gratuit pendant un an à tous ceux qui avaient encore l'électricité coupée le 31 décembre. Un geste peu onéreux qui conforte aussi les mérites du service public.

Le débat pour concilier service public et impératifs commerciaux va reprendre dans une dizaine de jours avec la discussion à l'Assemblée nationale du projet de loi sur l'électricité. Des choix stratégiques en découleront. Pendant ce temps, pour sortir de cette mauvaise passe, TotalFina attend avec impatience une échéance : l'autorisation par Bruxelles de racheter Elf. Prévu pour la mi-février, ce feu vert devrait permettre de motiver les équipes sur de nouveaux projets. Pour retrouver son image, le pétrolier français se donne quelques mois. Pour reconstruire un réseau électrique aussi sûr qu'avant les deux tempêtes, l'électricien national mise sur plusieurs années. Chacun des deux groupes espère maintenant sortir au plus vite de ces crises. De part et d'autre, une course contre le temps est engagée.

Dominique Gallois

Le Monde

21 bis, RUE CLAUDE-BERNARD - 75242 PARIS CEDEX 05
Tél. : 01-42-17-20-00. Télécopieur : 01-42-17-21-21. Téléx : 206 806 F
Tél. relations clientèle abonnés : 01-42-17-32-90
Internet : <http://www.lemonde.fr>

ÉDITORIAL

Sauver les syndicats

LES grandes confédérations syndicales françaises ont deux façons possibles de réagir à nos révélations sur le rapport confidentiel de l'Inspection générale des affaires sociales (IGAS) consacré à l'un des principaux organismes gestionnaires du système de retraite complémentaire, le groupe CRI. La mauvaise, qui consisterait à jouer sur le registre de la forteresse assiégée et à crier au complot ; la bonne, qui consisterait à admettre les dérives inadmissibles affectant le système paritaire et à en tirer elles-mêmes les leçons.

Alors que le paritarisme traverse la plus grave crise de son histoire et que le Medef, spectaculairement relayé par le chef de l'Etat, prône une nouvelle « constitution sociale », les faits évoqués rapportés par l'IGAS sont si graves – avantages exorbitants, dépenses somptueuses, financement déguisé... – que les dénégations seraient de peu d'effet. D'autant moins que la justice est, dès à présent, saisie de cette affaire. « Tout un système de financement direct et indirect », selon les mots de l'IGAS, est ainsi mis à jour, fonctionnant avec l'accord tacite d'un patronat dont les représentants bénéficient d'avantages indus.

Même si elles ne sont jamais évoquées en public, les raisons de ces dérives sont connues de tous. Dans l'euphorie sociale des « trente glorieuses », le paritarisme – et tout particulièrement le système de retraite complémentaire – a joué un rôle éminent positif pour consolider le système de protection sociale. L'instauration du système d'indemnité journalière en cas de ma-

ladien est une illustration. Mais, au fil des ans, les organismes de retraite complémentaire, s'ils sont devenus de gigantesques empires financiers, se sont aussi coupés de leurs mandats pour se transformer en bureaucraties sans contrôle, usant de pratiques condamnables au détriment des cotisants.

La grave crise du paritarisme trouve ici ses racines, bien plus que dans les intrusions de l'Etat dans la vie paritaire – au contraire de ce que dit le patronat. Cette crise de confiance explique, en grande partie, le lent déclin du syndicalisme. Il faut donc un sursaut. A ne pas le comprendre, les confédérations syndicales risqueraient d'accélérer leur déclin. Et ce sursaut, on devine sans peine la forme qu'il pourrait prendre : la restauration du contrôle par les mandants. Comment comprendre, en particulier, cet étrange consensus qui veut que les représentants des salariés dans les organismes de protection sociale ne soient plus élus par leurs mandants ? Se souvient-on que la dernière élection dans les organismes de protection sociale date de 1983 ?

Les gestionnaires des retraites complémentaires refusent d'être sous la surveillance des organismes publics, comme la Cour des comptes. Dès lors, il faut, à tout le moins, qu'ils soient soumis au contrôle de leurs cotisants. Malgré les subterfuges du patronat, qui a pris le paritarisme en otage dans sa lutte contre les 35 heures, c'est ici que les syndicats pourraient trouver le chemin de la vraie « refondation sociale » : dans l'acceptation de la transparence et dans la relance de la démocratie sociale. C'est pour eux une question de survie.

Le Monde est édité par la SA LE MONDE
Président du directoire, directeur de la publication : Jean-Marie Colombani
Directoire : Jean-Marie Colombani ; Dominique Alduy, directeur général ; Noël-Jean Bergeroux, directeur général adjoint
Directeur de la rédaction : Edwy Plenel
Directeurs adjoints de la rédaction : Thomas Ferenczi, Pierre Georges, Jean-Yves Lhomet
Directeur artistique : Dominique Roynette
Secrétaire général de la rédaction : Alain Fourment
Rédacteurs en chef :
Alain Frachon, Erik Izraelewicz (*Editoriaux et analyses*) ; Laurent Greilsamer (*Suppléments et cahiers spéciaux*) ; Michel Kajman (*Débats*) ; Eric Fottorino (*Enquêtes*) ; Eric Le Boucher (*International*) ; Patrick Jarreau (*France*) ; Franck Nouchi (*Société*) ; Claire Blandin (*Entreprises*) ; Jacques Buob (*Aujourd'hui*) ; Josyane Savigneau (*Culture*) ; Christian Massol (*Secrétariat de rédaction*)
Rédacteur en chef technique : Eric Azan
Médiateur : Robert Solé
Directeur exécutif : Eric Pialoux ; directeur délégué : Anne Chaussebourg
Conseiller de la direction : Alain Rollat ; directeur des relations internationales : Daniel Vernet ; partenariats audiovisuels : Bertrand Le Gendre
Conseil de surveillance : Alain Minc, président ; Michel Noblecourt, vice-président
Anciens directeurs : Hubert Beuve-Méry (1944-1969), Jacques Fauvet (1969-1982), André Laurens (1982-1985), André Fontaine (1985-1991), Jacques Lesourme (1991-1994)
Le Monde est édité par la SA Le Monde
Durée de la société : cinquante ans à compter du 10 décembre 1994.
Capital social : 1 003 500 F. Actionnaires : Société civile Les Rédacteurs du Monde, Fonds commun de placement des personnels du Monde, Association Hubert-Beuve-Méry, Société anonyme des lecteurs du Monde, Le Monde Entreprises, Le Monde Investisseurs, Le Monde Presse, Léna Presse, Le Monde Prévoyance, Claude Bernard Participations.

IL Y A 50 ANS, DANS Le Monde

Minimum vital

VOILÀ donc consacrée la notion de « minimum vital ». Il fallait une époque comme la nôtre pour se contenter sans réagir d'une expression aussi pitoyable, aussi évocatrice du pire malthusianisme. En être réduit, dans une République qui se voulait celle du progrès social, à tenter de définir à quel prix il est possible de subsister sans perdre la vie, c'est, avouons-le, un bien pauvre progrès.

Encore faudrait-il pour que l'on puisse raisonnablement parler de minimum vital que les cas des uns et des autres fussent comparables. Or c'est un fait qu'à métier, santé, situation de famille semblables, correspondent des besoins très différents, suivant, par exemple, que l'on est ou non installé dans un logement digne de ce nom. Pour d'assez nombreux travailleurs, la vie en meublé, rendue inévitable par la crise du logement, entraîne une dé-

pense supplémentaire de quelques milliers de francs par mois.

Plus déterminante encore est la situation de famille. Le couple sans enfant disposant de deux salaires occupe une position privilégiée par rapport au ménage de deux ou trois enfants dans lequel la femme peut difficilement travailler. Les prestations familiales sont loin de combler cet écart, en dépit de la très substantielle majoration qui leur a été apportée depuis 1939. Le nombre des enfants ne constitue pas cependant à lui seul un motif suffisant d'appréciation, puisque la dépense qu'ils entraînent varie sensiblement suivant leur âge. Tout essai de construction de la pyramide des salaires sur un minimum vital uniforme est donc nécessairement arbitraire.

André Fontaine
(8-9 janvier 1950.)

Le Monde SUR TOUS LES SUPPORTS

Adresse Internet : <http://www.lemonde.fr>

Télématique : 3615 code LEMONDE
Documentation sur Minitel : 3617 code LMDOC (5,57 F/mn)
ou 08-36-29-04-56 (9,21 F/mn)

Le Monde sur CD-ROM : 01-44-88-46-60
Index du Monde : 01-42-17-29-33. Le Monde sur microfilms : 03-88-71-42-30

Films à Paris et en province : 08-36-68-03-78

TABLEAU DE BORD

AFFAIRES

INDUSTRIE

● SEMI-CONDUCTEURS : selon les statistiques du cabinet d'études Dataquest publiées jeudi 6 janvier, le marché mondial des semi-conducteurs a progressé de 17,8 % en 1999, à 160 milliards de dollars, et devrait bondir de 30 % en 2000. Il devrait croître jusqu'au second semestre 2003.

● UNITED BISCUITS : les groupes américains Nabisco et Hicks, Muse, Tate and Furst ont affirmé jeudi qu'ils continueraient d'étudier « activement » la possibilité d'une surenchère sur le groupe britannique United Biscuits, qui a accepté une offre de la société Finalreal, soutenue par le français Danone.

● TEXACO : la compagnie américaine a annoncé jeudi la découverte d'un gisement géant au Nigeria qui pourrait contenir l'équivalent d'un milliard de barils d'huile. Cette découverte devrait augmenter de 8 à 10 % les réserves du groupe.

● TOTALFINA : les pétroliers TotalFina, Agip, Petrogal associés en Angola pour exploiter le champs de Kuito opéré par l'américain Chevron ont annoncé jeudi sa mise en production. Ce gisement sur le bloc 14 est le premier à produire commercialement dans l'offshore profond angolais.

● FORTUM : La Commission européenne a autorisé jeudi le rachat de l'entreprise régionale allemande d'électricité Elektrizitaetswerk Wesertal par le groupe finlandais Fortum, spécialisé dans l'énergie.

SERVICES

● GRANADA : le groupe britannique de télévision et d'hôtellerie a annoncé vendredi 7 janvier qu'il envisageait de faire une offre sur l'un ou l'autre de ses compatriotes Carlton et United News and Media qui avaient annoncé fin novembre leur fusion pour créer le premier groupe de télévision privée du pays.

● VIVENDI : le groupe de services et de communication a engagé, selon le Financial Times du 7 janvier, des négociations avec plusieurs sociétés financières en vue de céder sa filiale CGIS, spécialisée dans l'immobilier. Vivendi a annoncé depuis longtemps son intention de vendre cette activité.

● BRITISH TELECOM-AT&T : les deux opérateurs téléphoniques ont révisé de 30 % les objectifs de chiffre d'affaires et de résultats pour l'année 2000 de leur filiale commune Concert, destinée à offrir des services téléphoniques internationaux.

● SEVEN ELEVEN : le groupe de distribution japonais a annoncé, jeudi 6 janvier, la création d'un site de commerce électronique très ambitieux puisqu'il vise 1,4 milliard d'euros de vente dès mars 2002. Le groupe s'est allié avec de grands noms comme Sony, NEC, Nomura ou Mitsui.

● TÉLÉPHONE MOBILE : selon le quotidien La Tribune de vendredi, une loi devrait être présentée au Parlement au premier semestre pour fixer les conditions de l'édition d'un annuaire des abonnés à la téléphonie mobile. Les trois opérateurs devront fournir la liste de leurs abonnés à ceux qui souhaitent éditer un tel annuaire.

● TAYLOR NELSON SOFRES : le groupe d'études de marché Taylor Nelson Sofres a conclu un accord avec l'australien IMR pour créer, à parité, une société commune spécialisée dans la mesure d'audience de l'internet.

FINANCE

● BANQUE MONDIALE : cet organisme a annoncé jeudi qu'il s'appropriait à lancer sa première émission d'obligations par le biais du réseau Internet pour 3 milliards de dollars. Les chefs de file de l'émission sont Goldman Sachs et Lehman Brothers, qui se sont alliés, pour distribuer les titres aux particuliers, avec Charles Schwab et Fidelity Investment.

● DAIWA BANK : la banque japonaise a annoncé vendredi qu'elle va devenir la première du pays à assurer ses clients contre le vol de leur carte de crédit. Elle garantira jusqu'à 500 000 yens par an pour chaque consommateur.

● GOLDMAN SACHS : la banque d'investissement américaine Goldman Sachs a indiqué vendredi que le fonds d'investissement privé en actions qu'elle va créer avec le japonais Kyocera sera « l'un des plus grands de ce type au Japon ». Goldman Sachs apporte 20 milliards de yens (186,9 millions d'euros) dans ce fonds contre 10 milliards pour le fabricant de composants électroniques nippon.

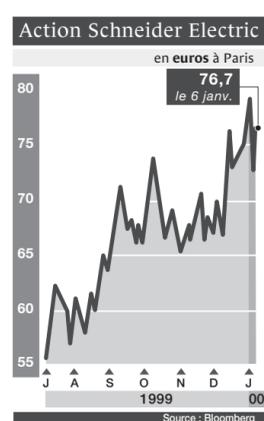
VALEUR DU JOUR

Schneider Electric renforce ses liens avec Toshiba

APRÈS des années de recherche, Schneider Electric a enfin trouvé comment consolider son activité haute tension. De petite taille - à peine 2,6 milliards de francs de chiffre d'affaires -, encore très liée au marché français, celle-ci a du mal à s'imposer face aux géants du secteur, ABB et Alstom. Tenté un moment par une alliance avec l'allemand Siemens, le groupe s'est finalement tourné vers Toshiba. Jeudi 6 janvier, il a annoncé la signature d'un accord de coopération avec le groupe japonais.

Les deux sociétés, qui ont la même taille dans les métiers de l'électricité, se connaissent bien. Depuis le début des années 90, elles ont déjà conclu plusieurs partenariats dans le contrôle industriel et la distribution électrique basse tension. Elles ont construit ensemble des usines pour fournir le marché asiatique. Leur nouvel accord prévoit le développement en commun de produits haute tension.

Elles n'excluent pas, à l'avenir, de construire des usines en commun voire de spécialiser leurs sites existants, selon les points forts de chacun. Les deux groupes espèrent par ce biais réaliser d'importantes économies en recherche et développement et avoir une plus grande présence sur les marchés très internationaux de la haute tension : Toshiba étant plutôt cantonné, jusqu'à présent, en Asie et Schneider Electric, en Europe. Pour Schneider Electric, cette asso-



ciation avec Toshiba présente un autre intérêt. En multipliant les partenariats, le groupe, qui fait figure depuis des années de proie potentielle, se dote d'un système de protection assez efficace : en cas d'attaque hostile, les accords de partenariat exploseraient, et Schneider se retrouverait privé d'une grande partie de sa substance. Sa reprise en deviendrait moins intéressante. Soucieux de préserver son indépendance, le groupe dit exclure tout lien capitalistique avec Toshiba. Il se dit, en revanche, à la recherche d'autres coopérations avec d'autres partenaires. En Bourse, le titre, après avoir été assez malmené au cours des premières séances de l'année - baisse de 7,59 % -, s'est repris. Il a gagné, jeudi, 5,07 % pour terminer à 76,7 euros.

Martine Orange



Tableau des indices boursiers européens : Europe 9h50, Indices sélection, cours 07/01, Var. % 06/01, Var. % 31/12. Liste des indices et leurs performances.



Tableau des indices boursiers américains : Amérique 9h50, Indices sélection, cours 06/01, Var. % 05/01, Var. % 31/12. Liste des indices et leurs performances.



Tableau des indices boursiers asiatiques : Zone Asie 9h50, Indices sélection, cours 07/01, Var. % 06/01, Var. % 31/12. Liste des indices et leurs performances.

SUR LES MARCHÉS

PARIS

L'INDICE CAC 40 de la Bourse de Paris était en hausse en début de séance vendredi 7 janvier, progressant de 0,41 %, à 5 472,67 points. Au terme de sa quatrième séance d'affilée de baisse, le baromètre du marché des actions françaises avait clôturé en recul, la veille, de 0,54 %, à 5 450,11 points, après avoir baissé jusqu'à 5 388,85 points dans la journée.

FRANCFORT

À LA BOURSE de Francfort, l'indice DAX gagnait 1,04 %, à 6 542,04 points, vendredi matin. La Bourse de Francfort avait clôturé jeudi en recul de 0,42 %, à 6 474,92 points, entraîné par une vague de prises de bénéfice sur les valeurs des télécommunications.

LONDRES

L'INDICE FOOTsie des cent principales valeurs de la Bourse de Londres était quasi stable en début de matinée, à 6 446,40 points (-0,01 %). La Bourse de Londres avait baissé, jeudi, de 1,36 %, à 6 447,2 points, à la suite d'une chute des valeurs des télécommunications et de l'informatique.

TOKYO

LA BOURSE de Tokyo a terminé en hausse de 0,1 % vendredi, grâce à des achats de valeurs bancaires et sidérurgiques. L'indice Nikkei des valeurs vedettes de la cote a gagné 25,14 points, pour finir à 18 193,41 points.

NEW YORK

WALL STREET a terminé la séance du jeudi 6 janvier en hausse. L'indice Dow Jones des principales valeurs a gagné 130,61 points (+1,17 %), à 11 253,26 points. A l'inverse, l'indice composite de la Bourse électronique du Nasdaq, où s'échangent la plupart des valeurs high-tech, a connu jeudi une nouvelle forte baisse, perdant 150,41 points (-3,88 %), à 3 727,13 points. Sur les trois dernières séances, le Nasdaq a perdu 9,8 %. Sa baisse de jeudi est la deuxième plus forte jamais enregistrée en termes de points.

TAUX

LES MARCHÉS OBLIGATAIRES européens ont ouvert en légère hausse, vendredi matin 7 janvier. Après quelques minutes de transactions, le rendement de l'emprunt d'Etat français à dix ans s'inscrivait à 5,66 %, contre 5,53 % pour le titre allemand de même échéance. La veille, les obligations américaines avaient légèrement progressé. Le rendement de l'obligation du Trésor à 30 ans, principale référence, s'affichait à 6,572 % pour 6,631 % la veille en clôture. Ce rendement évolue à l'inverse du prix.

MONNAIES

L'EURO s'inscrivait en baisse, vendredi matin 7 janvier. Il cotait 1,0298 dollar. La monnaie européenne était pénalisée par le rebond observé, la veille, à Wall Street. Face au yen, elle s'établissait, vendredi matin, à 108,48 yens.

ÉCONOMIE

La transparence financière s'améliore dans les pays émergents

L'INSTITUT international de la finance (IIF), qui regroupe les grandes banques internationales, a dressé, jeudi 6 janvier, un bilan des efforts de transparence financière de 27 pays émergents, qui montre des améliorations « encourageantes », notamment de la part des pays touchés par la crise de 1997. « Une plus grande transparence peut minimiser les surprises et maximiser la stabilité », a indiqué Charles Dallara, directeur général de l'association. « L'évaluation est très encourageante, même s'il y a encore largement de la place pour de considérables améliorations », a-t-il ajouté. L'IIF voudrait voir régulièrement publiée par les marchés émergents une liste de 25 types de données, allant des indices classiques d'inflation ou de production à ceux moins courants des réserves disponibles ou de l'état de la dette à court terme. L'Argentine, le Mexique, le Pérou et la Thaïlande figurent au rang des meilleurs élèves, publiant 23 de ces indicateurs.

Pas d'impact majeur d'une correction boursière, selon le FMI

UNE ÉVENTUELLE correction boursière ne devrait pas avoir « d'impact majeur » si la croissance continue dans les pays industrialisés, a estimé jeudi le directeur général adjoint du Fonds monétaire international (FMI) Stanley Fischer, lors d'une conférence de presse. Dans ces conditions et alors que la Bourse « a grimpé très vite », un recul des marchés boursiers ne devrait pas notablement affecter les économies émergentes, a-t-il ajouté. Evoquant l'économie américaine, Stanley Fischer a estimé qu'en termes de politique monétaire ce n'était pas la croissance qui pouvait « donner du souci, mais ce qui se passera au niveau de l'inflation et de l'évolution de la balance extérieure des comptes courants ». ■ UN des vice-présidents de la Banque mondiale (BM) a estimé jeudi que les turbulences sur les marchés boursiers, exacerbées par la croissance de ces marchés et l'innovation technologique, seraient une caractéristique majeure de l'évolution de la nouvelle économie mondiale. ■ JAPON : la consommation des

ménages japonais a de nouveau diminué en novembre, reculant de 2,9 % en glissement annuel, après une baisse de 2,3 % le mois précédent, a annoncé l'Agence de planification économique (EPA) vendredi.

■ L'INDICATEUR avancé de la conjoncture, censé préfigurer l'évolution de l'économie japonaise dans les six mois à venir, a progressé en novembre, à 57,1 points, contre 55,6 points en octobre, a indiqué l'Agence de planification économique vendredi.

■ UNION EUROPÉENNE : le Royaume-uni n'est prêt à aucun compromis sur la question de l'harmonisation de la fiscalité de l'épargne en Europe, a déclaré le secrétaire au Foreign Office, Robin Cook, jeudi soir à Lisbonne.

■ La balance des paiements de l'Union européenne a connu un excédent de 3,4 milliards d'euros au 3^e trimestre 1999, contre 13,3 milliards d'euros pour la même période de 1998 et 10 milliards pour le 2^e trimestre 99, a indiqué jeudi l'office européen de statistiques Eurostat.

■ L'INDICATEUR avancé de la zone euro du Crédit commercial de France (CCF) a atteint un niveau historique de 103,5 points en janvier, après 103,25 en décembre, a indiqué la banque jeudi.

■ L'INDICE de confiance économique a augmenté de 0,1 % dans la zone euro en décembre par rapport à novembre et de 0,4 % dans l'Europe des Quinze pour la même période, a annoncé jeudi un porte-parole de la Commission européenne.

■ FRANCE : le Medef (patronat) a envoyé jeudi à ses 162 organisations territoriales et aux fédérations professionnelles un document d'orientation, comportant notamment huit questions sur les 35 heures, l'avenir du paritarisme et les relations sociales.

■ Le déficit budgétaire de l'Etat français a été réduit à la fin novembre à 226,1 milliards de francs (34,5 milliards d'euros), contre 279,7 milliards de francs (42,6 milliards euros) atteints un an plus tôt sur la même période, a annoncé jeudi le ministère français de l'économie et des finances dans un communiqué.

■ ÉTATS-UNIS : les ventes de logements neufs aux Etats-Unis ont reculé de 7,1 % en novembre, après une hausse de 9 % le mois précédent, a annoncé jeudi le département du commerce.

■ BRÉSIL : la participation des investisseurs étrangers à la Bourse des valeurs de Sao Paulo a diminué en 1999 par rapport à l'année précédente, chutant de 25,1 % à 22,3 %, a rapporté jeudi le quotidien Folha de Sao Paulo.

Taux de change fixe zone Euro / Hors zone Euro. Tableau comparant les taux de change des euros contre le franc et d'autres monnaies.

Cours de change croisés. Tableau montrant les cours des euros, francs, livres et dollars par rapport à d'autres monnaies.

Taux d'intérêt (%)

Tableau des taux d'intérêt pour la France, l'Allemagne, l'Italie, le Japon, les États-Unis et les Pays-Bas.

Matif

Tableau des cours des matières premières : National 5, MARS NC, Euribor 3 mois, JANVIER NC.

Matières premières

Tableau des cours des matières premières : Métaux (Londres, New York), Graines denrées, Soja, Soja tourteau, Soja, Cacao, Café, Sucre blanc.

Pétrole

Tableau des cours du pétrole : Brent (Londres), WTI (New York), Light Sweet Crude.

Or

Tableau des cours de l'or : Or fin kilo barre, Or fin lingot, Once d'or (LO), Pièce France 20 F, Pièce Suisse 20 F, Pièce Union Lat. 20, Pièce 10 Dollars US, Pièce 20 Dollars US, Pièce 50 Pesos Mex.

Cotations, graphiques et indices en temps réel sur le site Web du « Monde ». www.lemonde.fr/bourse

VALEURS EUROPÉENNES

L'action British Telecom, troisième capitalisation de la Bourse de Londres, a chuté, jeudi 6 janvier, de 120 pence, soit 9 %, à 1 219 pence, à la suite d'une révision à la baisse du chiffre d'affaires prévu pour la nouvelle société commune, Concert, créée avec AT & T. La firme américaine Lehman Brothers a réduit de 60 pence son évaluation du prix de l'action, à 1 710 pence.

Mercredi, le titre Pearson a perdu 99 pence, à 1 769 pence, malgré l'annonce du lancement d'un nouveau site destiné aux investisseurs privés en Europe en collaboration avec l'américain MarketWatch.com et sa filiale le quotidien Financial Times.

L'action du constructeur automobile Fiat s'est appréciée, jeudi, de 3,46 %, à 31,4 euros, dynamisée par les perspectives de regroupements dans le secteur automobile. Les rumeurs d'un rapprochement avec DaimlerChrysler sont revenues sur le marché.

Le cours de Bourse de Manesmann a reculé, jeudi, de 3,18 %, à 210,1 euros, après que le président du groupe allemand, Klaus Esser, eut indiqué que la campagne engagée pour convaincre ses actionnaires de rejeter l'offre de rachat du britannique Vodafone AirTouch va coûter jusqu'à 200 millions de marks (102,26 millions d'euros).

Table of stock prices for various companies including BOC GROUP PLC, CELANESE N, CIBA SPEC CHEM, etc.

Table of stock prices for various companies including CGIP/ RM, CHRISTIAN DIOR, CIR, etc.

Table of stock prices for various companies including EIRCOM, BRITISH TELECOM, CABLE & WIRELES, etc.

Table of stock prices for various companies including ACCIONA, AKTOR SA, UPONOR -A, etc.

Table of stock prices for various companies including ACCOR/ RM, ADIDAS-SALOMON, AIR FCE, etc.

Table of stock prices for various companies including AIR LIQUIDE/ RM, AKZO NOBEL NV, BASF AG, etc.

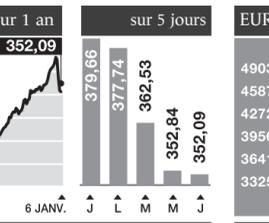


Table of stock prices for various companies including HILTON GROUP, LVMH/ RM, MOULINEX/ RM, etc.

Table of stock prices for various companies including ABB N, ADECCO N, ALSTOM FR, etc.

Table of stock prices for various companies including AKER MARITIME, BG, BP AMOCO, etc.



Nouvelle Golf V6 4Motion 204 ch.

Table of stock prices for various companies including METSO, MORCAN CRUCIBLE, NIF, etc.

Table of stock prices for various companies including AEGON NV, AGF/ RM, ALLEAZZA ASS, etc.

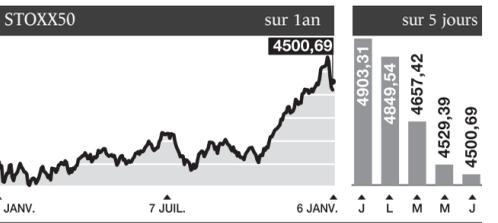


Table of stock prices for various companies including SKANDIA INSURAN, STORREBRAND, SUN LF & PROV H, etc.

Table of stock prices for various companies including B SKY B GROUP, CANAL PLUS/ RM, CARLTON COMMUNI, etc.

Table of stock prices for various companies including AHOLD NL, ALTADIS -A, ATHENS MEDICAL, etc.

Table of stock prices for various companies including BOOTS CO PLC, CARREFOUR/ RM, CASTO.DUBOIS R, etc.

Table of stock prices for various companies including AEROSPATIALE MA, ALCATEL/ RM, ALTEC SA REG, etc.

Table of stock prices for various companies including AEM, ANGLIAN WATER, BRITISH ENERGY, etc.

Table of stock prices for various companies including AIR LIQUIDE/ RM, AKZO NOBEL NV, BASF AG, etc.

EURO NOUVEAU MARCHÉ

Table of stock prices for various companies including AIRSPRAY NV, ANTONOV, CTAC, etc.

Table of stock prices for various companies including ENVIPOCO HLD CT, FARDEM BELGIUM B, etc.

Table of stock prices for various companies including 1 & T AG & CO.KGAA, AUGUSTA TECHNOLOGIE, etc.

Table of stock prices for various companies including BOOTS CO PLC, CARREFOUR/ RM, CASTO.DUBOIS R, etc.

Table of stock prices for various companies including AEROSPATIALE MA, ALCATEL/ RM, ALTEC SA REG, etc.

Table of stock prices for various companies including AIR LIQUIDE/ RM, AKZO NOBEL NV, BASF AG, etc.

★ CODES PAYS ZONE EURO: FR : France - DE : Allemagne - ES : Espagne

CODES PAYS HORS ZONE EURO: CH : Suisse - NO : Norvège - DK : Danemark

VALEURS FRANÇAISES

● L'action Vivendi se négociait en légère hausse de 0,94 %, à 80,8 euros, dans la première heure de cotation, vendredi 7 janvier, à la Bourse de Paris. Selon les informations du quotidien britannique Financial Times, le groupe aurait engagé des négociations en vue de vendre sa filiale immobilière Compagnie générale d'immobilier et de services (CGIS).

● Après avoir gagné 7,59 %, la veille, l'action du Club Méditerranée avançait de 2,74 %, à 123,8 euros, vendredi matin. Le groupe allemand Preussag a démenti les rumeurs faisant état de son intérêt pour le voyageur français.

● L'action Carrefour gagnait 3,11 %, à 166 euros, vendredi matin. Le titre bénéficie d'une double actualité : d'une part, un démenti de la commission européenne concernant une enquête approfondie qu'elle aurait lancée sur la fusion Carrefour-Promodès, et, d'autre part, le chiffre d'affaires du groupe en 1999, en hausse de 21,7 %.

● La valeur Alcatel a ouvert en baisse de 5,2 %, à 200,5 euros vendredi matin, à la suite de l'avertissement lancé par Lucent, le numéro deux du secteur, sur ses résultats. Ce dernier a laissé entendre que ses bénéfices au premier trimestre seraient inférieurs aux attentes du marché. Pour lever les doutes, Alcatel s'est empressé de préciser qu'il se sentait « confortable » avec ses perspectives de résultats.

RÈGLEMENT MENSUEL

VENDREDI 7 JANVIER Cours relevés à 9 h 50 Liquidation : 24 janvier

Table with 5 columns: France, Précédent en euros, Cours en euros, Cours en francs, % Var. veille, Valeur nominal (1). Lists various French companies and their stock prices.

Main table of stock prices with columns for company names and their corresponding values in euros and francs.

Table titled 'International' showing stock prices for various international companies like American Express, A.T.T., BARRICK GOLD, etc.

Table with columns: International, Précédent en euros, Cours en euros, Cours en francs, % Var. veille, Valeur nominal (1). Lists international companies and their stock prices.

ABRÉVIATIONS B = Bordeaux; Li = Lille; Ly = Lyon; M = Marseille; Ny = Nancy; Ns = Nantes. SYMBOLES 1 ou 2 = catégories de cotation...

NOUVEAU MARCHÉ

JEUDI 6 JANVIER Cours relevés à 17 h 35

Table with 5 columns: Valeurs, Cours en euros, Cours en francs, % Var. veille. Lists new market companies and their stock prices.

LA COMPAGNIE FINANCIERE EDMOND DE ROTHSCHILD BANQUE. Logo and text for the Rothschild bank.

à partir de ce jour, LA COMPAGNIE FINANCIERE E. DE ROTHSCHILD publie la cotation de 11 sicav dans "LE MONDE"

Table with 5 columns: LA COMPAGNIE FINANCIERE E. DE ROTHSCHILD, 47, rue du faubourg Saint-Honoré - 75008 Paris. Lists SICAV funds and their values.

Table with 5 columns: RADOUX INTL, RECIF, REPONSE #, etc. Lists various international companies and their stock prices.

SECOND MARCHÉ

VENDREDI 7 JANVIER Une sélection. Cours relevés à 9 h 50

Table with 5 columns: Valeurs, Cours en euros, Cours en francs, % Var. veille. Lists second market companies and their stock prices.

SICAV et FCP

Une sélection. Cours de clôture le 6 janvier

Table with 5 columns: Émetteurs, Valeurs unitaires**, Date cours. Lists SICAV and FCP funds and their values.

Table with 5 columns: CREDIT AGRICOLE, CIC BANQUES, CIC PARIS, etc. Lists various bank and financial institution products and their values.

Table with 5 columns: AMÉRIQUE 2000, ASIE 2000, AMÉRIQUE DU NORD, etc. Lists various international investment funds and their values.

★ Hors frais. ★★ A titre indicatif. * Part div. par 10 au 5/99. LÉGENDE

Cyclisme : Frank Vandenbroucke reste chez Cofidis pour un an

LE COUREUR CYCLISTE BELGE FRANK VANDENBROUCKE continuera à porter les couleurs de la formation française Cofidis. Mais, à sa demande, son contrat s'achèvera fin 2000, alors qu'il courait initialement jusque fin 2001. Ainsi en ont décidé celui que l'on surnomme « VDB » et François Migraïne, directeur général de Cofidis, à l'issue d'un entretien, jeudi 6 janvier. Cette décision met fin à une « affaire » qui a agité le milieu cycliste ces dernières semaines. Le coureur belge avait annoncé, début décembre, qu'il voulait rompre avec Cofidis, déclarant que l'équipe avait nui à son image en le suspendant du 10 mai au 23 juin. Cette sanction avait été prise à la suite de l'affaire supposée de dopage Sainz-Lavelot, dans laquelle « VDB » avait été entendu par les policiers et avait avoué, publiquement, avoir consommé des produits dont il disait ignorer la nature. « *Si je reste, c'est que je suis satisfait* », a déclaré « VDB », qui dit vouloir « *gagner la Coupe du monde et le Tour de France* ». « *Mieux vaut un divorce à l'amiable, qu'un divorce fracassant* », a commenté François Migraïne, ajoutant que les deux parties stoppent leurs procédures judiciaires respectives. « VDB », qui, à plusieurs reprises en 1999, a été « interpellé » en interne – mais sans suite – dans la mesure où ses bilans sanguins (issus du suivi médical obligatoire) ont fait apparaître des paramètres perturbés, s'est aussi engagé à « *respecter l'éthique* », c'est-à-dire la charte de lutte contre le dopage, selon François Migraïne. Son « retour » risque de créer des remous dans l'équipe, notamment avec une partie de l'encadrement avec qui les relations étaient tendues.

DÉPÊCHES

■ **ATHLÉTISME : Dieter Baumann, ancien champion olympique allemand**, contrôlé positif à la nandrolone, reste suspendu, a indiqué, jeudi 6 janvier, la Fédération allemande d'athlétisme (DLV). Baumann, suspendu depuis le 19 novembre, a porté plainte contre X... pour « *blessures volontaires* », après qu'un institut de biochimie à Cologne a décelé des résidus de nandrolone dans du dentifrice à son domicile. La DLV attend les résultats de l'enquête du parquet de Tübingen pour réaliser un rapport et le présenter « *lors de la réunion de la présidence le 22 janvier* ».

■ **CYCLISME : la commission antidopage du Comité Olympique italien** (CONI) devait commencer, vendredi 7 janvier, à interroger médecins, directeurs sportifs et athlètes, à la suite de la communication, le 16 décembre, par le procureur de Bologne, Giovanni Spinosa, des résultats de son enquête sur le dopage dans le cyclisme. Ce dossier met en cause vingt cyclistes, dont Ivan Gotti, Mario Cipollini, Pavel Tonkov, Abraham Olano, Fernando Escartin, Axel Merckx.

■ **FOOTBALL : la Juventus Turin** s'est emparée, jeudi 6 janvier, de la tête du classement du championnat italien, grâce à son succès sur Véronne (1-0). Les Turinois comptent une longueur d'avance sur la Lazio, battue (2-0) à Venise mercredi.

■ **RUGBY : le Comité exécutif de l'International board** (IRB) a annoncé, jeudi 6 janvier, qu'il se réunira le 22 janvier à Dublin (Irlande) pour examiner une éventuelle modification des règles, incluant par exemple la mise en place d'exclusions temporaires lors de matches internationaux. Ces modifications pourraient être adoptées à titre expérimental lors du Tournoi des six nations.

■ **SKI : l'Autrichien Andreas Widhoelzl** a remporté, jeudi 6 janvier, la 48^e édition de la Tournée des quatre tremplins de saut à skis, en s'imposant dans le dernier concours, à Bischofshofen (Autriche).

■ **La Norvégienne Trine Bakke** a remporté, jeudi 6 janvier, le slalom de Maribor (Slovénie). Elle s'installe en tête du classement de la Coupe du monde de slalom, devant la Française Christel Saïoni, 5^e à Maribor.

Les concurrents de la Coupe Louis-Vuitton dans le pot au noir du juridisme

Les qualifications à la Coupe de l'America émaillées d'incidents

Depuis le début des demi-finales, les Français de 6^e Sens ont fait les frais d'au moins deux mauvais arbitrages sur l'eau. Le jury a par ailleurs re-

AUCKLAND

de notre correspondant

On dit parfois que la Coupe de l'America « *n'est pas une épreuve sportive* ». « *C'est une course à la technologie* », « *c'est-à-dire une course à l'argent, donc au temps* », entend-t-on encore. Si tout cela est vrai, il reste un aspect essentiel de la Coupe Louis-Vuitton, qualificative à la Coupe de l'America, dans lequel les Français ne sont pas les plus à l'aise : l'arbitrage et l'application des règles, pas tant sur l'eau qu'à l'heure des discussions-compensations dans le bureau du président du jury International, Bryan Willis.

Vendredi 7 janvier, le jury international devait examiner une plainte déposée par le Défi japonais contre *Stars-and-Stripes*, Challenger pour le moment en tête du classement. Le syndicat de Dennis Conner est en effet soupçonné d'avoir utilisé un safran australien alors que la règle 19 du protocole de la compétition prévoit que la coque et les gréments doivent être fabriqués soit par le pays d'origine du syndicat, soit par le pays d'accueil. C'est *America-True* qui avait commencé à soulever l'affaire, fin décembre, en interrogeant le comité d'arbitrage sur la question de la nationalité d'un safran.

Il semblerait que, sentant planer la menace, Dennis Conner aurait, de toute urgence, changé son safran entre la première et la deuxième course des demi-finales, faisant rejauger son bateau après une journée de course, sans offrir de raisons convaincantes. Ce ne sera jamais que le 23^e cas à étudier pour le jury international depuis le début de la Coupe Louis-Vuitton.

Les Français de 6^e Sens ont quant à eux fait les frais en trois courses d'au moins deux arbitrages dou-

tiré un demi-point au Défi pour ne pas avoir évité une collision contre *Stars-and-Stripes*. Le Défi japonais a, quant à lui, déposé une plainte

contre le bateau américain de Dennis Conner sur une sérieuse entorse au protocole. La tension monte dans les coulisses de la Coupe.

teux sur l'eau, que la plupart des observateurs qualifient carrément d'erronés. Dans les deux cas, l'adversaire des Français n'a pas été pénalisé, alors qu'une pénalité aurait pu faire tourner le cours de la régate.

En outre, les membres du jury international ont décidé jeudi soir d'enlever un demi-point (qu'ils n'avaient d'ailleurs pas) aux Français, à la suite de la collision que les Français ont eue avec *Stars-and-Stripes* dans leur course de mercredi. Le tacticien Thierry Peponnet juge que, si en vertu de la règle 14 il est vrai que les Français auraient dû éviter à tout prix le contact avec les Américains, il n'est pas moins vrai qu'ils étaient dans leur priorité et que *Stars-and-Stripes* aurait dû s'écarter, ce qu'il n'a pas fait. Autrement dit, si la pénalité des Français est compréhensible, le fait que le bateau américain se sorte d'un refus de priorité tribord sans la moindre pénalité l'est beaucoup moins.

Le premier niveau de jugement se fait sur l'eau, au moment même de l'acte. Et une pénalité est alors sans appel. « *Sur les pénalités mal infligées, il n'y a rien que l'on puisse faire* », a confirmé vendredi le pré-

sident du jury. « *Le problème de fond, c'est qu'il y a une grosse différence d'appréciation entre chaque arbitre* », commente le barreur français Bertrand Pacé.

CAFOUILLAGES

Il n'y a eu aucune pénalité, par exemple, lors du départ entre *America-One* et l'Italien *Luna-Rossa*, mercredi, quand le concurrent américain a fait une manœuvre aussi superbe que risquée, s'enrouffrant dans un filet d'eau. « *Si America-One ratait son coup et percutait Luna-Rossa de plein fouet, les deux bateaux coulaient sur-le-champ, et ça, ce n'est pas pénalisé* », s'étonne un équipier français.

L'idée de mettre à bord des bateaux des arbitres ou plus simplement des observateurs qualifiés fait son chemin. Mais les questions de règlement les plus compliquées ne se discutent pas en mer. Ni au niveau des arbitres. Il y a plus de trois niveaux d'arbitrage dans la Coupe Louis-Vuitton. Sur l'eau, il y a les arbitres et le comité de course. A terre, il y a le jury international (cinq arbitres professionnels), le comité d'arbitrage (cinq experts), et les jaegers. Ces spécialistes techniques sont les plus puissants. Au-

cune de leur décision ne peut être remise en cause.

Derrière ces institutions se trouvent un certain nombre de textes, à commencer par l'acte de donation de la Coupe de l'America, assorti des règles de la Coupe Louis-Vuitton mises au point par les Challengers eux mêmes, du protocole de la Coupe, sans oublier bien sûr les règles de course en mer (YRU). Certains Challengers maîtrisent de toute évidence mieux que d'autres les rouages de ces instances. Les cafoeuillages du moment illustrent toutefois la nécessité de moderniser et de simplifier les textes de référence et les procédés d'application des règles.

Bruno Troublé, ancien barreur du baron Bich, aujourd'hui directeur du centre de presse de la compétition, juge que c'est, sans doute, dans le domaine juridique que les Français ont les plus grosses faiblesses. « *Nous sommes totalement naïfs* », renchérit Bruno Troublé, rejoint par Thierry Peponnet, lequel affirme face aux instances juridiques de la Coupe, largement dominées par des Anglo-Saxons : « *Nous restons les petits Français.* »

Florence de Changy

« 6^e Sens » voit s'éloigner la victoire

AUCKLAND

de notre envoyée spéciale

La poisse leur colle décidément aux Docksides. Après un arbitrage discutable en faveur de *Nippon*, après la pénalité d'un demi-point sanctionnant leur collision avec *Stars-&Stripes*, les Français ont perdu leur trimmer orientable dans l'avant-dernier bord de la régate les opposant au Défi italien,

vendredi 7 janvier. Le match était pourtant haletant. Au contact avec *Luna-Rossa* sur le premier bord, 6^e Sens était passé en tête dès le second, le Défi italien ayant écopé d'une double pénalité pour avoir gêné les Français lors du virement de bouée. La « tuile » s'est produite lors du deuxième bord de près (face au vent). « *Il y a eu un crac*, explique le barreur, Bertrand Pacé, et j'ai su que sous l'eau quelque chose n'allait pas. »

A cet instant, seul l'axe du tube du trimmer est brisé et 6^e Sens maintient son avance vaillante vaillante. Puis, lors du dernier bord de près, la pièce – neuve – située sur le bulbe et qui permet d'augmenter la portance de la quille et de limiter la dérive du bateau s'est totalement désolidarisée. D'un coup, la grand-voile s'est affolée et la barre est devenue inhumainement lourde.

Dès lors, plus question d'espérer. « *Avec nos quilles très fines et 330 mètres carrés de voile, cet outil est capital pour la performance* », indique Bertrand Pacé. L'avarie aura au moins été profitable pour le Défi italien, nerveux dans cette demi-finale, notamment depuis son démâtage du 5 janvier. Sa première pénalité déjà accomplie (un tour complet sur lui-même), *Luna-Rossa* a pu s'échapper pour s'acquiescer en toute quiétude de sa deuxième pénalité.

UNE BELLE PROGRESSION

Cette nouvelle défaite française est d'autant plus frustrante que les travaux effectués au fil des tours éliminatoires ont fait de 6^e Sens un voilier rapide et de référence. Même s'il n'a pas encore remporté la moindre régate depuis le début des demi-finales, les écarts infimes à l'arrivée avec ses concurrents témoignent d'une belle progression : vingt-deux secondes avec *America-One*, trente-huit secondes avec *Asura* et dix-huit avec *Luna-Rossa*.

Quelques bords impromptus et prometteurs, effectués avec les deux bateaux du Defender néo-zélandais rencontrés par hasard à l'entraînement, alors que 6^e Sens rentrait à sa base, jeudi 6 janvier, avaient encore renforcé l'équipage français dans sa confiance. C'est pourquoi Bertrand Pacé, qui pense déjà à la prochaine Coupe, préfère positiver. « *Au premier abord, on peut être déçu, car, avec 20 % du budget des Italiens, on est très proche en vitesse. Et il ne faut pas oublier que cette défaite est due à un incident technique. Sans lui, on finissait devant, et c'est très motivant pour l'équipe.* »

Mais seul le tableau de marque importe. Les Français restent sur un score négatif et sans précédent dans l'histoire de la Coupe Vuit-

ton : moins un demi-point, octroyé par les arbitres pour n'avoir pas évité la collision avec *Stars-&Stripes*. « *Tout est encore mathématiquement possible*, sourit Bertrand Pacé, mais il ne faut quand même pas rêver. Gagner les six régates restantes relève de la gageure. »

Pour le Défi français, la Coupe Vuitton n'est plus raisonnablement accessible. D'ailleurs Bertrand Pacé avait troqué la tenue officielle orange et marine du Défi pour rallier la base vendredi. Ce jour-là, le dix-septième à bord –

Résultats et classement

● **Les résultats** de la 4^e régate de demi-finales de la Coupe Louis-Vuitton : *America-One* (Paul Cayard, EU) bat *Asura* (Peter Gilmour, Jap.) ; *Luna-Rossa* (Francesco de Angelis, Ita.) bat 6^e Sens (Bertrand Pacé, Fra.). *Stars-and-Stripes* (Dennis Conner, EU) n'a pas couru contre *America-True* (John Cutler, EU). Il a obtenu un délai de 24 heures supplémentaires pour réparer des dommages sur sa coque subis au cours de la troisième régate.

● **Le classement général provisoire** (chaque victoire vaut un point) : *Stars-and-Stripes*, 3 points ; 2. *America-One*, *Asura* et *Luna-Rossa*, 2 pts ; 5. *America-True*, 1 pt ; 6. 6^e Sens, -0,5 pt (le bateau français a été sanctionné d'un demi-point après avoir heurté *Stars-and-Stripes* lors de la troisième régate.

l'invité seulement autorisé à se tenir coi – n'était autre que Youri Djorkaëff. Le n° 6 de l'équipe de France de football, parrain de 6^e Sens, venait de lui offrir un des maillots de sa glorieuse campagne mondiale de 1998.

A défaut des premiers rôles, le voilier français pourrait maintenant jouer celui du trouble-fête sollicité par des alliances avec les Challengers dont les chances restent intactes.

Patricia Jolly

Chaque samedi avec
Le Monde
DATÉ DIM./LUNDI
retrouvez
LE MONDE
TELEVISION

RECONNAISSANCE DE VIOLATION DE DROITS D'AUTEUR



Pine Group, par l'intermédiaire de ses entreprises Pineview Industries Limited ("Pineview") et Pine Technology Limited ("Pine Technology"), fabrique et vend des cartes son pour utilisation sur ordinateur. Le 26 octobre 1999, Yamaha Corporation a ouvert une action en justice auprès de la Cour de Première Instance de Hongkong à l'encontre de Pineview et de Pine Technology dans le but de leur faire mettre fin à l'utilisation du logiciel son de Yamaha, notamment les S-YXG50, S-YG20, Midplug, XG Studio, Visual Arranger et 20 fichiers MIDI. La Cour a donné suite aux conclusions telles que requises.

Pine Group, Pineview et Pine Technology reconnaissent que chacun d'eux a violé les droits d'auteurs relatifs aux logiciels de Yamaha de mai 1998 à la fin octobre 1999. Nous vendons des cartes son sous la marque "IDEMA" en Amérique du Nord. Nous avons également utilisé les logiciels Yamaha pour des cartes son IDEMA sans l'autorisation de Yamaha. Nous fabriquons des cartes son à titre de fabricant de l'équipement d'origine (OEM) aux Etats-Unis, aux Pays-Bas, en Allemagne, à Singapour et en Russie, pour lesquelles nous avons également utilisé les logiciels Yamaha sans l'autorisation de Yamaha.

Nous présentons toutes nos excuses à nos clients pour leur avoir fourni des logiciels de manière illicite. Dans le cadre du règlement entre Yamaha, Pineview et Pine Technology, nous allons fournir un certificat d'authenticité délivré par Yamaha sur présentation du bon d'achat. Nous regrettons sincèrement notre erreur en matière de violation de droits d'auteur et nous nous engageons à faire tout ce qui est en notre pouvoir pour que cette erreur ne se reproduise pas. Par la présente, nous présentons toutes nos excuses à Yamaha Corporation pour les actions décrites ci-dessus ainsi que pour les torts que nous avons causés à Yamaha.

Cette déclaration est effectuée conformément à l'accord de règlement conclu entre Pineview, Pine Technology et Yamaha Corporation.

8 Janvier 2000

THE PINE GROUP
PINEVIEW INDUSTRIES LIMITED
PINE TECHNOLOGY LIMITED

Paris, à l'heure du design

Le Salon professionnel Maison et objet, comme celui du meuble, témoigne de la richesse de la création contemporaine

UNE légère excitation anime, en ce début d'année, les milieux concernés par l'univers de la maison. Pour sa rentrée 2000, le Salon professionnel maison et objet innove, en accueillant dans ses allées une manifestation exclusivement consacrée au design domestique. Son nom : « *Now!* Design à vivre ». Un Salon dans le Salon, en somme, dont la mission est de regrouper les tendances les plus créatives du design. « *Notre ambition est d'installer, au moins une fois par an, à Paris, un rendez-vous d'expression de la modernité, capable de toucher un public plus large que celui des acheteurs* », précise Etienne Cochet, directeur du Salon.

MOBILITÉ ET TRANSPARENCE

« *Now!* » se présentera donc comme une vitrine de l'habitat moderne, à travers les différents éléments (objets, arts de la table, textile, électroménager, mobilier, luminaires, bureau, télévision, hi-fi...) qui l'occupent. Chacun de ces produits aura comme point commun de tendre à plus de polyvalence, de services, de mobilité, d'accessibilité, de transparence... pour meubler une maison en quête de sensualité. Ce nouvel espace accueillera des jeunes talents, des éditeurs et des fabricants susceptibles de mener une réflexion et d'apporter une vision prospective sur les marchés du XXI^e siècle.

Au total, plus d'une cinquan-

de la lumière design professionnelle). Mis en scène par l'architecte d'intérieur Philippe Boisselier – on lui doit, entre autres, la librairie du Patrimoine au jardin des Tuileries, le réaménagement des comptoirs commerciaux du château de Versailles, la première collection de mobilier éditée par les 3 Suisses... –, cet espace épuré mais violemment éclairé sera délimité par de hauts murs de séparation. « *Ce qui m'a séduit dans le projet "Now!", souligne l'architecte, c'est la modernité du propos qui, pour la première fois, va à la recherche des nouveaux modes de vie.* »

Des animations imaginées par Chantal Hamaide, directrice du magazine *Intramuros*, viendront également souligner cette démarche. Une exposition, « *store/marché* », a été conçue pour regrouper des créations récentes et des produits qui ont été innovants dans leur concept et leur système de fabrication. Les matériaux (les mousses, le feutre, le tube, les plastiques, la céramique, le verre...) serviront de fil conducteur à cette mise en scène. Un moyen de montrer les différentes évolutions qu'ils ont connues et de faire cohabiter, par exemple, les luminaires de Ross Lovegrove pour Luce Plan, la vaisselle de Hella Jongerius pour Rosenthal, la chaise de Denis Santachiara pour Vitra, la collection de Philippe Starck pour Kartell...

alimentaires *pharma food*, de Marti Guixé ; les conditionnements de produits de grande consommation de Meritxell Duran... Au-delà de leur dimension parfois fictionnelle, ces produits ou ces concepts témoignent d'abord d'une réflexion en marche sur les modes de vie et les préoccupations du consommateur de demain.

L'arrivée de « *Now!* » a poussé les organisateurs de l'autre événement maison de la saison, le Salon du meuble, à « *repenser* » les espaces dédiés à la création. L'espace « *métropole* », exclusivement réservé au mobilier contemporain, s'affirme comme la tête de pont du Salon, avec cette année une scénographie signée Roman & Erwan Bouroullec. La présence de trois démarches similaires attire particulièrement l'attention de cette édition. La société Roset présentera, en effet, une « *maison globale* » qui regroupe meubles, objets et textiles édités et distribués par l'enseigne. « *Une façon de mettre en scène toutes nos nouveautés mais aussi de montrer notre ligne de conduite en matière de distribution, un point que nous estimons fondamental, sur ce marché* », précise Michel Roset.

DES COURBES ET DES RONDEURS

Roche Bobois a, de son côté, donné carte blanche au designer italien Massimo Iosa Ghini pour créer une nouvelle collection qui habille les différents espaces de la maison (de la chambre au salon). Attaché au travail des signes et à l'expression des choses, Massimo Iosa Ghini s'appuie sur une tradition et sur les créations passées – dont il ne masque pas les références – pour créer un univers contemporain élégant, fluide et reposant. Sa collection pour Roche Bobois, qui privilégie les courbes et les rondeurs, allie des matériaux comme la fonte d'aluminium, le verre trempé de couleur, le merisier, le cuir, le tissu de lin...

Un luxe en clin d'œil, dédié au bien-être et non au paraître. Cette maison conçue « *pour le repos de l'âme* » sera au Salon du meuble. Tout comme la maison agencée par Piero Lissoni, pour Cappellini, qui fait la synthèse de la recherche et de l'exploration entreprises ces dernières années par l'éditeur italien. Un intérieur qui mélange les genres, les contrées et les influences... pour que chacun puisse aisément trouver sa place.

Véronique Cauhapé

★ **Maison et objet (Salon professionnel), du 14 au 18 janvier, de 9 h 30 à 19 heures. Parc des expositions de Paris-Nord Villepinte.**
★ **Salon du meuble (Salon professionnel), du 13 au 17 janvier, de 9 heures à 19 heures. Journée d'ouverture au grand public : samedi 15 janvier (prix d'entrée : 50 F). Parc des expositions de la porte de Versailles, Paris.**

La structure métallique et la coque en toile donne une impression de légèreté à ce fauteuil d'Achille Castiglioni et Ferruccio Laviani.



Fauteuil de Philippe Starck pour Cassina. Structure à éléments en tube d'acier et en bois multiplis. Le revêtement en tissu ou en cuir est complètement déhoussable.



PHOTOS D.R.

Une chaise avec assise sanglée cuir de la collection Canevas pour Cima.



Commode en feutre de Frédérique Morel.

Des magasins parisiens exposent

Durant tout le Salon du meuble, de nombreux espaces de création de la rive gauche de Paris participeront à l'opération « *Itinéraire rive gauche du design* », dont le but est de montrer au public, dans une ambiance festive, le meilleur du contemporain. Chaque magasin présente ses nouveautés dans une scénographie ponctuelle, imaginée par les créateurs eux-mêmes qui, en se mettant ainsi en scène, se retrouvent étroitement associés à cette manifestation. Artelano, Boffi Studio Paris et Boffi Bains d'Allançon, Edifice, Flos, Meubles et Fonction, Poltrona Frau, Création Baumann, Erco Lumières, Molteni, Sentou Galerie, Tecno, Lumière et Fonction jouent, cette année, le jeu. Soit treize participants, au total, contre dix lors de la première édition, en 1999.

Tous les magasins seront ouverts du 13 au 18 janvier, de 10 à 21 heures. Le jeudi 13 janvier, jusqu'à 23 heures et le dimanche 16 janvier, de 11 à 19 heures. Un service de navettes a été mis en place pour assurer la liaison entre le Salon du meuble et la rive gauche.

taine d'exposants, en provenance de dix pays différents, seront regroupés sur un espace spécifique d'environ 3 000 m². Parmi eux, des « habitués » : Alessi, Osmose, Lily Latifi, Authentics, Axis, Bass Precision, Quart de poil, Des vertes et des pas mûres, Zygoté... Et d'autres, présents pour la première fois dans un salon parisien : Arclinea (un des grands italiens de la cuisine contemporaine), Bulo (mobilier de bureau design, belge), le danois Fritz Hansen (un des leaders du stylisme scandinave), Vitra (prestigieuse enseigne du design allemand), Kasthall (fabricant suédois de tapis contemporains), Louis Poulsen (spécialiste danois

La seconde animation, « *recherche/futur* », se veut, quant à elle, clairement prospective. Elle valorise des propositions qui préfigurent des situations et des produits capables d'optimiser la gestion de l'espace, l'éthique industrielle et la dimension qualitative de l'environnement. La représentation de ces intentions réunit une nouvelle génération de designers européens soucieux de mettre en pratique des concepts à vocation sociale, économique ou politique. Chantal Hamaide a retenu, entre autres, le projet d'habitat mobile *casa basica*, de Martin Azua ; la baignoire plate *bano gelateutico*, d'Anna Mir ; les concepts

Les jeux de mode de Maurice Renoma

UNE veste de velours reprenant un motif géométrique d'Escher portée sur une chemise à imprimé algue, une veste de travail en python baptisée Lénine (1968). A travers cent cinquante silhouettes, l'exposition organisée par le centre culturel de Boulogne-Billancourt pour les quarante ans de la marque Renoma ressuscite les dandies multicolores des années 60 et 70.

En cette fin de décennie repue de minimalisme, on regarde d'un œil mi-effrayé, mi-adoratif cette période pendant laquelle l'élégance masculine s'est réconciliée avec la mode la plus éphémère, qui depuis deux siècles n'avait été conçue qu'au féminin. Issus d'une lignée de tailleurs, les frères Renoma – Maurice et Michel – rejoignent en 1959 l'enseigne familiale, qui deviendra très vite une griffe phare des années yéyé.

Les premiers enfants du baby-boom sont alors au lycée. En quête de statut, ces adolescents cherchent à rompre avec les costumes austères des aînés et lorgnent vers les panoplies libérées d'outre-Manche. Là-bas, après les Teddy boys en veste à mi-cuisses et pantalon « *tuyau de poêle* », les Mod's arborent fière-

ment veste ajustée et boots Clarks, pour défier les rockers en jean et cuir gras. En France, la voie est libre pour le confectionneur de la rue Notre-Dame-de-Nazareth qui se fait connaître par ses coupes novatrices.

MINETS À LA MÈCHE TOMBANTE

« *Mon père appelait cela "des costards pour ramoneur". Ils collaient littéralement au corps et aux épaules* », raconte Maurice Renoma dans l'ouvrage de Farid Chenoune *Des modes et des hommes* (Flammarion, 1993, 336 p., 395 F, 60,22 €). Le bouche-à-oreille fonctionne. Renoma prend le chemin des beaux quartiers et s'installe dans une artère alors endormie du 16^e arrondissement, la rue de la Pompe. Affluant dans la boutique baptisée White House – en hommage au look Kennedy –, les lycéens de l'établissement voisin Janson-de-Sailly ne jurent que par ces vestes à petites épaules portées sur des mini-pulls en shetland et des pantalons « *pattes d'éph* ».

Avec des pointes citron, vieux rose ou violette, la marque fait exploser le champ chromatique de l'habillement masculin et y introduit des tissus inhabituels

(velours, suédine, soieries chatoyantes, etc.). Gage de parisianisme, le costume Renoma sied à cette jeunesse dorée qui s'émancipe sur des airs de tamouré ou de bossa-nova et se promène en bandes. Celle du Drugstore – temple de la consommation ouvert sur les Champs-Élysées en 1958 – va donner le « la » de la mode jeune avant d'embrigader les adultes.

Maurice Renoma sera l'habilleur attiré de ces minets à la mèche tombante, que Jacques Dutronc tourmentera par le couplet des *Playboys* (« *Je n'ai pas peur des petits minous qui mangent leur ron-ron au Drugstore. Ils travaillent tout comme les castors : pas avec leurs mains, pas avec leurs pieds* »). Dans la vague hippy, la marque emmitoufle les hommes dans des vestes afghanes de velours ou des manteaux en fourrure de chat sauvage, mais la coquetterie unisexue aura du mal à franchir le cap des années 80.

Renoma – aujourd'hui plus connu sur les marchés asiatiques – retourne alors à des lignes sobres. Trophées exposés sous verre ou en mouvement dans les vitrines, ces vêtements d'époque laissent alors deviner

les corps aux postures insolentes ou nonchalantes qui les habitaient, comme cette silhouette installée au volant d'un coupé jaune Triumph TR3. Le modèle que conduisait Maurice Renoma dans ces années où tout s'accélérait.

Anne-Laure Quilleriet

★ **Renoma, quarante ans de création. Centre culturel, 22, rue de la Belle-Feuille, 92100 Boulogne-Billancourt, tél. : 01-55-18-45-65, métro Marcel-Sembat ou Boulogne-Jean-Jaurès. Du lundi au samedi, de 9 à 21 heures, entrée libre, jusqu'au 15 janvier.**

PERRONO - BIJOUX

Anciens - Occasions - Argentier
Pierre précieuses - Brillants
Création et transformation
Achats, Ventes,
Echanges, Réparations

Sélectionné par le guide "PARIS PAS CHER"

OPERA angle bd. des Italiens
4, chaussée d'Antin
ETOILE 37, avenue Victor Hugo
ouverts du mardi au samedi



RENOMA

Pluies faibles par l'ouest

SAMEDI. Une dépression est située au nord-ouest des îles Britanniques. Une perturbation gagne l'ouest de la France, avec des pluies faibles. Les hautes pressions sur la méditerranée maintiennent de belles éclaircies au sud.

Bretagne, pays de Loire, Basse-Normandie. - Le temps restera couvert et faiblement pluvieux une bonne partie de la journée. Le vent d'ouest soufflera à 50 km/h en rafales près des côtes. Il fera de 10 à 12 degrés l'après-midi.

Nord-Picardie, Ile-de-France, Centre, Haute-Normandie, Ardennes. - Sur la Haute-Normandie et Nord-Picardie, il pleuvra faiblement dès le matin. Ailleurs, les nuages bas resteront nombreux, avec de faibles pluies en cours d'après-midi. Le thermomètre marquera au maximum de 8 à 10 degrés.

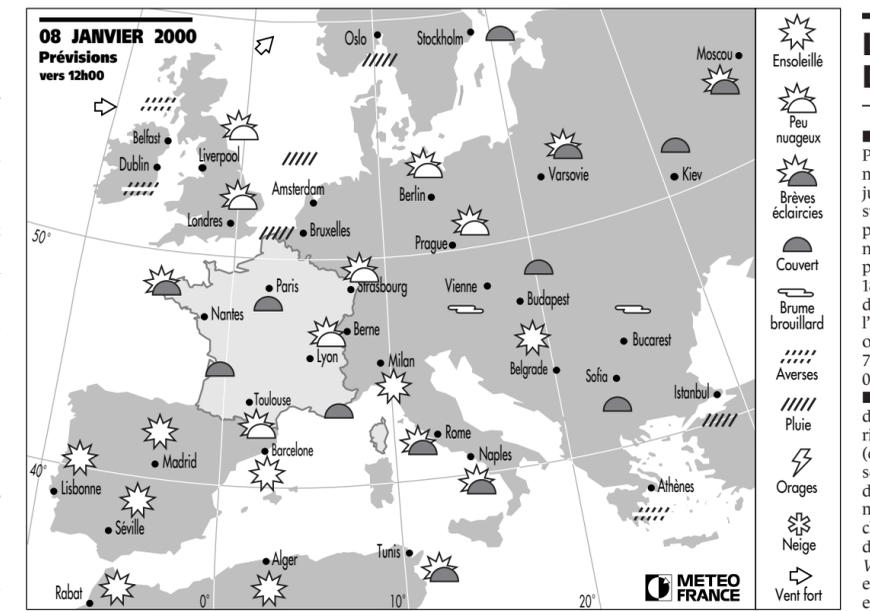
Champagne, Lorraine, Alsace, Bourgogne, Franche-Comté. - Après dissipation de brouillards locaux, des éclaircies reviendront,

surtout sur le relief. Des pluies faibles arriveront en soirée par l'ouest. Il fera de 6 à 8 degrés l'après-midi.

Poitou-Charentes, Aquitaine, Midi-Pyrénées. - Sur Midi-Pyrénées, les nuages et les éclaircies alterneront. Ailleurs, le temps sera faiblement pluvieux, surtout l'après-midi. Les températures maximales avoisineront 11 à 13 degrés.

Limousin, Auvergne, Rhône-Alpes. - Sur Rhône-Alpes, le soleil fera de belles apparitions, mais le ciel se couvrira sur l'Ouest en fin de journée. Ailleurs, les pluies faibles gagneront par l'ouest dès le matin. Il fera de 7 à 10 degrés au meilleur moment de la journée.

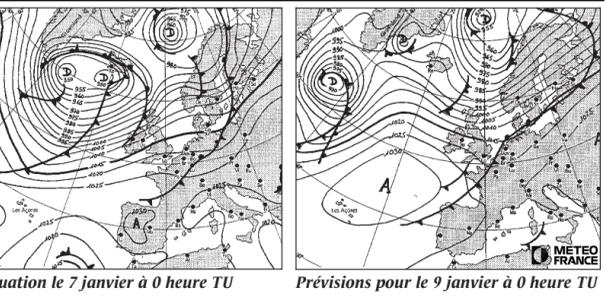
Languedoc-Roussillon, Provence-Alpes-Côte d'Azur, Corse. - Sur le Sud-Est, le ciel sera très nuageux, avec quelques pluies faibles en Corse. Ailleurs, le soleil sera prédominant. Les températures maximales avoisineront 10 à 13 degrés.



PRÉVISIONS POUR LE 08 JANVIER 2000
 Ville par ville, les minima/maxima de température et l'état du ciel. S : ensoleillé; N : nuageux; C : couvert; P : pluie; * : neige.

FRANCE métropole	NANCY	3/7 N
AJACCIO	3/13 C	NANTES
BIARRITZ	5/14 N	NICE
BORDEAUX	6/12 C	PARIS
BOURGES	4/10 C	PAU
BREST	6/10 N	PERPIGNAN
CAEN	6/9 P	RENNES
CHERBOURG	7/10 N	ST-ETIENNE
CLERMONT-F.	1/10 C	STRASBOURG
DIJON	2/6 C	TOULOUSE
GRENOBLE	-1/7 S	TOURS
LILLE	5/9 P	FRANCE outre-mer
LIMOGES	3/7 C	CAYENNE
LYON	0/8 S	FORT-DE-FR.
MARSEILLE	2/10 N	NOUMEA

PAPEETE	25/30 P	KIEV	-3/1 C	VENISE	0/6 S	LE CAIRE	10/16 N
POINTE-A-PIT.	22/28 S	LISBONNE	8/13 S	VIENNE	-6/-2 C	NAIROBI	14/28 C
ST-DENIS-RE.	22/27 C	LIVERPOOL	3/9 S	AMÉRIQUES		PRETORIA	20/29 C
EUROPE		LONDRES	3/10 S	BRASILIA	19/26 S	RABAT	5/15 S
AMSTERDAM	5/10 P	LUXEMBOURG	3/5 N	BUENOS AIR.	24/37 S	TUNIS	8/13 N
ATHENES	6/11 P	MADRID	2/9 S	CARACAS	22/25 S	ASIE-Océanie	
BARCELONE	4/11 S	MILAN	-3/5 S	CHICAGO	-3/1 S	BANGKOK	24/33 C
BELFAST	2/6 P	MOSCOW	-4/2 N	LIMA	20/22 C	BEYROUTH	11/16 P
BELGRADE	-3/1 S	MUNICH	-2/3 C	LOS ANGELES	7/17 S	BOMBAY	17/32 S
BERLIN	3/7 S	NAPLES	4/11 N	MEXICO	2/20 S	DIJAKARTA	25/29 C
BERNE	-2/3 N	OSLO	0/4 P	MONTREAL	-10/-5 S	DUBAI	16/24 S
BRUXELLES	5/10 P	PALMA DE M.	4/13 C	NEW YORK	-2/3 S	HANOI	19/22 P
BUCAREST	0/8 N	PRAGUE	-3/3 C	SAN FRANCIS.	8/14 C	HONGKONG	18/23 S
BUDAPEST	-7/3 C	ROME	4/11 N	SANTIAGOCHI	12/29 S	JERUSALEM	9/15 P
COPENHAGUE	4/7 P	SEVILLE	5/16 S	TORONTO	-7/2 S	NEW DEHLI	8/22 S
DUBLIN	5/10 C	SOFIA	-7/-2 C	WASHINGTON	-2/6 S	PEKIN	-16/-5 S
FRANCFORT	3/6 N	ST-PETERSB.	-3/3 C	AFRIQUE		SEOUL	-8/-3 S
GENEVE	1/6 S	STOCKHOLM	4/5 C	ALGER	3/15 S	SINGAPOUR	25/30 C
HELSINKI	1/3 C	TENERIFE	10/14 S	DAKAR	18/23 C	SYDNEY	17/21 S
ISTANBUL	4/7 P	VARSOVIE	-1/2 N	KINSHASA	21/28 C	TOKYO	6/13 S



La marmotte alpine, une survivante en milieu extrême

VENTS et tempêtes ont pu faire ployer les arbres et mourir les oiseaux, ils n'auront pas eu de prise sur la « dormilleuse ». Au plus fort des intempéries, personne n'aurait vu son petit corps allongé, au pelage brun-jaunâtre, frissonner à la recherche d'un refuge. *Marmota marmota*, la marmotte des Alpes, chère aux enfants et aux randonneurs, n'a que faire de ces tourments météorologiques. Elle passe l'hiver en famille, et son gîte, profondément enfoui sous la terre, a été préparé de longue date.

Dès l'été, il avait fallu creuser la galerie, souvent sur plusieurs mètres de longueur. Aménager le terrier souterrain auquel elle mène, y répartir l'espace entre chambre(s) et latrines (indispensables), le rendre douillet et confortable en y tassant une bonne dizaine de kilos de foin sec. Les premières bises venues, il fut temps de fermer l'abri de l'intérieur et d'entreprendre la confection du « bouchon ». Un agglomérat de terre, d'herbe et de

poils, si solide qu'il est souvent plus facile d'ouvrir la terre en un autre lieu. A peine s'est-elle ainsi protégée des frimas que dame marmotte, toute grasse encore de ses agapes estivales, amorce son hibernation. L'automne s'installe, et son temps de sommeil s'allonge à mesure que le thermomètre dégringole. Au-dessous de 10° C, il devient permanent. L'animal cesse toute activité, se roule en boule contre ses congénères et s'enfonce dans une profonde torpeur. Tout son corps se met au repos. Sa température, jusqu'alors de 37° C, chute aux alentours de 6 ou 7° C, son rythme cardiaque s'abaisse à 15 battements par minute (contre 130 en été), sa respiration devient inaudible. La digestion s'arrête. Désormais, la dormilleuse – ainsi la surnomme-t-on dans les Hautes-Alpes – vivra sur ses réserves lipidiques. Le jeûne durera plusieurs mois et ne lui laissera guère que la peau sur les os. Mais cette abstinence absolue n'est pas, aux yeux des physiologistes, la particularité la plus remarquable de ce rongeur de la famille des sciuridés. Pas plus que sa résistance au froid, pourtant étonnante (le muscle

cardiaque des hibernants continue de battre à une température corporelle proche du gel, quand celui des autres mammifères s'arrête au-dessous de 15° C), ou que le ralentissement spectaculaire de son métabolisme. Ce qui les captive et défie leur entendement, c'est la fabuleuse capacité de la marmotte à faire remonter spontanément sa température. D'une trentaine de degrés, et en quelques heures seulement. Car elle se réveille ! Quand survient le printemps, bien sûr. Mais aussi de façon périodique (tous

les trois à dix jours), au cours de ses longs mois d'hibernation. Vingt-quatre heures par-ci, quarante-huit heures par-là, qu'elle met à profit pour uriner, entretenir le nid et faire un brin de toilette. Ces phases de réveil ontive et défie leur entendement, c'est la fabuleuse capacité de la marmotte à faire remonter spontanément sa température. D'une trentaine de degrés, et en quelques heures seulement. Car elle se réveille ! Quand survient le printemps, bien sûr. Mais aussi de façon périodique (tous

leur. Au prix fort, il est vrai : ces hauts et bas métaboliques lui coûtent 90 % du poids qu'il perd pendant la durée totale de l'hibernation (deux kilos, soit le quart de son poids automnal). Une dépense énergétique hors de portée des plus jeunes, que les adultes réchauffent en s'allongeant à leur côté.

UNE INLASSABLE MANGEUSE

Car l'espèce, hiver comme été, a l'esprit de famille. Les beaux jours revenus, marmottes et marmottons resteront en petites colonies, chacune comprenant en moyenne un mâle, plusieurs femelles et une ou deux générations de petits. Puis les jeunes mâles devenus grands émigreront pour se reproduire. Et ils témoignent, comme nombre de rongeurs, d'une belle agressivité. Pour une belle ou pressur un territoire, l'hostilité entre rivaux peut être violente, et les combats sanglants : à défaut d'être élégantes, les longues incisives orangées savent tuer. De même, lors de la prise de contrôle d'un groupe familial, un mâle dominant n'hésitera pas à pratiquer l'infanticide pour éliminer les jeunes de l'année de la femelle résidente. Ce qui n'empêche pas 20

à 30 % des marmottons alpins, ainsi que l'ont récemment montré des études génétiques, d'être le fruit de « copulations hors couple »... En dehors de ces liaisons dangereuses, la vie est plutôt calme pour la marmotte. Toujours proche d'un des nombreux terriers qu'elle a creusés de ses doigts écartés et griffus, elle observe les alentours debout sur ses pattes arrière, guettant l'aigle et le renard (ses deux principaux prédateurs), donnant à la moindre alerte, avant de se mettre à l'abri, un coup de sifflet strident que l'oreille humaine peut percevoir à un kilomètre de distance. Inlassable mangeuse (elle ingurgite chaque jour un kilo d'herbes variées, parfois agrémentées de quelques insectes), elle sait aussi s'affaler sous les rayons du soleil. Mais c'est au fond de son terrier que la marmotte des Alpes fait la sieste, s'accouple (en avril-mai) et met bas cinq semaines plus tard (2 à 6 petits par portée). Sa longévité est de dix à quinze ans. C'est peu pour une espèce qui, somme toute, ne vit que six mois par an.

Catherine Vincent

MOTS CROISÉS

PROBLÈME N° 00-007

SOS Jeux de mots : 3615 LEMONDE, tapez SOS (2,23 F/min).

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11
I											
II											
III											
IV											
V											
VI											
VII											
VIII											
IX											
X											
XI											

HORIZONTELEMENT
 1. Aime quand c'est piquant. - II. Tailler dans les briques. - III. Fait plein de plis. Vieux service. - IV. Protègent les yeux. Venu du froid, il met au chaud. - V. Mauvaise habitude renversée. Son travail au jardin, n'est pas toujours apprécié. - VI. Amateurs de sang frais. Ne supporte pas les échecs. - VII. Bien fixées. Sur les bornes. - VIII. Mise en place ou perdue. Habillée jeune. - IX. Permet de faire le plein. Victime de la traite des

blanches. - X. Ouverte à chaque tour. Sous-préfecture sur la Nonette. - XI. Qui devrait nous entraîner en arrière.
VERTICALEMENT
 1. Pour des bains plus agréables. - 2. Homme de main. Démonstratif. Dans la gamme. - 3. Dispersion. - 4. Protection ou prison. Travailler avec précision à l'intérieur. - 5. Font le plein en plein cœur. - 6. Font peur quand ils passent à table. Coule des

jours tranquilles après avoir beaucoup porté. Se lança. - 7. Font rapidement leurs choix. Prises de bec. - 8. Deux. Grecque renversée. Revient chaque jour. - 9. Dégrader lentement. Travaillé en surface. - 10. Personnel. Morceau de la couronne. Romains. - 11. Pousse à la consommation.
 Philippe Dupuis

SOLUTION DU N° 00-006
HORIZONTELEMENT
 I. Avant-propos. - II. Récurrent. - III. Rit. Aimées. - IV. Iliens. Np. - V. Elf. Sécéré. - VI. Reste. Léman. - VII. Eu. Isba. Ers. - VIII. Graf. Amorti. - IX. MSF. Miro. - X. Usé. Obi. Ten. - XI. Turlupinées.
VERTICALEMENT
 1. Arrière-goût. - 2. Veilleur. Su. - 3. Actifs. Amer. - 4. Nu. Tifs. - 5. Transes. Fou. - 6. Prise. Ba (baba). BP. - 7. Rem. Clam. Il. - 8. Onagre. OM. - 9. PTT. Emérite. - 10. Entartée. - 11. Suspensions.

PHILATÉLIE

LE SUCCÈS des timbres en forme de cœur émis l'an passé à l'occasion de la Saint-Valentin incite La Poste à mettre en vente générale, lundi 10 janvier, deux timbres à 3 francs (0,46 euro), dont le prédecoupage en forme de cœur s'insère dans un carré. Œuvres d'Yves Saint Laurent, inspirés du pop art, ils représentent « un visage qui se noie dans un cœur et des serpents en forme de cœur qui ensèrent un cœur à leur tour », un symbole récurrent dans les collections du célèbre couturier né à Oran en 1936, qui prit la succession de Christian Dior à sa mort, en 1957. La haute couture avait déjà bénéficié d'un timbre, paru en 1953 en France, tandis que, plus récemment, Gibraltar a émis une série de quatre timbres et un bloc sur John Galliano, et la Guinée un timbre sur Coco Chanel. Les timbres, mis en pages par

Les cœurs d'Yves Saint Laurent

La couverture du carnet de dix timbres.
 Antoine + Manuel, imprimés en héliogravure en feuilles de trente, sont aussi conditionnés en carnets contenant cinq
 P. J.

EN FILIGRANE
 ■ « LE MONDE DES PHILATÉLISTES ». Le numéro de janvier du Monde des philatélistes propose un sommaire exceptionnel comprenant 366 questions-réponses d'histoire postale pour commencer l'année en testant ses connaissances. Et aussi des articles sur les émissions locales des îles Féroé sous occupation britannique (1941-1942) ; les cartes postales de vœux millésimées du siècle ; une étude sur la cote des timbres de France allant à l'encontre de certaines idées reçues. En cadeau, un bloc de neuf timbres de Guinée avec Poppey, Walt Disney, Modigliani... et la Coupe du monde de football (100 pages, en kiosque 29 F).
 ■ OPÉRATION MAMMUTHUS. Paris-Louvre – seul bureau de poste français ouvert 24 heures sur 24, 7 jours sur 7 – accueille, jusqu'au 10 janvier, une exposition sur le thème de « Mammuthus 99 », l'expédition destinée à sauver Jarkov, le mammoth sibérien mort il y a plus de 20 000 ans et récemment sorti des glaces (pli souvenir auprès de Cerpolex, 6, rue de la Liberté, 71000 Mâcon).
 ■ VENTE. Le catalogue de la 62^e vente à prix nets de Patrick Codron (Puylobier, tél. : 04-42-66-36-02) compte 871 lots dont deux cartes postales de l'expédition Byrd (1934) en Antarctique, avec signature du capitaine du Bear-of-Oakland (200 F).

CULTURE

LE MONDE / SAMEDI 8 JANVIER 2000

URBANISME Héritière d'un patrimoine architectural important datant de la colonisation française, la ville de Hanoï désire désormais la mettre en valeur. ● CETTE

ATTITUDE, plus respectueuse du passé, est favorisée depuis quelques années par la crise financière asiatique, coup d'arrêt aux investissements immobiliers massifs générés par l'ou-

verture politique du Vietnam à la fin des années 80. ● L'AIDE INTERNATIONALE participe, par l'enseignement et le financement d'études, au renforcement des politiques de sau-

vegarde. La coopération va parfois jusqu'à la conduite de chantiers, comme dans le vieux quartier de Hanoï grâce à l'aide d'équipes venues de Toulouse. ● UN LIVRE-BILAN,

qui vient de paraître, propose un inventaire des édifices bâtis à l'époque coloniale et analyse les styles transposés sous d'autres climats par ces architectes venus de France.

Hanoï redécouvre son patrimoine urbain et colonial

La crise financière asiatique a contribué, dans la capitale du Vietnam, à privilégier désormais la sauvegarde des bâtiments et des perspectives légués par la présence française en Indochine

HANOÏ

de notre envoyée spéciale

Madame Toàn n'ira pas au 87, Ma May. Architecte et responsable politique de la gestion du quartier ancien, Tô Thi Toàn, députée à l'Assemblée nationale, qui nous reçoit dans son bureau du vieux Hanoï, entre des piles de dossiers et un ordinateur neuf, a renoncé pour le moment à installer son service d'une dizaine de personnes dans la première maison qui vient d'être restaurée rue Ma May. Trop de succès, trop de visiteurs. Il faudra attendre un deuxième chantier pour déménager.

Si la maison de la rue Ma May n'est pas plus large que ses voisines, elle respire désormais. Balustrades ajourées, pièces aérées entre deux cours, volets et auvents de bois brun vernis, une succession de volumes simples pénètre à l'intérieur de l'ilot. Entre la salle de réception sur la rue et ce qui fut la cuisine, après la deuxième cour, vivaient cinq familles, qui ont été relogées. C'est une maison-tube, selon un principe transposé de la campagne à la ville : certaines, toutes étroites, peuvent mesurer jusqu'à 50, 60 mètres de long.

Maison modèle où se succèdent, en se donnant le mot, les Français en mission ou de passage à Hanoï, c'est à la ville de Toulouse que l'on doit ces travaux : un chantier de quelque 600 000 francs, financé dans le cadre de la coopération internationale et conduit par les étudiants de l'école d'architecture de la métropole du Sud-Ouest en liaison avec leurs homologues vietnamiens. Après deux ans de recherches en archives et plusieurs mois de travaux, le résultat intrigue les voisins, qui n'hésitent pas à se poser sur le pavé frais pour une partie de mahjong. Espace libre, si rare dans ce quartier.

JALONS DE COOPÉRATION

La France n'est pas le seul partenaire de ces projets : le Japon, l'Australie, la Suède ont répondu aussi aux appels d'offres du comité populaire (mairie). Mais avec la maison restaurée de la rue Ma May, les Toulousains ont marqué des points.

« Plutôt que de disperser les efforts, et d'en perdre les bienfaits, il vaut mieux les concentrer ; alors cela rayonne », note le professeur Doan Nhu Kim. Conseiller du recteur à l'École nationale supérieure du gé-



Après les excès, une politique de la ville plus sage.

nie civil, enseignant d'histoire de l'architecture, il est aussi responsable d'une filière francophone pour l'ingénierie : une trentaine d'élèves par session suivent leurs études en français, jusqu'à la thèse, avec l'aide de l'Agence universitaire de la francophonie et une école de Bruxelles. Selon le même principe, le professeur Doan Kim envisage de créer une filière architecture avec l'école de Toulouse. Côté urbanisme, c'est le conseil régional d'Ile-de-France qui étudie le financement d'un institut de formation, où l'enseignement serait dispensé en vietnamien par des spécialistes français.

Des jalons de coopération posés avec les villes de Lille, de Lyon, ou l'Etat avec l'impulsion et l'aide de l'ambassade de France ont pour fond de décor une attitude nouvelle envers le patrimoine, « *idée neuve au Vietnam* », note François Gauthier, conseiller culturel français, quand on sait combien les ci-

vilisations orientales ont du respect du passé une notion parfois plus intellectuelle que matérielle.

Même si l'on compte à Hanoï plus de 240 bâtiments classés, notamment de très beaux ensembles de temples et de pagodes, c'est la forme urbaine générale de la mé-

tropole, façonnée par soixante-dix ans de colonisation française, qui retient aujourd'hui l'attention. Conservée paradoxalement intacte par trente ans de guerre et de communisme, elle risquait de résister moins bien à d'autres changements.

Trente-six rues et huit cents maisons

On l'appelle le quartier des trente-six rues. Dans le centre de Hanoï, c'est le plus animé. Les femmes y portent leur charge en balançant sur l'épaule, les bicyclettes et les cyclomoteurs croisent leurs trajectoires en gardant le rythme. Chaque rue a une spécialité, une sonorité, une couleur : fer-blanc, menuiseries, fleurs, soieries, papeteries, lampions, marbriers, postes de télévision, machines à laver dans leurs cartons, épiceries aux murs monochromes quand domine le jaune des boîtes de thé Lipton empilées du sol au plafond.

Consolidé au XIX^e siècle à partir des villages de commerçants établis depuis des siècles, le quartier des trente-six rues est sauvegardé depuis 1995 et le règlement d'urbanisme vient d'être approuvé. Il y aurait 800 maisons à restaurer. Chaque corporation avait sa pagode, dont on aperçoit l'arbre sacré derrière un mur. L'état de vétusté est général, et la densité très forte fait vivre dans l'insalubrité et des logements exigus une population estimée à 80 000 habitants.

Les styles architecturaux de l'outre-mer

VIETNAM, À TRAVERS L'ARCHITECTURE COLONIALE, d'Arnauld Le Brusq, photographies de Léonard de Selva. Editions de l'Amateur, 240 p., 300 illustrations, 390 F (59,46 €).

De la conquête, dans les années 1860, à la déclaration d'indépendance par Ho Chi Minh, en 1945, la colonisation française dans la péninsule indochinoise a laissé un patrimoine architectural et urbain important. Partis trois mois au Vietnam en 1993 avec le projet d'en établir l'inventaire et d'ouvrir les archives, l'historien d'art Arnauld Le Brusq et le photographe Léonard de Selva publient, six ans après leur enquête, un panorama du domaine bâti, de ses formes et de ses ambitions, et un récit documenté du projet colonial et de sa réalisation.

Passé trop proche et trop douloureux, l'histoire des colonies a été longtemps écartée du champ des recherches, même dans ses aspects les moins négatifs. Il a fallu attendre les années 90 pour voir paraître les études dirigées par Jean-Louis Cohen et Monique Eleb sur l'architecture moderne au Maroc et notamment à Casablanca.

Quant au travail d'enquête intitulé *Vietnam, à travers l'architecture coloniale*, titre du livre qui paraît aujourd'hui, il a fait l'objet d'une thèse soutenue en juin 1999 par Arnauld

Le Brusq, ancien élève de François Loyer, historien de l'architecture du XX^e siècle. Au-delà du propos architectural et de l'étude des modèles exportés par le Second Empire puis par les Républiques successives, c'est un panorama des mentalités de cette armée de bâtisseurs qui est proposé et illustré par de nombreux récits, discours prononcés, ou mémoires rédigées par les acteurs de cette histoire.

Construisant pour la permanence et la durée, ils ne ménagent pas leurs forces pour imposer au pays un aménagement à l'occidentale, des édifices d'apparat et de loisirs tournés prioritairement vers les besoins des coloniaux, même si l'hygiène, la santé et l'éducation des colonisés font aussi partie des priorités.

RETENUE DE L'HISTORIEN

Quel ton adopter, cinquante ans après la fin de cette période historique ? Par l'abondance des faits, des réalisations et des points de vue exprimés, l'auteur laisse au lecteur une grande marge d'appréciation. Ses remarques d'ordre politique ou éthique sont présentes en filigrane comme si l'historien se retenait de juger. Le rôle des missions religieuses, les projets des militaires, les programmes des politiques sont livrés pour ce qu'ils furent aussi : une énergie à équiper et à construire, dont le résultat est en-

core largement présent dans le pays. En historien de l'art, bénéficiant d'une bourse Villa Médicis hors les murs, Arnauld Le Brusq s'attache au débat architectural, dénouant les fils du modernisme (surtout représenté par des touches d'Art nouveau et des exemples d'Art déco) et du régionalisme, dont les styles coloniaux pratiqués en Asie constituent une sorte de province éloignée. On y découvre comment voyagent les idées et les techniques au service d'une autorité toute-puissante. Le patrimoine colonial de Hanoï, capitale de l'Union indochinoise (qui comprenait, à partir de 1887, la Cochinchine et les protectorats de l'Annam, du Tonkin et du Cambodge) et des grandes villes du Vietnam d'aujourd'hui (Saigon, Hué, Dalat), illustre l'art de bâtir dans son évolution, tout en restant sur le grand chemin du conservatisme.

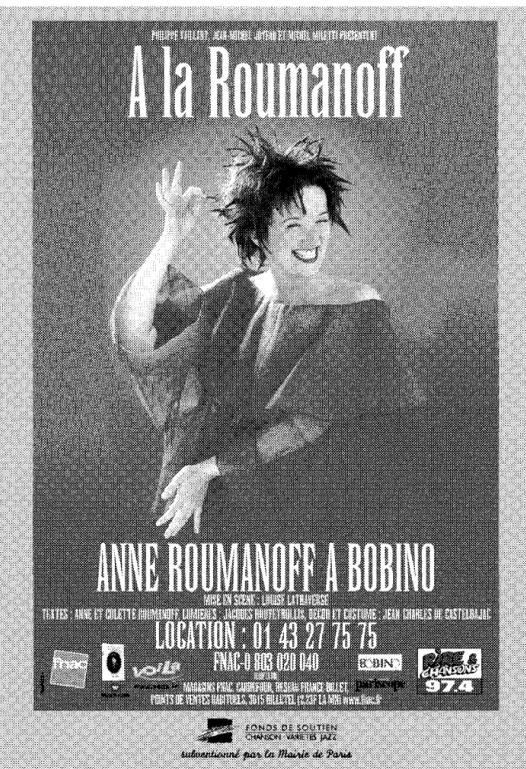
Acclimatant d'abord des figures connues de la représentation architecturale en métropole, les architectes français construisent des lycées, des hôpitaux, des bâtiments administratifs, des théâtres et des palais de justice, comme ils le feraient à Limoges ou à Rennes. L'Opéra de Hanoï en est l'exemple le plus connu, par sa silhouette imitée de celle du Palais Garnier et par le dispositif urbain qui le place au bout d'une perspective, comme

d'autres monuments de la capitale, à la manière dont Haussmann avait structuré Paris.

MIXITÉ FORMELLE

Il faut attendre les années 20, avec de nombreux exemples d'hybrides d'Art nouveau sous les tropiques, et surtout l'arrivée d'Ernest Hébrard en 1923 pour qu'apparaisse une mixité formelle plus avouée. Jusqu'à sa mort en 1933, cet architecte va mettre au point ce qu'on nommera le style « indochinois ». En intégrant des éléments décoratifs empruntés aux modèles asiatiques et surtout en adaptant ses constructions à l'intelligence du climat, Hébrard laisse un grand nombre d'œuvres comme le bâtiment des finances (aujourd'hui Musée d'histoire), le Musée Louis-Finot et surtout l'Université indochinoise. Les toitures à débords, équivalent du casque dit « colonial » pour les mêmes motifs climatiques – beaucoup de pluie, beaucoup de soleil –, les auvents et les coursives aérées affichent un caractère original, loin de la transposition purement académique qui prévalait au tout début du siècle. L'académisme reviendra avec le monumentalisme à colonnes de la poste dans les années 40. Quant aux modernes corbusiens, ils resteront pratiquement absents. La colonie avait choisi son camp.

M. Ch.



Michèle Champenois

CharlElie Couture explore les liens du corps et de l'âme

Le chanteur nancéien se montre attentif aux nouvelles formes musicales tout en restant proche du blues dans son nouvel album, « Soudé-soudés »

LE PRÉCÉDENT enregistrement de CharlElie Couture, *Casque nu* (1996), l'un de ses plus intéressants, racontait la ville, le décor d'une mégapole, Chicago, l'extérieur. *Soudé-soudés*, nouvel enregistrement paru à la fin de l'année 1999, a pour thème l'amour et le sexe. On est passé à l'intime, la proximité, avec pour décor l'intérieur de l'âme et du corps. Et comme dans *Poèmes rock* (New York, 1981), *Crocodile Point* (Québec, 1983), *Melbourne Aussie* (Melbourne, 1990) ou *Casque nu*, donc, l'adéquation entre les textes, les imaginaires qu'ils génèrent et la musique, entre les intentions et la réalisation, font de *Soudé-soudés* – préparé et enregistré à Paris, d'avril à septembre 1999, et premier album du chanteur chez V2, le label créé par Richard Branson, le fondateur de Virgin – une autre réussite d'un artiste résolu à part dans la chanson rock française.

CharlElie Couture a écouté son époque. Il y a des machines, des boucles, des samples. Pour autant, Couture ne copie pas servilement les nouvelles formes musicales. Des bruits de la ville ou des bouts de phrases viennent s'intercaler, il y a toujours ce vieux fond de blues (pourquoi et pour qui suis-je là ? dit le blues), ces musiques rapportées de nombreux voyages qui ne sont pas traitées de manière exotique, la complicité intacte de plus de vingt ans avec la guitare d'Alice Botté. Il y a en particulier l'élasticité d'une vraie batterie dont les boîtes à rythmes sont les ornements. L'ensemble, s'il sonne parfois familier, n'est pas parti à la pêche à des énièmes variations sur *Comme un avion sans aile* ou *Aime-moi* qui auraient débouché sur des succès probables. CharlElie Couture sait faire, il le montre à deux ou trois reprises pour mieux re-

lancer, un peu à l'écart des structures traditionnelles du refrain-couplet sur une mélodie énoncée d'emblée.

Soudé-soudés parle d'amour et de sexe, dans beaucoup d'états, dans beaucoup de sens. De solitude aussi, du point ultime de l'orgasme, du mystère des sentiments, de comportements. Pour dire le sexe, Couture n'a pas besoin d'en rajouter dans les termes crus sans pour autant se cacher derrière des métaphores. On sera parfois mal à l'aise (en fonction du rapport de chacun avec ses interdits et la morale sociale), intrigué mais il n'y a pas de volonté d'aller choquer avec le mot facile, l'image saisissante. En matière d'acte d'amour comme d'acte sexuel, Couture ne révèle pas de vérité fracassante mais il n'enfoncé pas pour autant de portes trop grandes ouvertes. La fusion des corps et des esprits se combine.

HUMEURS FÉMININES

Dans ce recueil parfaitement ciselé (bel équilibre de la voix et de la musique qui a pu manquer dans certains enregistrements précédents) aux ambiances variées avec des ruptures stylistiques dans un même morceau, il y a des personnages, une attention plutôt sensible à l'humeur féminine. Une femme se masturbe pour son plaisir et celui de son/sa partenaire (*Je l'aime quand elle s'aime*), une jeune fille fait mine d'hésiter à se laisser séduire (*Elle n'ose pas*), une troisième se pare des atours un peu usés de la panoplie sado-maso (*Cruelle*), une autre devient un point de repère (*Une main dans la mienne*). Il y a aussi un – ou une, rien ne le dit – voyeur un peu inquietant (*Personne me soupçonne*), un moment de détresse (*Adulte*), la gourmandise et le débordement

des sens (*Encore*). *Entre rêve et réalité* a tout d'une déambulation dont la construction, le rythme, les images pourraient paraître comme un résumé du film *Eyes Wide Shut*, de Stanley Kubrick. Et pour un final qui tend par instants à l'autoportrait, Couture siffle, accompagné par une contrebasse et une guitare acoustique « par pudeur ou par vanité ou je ne sais pas pourquoi/simplement c'est comme ça/je voudrais mais je ne le fais pas/partager ce bonheur avec toi ». Comme une déclaration d'amour que toutes et tous aimeraient faire ou entendre.

Sylvain Siclier

★ *Soudé/Soudés*, 1 CD V2 VVR 1010702. Distribué par Sony Music.

SÉLECTION DISQUES

HERMANN PREY

Sélection de lieder de Hans Pfitzner et de Richard Strauss.

Wolfgang Sawallisch (piano). Enregistré le 8 août 1970 dans le cadre du Festival de Salzbourg par le baryton Hermann Prey au sommet de son art, en compagnie d'un Sawallisch délaissant avec plaisir la baguette, ce concert témoigne d'un état de grâce susceptible de transcender n'importe quelle page. Écrits avec métier mais sans génie mélodique, les lieder de Pfitzner forcent ainsi l'attention dans deux cycles très fidèles à l'univers des poètes concernés (Heine, Eichendorff). Ils ne restent toutefois pas dans l'oreille avec la prégnance de ceux de Strauss, servis par une ligne de chant au tracé pictural et par une articulation pianistique d'une densité époustouflante. Les points de ren-



CharlElie Couture : le sexe sans mots faciles ni métaphores.

contre charismatique de ce duo

d'exception ont alors pour nom *Befreit, Mit deinen blauen Augen* ou *Zueignung*. **Pierre Gervasoni** ★ 1 CD « Festspiel Dokumente » Orfeo d'Or C 524 991 B. Distribué par Harmonia Mundi.

FRANÇOIS BAYLE

Jeïta ou murmure des eaux L'infini du bruit-Jeïta-retour Se décidant après vingt-deux ans d'hésitation à doter *L'Expérience acoustique* (cycle majeur du répertoire acoustique) d'une existence phonographique (Magison 5694), François Bayle assurait en 1994 : « L'auditeur modèle revivra cette expérience selon son rythme intime, ses désirs, ses peurs, ses urgences. » Publiant aujourd'hui en CD une œuvre de la même époque, *Jeïta ou murmure des eaux* (1970), le compositeur débute son traditionnel avertissement par : « L'auditeur modèle n'existe pas... » Craint-il l'épreuve du temps pour une œuvre qui par son formalisme typologique (*17 Etudes* très ciblées) risque de laisser l'écoute généralement peu conceptuelle de cette fin de siècle ? A l'excursion méthodique dans la grotte libanaise de Jeïta, on préfère en effet le voyage de rêve cristallisé dans *L'infini du bruit*. **P. Gi** ★ 1 CD Magison/Ina-GRM MGCB 1399. Distribué par Musidisc.

OUT OF THE NIGHT

Arvo Pärt : *Magnificat* ; *Sept Antiennes « O »* ; *Fratres* John Tavener : *Out of the Night* ; *Canticle of the Mother of God* ; *Threnos* ; *Ikon of Nativity*. Taverner Choir, Andrew Parrott (direction) Le style vaguement néo-médiéval d'Arvo Pärt (né en 1935) et les polyphonies fascinantes de John Tavener (né en 1944) ont beaucoup de points communs avec la musique de la Renaissance ou du Moyen Âge. La musique du premier est bien fade (son *Magnificat*, placé en tête de programme ne nous contredit pas...). Préférons-lui celle du second, hiératique et simple, au caractère étrange et pénétrant. L'une des curiosités de ce programme est une pièce de 1976, longue de presque treize minutes, pour soprano et chœur, *The Canticle of the Mother of God* (avec l'extraordinaire soprano Claron McFadden), écrite un an avant la conversion de John Tavener à la religion grecque orthodoxe. Œuvre de transition par excellence : on y entend encore le style extraverti du jeune Tavener (quiregistra ses premiers disques chez Apple, le label des... Beatles) et, déjà, les éléments incantatoires et contemplatifs de son œuvre à venir, parfois proches d'un dénuement cistercien (*Threnos*, pour violoncelle seul, joué par Moray Welsh). Le son *senza vibrato*, l'intonation parfaite du Taverner Choir et la concentration émotionnelle des interprètes sont idéales pour cette musique sacrée de fin de siècle stylistiquement ecuménique. **Renaud Machart** ★ 1 CD Virgin Classics SK 61753.

OUT OF THE NIGHT

Arvo Pärt : *Magnificat* ; *Sept Antiennes « O »* ; *Fratres* John Tavener : *Out of the Night* ; *Canticle of the Mother of God* ; *Threnos* ; *Ikon of Nativity*. Taverner Choir, Andrew Parrott (direction) Le style vaguement néo-médiéval d'Arvo Pärt (né en 1935) et les polyphonies fascinantes de John Tavener (né en 1944) ont beaucoup de points communs avec la musique de la Renaissance ou du Moyen Âge. La musique du premier est bien fade (son *Magnificat*, placé en tête de programme ne nous contredit pas...). Préférons-lui celle du second, hiératique et simple, au caractère étrange et pénétrant. L'une des curiosités de ce programme est une pièce de 1976, longue de presque treize minutes, pour soprano et chœur, *The Canticle of the Mother of God* (avec l'extraordinaire soprano Claron McFadden), écrite un an avant la conversion de John Tavener à la religion grecque orthodoxe. Œuvre de transition par excellence : on y entend encore le style extraverti du jeune Tavener (quiregistra ses premiers disques chez Apple, le label des... Beatles) et, déjà, les éléments incantatoires et contemplatifs de son œuvre à venir, parfois proches d'un dénuement cistercien (*Threnos*, pour violoncelle seul, joué par Moray Welsh). Le son *senza vibrato*, l'intonation parfaite du Taverner Choir et la concentration émotionnelle des interprètes sont idéales pour cette musique sacrée de fin de siècle stylistiquement ecuménique. **Renaud Machart** ★ 1 CD Virgin Classics SK 61753.

JULIETTE GRÉCO

Odéon 1999 En deux CD sans livret, ni explication (mais en fallait-il ?), les récitals donnés les 28 et 29 mai par Juliette Gréco à l'Odéon-Théâtre de l'Europe sont livrés tels quels. Point de tricherie donc, mais des parcelles de cette magie offerte par l'interprète de Ferré, Brel, Fanon. Les chansons de Jean-Claude Carrière, auteur privilégié du dernier album, *Vivre*, en sortent grandies, sans doute par la grâce du talent scénique de Gréco. Gérard Jouannest est au piano, il y a l'accordéon, les guitares, la foi. Quand Gréco attaque *Les femmes sont belles*, *La Javanaise* ou *On n'oublie rien*, tout peut s'arrêter. **Véronique Mortaigne** ★ 1 double CD Meys MEY74 482. Distribué par Sony.

CAETANO VELOSO

Omaggio a Federico e Giulietta Enfant, le chanteur bahianais Caetano Veloso allait voir les films de Federico Fellini. Adulte, l'une des plus belles voix du tropicalisme brésilien fait passer, lors d'un concert à Rimini en octobre 1997, un peu de son intimité avec Federico et Giulietta (Masina), couple jamais rencontré. Seul avec sa guitare ou accompagné d'une petite formation

no transporte, témoigne d'une ferveur qui doit autant au rite religieux qu'à l'acte artistique. Jacques Demètre et Gilles Pétard ont rassemblé quarante-huit thèmes de la même veine. A quelques vedettes du genre (le Golden Gate Quartet, Sister Rosetta Tharpe, Mahalia Jackson, The Staple Singers...) s'ajoutent les nombreuses découvertes de formations dont la renommée ne dépassait parfois pas les limites d'une ville ou d'une région (ainsi le Rolling Stone Quintet, dont le nom évoque les pierres sacrées que les Africains avalaient avant d'être embarqués sur les bateaux des négriers, afin d'emmener une preuve de leurs croyances en exil). Si le premier CD rend compte des liens avec les sources des negro spirituals, le second se concentre plutôt sur les parentés avec le rhythm'n'blues ou la soul (The Cravans, The Patterson Singers...). Un ensemble de grande qualité, compétent et documenté. **S. Si.** ★ 1 double CD Body and Soul 3052952. Distribué par Wagram Music.

NICOLAI DUNGER

This Cloud Is Learning Comme par un étrange effet de téléportation, un musicien suédois, Nicolai Dunger, se retrouve dans la peau d'un des troubadours maudits de l'Amérique du début des années 70, Tim Buckley (mort en 1975). Le mimétisme est frappant quand, à la manière caractéristique du père de Jeff Buckley, des plaintes ondulent et surfent sur les octaves, à la recherche de la lumière, guidées par la pureté aérienne d'une guitare folk flirtant avec le jazz et la country. On peut douter de la sincérité émotive d'un exercice de style, s'agacer du maniérisme des inflexions vocales, d'un bucolisme (*If I Were A Little Star*, *While Birds Become Fishes*, *Butterflyin' Friend*) trop naïf pour être honnête... Mais difficile de nier la finesse des titres les plus rêveurs comme les plus enlevés (*Something In The Way*, *What Tomorrow*). **Stéphane Davet** ★ 1 CD Dolores DOL 062. Distribué par Labels/Virgin.

NICOLAI DUNGER

This Cloud Is Learning Comme par un étrange effet de téléportation, un musicien suédois, Nicolai Dunger, se retrouve dans la peau d'un des troubadours maudits de l'Amérique du début des années 70, Tim Buckley (mort en 1975). Le mimétisme est frappant quand, à la manière caractéristique du père de Jeff Buckley, des plaintes ondulent et surfent sur les octaves, à la recherche de la lumière, guidées par la pureté aérienne d'une guitare folk flirtant avec le jazz et la country. On peut douter de la sincérité émotive d'un exercice de style, s'agacer du maniérisme des inflexions vocales, d'un bucolisme (*If I Were A Little Star*, *While Birds Become Fishes*, *Butterflyin' Friend*) trop naïf pour être honnête... Mais difficile de nier la finesse des titres les plus rêveurs comme les plus enlevés (*Something In The Way*, *What Tomorrow*). **Stéphane Davet** ★ 1 CD Dolores DOL 062. Distribué par Labels/Virgin.

JULIETTE GRÉCO

Odéon 1999 En deux CD sans livret, ni explication (mais en fallait-il ?), les récitals donnés les 28 et 29 mai par Juliette Gréco à l'Odéon-Théâtre de l'Europe sont livrés tels quels. Point de tricherie donc, mais des parcelles de cette magie offerte par l'interprète de Ferré, Brel, Fanon. Les chansons de Jean-Claude Carrière, auteur privilégié du dernier album, *Vivre*, en sortent grandies, sans doute par la grâce du talent scénique de Gréco. Gérard Jouannest est au piano, il y a l'accordéon, les guitares, la foi. Quand Gréco attaque *Les femmes sont belles*, *La Javanaise* ou *On n'oublie rien*, tout peut s'arrêter. **Véronique Mortaigne** ★ 1 double CD Meys MEY74 482. Distribué par Sony.

CAETANO VELOSO

Omaggio a Federico e Giulietta Enfant, le chanteur bahianais Caetano Veloso allait voir les films de Federico Fellini. Adulte, l'une des plus belles voix du tropicalisme brésilien fait passer, lors d'un concert à Rimini en octobre 1997, un peu de son intimité avec Federico et Giulietta (Masina), couple jamais rencontré. Seul avec sa guitare ou accompagné d'une petite formation

DÉPÊCHES

■ **MEILLEURES VENTES** : au classement de la semaine du 16 décembre 1999 au 1^{er} janvier 2000 (Top IFOP/Tite Live diffusé par le SNEP), peu de changements : Johnny Hallyday est toujours au premier rang avec *Sang pour sang*, suivi de l'album collectif des Enfoirés destiné à financer les Restos du cœur, *Dernière édition avant l'an 2000*, et d'Alain Souchon avec *Au ras des pâquerettes*. Les *Airs sacrés*, d'Andrea Bocelli, et le *Bal du siècle*, du violoniste André Rieu, bénéficient de la période des fêtes pour revenir dans le Top, respectivement aux cinquième et huitième places.

■ **JAZZ** : un coffret de quatre CD intitulé *The Prestige Records Story* permet de retrouver en cinquante titres l'histoire de la compagnie phonographique Prestige. Fondée par Bob Weinstock en janvier 1949, la marque est chère au cœur des amateurs pour son catalogue (Lee Konitz, Lennie Tristano, Miles Davis, Thelonious Monk, Sonny Rollins, John Coltrane, Eric Dolphy, Stan Getz...), les dessins et les graphismes des pochettes ou les notes d'Ira Gitler. Un livret documenté accompagne cette édition.

(le violoncelliste Jaques Morelenbaum, le guitariste Luiz Brasil, une contrebasse, une batterie), Veloso chante, timbre fragile, tout en grâce, des airs tirés des films (chansons et thèmes de *La Dolce Vita*, *La Strada*, *Les Nuits de Cabiria*, *Ginger et Fred...*), d'autres qui en traduisent des ambiances (*Come Prima*, *Ave Maria...*), ses propres compositions (*Trilhos Urbanos*, *Coração Vagabundo...*), des thèmes du répertoire brésilien. L'ensemble est marqué par une nostalgie qui prend tout son sens avec les chansons directement felliniennes (écrites pour la plupart par Nino Rota). C'est surtout là que Veloso charme et émeut. **S. Si.** ★ 1 CD Emarcy 546 638-2. Distribué par Universal Music.

PAKISTAN

La nuit des Qawwals (Mehr Ali et Sher Ali Faiz Ali Faiz et Rehmat Ali) Un sol jonché de pétales de roses, deux harmoniums, des claquements de mains, un tabla, et puis des voix, sinieuses, éblouissantes, ivres de ferveur. Les *qawwals* sont dans la ville. La scène se passe un soir d'avril 1999 au Théâtre équestre Zingaro à Aubervilliers. Dans le cadre de son Festival de l'imaginaire, la Maison des cultures du monde a invité des chanteurs de *qawwali*, le chant religieux soufi popularisé par Nusrat Fateh Ali Khan, mort en 1997. Faiz Ali Faiz apparaît le premier sur l'enregistrement de cette soirée, en compagnie de Rehmat Ali. Son style, très physique, musclé, acrobatique, n'est pas sans rappeler celui de Nusrat. Avec le chanteur Rehmat Ali et six musiciens-choristes, il reprend un classique du *qawwali*, *Allah Hu*, qui fut l'un des « tubes » du maître. Mehr et Sher Ali vivent à Faisalabad, où Nusrat repose. Contrairement à lui, qui s'est parfois compromis dans des expériences de fusion douteuse, ils s'interdisent toute récréation, se veulent les gardiens d'une « pureté » du genre. Moins exubérants que Faiz Ali Faiz, plus recueillis, ils sont accompagnés par un ensemble parfois un peu brouillon mais dans lequel émerge un joueur de tabla d'une remarquable élocution rythmique, Amjad Ali. **Patrick Labesse** ★ 1 CD Inédit W 260092. Distribué par Auvidis/Naïve.

LA NUIT DE L'AN 2000

Revivez les plus belles festivités du millénaire autour du monde !

Des lieux sacrés du Japon aux illuminations de Las Vegas en passant par les Grandes Pyramides d'Égypte, sans oublier la Tour Eiffel, Saint Petersbourg et Times Square...

DISPONIBLE DÈS LE 7 JANVIER EN VIDEO

© 2000 CNN Cable News Network LP. Une société de Time Warner. Tous droits réservés. © 2000 Warner Home Video. Tous droits réservés.

RENAISSANCE

Mariages Conséquences

de Alan Ayckbourn
adaptation Claire Nadeau
mise en scène Catherine Allary

**“Une comédie irrésistible, drôlissime.” JDD.
“Un régal à partager.” VSD. “On rit beaucoup.” France 2.**

01 42 08 18 50

EN VUE

■ Amenés sur des palanquins, la chanteuse **Céline Dion** et son mari **René Angélil** ont renouvelé leurs vœux de mariage, mercredi 5 janvier, à Las Vegas, en présence d'oiseaux exotiques et de chameaux.

■ Les parents de **Tuatahi Manaakitunga**, « la première bénédiction » en Maori, premier bébé de l'an 2000, qui, d'après leur agent, **Andy Haden**, ancien attaquant des All Blacks, accorderaient volontiers leur exclusivité à un magazine international, s'alarment au chevet du nouveau-né, opéré du cœur à Auckland, jeudi 6 janvier.

■ Mardi 4 janvier, au service des urgences du Northwick Park Hospital, établissement public londonien manquant de lits et de personnel, débordant de malades allongés sur des brancards, les derniers admis étaient soignés dans des camionnettes.

■ Les fermiers du voisinage achètent au prix de la boucherie, pour tirer leurs chars à foin, les derniers lipizzans, nobles montures de l'Ecole de Vienne, en quête de nourriture, souillant leur robe blanche dans la neige et la boue au haras ruiné de Vucijak en Bosnie.

■ Le général **Wesley Clark**, commandant suprême des forces de l'OTAN en Europe, s'appuyait sur des images défilant à trois fois la vitesse normale, « altérées par un problème technique », pour expliquer, devant la presse, pourquoi, en avril 1999, un train, apparu trop rapidement sur un pont près de Grdelicka Klisura en Serbie, n'avait pu être évité par un missile : 14 morts.

■ Le 11^e régiment d'artillerie de marine s'est doté d'un pare-feu naturel pour éviter la propagation des incendies lors des exercices de tir dans la lande d'Oué en Bretagne, où volette *Maculinea alcon*, papillon rarissime qui ne pond que sur les genêts.

■ Des élèves bénévoles de Fère-Champenoise, près d'Epernay, achèveront l'œuvre de la tempête en démolissant leur collège de type « Pailleron », semi-préfabriqué de sinistre mémoire.

■ Cinq rats d'égout conditionnés pour dormir le jour, réveillés en sursaut, ont péri d'émotion, au moment où, dans la matinée du 26 décembre, la tempête a ouvert avec fracas les fenêtres à l'exposition « Les rats » au Musée zoologique de Strasbourg.

■ La douane autrichienne a saisi, mercredi 5 janvier, 31,5 kilos de viande de rat fumé à l'aéroport de Vienne dans les bagages d'un Nigérian.

■ La soprano **Judith Schmid**, qui, dans *Boris Godounov*, tenait le rôle de la cafetière, s'est brûlée, mercredi 5 janvier, sur la scène de l'Opéra de Zurich, en faisant rôtir des saucisses sur un réchaud à gaz.

Christian Colombani

Il y a cent ans naissaient les « Cahiers de la quinzaine »

La revue créée par Charles Péguy en 1900 a pris fin en 1914, l'année même de la mort de son fondateur. Elle avait pour ambition de préparer « la révolution sociale ». « L'Amitié Charles-Péguy » continue d'entretenir sa mémoire

TOUTES LES GRANDES aventures ne sont pas forcément individuelles. Ainsi celle qui débuta le 5 janvier 1900 avec le premier numéro des *Cahiers de la quinzaine*, rue des Fossés-Saint-Jacques d'abord (chez les frères Tharaud), puis continua à la célèbre enseigne de la rue de la Sorbonne. Ce cahier inaugural est tiré à 1 300 exemplaires. Jusqu'en juillet 1914, 229 numéros vont paraître.

Bien sûr, à lui seul, le nom de Charles Péguy – alors âgé de vingt-sept ans – est apte à représenter et à signifier cette grande aventure politique et spirituelle, politique *parce que* spirituelle ; pour Péguy, elle de-

viendra explicitement chrétienne quelques années plus tard. Mais celui qui allait bientôt assumer le rôle de gérant des *Cahiers* – et ce mot de « gérant » souligne mieux que tout autre la non-propriété et le caractère collectif de l'entreprise – n'était pas seul.

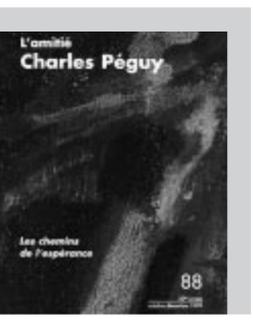
Il y a d'abord les amis, les proches, comme Jules Isaac ou Charles-Lucas de Peslouan ; puis les personnalités comme Bernard Lazare et Alexandre Millerand. Mais il y a surtout les lecteurs, auprès desquels, explique Péguy, « nos Cahiers font de l'enseignement supérieur. Que nous réussissions plus ou moins, il appartient à l'événement

DANS LA PRESSE

L'CI
Pierre Luc Séguillon
■ En se portant hier au secours du paritarisme, Jacques Chirac avait un objectif évident : labourer de nouveau ce champ social qui lui a permis, en 1995, de battre un Edouard Balladur confit dans une popularité trompeuse et dont il espère qu'il lui permettra, en 2002, de prendre à revers un Lionel Jospin leurré par des sondages avantageux. Mais, par-delà le calcul tactique, le chef de l'Etat a très justement stigmatisé la paralysie des relations sociales dans notre pays et opportunément contribué à sa possible guérison (...). Il est urgent de refonder les relations sociales dans notre pays et de redonner sens à un paritarisme qui ne soit plus l'habillage formel de décisions

prises en réalité par l'Etat. En prenant au mot le Medef, qui dit vouloir ce renouveau, en lui suggérant de ne pas commettre l'irréparable par un départ précipité des organismes sociaux, en proposant d'inscrire dans la Constitution le moment venu un paritarisme restauré, Jacques Chirac rend un vrai service au dialogue social.

LA TRIBUNE
Philippe Mudry
■ Quoi de neuf ? L'Etat. L'Etat dans ses missions et dans ses moyens. L'Etat dont la réforme reste toujours à faire. A la faveur de la tempête et de la marée noire, qui permettent à des millions de Français de juger le fonctionnement de la machine dans une situation d'urgence touchant à une de ses tâches cardinales, la sécurité des citoyens, le sujet est



ment de le dire ». Il s'agit de préparer « la révolution sociale ». Donner à lire et apprendre à lire sont un même geste. Au cours des années, les adresses aux abonnés, dont le nombre atteindra 1 400, se multiplient. Cette volonté communautaire, ce désir de former une « colonie » en révolte contre tous les renoncements, n'est pas du tout un désir de consensus, de regroupement autour d'un homme ou d'une idée, fût-elle révolutionnaire. « *La vie même requiert la liberté ; une revue est vivante que si elle mécontente chaque fois un tiers de ses abonnés* », écrit Péguy en 1913, repoussant avec

une infatigable énergie le « *commun abaissement fondé sur un incessant échange de concessions mutuelles* ». Pour Péguy, deux événements ont servi de catalyseur : la crise « *redoutable* », « *décisive* », de l'affaire Dreyfus et l'unité du mouvement socialiste, décrétée à trop bon compte au congrès de décembre 1899. Dès les premières pages, un fictif et ironique « provincial » – Péguy lui-même – réagit. Il pose ses exigences de citoyen dans une lettre adressée au responsable de la publication : « *Une obligation de droit, perpétuelle, qui ne subit aucune exception, qui ne peut grandir ou diminuer...* » s'impose – et ce sont ces mots célèbres « *dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, dire bêtement la vérité bête, ennuyusement la vérité ennuyeuse, tristement la vérité triste* ». Péguy tiendra à ce programme, jusque dans ses excès.

Sur la fondation des *Cahiers* et leur genèse politique et intellectuelle, on lira, dans le dernier numéro d'*Esprit* (janvier, 91 francs), l'intéressante table ronde entre Benoît Chantre, Robert Burac, Paul Thibaud et Daniel Lindenberg. Pour les lecteurs de Péguy, qui ne devraient jamais être au bout de leur peine et de leurs questions, rappelons l'existence de l'excellente revue de *L'Amitié Charles-Péguy*, qui en est à sa 22^e année. Longtemps animée par Jean Bastaire – qui s'approprie à publier un *Péguy contre Pétain* (éd. Salvator) –, elle est à présent dirigée par Françoise Gerbod. Le n° 88 est consacré aux « Chemins de l'espérance » (12, rue Notre-Dame-des-Champs, 75006 Paris).

Patrick Kéchichian

www.radiophare.net

Face à la marée noire, un vaste réseau informel d'information et de mobilisation



que celles diffusées par la préfecture maritime. »
Le site peut ainsi afficher une carte du littoral atlantique mise à jour au fur et à mesure de l'arrivée des informations, permettant de suivre en temps réel la progression des nappes de pétrole. Au passage, cette mobilisation citoyenne bous-

culé un peu les élus locaux, habitués à être les destinataires privilégiés de l'information.
Radio-Phare organise également des débats publics où les victimes de l'*Erika* retrouvent celles de l'*Amoco-Cadiz*, ainsi que des fonctionnaires, des experts et des élus. Les internautes peuvent poser des questions, puis revenir pour lire les réponses et les comptes-rendus. Le site héberge déjà une dizaine de listes de discussion, dont l'une donne la parole aux internautes proposant des solutions techniques pour lutter contre les nappes de pétrole ou pour nettoyer les plages : « *Nous l'avons créé suite aux nombreux courriers disant : j'ai une idée, mais c'est sûrement ridicule... Ces derniers temps, on a vu les experts se moquer de ceux qui proposaient des solutions. Ils devraient pourtant faire preuve d'humilité car, vingt ans après l'Amoco-Cadiz, ils n'ont pas beaucoup progressé.* »
Le forum le plus animé est sans doute celui consacré à un éventuel boycott de TotalFina. Chaque internaute est invité à télécharger le texte d'appel au boycott pour le faire circuler sur Internet. On y trouve aussi un lien vers une page pirate détournant le site officiel de Total, avec en prime l'adresse électronique de son PDG.

Christophe Labbé et Olivia Recasens

SUR LA TOILE

CYBERCÂBLE
■ Lucas, association regroupant des clients du service d'accès Internet parisien Cybercâble (appartenant à la Lyonnaise Câble), a obtenu du tribunal de grande instance de Paris qu'un expert soit nommé pour déterminer si sa plainte est fondée (*Le Monde* du 28 octobre). En septembre 1999, Cybercâble avait divisé par quatre le débit maximal alloué à chaque abonné. Lucas estime qu'il s'agit d'une « *dégradation des performances de l'équipement* ». Pour couvrir les frais d'expertise lui incombant, l'association a lancé une collecte en ligne. De son côté, Cybercâble rappelle que la mesure de limitation vise à assurer une qualité de service constante et permet d'allouer de façon plus équitable la bande passante entre tous les utilisateurs.
paris.cybercable.fr
perso.cybercable.fr/tranbert

PIÈCES JAUNES
■ Pour accompagner le lancement de la onzième édition de l'opération « Pièces jaunes », qui permet de financer des projets dans les services de pédiatrie, la fondation Hôpitaux de Paris-Hôpitaux de France a ouvert un site Web informatif et ludique destiné aux enfants.
www.piecesjaunes.com

Abonnez-vous au Monde pour seulement 173F par mois

Bulletin à compléter et renvoyer accompagné de votre relevé d'identité bancaire ou postal à : **LE MONDE, Service Abonnements - 24, avenue du Général-Leclerc - 60646 Chantilly Cedex**

Oui, je souhaite recevoir *Le Monde* pour 173€ (26,37€) par mois par prélèvement automatique.

M. Mme Prénom : _____ Nom : _____

Adresse : _____

Code postal : _____ Localité : _____

Offre valable jusqu'au 31/12/2000 en France métropolitaine pour un abonnement postal. 001MQPA1

Autorisation de prélèvements	N° NATIONAL D'ÉMETTEUR N° 134031	ORGANISME CRÉANCIER : LE MONDE 21 bis, rue Claude-Bernard 75242 Paris Cedex 05
J'autorise l'établissement teneur de mon compte à effectuer sur ce dernier les prélèvements pour mon abonnement au journal <i>Le Monde</i> .	TITULAIRE DU COMPTE À DÉBITER	
Je resterais libre de suspendre provisoirement ou d'interrompre mon abonnement à tout moment.	Nom : _____	
Date : _____	Prénom : _____	
Signature : _____	N° : _____ rue _____	
	Code postal : _____ ville _____	
	NOM ET ADRESSE DE L'ÉTABLISSEMENT DU COMPTE À DÉBITER (votre banque, CCP ou Caisse d'épargne)	
	N° : _____ rue _____	
	Code postal : _____ ville _____	
IMPORTANT : merci de joindre un relevé d'identité bancaire ou postal, à votre autorisation. Il y en a un dans votre chéquier.	DÉSIGNATION DU COMPTE À DÉBITER	
	Code Etablissement	Code Guichet
	N° de compte	Clé RIB

Pour tout renseignement concernant le portage à domicile, le prélèvement automatique, les tarifs d'abonnement, etc. : **Téléphonez au 01.42.17.32.90 de 8h30 à 18h du lundi au vendredi.**

Pour un changement d'adresse ou une suspension vacances, un numéro exclusif : **0 803 022 021 (0,99€/min)**

Le Monde (USPS-009729) is published daily for \$ 892 per year *Le Monde* 21, bis, rue Claude-Bernard 75242 Paris Cedex 05, France, periodicis postage paid at Champlain N.Y. US, and additional mailing offices. POSTMASTER: Send address changes to IMS of N.Y. Box 15-18, Champlain N.Y. 12919-1518
Pour les abonnements souscrits aux USA : INTERNATIONAL MEDIA SERVICE, Inc. 3330 Pacific Avenue Suite 404 Virginia Beach VA 23451-2983 USA - Tél. : 800-428-30-03

Entre la poire et le fioul

par Alain Rollat

ON PEUT FAIRE le poirier, et même le retenir, sans marcher sur la tête. Les habitants de Mantilly (Orne) indiquent, en ce moment, la marche à suivre. Ils ne se lamentent pas devant leurs poiriers déracinés par la tempête. Ils ne les achètent pas à la tronçonneuse. Ils les ressuscitent ! Mais ressusciter un arbre réclame une extrême affection. Ne ressuscitent que les arbres qu'on aime à la folie. Quand un arbre est blessé à mort, il faut d'abord rester à son chevet, le rassurer, le cajoler, le caresser, lui murmurer des mots doux. Puis il faut badigeonner son écorce, cicatriser ses plaies, élaguer sa ramure, fortifier ses racines. Ce traitement exige parfois des semaines de soins. Mais c'est la condition *sine qua non* de la résurrection. La sève de tout arbre moribond a besoin de la protection de l'homme pour retrouver la force de rejaillir à l'appel du printemps.

Les gens de Mantilly ne sont pas des sorciers. Il n'y a rien d'irrationnel dans leur refus de la fatalité. Ils ressusciteront leurs poiriers comme ils ont ressuscité le tilleul légendaire qui trône au milieu de leurs vergers. Renversé par une autre tempête, en novembre 1987, ce majestueux tilleul semblait condamné au bûcher. Mais un enfant du pays, devenu paysagiste, a refusé cette fin que tout le monde jugeait inéluctable. Ce tilleul, il l'aimait trop pour accepter de le voir mourir sans essayer de le sauver. Alors il l'a ranimé, revivifié. Le traitement a duré quatre mois. Puis il l'a réenraciné de ses propres mains, à genoux dans la glaise. La nature a fait le reste. Et, l'autre soir, ce tilleul revenu d'entre les morts, bardé de cicatrices, a fait la nique à la tempête. Il a résisté à la fureur des vents.

Ce genre de miracle est possible quand il existe une harmonie charnelle entre la terre et les hommes qui la travaillent. Les scènes de télévision en provenance du port de La Turballe (Loire-Atlantique) donnaient, jeudi soir, le plus parfait des contre-exemples. On y voyait, tiré à quatre épingles, à l'écart des nappes de fioul, le « M. Propre » de TotalFina contempler en souriant une carte de la Côte d'Amour. « *Je connais bien cette côte*, expliquait-il, *parce que j'y ai beaucoup navigué.* » Ce monsieur confondait la carte et le territoire. Sa petite troupe, sur le quai, était à son image. Préposée au nettoyage, elle était momentanément condamnée au chômage technique pour cause de fioul trop visqueux. Elle faisait admirer ses beaux blousons rouges. On pouvait y lire : « *La propreté, c'est notre métier.* » Ces gentils faux bénévoles confondaient la chose et son slogan. De vraies poires !

GUIDE TÉLÉVISION

DÉBATS

21.00 Vivre la Chine... en France. **Forum Planète**

22.00 L'Espoir au bout du fil. **Forum Planète**

23.00 De l'opéra à l'opéra rock. **Forum Planète**

MAGAZINES

18.20 Nulle part ailleurs. Invités : Mélanie Thierry ; Marlène Jobert. **Canal + Arte**

20.50 Spécial sans aucun doute. Les sept péchés capitaux. Invité : Christophe Lambert. **TF 1**

21.00 Thalassa. Route collision. **France 3**

22.05 Faut pas rêver. Yakoutie : Une femme de la taiga ; France : Les deux jours de Montcuq ; Macédoine : Le lac d'Ohrid. Invitée : Hélène Grimaud. **France 3**

22.50 Bouillon de culture. En Australie. Invités : Chris Cody ; Robert Dessaix ; Djon Mundine ; Marion Potts ; Margaret Sankey ; Nathan Waks. **France 2**

DOCUMENTAIRES

20.13 Mémoire du jazz. [3/4]. **Muzzik**

20.30 Welfare, l'aide sociale. [1/2]. **Planète**

20.45 Les Celtes. [1/6]. L'homme aux chaussures d'or. **Histoire**

Le Monde TELEVISION

FRANCE 2

20.45 Football : Auxerre-Monaco
Après la trêve hivernale, reprise de la compétition avec les seizièmes de finale de la Coupe de la Ligue, qualificative pour une coupe d'Europe. Présenté en direct du stade de l'Abbé-Deschamps, à Auxerre, par Pierre Sled, accompagné du consultant Jean-Marc Ferreri, le match oppose deux des équipes les plus spectaculaires du moment, celle d'Auxerre et celle de Monaco. Une belle affiche !

21.35 Chercheurs d'orchidées. **Odysée**

21.45 La Guerre de Corée. [1/4]. Les Nations unies humiliées (juin-septembre 1950). **Histoire**

21.55 Nuit Sinatra. Frank Sinatra, crooner de légende [1-5/5]. **Ciné Classics**

21.55 Bob Marley & The Wailers. Caribbean Nights. **Canal Jimmy**

22.05 Grand format. L'Obsession de Julia. **Arte**

22.05 Hutans. L'éléphant géant de la jungle. **Odysée**

22.10 Etre chinois aujourd'hui. **Planète**

22.35 Retour à Plozevet. **Odysée**

23.55 Voyage d'enfer à Edgewood. **Planète**

SPORTS EN DIRECT

20.00 Handball. Match amical. France - Islande. **Eurosport**

20.45 Football. Coupe de la Ligue (16^e de finale) : Auxerre - Monaco. **France 2**

1.15 Voile. Coupe de l'America. Eliminatoires des Challengers. Coupe Louis-Vuitton. **Paris Première**

DANSE

21.00 Le Cabaret latin. Ballet. Chorégraphie de Karine Saporta. Musique de Guy Cascalés. **Mezzo**

MUSIQUE

20.00 Bach. La Passacaille en ut mineur. Enregistré en 1969. Avec Karl Richter, orgue. **Mezzo**

21.00 Marcia Sweet 99. Elvin Jones. **Muzzik**

22.30 Marcia Sweet 99. Ray Barretto. **Muzzik**

22.40 Otello. Opéra de Verdi. Enregistré en 1992. Par l'Orchestre et le Chœur du Royal Opera House, dir. sir Georg Solti. **Paris Première**

23.00 Bach. Concertos brandebourgeois n° 1 à 6. Par le Concertus Musicus de Vienne, dir. Nikolaus Harnoncourt. **Mezzo**

23.25 The Doors. Enregistré en 1968. **Canal Jimmy**

TÉLÉFILMS

20.45 Marie, Nonna, la Vierge et moi. Francis Renaud. **Arte**

20.45 Le Féiau. Mick Garris [3/4]. **Série Club**

22.50 La Part de l'ombre. Philippe Venault. **Festival**

COURTS MÉTRAGES

23.45 Festival Laurel et Hardy. La Bataille du siècle (muet) ; V'là la flotte (muet) ; Œil pour œil (Muet) ; Aïdons-nous ! **Arte**

SÉRIES

20.45 First Wave. Borne 262. **13^{ème} RUE**

22.15 Le Dammé. Slayer (v.o.). **Série Club**

23.00 St Elsewhere. Episode pilote. Une journée ordinaire. **Téva**

0.40 High Incident. On repart à zéro. Fusillade (v.o.). **13^{ème} RUE**

VENDREDI 7 JANVIER

FILMS

15.15 The Late George Apley ■■ Joseph L. Mankiewicz. Avec Ronald Colman, Peggy Cummins (Etats-Unis, 1947, N., v.o., 95 min). **Ciné Classics**

15.50 Lacenaire ■■ Francis Girod (France, 1990, 125 min). **Ciné Cinémas 1**

16.00 2001, l'odyssée de l'espace ■■ Stanley Kubrick (Etats-Unis, 1968, 135 min). **Histoire**

16.10 Péril en la demeure ■■ Michel Deville (France, 1984, 100 min) O. **Cinétoile**

16.30 Le Cygne et la Princesse 2 ■■ Richard Rich (Etats-Unis, 1997, 70 min) O. **Cinéstar 1**

16.50 Assurance sur la mort ■■ Billy Wilder (Etats-Unis, 1943, N., 110 min). **Ciné Classics**

21.00 Leaving Las Vegas ■■ Mike Figgis (Etats-Unis, 1995, 115 min) O. **Cinéstar 1**

21.00 Cléopâtre ■■ Joseph Mankiewicz (Etats-Unis, 1963, v.o., 235 min). **Ciné Cinémas 3**

21.05 Dernières heures à Denver ■■ Gary Feder (Etats-Unis, 1995, 110 min). **Cinéfaz**

22.50 On a volé la Joconde ■■ Michel Deville (France - Italie, 1966, 100 min). **Cinétoile**

23.30 L'Argent de poche ■■ François Truffaut (France, 1975, 110 min). **France 3**

23.45 La Bataille du siècle ■■ Clyde Bruckman et Leo McCarey (EU, muet, 1927, N., 10 min). **Arte**

23.55 V'là la flotte ■■ James Parrott (Etats-Unis, muet, 1928, N., 20 min). **Arte**

0.15 Œil pour œil ■■ James Wesley Horne (Etats-Unis, muet, 1929, N., 20 min). **Arte**

0.30 Les Aventures de Pinocchio ■■ Luigi Comencini (Italie - France - Allemagne, 1972, 135 min) O. **Canal +**



COLLECTION CHRISTOPHE L.

PROGRAMMES

TÉLÉVISION

TF 1

18.30 Exclusif.

19.05 Le Bigdil.

19.55 L'Air d'en rire.

19.57 Clic et net.

20.00 Journal, Météo.

20.50 Spécial sans aucun doute. Les sept péchés capitaux.

23.10 Stars et Joyaux.

0.15 Les Coups d'humour.

FRANCE 2

17.55 Friends.

18.20 Nash Bridges.

19.15 Qui est qui ?

19.50 Un gars, une fille.

20.00 Journal, Météo.

20.45 Football. Auxerre - Monaco.

22.40 Bouche à oreille.

22.50 Bouillon de culture. En Australie.

0.15 Journal, Météo.

0.35 Dakar. Le Bivouac.

1.25 Le Père Noël est mort. Court métrage. Pascal Bonnelle.

FRANCE 3

18.13 Comment ça va aujourd'hui ?

18.20 Question pour un champion.

18.48 Un livre, un jour.

18.50 Le 19-20 de l'information, Météo.

20.05 Fa si la.

20.35 Tout le sport.

20.38 Le Journal du Dakar.

21.00 Thalassa. A la fortune du pot.

22.05 Faut pas rêver. Yakoutie : Une femme de la taiga. France : Les deux jours de Montcuq. Macédoine : Le lac d'Ohrid.

23.05 Météo, Soir 3.

23.25 Ciné week-end. **23.30** L'Argent de poche ■■ Film. François Truffaut.

CANAL +

► En clair jusqu'à 21.00

18.20 Nulle part ailleurs.

20.30 Allons au cinéma ce week-end.

21.00 Dark City ■■ Film. Alex Proyas. O.

22.35 Les Couloirs du temps, les visiteurs 2 Film. Jean-Marie Poiré. O.

0.30 Les Aventures de Pinocchio ■■ Film. Luigi Comencini. O.

ARTE

19.00 Tracks.

19.45 Arte info, Météo.

20.15 L'Artiste écossais Douglas Gordon.

20.45 Marie, Nonna, la Vierge et moi. Téléfilm. Francis Renaud.

22.05 Grand format. L'Obsession de Julia.

23.45 Laurel et Hardy. La Bataille du siècle ■■ Clyde Bruckman et Leo McCarey. **23.55** V'là la flotte ■■ James Parrott. **0.15** Œil pour œil ■■ James Wesley Horne. **0.35** Aïdons-nous ! ■■ James Parrott (v.o.).

1.00 Le Dessous des cartes. Canal de Panama.

M 6

18.30 Sliders, les mondes parallèles.

19.20 Susan 1 La coqueluche de l'équipe.

19.54 Le Six Minutes, Météo.

20.10 Une nounou d'enfer.

20.40 Décrochages info. Politiquement rock.

20.50 Rapt aux Caraïbes. Téléfilm. Sigi Rothemann.

22.35 X-Files : l'intégrale. Teliko. O. La meute. O.

0.20 Cracker. Meurtre dans l'oubli O.

RADIO

FRANCE-CULTURE

20.30 Black and Blue.

21.30 Fiction.

22.10 Multipistes.

22.30 Surpris par la nuit.

0.00 Du jour au lendemain.

FRANCE-MUSIQUES

20.05 Concert. Par l'Orchestre philharmonique de Radio France, dir. Marek Janowski : *Symphonie* n° 8, de Bruckner.

22.30 Alla breve.

22.45 Jazz-Club.

RADIO CLASSIQUE

20.15 Les Soirées. Œuvres de Dvorak. **20.40** Grands moments du Festival de Jérusalem 1999. Œuvres de Schubert, Mendelssohn, Wolf, Dohnanyi.

22.40 Alfred. Opéra d'Arne. Par le Philharmonia Baroque Choir and Orchestra, dir. Nicholas McGegan.

CINÉ CINÉMA 3

21.00 Cléopâtre ■■ Pour reprendre le trône d'Egypte, Cléopâtre séduit Jules César, le conquérant romain. Après l'assassinat de César, Marc Antoine devient l'amant de Cléopâtre. Plus qu'un film à grand spectacle, cette superproduction historique très coûteuse est une méditation sur la politique et le pouvoir. Même très surfaite, cette œuvre de Mankiewicz est à voir pour le couple Taylor-Burton. En v.o.

SAMEDI 8 JANVIER

FILMS

13.10 Shadows ■■ John Cassavetes (EU, 1960, N., v.o., 85 min). **Cinétoile**

13.20 The Late George Apley ■■ Joseph L. Mankiewicz (EU, 1947, N., v.o., 100 min). **Ciné Classics**

16.35 Pain, amour et fantaisie ■■ Luigi Comencini (Italie, 1953, N., v.o., 90 min). **Ciné Classics**

20.45 Itinéraire d'un enfant gâté ■■ Claude Lelouch (Fr. - All., 1988, 120 min). **RTBF 1**

21.35 La Relève ■■ Clint Eastwood (Etats-Unis, 1990, 115 min) O. **TSR**



COLLECTION CHRISTOPHE L.

TÉLÉFILMS

18.55 La Vie de Marianne. Benoit Jacquot [2/2]. **Ciné Cinémas**

19.50 Les Sorcières d'Halloween. Duwayne Dunham. **Disney Channel**

20.30 La Dame aux camélias. Jean-Claude Brialy. **Ciné Cinémas**

20.50 Les Grandes Marées. Jean Sagols [1 et 2/8]. **Téva**

22.15 Miséricorde. Jean Baudin [1 et 2/2]. **Festival**

22.25 La Méprise. Jud Taylor [1/2]. **TMC**

22.40 Alibi mortel. Hartmut Griesmayr. **Arte**

23.10 Hollywood Night. Jeux défendus. Lawrence L. Simeone. O. **TF 1**

SÉRIES

19.50 The PJ's. Les Stubbs. A Hero Ain't Nothing But a Super (v.o.). **Série Club**

19.50 Serpico. Meurtre en sous-sol. **13^{ème} RUE**

20.00 Ally McBeal. Sex, Lies and Politics (v.o.). **Téva**

20.05 Mister Fowler, brigadier chef. Pompier bon œil. **France 3**

20.15 Black Adder. Espionnie à l'hôpital (v.o.). **Arte**

20.50 Le Caméléon. Les puissances au pouvoir. **M 6**

21.00 South Park. Ethenopien dans l'espace. O. **Canal +**

21.05 Chercheur d'héritiers. Un frère à tout prix. **France 3**

21.40 Buffy contre les vampires. Le zéro pointé. O. **M 6**

22.05 New York Police Blues. Trou noir. **Canal Jimmy**

22.15 New York District. Un moment de gloire. Coup de foudre. **13^{ème} RUE**

22.35 Profilier. Double personnalité. O. **M 6**

22.45 Homicide. Surveillance. **Série Club**

23.30 Oz. Histoire de famille (v.o.). **Série Club**

23.50 Alfred Hitchcock présente. Mort sur ordonnance. **13^{ème} RUE**

0.30 La Quatrième Dimension. Un univers à soi. **Série Club**



COLLECTION CHRISTOPHE L.

23.00 Assurance sur la mort ■■ Billy Wilder. Avec Fred McMurray, Barbara Stanwyck (Etats-Unis, 1943, N., v.o., 110 min). **Ciné Classics**

23.00 Le Décaméron ■■ Pier Paolo Pasolini. Avec Ninetto Davoli, Franco Citti (Fr. - It., 1971, 120 min). **Cinéfaz**

23.10 Boulevard du rhum ■■ Robert Enrico (France - Italie - Espagne, 1971, 120 min). **Cinétoile**

0.30 Albino Alligator ■■ Kevin Spacey (Etats-Unis, 1997, v.o., 95 min) O. **Ciné Cinémas 3**

0.50 L'Homme invisible ■■ James Whale (Etats-Unis, 1933, N., v.o., 75 min). **Ciné Classics**

0.55 Hélas pour moi ■■ Jean-Luc Godard (Fr. - Sui., 1992, 80 min). **Ciné Cinémas 2**

1.00 Dernières heures à Denver ■■ Gary Feder (Etats-Unis, 1995, 115 min). **Cinéfaz**

1.05 Bandits, bandits ■■ Terry Gilliam (Grande-Bretagne, 1981, 115 min). **Arte**

1.10 On a volé la Joconde ■■ Michel Deville (France - Italie, 1966, 100 min). **Cinétoile**

2.05 Sur la route de Nairobi ■■ Michael Radford (Grande-Bretagne, 1987, v.o., 100 min). **Ciné Cinémas 3**

2.50 1900 ■■ Bernardo Bertolucci (Italie, 1976, v.o., 300 min). **Cinétoile**

2.55 Moonraker ■■ Lewis Gilbert (Grande-Bretagne, 1978, v.o., 120 min). **Cinéfaz**

PROGRAMMES

TÉLÉVISION

TF 1

13.55 MacGyver.

14.50 Alerte à Malibu.

15.45 Un tandem de choc.

16.45 Dingue de toi.

17.10 Hercule.

18.05 Sous le soleil.

19.05 Beverly Hills.

20.00 Journal, Au nom du sport.

20.45 Météo.

20.50 Spécial Vidéo Gag.

23.10 Hollywood Night. Jeux défendus. Téléfilm. Lawrence L. Simeone. O.

0.50 TF 1 nuit, Météo.

FRANCE 2

13.50 et 16.15 Samedi sport.

14.00 Football. Coupe de la Ligue : Troyes - Bordeaux.

16.00 Tercé.

17.00 Rugby. Coupe d'Europe : Stade Français - Leicester.

18.55 Union libre.

19.55 et 20.45 Tirage du Loto.

20.00 Journal, Météo.

20.55 Tapis rouge à Jean-Marie Bigard.

23.20 Tout le monde en parle. **1.25** Journal, Météo.

1.50 Dakar : Le Bivouac.

FRANCE 3

14.35 Les Pieds sur l'herbe.

15.05 Destination pêche.

15.40 Couleur pays.

18.20 Questions pour un champion.

18.48 Un livre, un jour.

18.50 Le 19-20 de l'information, Météo.

20.05 Mister Fowler, brigadier chef.

20.40 Tout le sport.

20.43 Le Journal du Dakar.

21.05 Chercheur d'héritiers. Un frère à tout prix. Téléfilm. Olivier Langlois.

22.35 Strip-tease.

23.40 Météo, Soir 3.

0.05 Un siècle d'écrivains. Aldous Huxley.

0.50 Éteignez vos portables.

CANAL +

► En clair jusqu'à 14.05

13.30 C'est ouvert le samedi.

14.05 Football américain.

15.50 Rugby. Coupe d'Europe : Cardiff - Montferrand.

► En clair jusqu'à 20.40

17.30 Entre chien et chat.

17.35 Décode pas Bunny.

18.05 Samedi animation.

18.55 Flash infos.

19.05 T.V. +.

20.05 Les Simpson.

20.30 Le Journal du cinéma.

20.40 Samedi comédie. H ; South Park ; Seinfeld ; Spin City.

22.10 Jamiroquai. Live from the Tokyo Dome.

23.00 Total Recall 2070.

23.45 Surprises, Pin-up.

0.00 Le Journal du hard.

LA CINQUIÈME/ARTE

15.00 Le Journal de la santé.

15.30 Pi égale 3,14...

16.00 Le Cratère N'Gorongoro.

16.55 Gaïa. Histoire d'un marais en Floride.

17.25 Va savoir. Le bus des airs.

18.00 Dakтари.

18.55 C'est quoi la France ?

19.00 Histoire parallèle.

19.45 Arte info.

20.00 Le Dessous des cartes.

20.10 Météo.

20.15 Black Adder.

20.45 L'Aventure humaine. Sphinx : Carthage doit être détruite !

21.40 Metropolis.

22.40 Alibi mortel. Téléfilm. Hartmut Griesmayr.

0.10 Music Planet. Garth Brooks.

1.05 Bandits, bandits ■■ Film. Terry Gilliam.

M 6

15.05 Les Mystères de l'Ouest.

16.00 Mission impossible, 20 ans après.

16.55 Croc-Blanc.

17.15 Chapeau melon et bottes de cuir.

18.15 Amicalement vôtre.

19.10 Turbo, Warning.

19.54 Le Six Minutes, Météo.

20.05 Plus vite que la musique.

20.40 Vu à la télé. An 2000.

20.50 Le Caméléon. Les puissances au pouvoir.

21.40 Buffy contre les vampires. Le zéro pointé O.

22.35 Profilier. Double personnalité O.

23.25 Au-delà du réel, l'aventure continue. Le refus des autres.

0.20 Poltergeist, les aventuriers du surnaturel. La rançon O.

RADIO

FRANCE-CULTURE

20.00 Voie carrossable. Concert de DJ Vadim. Invité : Stéphane Ragobert.

20.50 Mauvais genres. Uchronie. Invités : Eric Henriot (L'Histoire revisitée) ; Emmanuel Carrère (Le Délit de Bering) ; Jean-Daniel Brèque ; Martin-Pierre Baudry.

22.05 Comédie-Française. Le Chant de la baleine, d'Yves Lebeau.

FRANCE-MUSIQUES

19.30 Tosca. Opéra de Puccini. Donné en direct du Metropolitan Opera de New York, par l'Orchestre du Metropolitan Opera de New York, dir. Daniel Oren, Carol Vaness (Tosca), Richard Leech (Cavaradossi), Juan Pons (Scarpia).

23.00 Le Bel Aujourd'hui. 50^e saison musicale de Royaumont.

RADIO CLASSIQUE

20.00 Les Soirées. Œuvres de Cherubini, Tartini, Viotti, Rodé, Pleyel, Weber, Spohr, Beethoven.

22.00 Da Capo. Rudolf Kempe, chef d'orchestre.

SIGNIFICATION DES SYMBOLES

Les codes du CSA

- O Tous publics
- Accord parental souhaitable
- Accord parental indispensable ou interdit aux moins de 12 ans
- Public adulte
- Interdit aux moins de 16 ans
- Interdit aux moins de 18 ans

Les cotes des films

- On peut voir
- A ne pas manquer
- Chef-d'œuvre ou classique

Les symboles spéciaux de Canal +

- DD Dernière diffusion
- ◆ Sous-titrage spécial pour les sourds et les malentendants

Le Monde TELEVISION

FRANCE 3

22.35 Strip-tease
Parmi les quatre reportages de ce deuxième numéro du magazine de Marco Lamensch et Jean Libon, *Du mental à revendire*, de Fabienne Dupont, ou comment refler une collection de livres juridiques ou des tire-bouchons électroniques à des gens qui n'en ont pas besoin, et *Joyeux Noël*, de Richard Olivier, qui offre un retour sur les fêtes de fin d'année dans une famille respectueuse des traditions.

CINÉ CLASSICS

23.00

Vers une relance des négociations de paix multilatérales sur le Proche-Orient

Le comité de suivi se réunira le 31 janvier à Moscou

NUL NE S'EN SOUVENAIT. Leurs travaux s'étaient étouffés au fil des ans, sans que les participants aient réussi à faire des progrès notables, mais nul n'avait non plus prononcé l'acte de décès. Il s'agit des négociations multilatérales de paix, qui auraient dû continuer parallèlement aux négociations bilatérales, mais qui n'ont jamais vraiment abouti, ne fût-ce qu'à cause des difficultés du principal volet du processus de paix, celui des pourparlers bilatéraux, et de l'absence de la Syrie et du Liban.

Igor Ivanov, le ministre russe des affaires étrangères a créé une certaine surprise, jeudi 6 janvier, en annonçant indirectement leur relance. M. Ivanov, dont le pays coparraine le processus de paix israélo-arabe – ce qu'on avait tendance à oublier, les Etats-Unis étant, de fait, les vrais parrains – a annoncé à Jérusalem, où il accompagnait le président sortant, Boris Eltsine, que Moscou allait convoquer une conférence sur le Proche-Orient au niveau ministériel. Il s'agit, a précisé ultérieurement le porte-parole du ministère israélien des affaires

étrangères, Daniel Saada, d'une réunion du comité de suivi – appelé aussi comité d'orientation (*steering comity*) – des négociations multilatérales de paix et elle se tiendra les 31 janvier et 1^{er} février à Moscou. La Russie et les Etats-Unis, a précisé le porte-parole, vont envoyer les invitations aux pays concernés avant la fin de la semaine.

QUESTIONS RÉGIONALES

C'est en janvier 1992, à Moscou, c'est-à-dire deux mois après la conférence de Madrid qui a mis en route le processus de paix, que ces pourparlers ont été engagés. Ils portent sur des questions régionales : l'eau, les réfugiés palestiniens, la coopération économique, l'environnement, le contrôle des armements. Outre les protagonistes du conflit israélo-arabe, ils regroupent des dizaines d'Etats participants, notamment les Etats-Unis, la Russie, l'Union européenne et plusieurs de ses Etats membres, le Japon, le Canada. L'idée sous-jacente était d'en faire à la fois un forum où les rappor-

tements éventuels favoriseraient les pourparlers bilatéraux et le lieu de déblaiement de terrains appelés à devenir des secteurs de coopération régionale une fois la paix instaurée.

D'ores et déjà, le département d'Etat a annoncé que la secrétaire d'Etat, Madeleine Albright, fera le déplacement de Moscou. Et à Shepherdstown, en Virginie occidentale, où se tiennent les négociations israélo-syriennes, un membre de la délégation syrienne a déclaré à l'AFP que Damas « n'est pas concerné par les négociations multilatérales ». « Notre position est inchangée. Aussi longtemps qu'il n'y aura pas de progrès dans les négociations bilatérales, nous ne participons pas aux multilatérales », a-t-il ajouté. Les pourparlers de Shepherdstown sont en panne sur le tracé des frontières, mais Moscou aurait néanmoins d'ores et déjà informé les Israéliens d'un début de frémissement de la position syrienne, rapporte notre correspondant à Jérusalem, Georges Marion.

Dès le lancement du processus de paix, Damas – et dans son sil-

lage Beyrouth – ont lié leur participation aux pourparlers multilatéraux à d'éventuels progrès dans les négociations bilatérales. Celles-ci n'ayant guère avancé, du moins officiellement, les Syriens et les Libanais n'ont jamais pris part aux différents forums des multilatérales. Le projet de relancer ces dernières traduit un certain optimisme des coparrains du processus de paix quant à la possibilité d'aboutir sur les volets bilatéraux israélo-syrien, israélo-libanais et israélo-palestinien. D'autant que certaines questions débattues au niveau multilatéral sont au cœur des débats bilatéraux, dont ils constituent parfois les morceaux de résistance : c'est le cas notamment des problèmes de l'eau et des réfugiés.

A Shepherdstown, les pourparlers israélo-syriens avancent toutefois à pas de fourmi, malgré les efforts personnels du président Bill Clinton. Ils devaient marquer une pause, vendredi, pour le sabbat et la fin du ramadan.

Mouna Naim
(avec AFP et Reuters.)

Une perquisition a eu lieu au siège de l'association d'assurance-vie AFER

L'ASSOCIATION FRANÇAISE d'épargne et de retraite (AFER), association d'assurance-vie, se retrouve au centre d'une bourrasque financière et judiciaire. Une perquisition a été menée, jeudi 6 janvier, à son siège parisien, sur commission rogatoire du juge Philippe Courroye, révèle *Le Figaro* du 7 janvier. Aucune mise en examen ni placement en garde à vue n'ont été prononcés, mais ce nouveau rebondissement a provoqué un vif émoi dans les milieux professionnels et chez les adhérents.

Cette action fait suite à la plainte, déposée en 1998 par un courtier et plusieurs adhérents pour « abus de confiance, tromperie, blanchiment ». Ils accusent notamment les dirigeants de l'AFER d'avoir détourné 750 millions de francs. La justice enquête sur l'origine de ce montant, qui aurait, selon *Le Figaro*, été injecté dans plusieurs sociétés écrans, dont un cabinet d'avocats.

Créée en 1976 avec pour but de défendre les intérêts des épargnants face aux assureurs, l'AFER gèrait à la fin 1999 150 milliards de francs et comptait 515 000 adh-

rents. Elle se félicite d'avoir gagné 20 000 adhérents en 1999. La grogne des courtiers qui distribuent les contrats d'épargne de l'AFER est ancienne : Gérard Athias, président de l'association, et André Le Saux, secrétaire trésorier, avaient été vivement interpellés lors de l'assemblée générale en avril 1998 par une dizaine d'entre eux, qui avaient mis en cause leurs méthodes et les avaient accusé d'enrichissement personnel. La foudre avait été provoquée par l'annonce, quelques mois auparavant, par les dirigeants de l'Association, qu'ils avaient acheté, à titre personnel, 25 % de la société d'épargne viagère (SEV), société qui gère les fonds de l'AFER, 75 % étant détenus par Abeille Vie (filiale de Commercial General Union).

Interrogés vendredi matin, les dirigeants de l'AFER et la compagnie d'assurance Commercial Union rejettent en bloc ces accusations. MM. Athias et Le Saux ont déposé une plainte fin novembre pour « dénonciation calomnieuse ».

Pascale Santi

Sondages très positifs pour M. Jospin

LES DEUX PREMIERS SONDAGES du début d'année sont très encourageants pour le premier ministre. Selon la Sofres (enquête réalisée du 27 au 30 décembre auprès d'un échantillon national de 1 000 personnes pour *Le Figaro magazine* du 8 janvier), 64 % des personnes interrogées font confiance à M. Jospin (en hausse de 2 points en un mois), contre 34 % qui portent sur lui un jugement négatif. Le chef de l'Etat, pour sa part, recueille 53 % de confiance (+ 2 points), contre 44 % d'avis négatifs. Selon une autre enquête de CSA (réalisée les 4 et 5 janvier auprès d'un échantillon de 1 000 personnes pour *Le Parisien* du 7 janvier), près de trois Français sur quatre apprécient le bilan du premier ministre (8 % le jugent très positif et 64 % assez positif). Le chef du gouvernement est notamment crédité de son action en faveur de la protection sociale et de l'emploi. En outre, 80 % des sondés jugent Lionel Jospin compétent, 79 % courageux, 74 % sympathique et 72 % honnête ; 62 % estiment qu'il « pourrait faire un bon président de la République ».

Criminel nazi présumé, Konrad Kalejs a quitté Londres pour l'Australie

LONDRES. Konrad Kalejs, criminel de guerre nazi présumé, a quitté, jeudi 6 janvier, la Grande-Bretagne pour l'Australie, avant même la mise en application d'un arrêté d'expulsion du gouvernement britannique. Agé de quatre-vingt-six ans et d'origine lettone, Konrad Kalejs est soupçonné par le Centre Simon Wiesenthal à Jérusalem d'avoir contribué pendant la seconde guerre mondiale au massacre de trente mille juifs, Tziganes et communistes en Lettonie.

Les pressions s'étaient multipliées sur le gouvernement britannique, ces derniers jours, pour qu'il arrête Konrad Kalejs, mais le ministère de l'intérieur a justifié son arrêté d'expulsion par « l'absence de preuves suffisantes ». Il a par ailleurs affirmé ne pas avoir le pouvoir d'arrêter M. Kalejs en l'absence d'un mandat d'arrêt ou d'une demande d'extradition émanant d'un pays étranger. – (AFP)

Audit : PricewaterhouseCoopers sous les feux de la justice américaine

LE PREMIER GROUPE mondial d'audit est ébranlé. Jeudi 6 janvier, un rapport, commandé par la Securities and exchange commission (SEC), le gendarme boursier américain, a révélé que PricewaterhouseCoopers violait systématiquement les règles d'indépendance imposées à la profession. Selon le rapport, repris par le *Financial Times* et le *Wall Street Journal* du 7 janvier, deux mille sept cents associés et salariés de la société d'audit détiendraient des actions dans des groupes dont ils sont chargés par ailleurs, d'auditer les comptes. Parmi eux, il se trouverait six des onze associés qui ont la responsabilité de superviser le programme d'indépendance de PricewaterhouseCoopers.

Pour éviter tout conflit d'intérêt et tout délit d'initié, il est interdit aux membres des cabinets d'audit de détenir des actions de leurs clients. Dans une lettre, la direction de la société d'audit a reconnu que le rapport était « embarrassant » et pourrait amener ses clients et ses salariés à s'interroger. L'enquête de la SEC pourrait être étendue à toute la profession.

DÉPÊCHES

■ **ALLEMAGNE :** le marchand d'armes germano-canadien Karlheinz Schreiber, homme-clé du scandale des fonds occultes à la CDU (Union chrétienne-démocrate), réclame la somme de 1 million de marks qu'il a versée à ce parti, dans un entretien au quotidien *Handelsblatt* du vendredi 7 janvier. Cette somme était destinée à la CDU, et non « à des personnes particulières ». Mais « l'argent n'est jamais arrivé jusqu'au parti », ajoute-t-il. – (AFP).

■ **LIBAN :** les forces de l'ordre ont poursuivi, jeudi 6 janvier, la traque dans les milieux islamistes sunnites dans le nord du Liban, arrêtant cinq responsables à Tripoli et capturant six rebelles. Les prévenus font partie d'une association islamique de bienfaisance dissoute, *el-Hidiya wal Ihsan* (Croyance et Bienfaisance) d'obédience wahhabite, une tendance dure de l'Islam. Une source dans les milieux islamiques à Tripoli avait auparavant indiqué que sept personnes avaient été arrêtées. – (AFP)



Mise à prix 1 franc le 03/01 à midi.



CLAMBDDO

Tout s'achète, c'est une question de prix.

www.aucland.fr
les enchères sur le net

Clôture des enchères le 12/01/00 à midi.
*Demi-pension et vol aller/retour pour Nice inclus.

Le Monde DES LIVRES

LITTERATURE ● ESSAIS

VENDREDI 7 JANVIER 2000



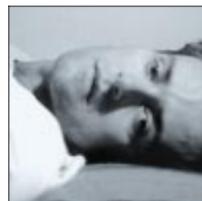
EMMANUEL CARRÈRE
Le Feuilletton de Pierre Lepape
page II



YVES BICHET
page III



MOURIR EST-CE BIEN UTILE ?
La Chronique
de Roger-Pol Droit
page V



HERVÉ GUIBERT
page VI

L'AN MIL
Bogue, cataclysmes, éclipse :
le passage à l'an 2000 a
réveillé des fantômes
d'Apocalypse. L'actualité
de l'édition rétablit quelques
leçons moins fantaisistes
page VII



LE MONDE DES POCHE
16 pages

Louise Michel en toutes lettres

On a beaucoup écrit sur Louise Michel (1830-1905), communarde déportée en Nouvelle-Calédonie, anarchiste au grand cœur et au courage indomptable. Rarement femme fut autant vénérée et haïe de son vivant et par la postérité. « Grande Citoyenne », « amante du Devoir », « drapeau sans tache » pour les uns, elle est pour d'autres une furie criminelle, une dangereuse « pétroleuse », à laquelle un de ses ennemis anonymes écrit le 1^{er} juillet 1890 : « Je voudrais vous voir attachée à un poteau et vous faire souffrir, mais j'espère bien qu'on vous fera pire que la torture car cela m'est odieux de vous entendre dire que tout le monde peut être heureux. »

Louise Michel elle-même a beaucoup écrit et construit son personnage dans ses Mémoires et ses souvenirs de la Commune (1). Mais il manquait un travail érudit rendu difficile par la dispersion des archives, notamment la vaste correspondance. Ce matériau – l'intégralité des lettres écrites et une partie des lettres reçues – est aujourd'hui

offert par Xavière Gauthier, spécialiste de l'écriture féminine, fondatrice en 1976 de la revue féministe *Sorcières*. Après dix ans d'un patient travail dans divers centres d'archives, le déchiffrement d'une écriture minuscule et changeante, l'identification des signataires, la confrontation de ces lettres avec d'autres écrits, et la mise en œuvre d'un appareil critique fort utile. Dans une longue introduction, Xavière Gauthier explique avec clarté les difficultés de l'entreprise et ses choix méthodologiques. Elle exprime

Françoise Thébaud

aussi, avec pudeur, l'émotion ressentie à la lecture de ces lettres qui permettent de redécouvrir Louise Michel. La statue de révolutionnaire n'en est pas déboulonnée, mais la femme apparaît moins monolithique.

Ces lettres sont d'abord des lettres de combat politique. Républicaine hostile à l'Empire, « communarde » parce que la Commune agit « pour le bonheur du peuple », l'institutrice Louise Michel prend les armes, secourt les blessés, organise ravitailllement et travail contre ouvriers et asiles religieux. La Commune vaincue, elle se constitue

prisonnière pour libérer sa mère arrêtée à sa place et refuse toute faveur, comme elle le fera toute sa vie malgré la répression – treize ans de sa vie en prison ou déportation, sans compter les années d'exil à Londres : « Je suis de celles qu'on tue, non de celles qu'on salit. » A l'encontre de règlements draconiens, elle écrit de ses prisons et sur le bateau qui l'emmène en Nouvelle-Calédonie, elle « aime ce désert » malgré la dureté du quotidien. Au jeune déporté Henri Bauer qu'elle couve d'affection maternelle jusqu'à lui tricoter des chaussettes, elle écrit le 3 août 1876 : « Je n'imite personne, n'obéis à personne et ne subis ni influence de mes amis ni celle des indifférents. » De retour en France après l'amnistie générale, Louise Michel est jusqu'à sa mort une propagandiste infatigable de « la république sociale », médiatisée et surveillée, sollicitée de toutes parts pour des tournées de conférences, en contact avec les principaux leaders du mouvement ouvrier. Orgueilleuse et intransigente toujours, curieuse du monde et pédagogue optimiste souvent, généreuse aussi pour les hommes et les animaux qui souffrent. Exemple

vénéral en France et à l'étranger, on

Intime et familiale tout autant que politique, la correspondance rassemblée par Xavière Gauthier permet d'appréhender la personnalité de cette « dévote de la révolution »

quémande auprès d'elle argent ou travail, alors qu'elle ne peut vivre de sa plume, aidée par Henri Rochefort.

La correspondance de Louise Michel plonge ainsi le lecteur dans l'effervescence du mouvement ouvrier composite de la fin du XIX^e siècle (blanquistes, allemands, broussistes, guesdistes, anarchistes), comme elle fait toucher du doigt la misère des milieux populaires. Mais elle apparaît souvent tout autant sentimentale que politique, soutenue par un style épique qui manie, comme le Victor Hugo des *Châtiments*, l'imprécation et l'hyperbole, marquée par quelques idées-forces qui n'évoluent guère après la Commune : le choix de l'anarchie parce que « le pouvoir stérilise les meilleurs », la tentation de l'assassinat politique, la volonté « d'ensevelir le Vieux Monde », l'amour du peuple et la croyance au progrès soutenu par l'instruction. Le monde de Louise Michel, profondément marquée par le massacre de milliers de communards, est fait de bourreaux, de traîtres et de martyrs et le visage de la révolution, comme celui de « la sociale » – la seule vraie république –, restent bien imprécis.

Intime et familiale tout autant que politique, la correspondance de Louise Michel permet aussi de mieux comprendre sa personnalité. « Elevée en liberté avec les hironnelles », amoureuse romantique de la nature, « âme ardente » éprise d'absolu et fascinée par la mort, Louise Michel commence à vingt ans une correspondance avec Victor Hugo, « bon et grand comme Dieu ». Elle lui envoie des poèmes et des opéras enflammés et lui avoue le secret de sa naissance : fille illégitime de la servante Marianne Michel et de Laurent Demahis, ou peut-être de son père, le châtelain qui l'élève et qu'elle appelle grand-père. « Dévote de la révolution », Louise Michel a profondément aimé deux êtres au monde, Théophile Ferré (peut-être son cousin) et sa mère. La correspondance avec le jeune dirigeant de la Commune, condamné à mort et « tué comme un chien enragé » le 28 novembre 1871 malgré ses multiples tentatives pour le sauver, est poignante de retenue et de stoïcisme. La correspondance avec Marianne Michel, analphabète, tendre, grondeuse et prêchant la soumission à Dieu, témoigne d'une tension doulou-

reuse entre l'amour filial et l'engagement politique. Prisonnière, Louise Michel accable de reproches et de conseils amies et bonnes qui veillent sur celle dont la mort en 1885 est « un malheur irréparable ». Elle leur recommande aussi ses chats qui prennent une place immense dans sa vie. Auteure prolifique, elle apparaît bien souvent brouillonne et querelleuse avec les éditeurs, comme elle peut être exigeante et insupportable parfois avec ses amis.

Etre d'exception, Louise Michel n'est pas tendre non plus avec les femmes dont « la légèreté est grande de même que leur faiblesse ». Membre en 1869 de l'Association pour le droit des femmes, sa vie témoigne de son refus de l'inégalité des sexes. Mais elle ne semble pas avoir de contact plus tard avec les organisations féministes que le mouvement ouvrier qualifié de bourgeoises, pas plus qu'elle n'est concernée par l'affaire Dreyfus.

Il y a ainsi de nombreuses lectures possibles de la correspondance de Louise Michel, document de première main pour une histoire de son temps, mais aussi écrit stéréotypé qui informe sur « les usages de la lettre au XIX^e siècle » (2). Soucieux aujourd'hui de redonner place aux acteurs singuliers, tentés par l'écriture biographique et la publication de correspondances, les historiens (3) suivront sans doute moins facile-

ment Xavière Gauthier dans *La Vierge rouge*, réécriture d'une biographie plus ancienne qui intègre les apports des lettres (4). L'auteur donne à l'ensemble « la forme romanesque » qui mêle, sans aucune note de référence, le « je » de mémoires fictives et le « elle » qui met en scène l'héroïne. On peut douter que « seul le roman (puisse) rendre l'incroyable vérité de la vie de Louise Michel » mais, fruit d'une longue complicité avec tous ses écrits, il lui redonne effectivement « toute l'aura qu'elle mérite ».

- (1) Ont été récemment réédités : *Mémoires* (Editions Sulliver, 1997) et *La Commune, histoire et souvenirs* (La Découverte, 1999)
- (2) C'est le sous-titre d'un ouvrage dirigé par Roger Chartier (Fayard, 1991)
- (3) Dernière en date : *Sand-Barbès, correspondance d'une amitié républicaine (1848-1870)*, préface et notes de Michelle Perrot (éd. Le Capucin, 32700 Lectoure)
- (4) *La Vierge rouge, biographie de Louise Michel*, (Les Editions de Paris, 314 p., 130 F [19,81€]).

JE VOUS ÉCRIS DE MA NUIT
Correspondance générale-1850-1904, de Louise Michel. Edition établie et présentée par Xavière Gauthier, Les Editions de Paris, 798 p., 245 F (37,35 €).



INTERNATIONAL INSTITUUT VOOR SOCIALE GESCHIEDENIS AMSTERDAM

magazine littéraire

N° 383 - Janvier 2000

DOSSIER

NIETZSCHE contre le nihilisme

Pourquoi lire Nietzsche aujourd'hui ?
12 artistes et philosophes répondent

LES LIVRES DU MOIS

Emmanuel Carrère. Andrzej Kusniewicz.
Jean Malaurie. Rimbaud. Breton.

GRAND ENTRETIEN : **Jean-Pierre Vernant**

Chez votre marchand de journaux : 32 F

Le Magazine littéraire sur Internet : www.magazine-litteraire.com

OFFRE SPÉCIALE

6 numéros : 132 F

Cochez sur la liste ci-après les numéros que vous choisissez

- | | | |
|---|---|--|
| <input type="checkbox"/> Italo Calvino | <input type="checkbox"/> Rainer Maria Rilke | <input type="checkbox"/> Marx |
| <input type="checkbox"/> Virginia Woolf | <input type="checkbox"/> Guy de Maupassant | <input type="checkbox"/> Michel Foucault |
| <input type="checkbox"/> Albert Camus | <input type="checkbox"/> Lévi-Strauss | <input type="checkbox"/> Ernst Jünger |
| <input type="checkbox"/> Marguerite Duras | <input type="checkbox"/> Jean Genet | <input type="checkbox"/> Cioran |
| <input type="checkbox"/> Jean Starobinski | <input type="checkbox"/> Roland Barthes | <input type="checkbox"/> Schopenhauer |
| <input type="checkbox"/> Marguerite Yourcenar | <input type="checkbox"/> Jacques Lacan | <input type="checkbox"/> Jean Giono |
| <input type="checkbox"/> Sadé | <input type="checkbox"/> Georges Perec | <input type="checkbox"/> Vladimir Jankélévitch |
| <input type="checkbox"/> Witold Gombrowicz | <input type="checkbox"/> Caline, le Voyage | <input type="checkbox"/> Les Excluis |
| <input type="checkbox"/> Fernando Pessoa | <input type="checkbox"/> Hermann Hesse | <input type="checkbox"/> Ionesco |
| <input type="checkbox"/> George Sand | <input type="checkbox"/> Rabelais | <input type="checkbox"/> Hannah Arendt |
| <input type="checkbox"/> Joseph Conrad | <input type="checkbox"/> L'existentialisme | <input type="checkbox"/> F. Scott Fitzgerald |
| <input type="checkbox"/> Tchekhov | <input type="checkbox"/> Paul Verlaine | <input type="checkbox"/> Descartes |
| <input type="checkbox"/> Michel Leiris | <input type="checkbox"/> Aragon | <input type="checkbox"/> Oscar Wilde |
| <input type="checkbox"/> André Gide | <input type="checkbox"/> La Haïne | <input type="checkbox"/> La Planète polar |

Nom :

Adresse :

Règlement joint par chèque bancaire ou postal

magazine littéraire

40, rue des Saints-Pères, 75007 Paris - Tél. : 01.45.44.14.51 - Fax : 01.45.48.86.36

MCM



Hors d'atteinte ?

L'ADVERSAIRE
d'Emmanuel Carrère.
POL, 224 p., 110 F (16,76 €).

L'*Adversaire* n'est pas un roman. Ni un document, ni un essai, ni un fragment d'autobiographie. C'est le livre dans lequel Emmanuel Carrère a mis le meilleur de tous ses autres livres, comme s'il n'avait écrit jusqu'à présent que pour en arriver enfin là : à ce point de rencontre de l'écriture avec lui-même.

Du talent, tout le monde savait qu'il en avait. Depuis *L'Amie du jaguar*, paru il y a déjà seize ans, on attendait chacun de ses romans, certain de tenir là un des meilleurs écrivains de sa génération (1). Une belle écriture limpide et nette qui vous entraînaient au fond du gouffre comme on va en promenade ; une observation aiguë, presque sociologique, de la vie quotidienne et des liens rassurants de l'appartenance sociale que venait brusquement troubler et trouer l'irruption des passions, des pulsions et des angoisses. Comme si la vieille couche de civilisation et de raison, méticuleusement entretenue depuis des siècles, n'était en fin de compte qu'une mince, fragile et illusoire pellicule qu'un rien suffit à faire craquer. Un rien : une moustache qu'on rase, la bille d'une roulette, une nuit mauve, un rêve d'enfance. Quand les chaînes de la raison et de l'habitude cèdent, revient ce personnage que notre modernité imagine d'une autre époque : le diable, lequel nous bouffe corps et âme.

Tout cela, Carrère l'écrivait remarquablement bien ; dans des histoires si précisément menées qu'elles vous glaçaient le sang. J'ai connu des lecteurs que les dernières pages de *La Moustache* rendaient littéralement malades (2). Et qui les relisaient pourtant, ce qui en dit long sur le plaisir. Mais l'efficacité narrative de l'écrivain, son aptitude à nous faire entrevoir les abîmes de l'âme se payaient parfois d'un manque, d'une absence : Carrère se tenait prudemment à l'écart de la machine infernale qu'il avait concoctée. Comme si seuls son imagination et son art d'écrire étaient de la partie. Comme s'il avait peur de tomber lui-même dans les crevasses qu'il ouvrait pour nous, il se protégeait.

Cette fois, il n'est plus le spectateur de ses phrases et de ses récits. Il a franchi le miroir. Pour briser la glace, sans doute fallait-il, comme dans l'essai sur Philip K. Dick, qu'il abandonne le détour de la fiction (3). C'est un fait-divers qui a provoqué l'écriture de *L'Adversaire*. Le samedi 9 janvier 1993, dans le pays de Gex, à la frontière suisse, un homme de quarante ans, Jean-Claude Romand, a tué sa femme, ses deux jeunes enfants, puis est allé assassiner son père et sa mère avant d'avaliser quelques cachets périmés pour faire croire à un suicide et de mettre le feu à sa maison. Romand menait la vie paisible et bourgeoise d'un médecin, haut fonctionnaire à l'Organisation mondiale de la santé de Genève. Une rapide enquête de la gendarmerie a révélé qu'il n'avait jamais appartenu à ce

Le 9 janvier 1993, Jean-Claude Romand tue sa femme, ses enfants et ses parents avant d'avaliser des comprimés pour faire croire à un suicide. Emmanuel Carrère s'est immergé dans cette histoire pour comprendre quelles forces obscures en mouvaient les engrenages. Il s'est mis en danger. Son livre ressort brûlant de cette immersion

organisme ; mieux : qu'il n'avait jamais été médecin. Il n'a jamais été rien, que ses mensonges. Pendant dix-huit ans, Romand est parvenu à imposer sa vie de fiction à sa famille, à ses parents, à son entourage.

De Stendhal à Dostoïevski et de Gide à Mauriac, les affaires criminelles ont fasciné les romanciers. Le crime et la sainteté sont les deux portes qui donnent accès aux régions les plus extrêmes de l'âme, à ses territoires les plus mystérieux. Il y a une vérité de l'homme et de ses mesures qu'on ne saurait atteindre sans s'aventurer dans ces zones abominables ou merveilleuses. Carrère ne s'est pas contenté de pénétrer sur le territoire de Romand pour y lever la carte des enfers comme on levait autrefois la carte du Tendre : gouffre du mensonge, torrent de l'escroquerie, océan de l'anéantissement, marais de l'imposture, abîme de l'amour de soi. Malgré sa répulsion – ou à cause d'elle –, il s'est jeté dans cette histoire. Il a assisté au procès de Romand, il lui a écrit, il l'a rencontré, il a interrogé ceux qui avaient été les témoins leurrés de son apparence d'existence, il a mis ses pas dans ceux de l'assassin, a contemplé ses paysages, partagé le vide

de ses errances. Il n'a pas seulement, comme Truman Capote dans *De sang-froid*, reconstitué la machinerie des crimes, il a voulu comprendre quelles forces obscures en mouvaient les engrenages. Il s'est mis en danger. Son livre ressort brûlant de cette immersion.

La criminologie et les sciences et techniques rationnelles qu'elle utilise tendent à construire, tant bien que mal, une explication logique – pathologique – du comportement monstrueux. C'est rassurant pour l'esprit. Un tel est devenu assassin parce que tel événement, survenu au cours de son enfance par exemple, a déréglé ou faussé sa mécanique vitale. La nôtre tourne rond, dormons en paix. Mais Romand était un gamin comme les autres, élevé de façon rigide sans doute, craignant un peu trop ses parents et leur stricte morale pour leur avouer ses fautes minuscules. Mais rien que de l'ordinaire : un bon élève, appliqué, peu communicatif, maladroit, plutôt mou et gras, pas très à l'aise avec les filles. Et puis, alors qu'il a vingt et un ans et qu'il est étudiant débutant en médecine, il est victime de ce qu'il est devenu d'appeler, faute de mieux, un petit coup de déprime. Au lieu de se rendre à son examen, il reste couché. Une vésicule ; une petite tache qu'un coup de torchon suffirait à effacer.

Au lieu de ça, Romand agrandit la tache. Il ne dit rien à personne de son examen manqué ; il commence à faire comme si. Comme s'il avait été reçu, comme s'il poursuivait normalement sa carrière d'étudiant puis de médecin. Plus il s'enfonce dans l'imposture plus les chemins du retour se ferment. Il se marie, il a des enfants ; pour nourrir sa famille et tenir le rang social de sa situation imaginaire, il se lance dans des escroqueries dont il sait bien qu'elles se termineront nécessairement en catastrophes. Il lui faut sans cesse inventer, fabuler, tromper, voler. Pendant dix-huit ans, jusqu'au moment où son énorme architecture d'imposture est sur le point de s'effondrer. Alors il supprime ceux à qui il ne supporte pas de devoir dire la vérité.

La tache, le trou noir l'ont avalé. Elle a envahi son être tout entier. Romand n'a pas une double vie. Lorsqu'il quitte sa famille le matin pour se rendre pré-

Polémique autour de « L'Adversaire »

La journaliste Catherine Erhel attaque le romancier Emmanuel Carrère et son éditeur pour diffamation

Catherine Erhel et Emmanuel Carrère se sont croisés lors du procès de Jean-Claude Romand, cet homme qui a massacré sa famille pour qu'elle ne découvre pas sa vie d'imposture. Elle venait de quitter *Libération* et couvrait le procès pour *Infonie*, tandis que le romancier en faisait la chronique pour *Le Nouvel Observateur* tout en préparant un livre sur l'affaire. Après plusieurs tentatives, Emmanuel Carrère publie ce livre douloureux, *L'Adversaire* (lire ci-dessus), tandis que France 2 diffuse le 23 janvier un documentaire cosigné par Catherine Erhel – avec Gilles Cayatte – sur l'affaire Romand : *Le Roman d'un menteur*. A l'autome, elle invite Emmanuel Carrère à une projection, il lui envoie son livre, en lui précisant qu'il y parle d'elle.

Elle reçoit l'ouvrage à la mi-décembre et lit page 199 : « *J'ai dîné avec un groupe de journalistes parmi lesquels une ancienne de Libération appelée Catherine Erhel, que le témoignage de Marie-France avait rendu folle de rage. Elle ne trouvait pas son angélisme seulement ridicule, mais irresponsable, carrément criminel. Romand, développait-elle, était une ordure et de la pire espèce: veule et sentimental comme son poème. Cela dit la peine de mort n'existant plus, il allait vivre, passer vingt ou trente ans en prison et on était bien obligé, pour cette raison, de se poser la question de son devenir psychique.* » Elle critique les « *grenouilles de bénitier* » qui « *lui apportent sur un plateau un nouveau rôle à tenir, celui du grand pêcheur qui expie en récitant des chapelets* ». « *Pour ce genre de crétiens, poursuit Emmanuel Carrère, Catherine n'aurait pas été hostile au rétablissement de la peine capitale, et elle ne s'est pas gênée pour me dire*

tendument à son travail, il ne fait rien, il n'est plus rien ; privé des témoins de ses mensonges, il se dissout. Ne parlant à personne, ne pouvant exercer sur personne le pouvoir magique des mots à inventer une réalité, il est vide. Il ne reprend forme que dans le cocon familial, dans le réseau des relations sociales, dans ces lieux où le mensonge du verbe permet de fabriquer de l'identité : « *Un mensonge, normalement, sert à recouvrir une vérité, quelque chose de honteux peut-être mais de réel. Le sien ne recouvrirait rien. Sous le faux docteur Romand il n'y avait pas de vrai Jean-Claude Romand.* »

Romand est-il un diable ou un damné ? Est-il l'agent de sa tragédie où la moins innocente de ses victimes ? Le personnage fait évidemment horreur, et Carrère ne cherche pas à cacher sa répulsion. Romand est l'adversaire. A plusieurs reprises, l'écrivain a même décidé d'abandonner l'écriture de son livre, tant cette expérience des ténèbres lui semblait proche du sacrilège. Mais ce meurtrier enfermé dans ses faibles est aussi celui à qui Carrère écrit en l'appellant « *Cher Jean-Claude Romand* », un homme qui s'est désormais glissé dans le rôle d'un prisonnier modèle sur la voie de la rédemption mystique. Une autre imposture ou une tremblante lueur de vérité, enfin ? Personne ne peut en décider et savoir si Romand a une chance, un jour, « *d'accéder à quelque chose qui ne soit pas un mensonge* ». Personne n'a de réponse : « *J'ai pensé qu'écrire cette histoire ne pouvait être qu'un crime ou une prière.* »

L'Adversaire est un livre profondément chrétien. Même si leurs écritures souvent se situent aux antipodes, on songe à Bernanos en lisant Carrère. On y sent la main griffue du démon, du Malin, du trompeur ; le vertige de l'indécidable, la pauvreté de la raison face à la massivité du mystère, la présence physique du néant, du noir d'encre menaçant à tout moment d'engloutir l'existence. Une révolte et une acceptation.

L'écriture redouble ces terreurs et ces douloureux consentements. Qu'est-ce qu'un écrivain sinon celui qui, dans la solitude, sans témoin, invente des histoires, tisse des vies imaginaires en parallèle avec la sienne, tente de faire croire à ses fictions et repousse dans les contrées de l'imaginaire ce trou noir qu'il pressent en lui, sa propre nuit. Le mystère de l'écriture, chez Emmanuel Carrère, se résout dans un acte de foi : « *Autrement, je ne pourrais affronter une histoire aussi terrible que la vôtre. Pour regarder en face, sans complaisance morbide, la nuit où vous avez été, où vous êtes encore plongé, il faut croire qu'il existe une lumière dans laquelle tout ce qui a été, même l'excès du malheur et du mal, nous deviendra intelligible.* »

Et puisque l'on parle de signes, comment oublier que le noir héros de l'histoire se nomme « Romand » et que sa terrible aventure se déroule près de Ferney, sur les anciennes terres de Voltaire ?

- (1) *L'Amie du jaguar*, Flammarion, 1983.
- (2) *La Moustache*. POL, 1986.
- (3) *Je suis vivant et vous êtes mort* : Philip K. Dick, Seuil, 1993.

En route vers une réalité utopique

Ancrée dans la modernité et dans l'histoire de l'humanité, la réflexion de Jacques Attali vise à présenter la fraternité comme une utopie laïque

FRATERNITÉS
Une nouvelle utopie
de Jacques Attali.
Fayard, 234 p., 95 F (14,48 €)

Dans un monde aux idéologies vacillantes, les utopies ont été mises entre parenthèses. Le triomphe du capitalisme et de l'économie de marché a comme anesthésié les imaginations, vidé l'espace du rêve. L'effondrement du communisme nous a pris de court, et nous laisse orphelins de l'autre (système) qui avait la fonction éminente de nous renvoyer une image rassurante de nous-même. La compétitivité, la seule idéologie qui subsiste, est terrifiante : comment, en permanence, être le meilleur, le plus moderne, le plus intelligent, le plus riche, etc. ? Nous voilà pris au piège d'un concours sans fin, confronté à chaque instant à nos limites, nos insuffisances, et enjointés à les dépasser. Il nous faut inventer de nouvelles utopies pour redevenir acteur de notre propre destin. C'est ce que nous propose Jacques Attali, dans son nouveau livre *Fraternités*, qu'il faut lire non seulement pour redonner vigueur à notre imagination, mais pour mieux comprendre le temps présent.

Les prodigieux développements de la science, assistée du marché – ou peut-être faudrait-il dire l'inverse –, laissent entrevoir la possibilité de changements que seuls les auteurs de science-fiction avaient osé décrire : la fin des pénuries agricoles, le peuplement de régions désertiques, la mutation de l'humanité sur les plans physique et éthique... Le développement plus lointain des nanotechnologies rend enfin probable la fin de la rareté.

Mais les tendances présentes font douter que de telles potentialités soient mises au service des hommes. Le revenu moyen des pays les plus riches est aujourd'hui

72 fois supérieur à celui des plus pauvres, alors qu'il ne l'était que trois fois au début du XIX^e siècle. La mondialisation risque de conduire à la domination durable du marché sur la démocratie, à l'explosion de la pauvreté, à la violence et à la guerre. Jacques Attali ne croit pas à la fin de l'histoire. Et qui pourrait croire à cette fable ? Il m'a toujours semblé que l'équilibre entre marché et démocratie était des plus fragiles. Rares sont les hommes d'Etat qui ne prétextent de la mondialisation pour justifier de leur impuissance face aux souffrances de la société : « on a tout essayé... » On ne peut donc se satisfaire du monde tel qu'il est et tel qu'il va : « *Le nomade ne se*

Jean-Paul Fitoussi

met pas en marche s'il n'a pas une terre promise à laquelle rêver », écrit Jacques Attali.

L'auteur montre de façon très convaincante l'ardente obligation de l'Utopie, et ce que l'histoire du monde doit aux discours utopiques. Parce qu'il reprend à son compte l'affirmation d'André Gide selon laquelle tout grand progrès de l'humanité est dû à de l'utopie réalisée, sa conception diffère de l'« utopie réaliste » d'Edgar Morin : pour Jacques Attali, c'est la réalité qui doit devenir utopique et non l'inverse. Il propose une taxinomie regroupant en quatre grandes catégories les utopies possibles telles qu'elles sont apparues dans l'histoire – éternité, libertés, égalités, fraternités – et en décrit la genèse, l'évolution et le probable avenir. Les trois premières sont contradictoires, chacune ne pouvant être construite que sur les décombres d'une autre : l'éternité aux dépens des libertés ; les libertés aux dépens de l'égalité et inversement. La première est une utopie religieuse, les deux autres sont laïques. Mais ne pourrait-on penser que, dans l'émergence du souci écologique et de la solidarité entre générations,

s'exprime un désir d'éternité ? Lorsque les hommes accordent au bien-être des générations futures la même pondération qu'à leur propre bien-être, ils se conduisent comme s'ils devaient vivre éternellement.

C'est l'idéologie de la fraternité qui apparaît à Jacques Attali comme une idée neuve. La fraternité est une catégorie morale très éloignée de l'ordre spontané. Ce n'est pas l'amour qui caractérise la relation entre frères dans les mythes fondateurs, mais plutôt la haine : « *La fraternité est un but de civilisation, pas un état de nature.* » Pourquoi les gens ne prendraient-ils pas plaisir au bonheur des autres ? Et n'existe-t-il pas déjà des indices annonciateurs d'une telle utopie ?

Jacques Attali aurait pu citer Amartya Sen, dont le concept de fou rationnel aurait servi son propos. Ce fou est d'abord rationnel au sens de l'agent rationnel du libéralisme de marché, puisqu'il cherche à maximiser son bien-être. Sa folie provient de ce que l'augmentation du bien-être des autres accroît le sien propre. Calculateur mais altruiste, cette juxtaposition de termes apparemment contradictoires suffit à dérégler la pendule de la théorie libérale des marchés. C'est cet individu qui peuple l'utopie que décrit Jacques Attali, et il faut bien reconnaître que son épaisseur est plus conforme à l'idée que nous nous formons des autres lorsque nous ne sommes pas nous-mêmes en position de grande fragilité. Entre l'individu purement égoïste et celui animé d'un certain altruisme, lequel est le plus concret ?

Le grand mérite de Jacques Attali est de venir nous rappeler le devoir d'utopie : c'est au moment où l'on pense la fin de l'histoire qu'une nouvelle histoire commence, au moment où l'égoïsme semble régner sans partage que de nouvelles utopies surgissent.

gens à qui j'ai envoyé l'ouvrage avec une certaine appréhension, mais pas à elle, car j'avais été frappé par la lucidité de son discours. » « *Le texte a été lu par un avocat, qui n'a fait aucune remarque sur ce passage* », explique Paul Otchakovsky-Laurens – récemment condamné pour diffamation pour le roman de Mathieu Lindon *Le Procès de Jean-Marie Le Pen* –, que les propos attribués à Catherine Erhel n'ont pas du tout été perçus négativement par les lecteurs.

Son personnage dans le livre – elle ne le conteste pas – plaide que Romand doit être confronté au réel pour « *prendre vraiment conscience de ce qu'il avait fait* ». Elle porte dans le livre la principale critique au projet d'Emmanuel Carrère : « *Il doit être ravi, non, que tu fasses un livre sur lui ? C'est de ça qu'il a rêvé toute sa vie.* »

Ces arguments n'ont pas convaincu l'intéressée. L'audience de l'assignation à jour fixe est fixée au 21 février, au tribunal de grande instance de Paris. D'ici là, le livre, qui bénéficie d'un excellent accueil critique et d'une importante promotion, aura fait une bonne partie de sa carrière en librairie.

Alain Salles

sur cédérom

L'encyclopédie de

DIDEROT

et d'ALEMBERT

librairies et FNAC

690 F

www.dictionnaires-france.com
04 75 90 25 30

elle ne se gêne pas pour me dire

Ce qu'on dit des hommes...

Pour son deuxième roman, Yves Bichet, qui a rassemblé par ailleurs des proses et des poèmes, transpose les mythes dans une fable moderne singulière

LE NOCHER
d'Yves Bichet.
Fayard, 292 p., 120 F (18,29 €)

CLÉMENCE
d'Yves Bichet.
Ed. Le Temps qu'il fait,
100 p., 89 F (13,57 €)

Qu'a-t-il fait, le Nocher, pour attirer à lui tant de catastrophes, pour semer, partout où il passe, le vent ? Et surtout pour récolter toutes les tempêtes ? Et d'abord, qui est-il et d'où vient-il ? Qu'il résiste ou non à l'avouer, chaque homme appartient à sa lignée et au lieu de ses origines. Pour Giulio Ferratti et pour les besoins de ce singulier roman, cette règle commune ressemble à un destin, et même à une fatalité. Une fatalité qu'Yves Bichet a peinte de couleurs violentes et contrastées, avec beaucoup de noir pour souligner les zones obscures.

Au sud de l'Italie, près de Naples, les Anciens avaient identifié le lac d'Averne comme la porte des Enfers. Virgile y faisait voyager Enée qui respirait sur ses rives des émanations sulfureuses. C'est là que le héros cueillit, sur les conseils de la sibylle de Cumès, le rameau d'or demandé en offrande par Proserpine. Quant aux nochers, « ce sont les bateliers de ce lieu, les anciens passeurs. Ils sont là, sur le lac d'Averne, depuis la nuit des temps, tous issus de la même famille, la famille Ferratti. » Le mythe fut longtemps assez puissant pour que l'histoire des hommes s'y plie et qu'elle le prolonge. « Autrefois (...), les événements trouvaient leur place dans le creuset du volcan des morts, et y tenaient un rôle. Les jours étaient plus faciles. Il n'y avait pas de ville humide, pas d'illuminations, surtout par cette lune glaciale qui force les souvenirs. »

Mais un jour, il n'y a guère de



ERIC CONDOMINAS

temps, cette puissance ne s'exerça plus. Un jour, « les temps modernes investirent d'un coup le cratère ». A la place des mythes fondateurs et des figures qui étaient encore aptes à les représenter, s'imposèrent d'autres visages, plus actuels. Ainsi, on construisit, aux abords du lac, un lamentable « love-parking », « voie de garage pour amoureux pressés », où l'érotisme et la prostitution abdiquaient tout caractère sacré. « Les nobles rives sont accaparées par le bon peuple de Naples qui s'envoie en l'air à toute vitesse. (...) Voilà ce que découvre dorénavant les pèlerins, les touristes, les poètes... »

Giulio Ferratti, le dernier nocher, est à la frontière des deux univers,

des deux époques. Artisan-couvreur de l'autre côté des Alpes, au Sonnant où commence le roman, il a quitté le lac, pour un motif qui ne sera expliqué qu'à la fin du livre. C'est un homme au comportement curieux, sauvage, qui met au jour, par sa seule présence, le secret des êtres. Hélène-Proserpine, dont Giulio est amoureux, représente l'alternance entre les deux mondes. « Lui ne déviait pas d'un pouce. Il disait ce qu'il avait à dire. Il vivait dans son monde étrange. On le devinait fragile et cassant, terriblement intègre. Tout ce qu'on dit des hommes et qu'ils ne sont jamais. »

Autour de ce personnage et de ses mystères – de mort, d'amour et

d'innocence –, Yves Bichet, dans ce deuxième roman (1), va étendre, développer, faire galoper une narration étrange et forte, agencée savamment mais pliant quelquefois sous la charge de richesses que l'auteur n'a pas toujours su bien ménager et répartir. Une foule de personnages gravitent autour du Nocher ; ils participent à l'action tout en assumant des fonctions symboliques transposées de la mythologie. Le mouvement de la roue de feu où Zeus attacha Ixion pour un tourment perpétuel est le signe explicite, le modèle du récit. Son contenu est semblable à la boîte de Pandora, recelant « ce qui, avec une belle apparence, peut causer bien des maux ».

Comme dans son précédent roman, Yves Bichet se livre à une belle méditation sur la place, réduite, relative, soumise à un ordre supérieur, de l'homme et des animaux – ici, un chien et un perroquet à l'accent vaudois – au cœur des grands cycles et des espaces naturels. Le recours insistant à la mythologie grecque et latine, le caractère crypté des épisodes n'a pas d'autre sens. Le reste, tout le noir de l'histoire, est l'affaire de l'insconscience et de la méchanceté des hommes. Avec les réserves qui s'imposent, il faut saluer ce roman foisonnant.

« Je suis maçon et écrivain », déclare Yves Bichet dans le recueil de proses et de poèmes – deux livres (2) ont déjà témoigné de ses qualités éminentes dans ce domaine – qui paraissait il y a quelques mois sous le titre de *Clémence*. Il permettra de mieux faire connaissance avec un maçon dont on souhaite qu'il ne cesse pas d'être écrivain.

Patrick Kéchichian

(1) *La Part animale* (Gallimard, « Le Monde des livres » du 22 avril 1994).
(2) *Citelle* (Cheyne éditeur, 1989) et *Le Rêve de Marie* (Le Temps qu'il fait, 1997).

Aux détours d'une vie

A partir d'un étonnant trio, François Vallejo construit un récit où l'étrangeté se lie à la fantaisie

PIROUETTES DANS LES TÉNÈBRES
de François Vallejo.
Viviane Hamy, 256 p.,
119 F (18,14 €).
(En librairie le 10 janvier.)

Il n'est pas toujours facile de définir un roman. Pour ce deuxième de François Vallejo, il suffit de reprendre le titre. *Pirouettes*. Pour le choréographe, un tour que l'on fait sur soi-même ; pour la métaphore, un changement d'opinions ou une façon légère de se débarrasser d'une explication délicate. Dans cette étrange histoire, moins extravagante qu'il n'y paraît, les changements de direction et les découvertes qu'ils impliquent ne manquent pas.

Quant aux ténèbres, on y reste jusqu'aux dernières pages d'un récit qui a cette qualité d'être à la fois surprenant, déroutant et clair, avec pour pivot un narrateur qui n'en sait guère plus que le lecteur et se découvre en même temps que lui.

Il s'appelle Paul. Ce prénom, il l'a rejeté depuis le jour où, « prononcé rageusement », il fut le dernier mot de son père tombant d'une échelle. Une chute dont Paul est peut-être involontairement responsable. Peu après, c'est la mère qui disparaît. Recueilli par un ami du couple, le docteur Delafosse, l'enfant lui confie son inquiétude : la longueur de ses bras lui semble anormale. Comme on évoque alors, en plaisanterie, un singe aux bras démesurés, il en trouve le nom plaisant. Désormais, il sera Gibbon. Delafosse, célibataire original, est un ancien soixante-huitard, maoïste ou trotskiste au passé mystérieux, qui, avec son camarade Charles Victor, a « lutté pour des bouddhas, des momies qui ne nous ressemblaient pas, que nous aurions haïs, si nous avions eu à les connaître person-

nellement, qui nous auraient fait fusiller au premier matin ».

En mourant, Delafosse n'oublie pas Gibbon. Il lui remet une lettre pour son ami Victor, qui prendra soin de lui. Psychiatre qui dirige une clinique, Victor a une passion, les meubles anciens. Il en acquiert, les répare, les vend. Les bras forts et particuliers de Gibbon en font un livreur apprécié. L'adolescent grandit. Jeune homme, dans l'atelier de Victor, il rencontre Tatiana. Des bras d'une grande finesse, un visage défiguré par une enflure disgracieuse. Ses parents la rêvaient peintre, danseuse, violoniste, dans la lignée des artistes maudits. Elle n'est qu'une « monomaniacque des manèges », chevaux de bois et autos tamponneuses, comme Victor est un « monomaniacque des ventes aux enchères ». Se forme alors un trio, Gibbon-Victor-Tatiana, source de désirs et de haïmes. Cependant, Gibbon est toujours curieux de la lettre de Delafosse dont il ne sait rien. Un soir d'ivresse du trio, Victor la lui fait lire, et, pour Gibbon, c'est sa conception de la vie qui en est bouleversée.

A s'en tenir à cette trame de l'histoire, on peut penser avoir là un roman fantastique situé dans un univers aussi étrange qu'irréel, avec des personnages que nous ne pouvons rattacher à rien de raisonnable et plus ou moins marqués de disgrâces physiques. Or aucune des situations qu'ils sont amenés à vivre n'est différente de la banalité des jours, qu'il s'agisse d'une lettre qui remet en question la philosophie matérialiste d'un personnage, des aléas d'un amour fou ou des conséquences d'une mort : « Mon prénom s'est envolé dans la bouche de mon père, mon nom a disparu avec lui. » De là, l'intérêt et l'attrait d'une histoire dont les thèmes vont bien plus loin que la fantaisie du sujet, et c'est le meilleur moyen de leur donner intensité.

Pierre-Robert Leclercq

L'énergie anarchiste et l'apôtre de la République

GEORGES & LOUISE
Le Vendéen et l'Anarchiste,
de Michel Ragon.
Albin Michel, 240 p., 98 F
(14,94 €).

Secrétaire et disciple de Vallès, le journaliste Séverine composa durant la Grande Guerre un dialogue imaginaire entre Louise Michel, l'irréductible rebelle qui incarna jusqu'à sa mort en 1905 le rêve brisé de la Commune et l'idéal anarchiste, et Georges Clemenceau, républicain farouche et redoutable polémiste que la victoire de 1918 n'a pas encore installé dans le panthéon national. Le rapprochement peut paraître incongru entre la passionaria et le politicien. Michel Ragon le reprend cependant pour dévoiler en un portrait croisé, elliptique mais suggestif, la profonde sympathie qui unit plus de trente ans deux idéalistes aux réputations sulfureuses.

Lorsque l'institutrice des enfants déshérités de Montmartre vient réclamer le secours du maire du 18^e arrondissement, elle rencontre un médecin attentif qui use de son dispensaire avec une générosité qui les rapproche, avant que l'idéal social et l'ardeur militante ne les lient. L'anticléricalisme du notable vendéen la surprend ; l'antiparlementarisme et le rejet de plus en plus affirmé de toute forme d'autorité de l'énergie anarchiste aurait dû le faire fuir. Rien n'y fit. Compagnon fidèle des heures sombres de la Commune, Clemenceau assiste la déportée de Nouvelle-Calédonie, combat pour l'amnistie générale qu'elle peut seule accepter, soutient sans faille la « Vierge rouge ». Loin de toute tentation romanesque, ce récit sobre et très vivant d'une amitié moins improbable qu'il n'y paraît est un bel hommage à deux engagements dont les rêves parfois se confondent.

Ph.-J. C.

Larbaud le magnifique

Deuxième volume du Journal intégral d'un érudit délicat, voyageur sensuel à la curiosité insatiable

VALBOIS BERG-OP-ZOOM MONTAGNE SAINTE-GENEVIÈVE,
Journal 1934-1935,
de Valéry Larbaud.
Edition établie et annotée
par Claire Paulhan
et Patrick Fréchet.
Ed. du Limon-éd. Claire Paulhan
(85, rue de Reuilly, 75012 Paris)
320 p., 200 F (30,48 €).

Quand, après un passage dans un « vieux collège, plus cosmopolite qu'une exposition universelle », et des études en Sorbonne, on hérite, à vingt ans, d'une fortune venue de la source thermale Saint-Yorre exploitée par son père, on peut échapper aux grandes écoles, « au beau mariage à Saint-Philippe du Roule », vivre en dilettante désœuvré. On peut aussi compléter sa culture en découvrant l'Europe, traduire Coleridge, écrire *A. O. Barnabooth* – roman sous la forme du journal intime d'un millionnaire qui, pour fréquenter les hôtels de luxe, n'en est pas moins studieux et en quête d'une raison de vivre –, *Fermina Marquez* – chef-d'œuvre sur l'amour et l'adolescence, ou les nouvelles d'*Enfantines*, rencontrer Joyce et travailler à la version française d'*Ulysse*. Ainsi, sans être oisif, atteint-on la cinquantaine, âge auquel – ce n'est pas une règle générale – on peut porter un « regard pur d'adultère sur les belles filles de 20 à 30 ans », et poursuivre une œuvre dont on retiendra un titre qui est tout un programme, *Ce vice impuni, la lecture*.

Valéry Larbaud n'a pas seulement marqué la littérature par le roman et la critique littéraire. Il a aussi révélé aux lecteurs français qui, bien souvent ignoraient jusqu'à leur existence, des auteurs comme Samuel Butler, Conrad, Chesterton, Gomez de la Serna. Ses nombreux voyages ne retiraient rien à sa passion pour son Bourbonnais natal, ni pour « Paris-ma-grande-ville » sur laquelle il pose

le regard d'un amoureux, voire d'un urbaniste, quand il envisage des aménagements haussmanniens quelque peu utopiques mais qui gardent une part de leur actualité quand il les imagine pour constituer « un puissant contrepois au mouvement vers l'ouest. »

HUMOUR, SENSUALITÉ, ÉRUDITION

Jusqu'en 1935 où il fut frappé d'hémiplégie, Larbaud a tenu son Journal dont il a détruit une partie. Celui d'une année qu'il nous est donné de découvrir aujourd'hui, pour la première fois en édition intégrale (1), peut être considéré comme un résumé de ce que furent la vie de l'homme et une œuvre où s'aperçoivent la sensualité, le scepticisme, l'humour, une érudition hors du commun et une insatiable curiosité de la vie littéraire qui lui fait parfois négliger les drames qui bouleversent le monde. Mais grand est le bonheur de lecture quand il évoque *Les Hommes de bonne volonté* de Jules Romains, une œuvre de Dos Passos, une élection à l'Académie, « affaires de village, de petites gens de village », une promenade dans Anvers, le nouvel aspect d'une rue de Paris, un voyage Berg-op-Zoom, sans oublier des humeurs parfois discutables sur les « gens de lettres », les premiers signes de la maladie, de brefs portraits comme celui de Léautaud. Alternant de page en page, des choses vues, des réflexions sur l'œuvre en cours, des notes de lecture, quelques rares souvenirs de son enfance qui n'a pas été sans heurts familiaux, soit un « bavardage au vol du stylographe ». On ne se lasse pas des paysages, événements ou personnages décrits dans un style qui a autant de spontanéité que d'élégance. Pour tout amateur de beauté et de découverte.

P.-R. L.

(1) Sous le titre, *D'Anecy à Corfou*, avait paru, en 1998 aux mêmes éditions, un autre volume du Journal pour les années 1931-1932 (372 p., 200 F [30,48 €]). Les deux volumes sont proposés sous coffret.

La nébuleuse Maeterlinck

ŒUVRES
de Maurice Maeterlinck.
Ed. Complexe, trois volumes sous
emboîtage,
750 p., 658 p., et 686 p.,
360 F (54,88 €).

Bien que le nom de Maeterlinck soit mondialement connu, qu'il soit le seul écrivain belge à avoir reçu, en 1911, le prix Nobel de littérature, son œuvre ne reste-t-elle pas « enveloppée d'une certaine nébulosité » ? Ainsi s'interroge Paul Gorceix, qui présente et commente une très belle édition des œuvres majeures de cet auteur. Le premier tome consacré à la poésie et aux essais nous conduit des œuvres du début comme *Les Serres chaudes* aux confidences du grand âge des *Bulles bleues*, « souvenirs heureux ». Le recueil rassemble des textes épars, souvent difficiles d'accès : aphorismes, pensées, préfaces, articles... Le tout reflète la démarche d'un créateur spiritualiste, attaché à faire sourdre « l'inarticulé et l'inexprimable ».

Les deux autres tomes sont consacrés à un choix de pièces où ne manquent ni *La Princesse Maleine* saluée par Octave Mirbeau ni, bien sûr, *Pelléas et Mélisande*. Paul Gorceix souligne avec raison l'aspect novateur de l'œuvre dramatique, orientée vers la mystique médiévale, et qui cherche à briser le carcan rationaliste, l'humanisme convenu et la psychologie à effets de la scène. « Maeterlinck, dira Antonin Artaud, a introduit le premier dans la littérature la richesse multiple de la subconscience. »

Hugues Rebelle n'aimait pas le symbolisme et encore moins Maeterlinck. Il composa un court pastiche scénique, « drame inédit pour marionnettes » signé « Maurice Maeterlinck ». On le trouvera dans la douzième livraison des *Cahiers Hugues Rebelle* qu'anime Thierry Rodange (L'Épeu, 44240 La Chapelle-sur-Erdre).

Pierre Kyria

Livraisons

● **LA REVANCHE DE MICHEL-ANGE**, de Valère Staraselski
Les personnages de Valère Staraselski sont des insoumis : artistes, écrivains, exclus. Héros du dernier texte de ce recueil de nouvelles qui évoquent tous une révolte, *Constant Fresnoy*, veut être plus qu'« un sujet économique ». Il se heurte aux rouages et aux exécutants d'« un système intrinsèquement centré sur l'absence, davantage, le refus, le contournement incessant de la clarté et de la démocratie ». Figure libre et solitaire, se comparant volontiers à Spinoza, lui aussi banni par sa communauté, Constant ne cède toutefois pas au désespoir ; il persévère, pour finalement renaitre. Quel lien avec les autres récits ? Justement cette idée de renaissance, « moment de pure conscience [qui], en préservant la possibilité de rencontrer les autres, [maintient] une chance de les sauver » (éd. La passe du vent, 118 p. 82 F [12,50 €]). **S. de P.**

● **LUMIÈRE D'ALCÔVE**, de Michelle Tourneur
Sonnolentes, dans des intérieurs chargés d'étoffes, elles éblouissent, par leur grâce trouble. Jeunes, à peine moins que les modèles de Balthus, elles se ressemblent, souriantes et narquoises, « dans la perspective infinie de leur consanguinité imaginaire ». Ce sont les modèles d'Hortus, peintre au catogan qui se dit né aux Caraïbes lors d'un cyclone légendaire. Engagé comme biographe, l'écrivain Jean Plunier joue le rôle du « témoin transparent ». Tout se déroule sur une île de l'Ouest où Hortus, délaissant ses ateliers de Paris, Rome ou Londres, s'est claqué dans un ancien fortin avec sa dernière passion, celle qui clôt la « sarabande éclatante » : Tacha, mi-française, mi-portugaise, à la beauté altière et à l'esprit mordant, qui écrit un mémoire sur Giorgione. Qu'importe qui, de Plunier ou de Tacha, trouvera l'« évidence cachée » dans la vie du peintre. Michelle Tourneur évoque magnifiquement la « grenaille de couleurs », les coulées et les empâtements de la toile en gestation (Gallimard, 152 p., 80 F, [12,20 €]). **M. Pn**

● **LA PRÉSENCE PURE**, de Christian Bobin
Quelques pages, d'une justesse poignante et sereine, pour parler de ceux que la mort a « commencé de tutoyer » : dans cette maison d'« extrême séjour » d'où son père ne ressortira pas, Christian Bobin évoque admirablement la « souveraineté intacte de ceux qui ont tout perdu ». A l'inverse, il n'y a que joie et légèreté dans *Tout le monde est occupé*, fable charmante parue au Mercure de France, où les mariées volent, où les chats lisent Thérèse d'Avila et où, pour les nourrissons, le monde a goût de lait et de lumière. (Le temps qu'il fait, 66 p., 50 F, [7,62 €]). **M. Pn**

RÉÉDITION DU KIAI-TSEU-YUAN HOUA TCHOUAN
"L'enseignement de la peinture du jardin grand comme un grain de moutarde"

Format 35 x 25,5 cm, 520 pages, environ 500 gravures, accompagné d'une sérigraphie signée par Louis Cane (réservée aux 450 premiers acheteurs).
Je prendrai le livre à la galerie 14 pour 1200 francs.
Je préfère que vous l'expédiez à mon adresse pour 1360 francs.
Veuillez trouver ci-joint mon règlement.
Galerie 14 - 14, rue des Beaux-Arts, 75006 Paris
Tél. : 01 56 24 00 34

Blessure maternelle

Un livre-confession où Gisèle Halimi tente de faire le deuil du désamour de sa mère

FRITNA
de Gisèle Halimi.
Plon, 220 p.,
110 F (16,76 €)

Comment reconnaître dans ce corps inerte, déjà froid, Fortunée, qu'on appelait Fritna, sa beauté, son « maintien altier », « la lumière noire de ses yeux de juive espagnole » ? Comment reconnaître sa mère, qui vient de mourir ce matin de janvier 1995, dans cette « forme presque enfantine, comme recroquevillée sur elle-même » ? C'est la question que se pose Gisèle Halimi au début de ce récit, qui porte *Fritna* pour titre et qui n'est pourtant pas vraiment le livre du deuil de la mère. Plutôt un cri, un texte de révolte contre un deuil impossible, celui de ce fameux « amour maternel » qu'on a longtemps dit instinctif, naturel. Gisèle Halimi a su dès sa petite enfance qu'il n'était rien. Sa mère ne l'aimait pas, c'était l'évidence.

Elle n'avait pas plus d'amour pour sa sœur Gaby, de quatre ans sa cadette. Mais Gaby, très vite, a décidé de ne pas aimer non plus cette femme que le hasard lui avait donnée pour mère. Gisèle n'a pas réussi. Elle est devenue une avocate célèbre, une féministe mondialement connue, une femme politique ; elle a été aimée, admirée ; elle a combattu et a été combattue ; elle s'est mariée, elle a eu trois fils, puis des petits-enfants. Mais elle n'a pas pu chasser l'image de la petite fille mal-aimée, jamais cajolée. Elle n'a pas cessé de vouloir convaincre sa mère de l'aimer. « Elle octogénaire, moi sexagénaire... » Elle aurait voulu encore que sa mère lui donne des explications, elle aurait voulu, au moins, pouvoir comprendre. Peine perdue. Comment cette femme aurait-elle pu avouer son indifférence ? Ne pas aimer sa fille, « ça ne se fait pas ».

L'histoire de cette blessure d'en-

fance inguérissable, Gisèle Halimi l'a déjà évoquée dans son livre le plus émouvant, *Le Lait de l'oranger* (1). Pourquoi y revenir ? Elle l'avoue au détour d'une page de *Fritna* : « J'ai raconté cette scène grand-guignolesque. Mais publié du vivant de ma mère, ce récit a élagué tout ce qui pouvait la choquer. » Aujourd'hui l'évocation peut se faire confession. Est-ce une manière d'en finir vraiment avec ce malheur, ce chagrin ? Gisèle Halimi tente de le croire : « J'ai écrit *Le Lait de l'oranger* pour continuer Edouard, mon père, pour lui parler au-delà de la mort. (...) Tant que ma mère était en vie, je me gardai bien d'évoquer cette quête éperdue, ma blessure, le manque. »

Dans *Le Lait de l'oranger* comme dans *Fritna*, la figure de l'amour, c'est celle du père. Tout avait mal commencé entre sa fille et lui, Gisèle Halimi l'a raconté dès *La Cause des femmes* – un livre que sa mère voulait tenter de faire interdire (2). En Tunisie, à la fin des années 20, on n'avait pas envie d'avoir une fille. Aussi Edouard avait-il caché à ses amis la naissance de Gisèle pendant plusieurs semaines. Edouard détestait l'idée d'avoir une fille, mais il a passionnément aimé « sa » fille. On croyait que Gisèle Halimi s'était construite pour séduire encore plus ce père, l'impressionner, le rendre fier de cette enfant qu'il n'avait pas désirée. Elle dit aujourd'hui : « Tout ce que je suis, tout ce que j'ai fait, c'est, peut-être, parce que ma mère ne m'aimait pas. » Si ce constat lui permet de faire enfin ce deuil, c'est heureux. Mais tous ceux, toutes celles plutôt, qui ont suivi, depuis des années, son combat, auront envie de lui demander d'ajouter deux mots à cette phrase : « Pas seulement. »

Josyane Savigneau

(1) Gallimard, 1988, en poche, « Folio », Gallimard.
(2) Grasset, 1974, en poche, « Folio », Gallimard.

LA PHOTO, INÉLUCTABLEMENT
d'Hervé Guibert.
Gallimard, 522 p.,
150 F (22,87 €).

Hervé Guibert entre au *Monde* en 1977 – il a vingt-deux ans –, l'année où il publie son premier livre, *La Mort propagande*. Yvonne Baby, responsable des pages culturelles, propose à cet ange beau comme un dieu, démon pour certains, d'écrire sur la photographie. Il n'y connaît rien ? Tant mieux, la curiosité servira de guide. Guibert sera neuf années durant le critique du *Monde*, « découvrant la photo en même temps que le public », aime rappeler la galeriste Agathe Gaillard. Ces années merveilleuses, cette époque où l'on s'étonnait qu'un quotidien sans images accorde de la place à cet art naissant, cette partie de l'œuvre occultée par celle de l'écrivain disparu en 1991, tout cela renaît dans un passionnant recueil d'articles, à lire pour comprendre d'où vient la photo et l'époque qui l'a vu grandir.

C'est un livre d'écrivain, semble dire Gallimard, qui veut faire oublier un genre assommant – le recueil de coupures de presse – sauf à s'appeler Baudelaire : titre romanesque, *La Photo, inéluctablement* ; prestigieuse collection blanche ; pas d'index ; des articles classés par année mais sans mentionner leur date exacte ; un contexte d'écriture peu repérable ; deux pages magnifiques d'Yvonne Baby mais pas de notes qui éclairent la relation de l'auteur à la photographie, à son œuvre ou à celle du photographe qu'il a été.

Pourquoi pas. Est en revanche indéfendable la médiocrité du travail éditorial. Nombre de noms sont mal orthographiés. Il a fallu élaguer pour éviter un pavé volumineux mais des articles secondaires sont là alors que le portrait sublime de Sophie Calle est tronqué de sa seconde partie

d'âme, un penchant psychologique, le spleen à la boutonnière, c'est une maladie grave, dont on peut mourir et Vincent en est mort. » De cette maladie, symptômes et figures sont ici étudiés avec une acuité remarquable, particulièrement le cas Bruyas. De ce mécène montpelliérain, Van Gogh a découvert la collection et les portraits lors de sa visite du musée de la ville, en décembre 1888, en compagnie de Gauguin. « C'est un monsieur à barbe et cheveux roux qui a bigrement de la ressemblance avec toi et avec moi », écrit-il à Théo.

Or Bruyas, tel que Delacroix l'a peint, incarne le mélancolique au narcissisme morbide. « Que de complications de nerfs, de bronchites et de fièvres ! », poursuit Van Gogh. « J'ai moi-même un peu tous ces symptômes-là. » Autrement dit : Bruyas, c'est Hamlet et c'est aussi Van Gogh, lequel s'aperçoit encore de la ressemblance qui le lie à Dostoïevski, autre épileptique. Ainsi se forme la mythologie noire du mélancolique.

Cette analyse attentive est à l'opposé des généralisations du genre : il était fou, donc maudit, donc génial. A l'inverse, avec une juste insistance, l'ouvrage montre comment la peinture – le travail de la peinture – est, aux yeux de Van Gogh lui-même, non point un exutoire, mais le moyen de se construire, de se comprendre, de résister à ce qui le menace, que cette menace soit celle de sa maladie ou celle, infiniment plus cruelle, d'une société parfaitement indifférente. « C'est la logique de l'homme moderne de ne plus pouvoir vivre ni penser qu'en aliéné de la société », a écrit Artaud à propos de Van Gogh. François-Bernard Michel en est d'accord. Ce n'est pas en vain que, dans les dernières pages, il évoque succinctement, mais avec colère, les aliénations que le monde contemporain a substituées à celles dont a souffert Van Gogh.

Philippe Dagen

L'imagination de Guibert pour voir la réalité

Partie méconnue de l'œuvre du romancier, ses articles sur la photographie qu'il écrivit pour « Le Monde » de 1977 à 1986 sont réunis dans un recueil passionnant malgré les carences de l'édition



« Autoportrait » d'Hervé Guibert (1989)

(« Splendeurs et misères d'une espionne photographe », 16 août 1984). Oublié aussi l'entretien avec François Hers sur la fin du reportage (1985), évacué de la bibliographie *Suzanne et Louise* (éd. Libres/Hallier, 1980), livre central de Guibert pour sa photo et son écriture.

Guibert adopte pourtant la nomenclature du journaliste, prend à bras le corps la rubrique, avec des articles qui fourmillent d'informations. Il cerne des maîtres – Cartier-Bresson, Kertész ou Arbus –, raconte la photo

publicitaire, anonyme ou électorale, fait parler le tireur Jules Steinmetz, vit au rythme du festival d'Arles, décrit les enjeux institutionnels, dénonce une exposition censurée dans le métro, raconte le destin des Gitans (à propos de Koudelka), accompagne le travail de la galeriste Agathe Gaillard et des auteurs comme Faucon.

Puisque tout est à faire, Guibert privilégie les entretiens dans lesquels photographes, conservateurs et collectionneurs racontent leur vie par le

commencement, à savoir leur enfance. Ces rencontres sont belles, sonnent comme des références : Cartier-Bresson, Lartigue, Boubat, Koudelka, Klein, Depardon, de Fenoyl mais aussi Lagema, Szarkowski... Bernard Faucon surgit dans son quartier de la Goutte-d'Or et Atget dans « le décor d'une vie déposée à la brocante ».

Son art de la description colle à l'actualité d'un art alors réduit à une poignée d'expositions et de livres – contre des centaines aujourd'hui. Guibert ne s'embarrasse pas de théories esthétiques, il restitue ses sentiments pour le journal, comme il le fait dans ses livres. Il décrit les photos puisque *Le Monde* en publie peu, les intérieurs d'artistes, leurs visages. Il est à l'écoute mais distille « des couteaux », comme dit Baby, entre deux phrases bienveillantes. Il défend la photo comme « vrai phénomène populaire » et non comme objet qui « se vend comme les piscines ». Il balaise une soirée arlésienne « effarante de nullité », dénonce le Centre Pompidou qui accroche la photo dans « 5 mètres carrés », qualifie Boltanski de « père de l'avant-garde », dit de Muybridge : « Il était doué pour les conférences et, entre deux exposés, tua l'amant de sa femme. »

Guibert privilégie une photographie qui colle à son univers, parfois proche de l'autobiographie, toujours de la réalité. Il a cette phrase magnifique à propos de Kertész : « Il faut de l'imagination pour voir la réalité. » Il dit des dormeurs de Cartier-Bresson qu'ils sont « presque assassinés par la vie », et quand il cite Stieglitz, il dévoile l'écrivain : « L'art, c'est ce qui rend compte de la vie, et la vie, ou ce qui la signifie, se rencontre partout. » Dans cette écriture du sensible, les conceptuels ne sont pas à leur avantage. S'en sortent, comme Sophie Calle, ceux qui évoquent l'enfance, mêlent vie et photo, rêve et réalité. Guibert parle de lui, dit parfois des choses farfelues mais donne envie d'aller voir.

Michel Guerrin

L'aliéné de la société

Dans un essai remarquable, François-Bernard Michel revient en médecin et en moraliste sur le cas Van Gogh

LA FACE HUMAINE DE VAN GOGH
de François-Bernard Michel.
Grasset, 240 p., 125 F (19,06 €).

Ce livre suscite reconnaissance et soulagement. Dans le tintamarre qui assourdit quiconque essaie aujourd'hui de s'approcher de Van Gogh, il dit nettement tout ce qu'il faut dire pour que ce tintamarre cesse – si ce n'est que, dans l'état actuel du monde, il serait fort surprenant qu'une pensée juste ait raison du vacarme. Ici, aucune de ces considérations lyriques ou mystiques qui travestissent le peintre en mage ou en possédé. Ici, aucune de ces ratiocinations à propos de faux, de trafics, de ventes et de procès qui ne tiennent l'œuvre que pour l'étalon-or de la spéculation. Ici, non plus, aucune de ces interprétations approximatives qui énoncent leurs diagnostics et changent l'artiste en rat de laboratoire.

A ces commodités, François-Bernard Michel oppose ses recherches et sa prudence d'homme de science – il est membre de l'Académie de médecine. Il a lu, avec une attention extrême, la correspondance de Vincent, y découvrant des indices là où l'historien d'art ne voit que considérations autobiographiques. Il a examiné la chronologie des crises, leur durée, leur périodicité, les circonstances qui les ont précédées, leurs conséquences cliniques. Il s'est intéressé à la formation, à la carrière, aux connaissances des aliénistes qui ont, si l'on peut dire, soigné Van Gogh. Sur ce dernier point, il établit que ses médecins, Rey, Peyron et l'illustre Gachet, n'étaient que des praticiens médiocres, plusieurs fois ajournés par les facultés qu'ils fréquentaient.

De Gachet, dont la légende fait un nouveau Bon Samaritain. François-Bernard Michel cite la conclusion de sa thèse, *Etude sur la mélancolie* : « A Sparte, on plongeait à la naissance les enfants dans l'eau de l'Eurotas, pour savoir s'ils étaient propres à la vie. Chez nous, faibles ou forts, tous nos enfants doivent vivre. (...) Est-ce un bien ou un mal ? » Comme Gachet n'a rien fait pour sauver Van Gogh après qu'il se fut tiré une balle dans le ventre – coup qui n'était pas nécessairement mortel – une hypothèse vient à l'esprit : le « bon docteur » n'aurait-il pas pensé que le suicide du vacarme. Ici, aucune de ces considérations lyriques ou mystiques qui travestissent le peintre en mage ou en possédé. Ici, aucune de ces ratiocinations à propos de faux, de trafics, de ventes et de procès qui ne tiennent l'œuvre que pour l'étalon-or de la spéculation. Ici, non plus, aucune de ces interprétations approximatives qui énoncent leurs diagnostics et changent l'artiste en rat de laboratoire.

ABSINTHE ET MÉLANCOLIE

A la décharge du médecin, il n'y aurait à citer que la faiblesse du savoir contemporain en matière de troubles mentaux, qu'il s'agisse d'en comprendre la genèse ou d'en atténuer les effets. François-Bernard Michel rappelle timentement que la toxicité de l'absinthe est alors si peu dénoncée que cette boisson est l'apéritif national et que Van Gogh la consomme en quantité, à l'instar de Toulouse-Lautrec, lequel additionne l'absinthe de cognac pour augmenter le choc. Or la « fée verte » peut provoquer des crises d'épilepsie chez les sujets prédisposés par hérédité, tel Van Gogh, qui a souffert d'épilepsie temporaire, dite « petit mal ». Détail important : il a subi ces crises après des séjours en Arles, ce qui laisse à penser que l'ingestion d'absinthe a pu provoquer l'épilepsie, suivie de période de prostration et d'amnésie.

Autre donnée de la question : la mélancolie. « La mélancolie, rappelle l'auteur, ce n'est pas un état

S'incorporer l'œuvre

Que ce soit avec Botticelli ou Convert, Georges Didi-Huberman procède par empathie et cannibalisme pour relancer sa réflexion personnelle

LA DEMEURÉ, LA SOUCHE
Appareillages de l'artiste
de Georges Didi-Huberman.
Minuit, 180 p., 78 F (11,89 €).

OUVRIR VÉNUS
Nudité, rêve, cruauté
de Georges Didi-Huberman.
Gallimard, « Le temps des images », 160 p., 41 ill., 155 F (23,62 €).

La Demeure, la souche : un essai sur Pascal Convert, artiste contemporain dont les travaux les plus récents, ses *Native Drawings*, associent l'apparent fatras du gribouillage enfantin et un dispositif de cryptage informatique et de projection vidéo nécessairement complexe. *Ouvrir Vénus* : un essai sur Sandro Botticelli, à partir de sa célèbre *Naissance de Vénus* et des panneaux, bien moins populaires, de l'*Histoire de Nastagio degli Onesti*, histoire abominable de chasse et de châtiement. Les œuvres de Convert sont regardées dans le faisceau de la lumière malarmée, avec *Igitur* pour foyer. Michaux et Kafka se montrent par moments. Botticelli, réputé si élégiaque, est considéré dans la manière – si l'on peut dire – de Bataille, de sorte qu'il se révèle infiniment plus inquiétant qu'on ne le croit d'ordinaire et que l'évocation, à la fin du livre, des Vénus anatomiques exhibant leurs veines et leurs viscères de cires colorées, apparemment extravagantes, semble bientôt tomber sous le sens, inévitablement plutôt qu'incongrue. Il en est de même des références freudiennes et lacaniennes.

Voici donc un « philosophe et historien de l'art » – c'est ainsi que le définit la notice biographique de *Ouvrir Vénus* – qui intervient aussi bien dans le champ de la création actuel que dans celui de la peinture ancienne et, chaque

fois, y pénètre avec, pour alliés et inspirateurs, écrivains, poètes, psychanalystes. Dans ses notes, ils tiennent une place très supérieure à celle qui est concédée aux savants spécialistes de la Renaissance italienne. L'accumulation de connaissances rares, les concours d'érudition importent moins à Didi-Huberman que l'énoncé et la défense d'une position. Il entre dans ses deux derniers livres, comme dans les précédents, *Phasmes* et *L'Étoilement*, une forte proportion d'autobiographie cryptée et cependant visible. Didi-Huberman ne « traite » pas un sujet : il s'en empare violemment, il le fait sien parce qu'il a senti quelles affinités l'y attachent, quelles obsessions y gisent sous-entendus. Par exemple la cruauté, la souffrance physique, la révélation insoutenable de l'intérieur des corps humains sous la peau naturelle ou peinte. Le motif apparaissait plusieurs fois dans *Phasmes* – officiellement un recueil de courts essais où l'entomologie, Fra Angelico, Giacometti, Hugo, Vermeer, ex-voto et photographie servaient tour à tour. Il était au centre de *L'Étoilement* – officiellement une étude sur Simon Hantaï.

UN ROMAN PERSONNEL

Dans *Ouvrir Vénus*, il s'expose à la vue crûment, avec une insistance si intense qu'il prend le pas sur Botticelli et la Renaissance florentine. L'interprétation que Didi-Huberman avance de la *Naissance de Vénus* est-elle absolument irréfutable ? Pas plus qu'une autre. Il se peut qu'il fasse un usage par trop systématique de la dialectique de la peau et de la chair, du nu et de la nudité, de l'idéal et de l'organique – qu'il cherche dans les panneaux de Botticelli des accointances trop étroites avec *Madame Edwarda* et *L'Histoire de Juliette*. Mais, prenant ces libertés, il a le grand mérite de faire parler à

ces œuvres une autre langue que celle que leur prête la plupart des commentateurs – et d'abord de les faire parler, de les tirer du mutisme d'idole auquel les condamnent l'admiration et la révérence générales. Il leur prête une vie, agitée de mauvais rêves, douloureuse. Ces douleurs, ces cauchemars sont les siens, à l'évidence. Le temps du livre, ils s'inscrivent dans des figures peintes il y a cinq siècles, qu'ils mettent en mouvement. Est-il meilleur usage à faire de ces tableaux aujourd'hui, c'est-à-dire meilleure manière de les tenir en vie, que de les incorporer ainsi à son roman personnel ?

Il est donc logique que Didi-Huberman suggère quelle autre prédilection le lie aux œuvres de Pascal Convert qui, sous le titre d'*Autoportrait*, ne donne à voir que des empreintes incomplètes, des traces partiellement effacées ou écrasées. « *Endeuillement* », « *existence défective* », « *entière disparition calcifiée* », écrit-il à leur propos : « Nul mythe de la présence réelle ne consolera qui ce soit – et surtout pas l'artiste – d'une perte relevée parce qu'irréversible, sans remède possible, sans consolation. » Ces *Autoportraits*, en effet d'une intensité pénétrante, il les fait siens, comme l'ensemble du travail de Convert, relevés d'architecture de villas détruites dont il ne demeure que des fantômes épurés et souches d'arbres plongeant dans un bain funèbre d'encre de Chine. Il y reconnaît les signes d'une méditation ininterrompue sur le temps : par conséquent sur le passage, le vieillissement, l'assurance de la disparition, l'attente et la crainte de la destruction, l'effondrement des formes attaquées de l'intérieur par le néant. Donc sur les obsessions le long desquelles se cristallise le travail d'écriture et d'introspection de Didi-Huberman.

Ph. D.

L'an mil et ses fantômes

Cataclysmes naturels, éclipse, bogue informatique : le passage à l'an 2000 a réveillé des fantômes d'Apocalypse, confondant en prime millénaire et millénarisme. L'actualité de l'édition permet de rétablir quelques leçons moins fantaisistes

LES FAUSSES TERREURS DE L'AN MIL

Attente de la fin des temps ou approfondissement de la foi ?

de Sylvain Gouguenheim. Ed. Picard, 232 p., 240 F (36,59 €).

L'AN MIL ET LA PAIX DE DIEU

La France chrétienne et féodale, 980-1060 de Dominique Barthélemy. Fayard, 638 p., 170 F (25,92 €).

Défi ou fantôme d'historien ? La question des peurs dont on a présumé victimes les Occidentaux de l'an mil pose une vraie question à quiconque entend aborder le périlleux continent des représentations mentales. Cette aventure, préconisée dès le premier âge de l'École des Annales, ne peut toutefois s'entreprendre sans une rigueur méthodologique et une vigilance redoublée tant il peut être tentant de surinterpréter le moindre indice textuel, voire – ça s'est vu et n'est pas tout à fait passé de mode – les silences d'une documentation trop ajournée pour ne pas tout autoriser.

Il serait du reste malhonnête d'accorder aux héritiers de Marc Bloch et Lucien Febvre le privilège d'une réflexion critique sur l'une des questions d'histoire les plus débattues et les plus fuyantes aussi – ce qui a permis de parler de « mythe » comme pour mieux délimiter le champ réel de l'investigation scientifique. Dès 1947 l'affaire semble entendue, sinon classée : Ferdinand Lot stigmatisait en une quinzaine de pages dans le *Mercur de France* le « Mythe des terreurs de l'an mille » ; au même moment, présentant une anthologie raisonnée de Liutprand de Crémone, Raoul Glaber, Adémar de Chabannes, Adalbéron de Laon et Helgand de Fleury, tous chroniqueurs ou historiographes au tournant du premier millénaire chrétien, Edmond Pognon articulait une très solide déconstruction d'un fantôme d'érudits que le positivisme venait

de mettre à mal. Écoutons-le poser le débat dès l'introduction de *L'An mille* (Albin Michel, 1947) : « Nous allons maintenant assister à une aventure peut-être unique dans l'histoire de la pensée humaine : celle d'une doctrine à peine professée, et sans aucun succès, à l'époque où elle eût été d'actualité, et qui, près de six siècles plus tard, renaît d'un germe infime, s'enfle sans mesure, acquiert par degrés un crédit presque universel. Quelque chose comme un "millénarisme rétrospectif". » On ne peut être plus clair. Réserve faite qu'il ne faut pas confondre, donc par suite amalgamer, millénarisme et croyance au millénaire (1) de la littérature eschatologique – qui conduit à supputer la date du terme de l'aventure humaine – avec le décompte chronométrique des révolutions terrestres. Celles-ci se jouent en marge depuis que l'Église a adopté la vision augustinienne du millénarisme, sorte de maladie infantile ou de péché de jeunesse du christianisme.

Une bonne part du XX^e livre de *La Cité de Dieu* est consacrée à la réfutation du millénarisme, auquel l'auteur reconnaît avoir naguère imprudemment sacrifié, et Augustin, qui récusait désormais les mille ans de l'enchaînement provisoire de Satan comme une durée effective, commente ainsi l'expression employée par Jean dans son *Apocalypse* : « Sans doute a-t-il employé "mille ans" pour l'ensemble des années de ce siècle en vue de marquer par un nombre parfait la plénitude même du temps. » En attendant l'étape finale du Jugement dernier, la première résurrection des fidèles se fait spirituellement dans le Christ, qui règne déjà sur son Église, donc sur les croyants.

Est-ce cette fascination pour le « nombre parfait » ? Toujours est-il que la mise en garde rappelée par Isidore de Séville au VII^e siècle dans son *De Descriptione temporum* (« *Le temps qui reste au monde est inaccessible à l'investigation humaine ; (...) et donc que chacun songe ainsi à son trépas, ainsi que le dit la sainte Écriture car quand il quitte le monde, pour lui, c'est la fin du monde.* ») n'a pas suffi à empêcher la naissance de la fable de l'atmosphère eschatolo-



Détail de « L'Apocalypse » de Saint-Sever (XI^e siècle)

gique de l'an mil. Dans un ouvrage lumineux et dont on est sûr au moins qu'il ne doit rien, sinon sa visibilité inespérée pour un si docte travail, à la mode actuelle pour les cycles de mille ans, Sylvain Gouguenheim instruit le dossier de ce cardinal tenace où se dévoile la tentation fictionnelle de l'historien.

La littérature autour de l'éclipse d'août 1999 avait, pour les historiens, un entêtant parfum du « déjà lu ». Sans doute délicieux malgré les déconvenues, le frisson contagieux qui soumet au vertige des compteurs même les esprits les plus solides, nous permet-il aujourd'hui où chacun célèbre avec un an d'avance les changements de siècle comme de millénaire, de mieux comprendre la facilité avec laquelle certains érudits ont abdié rigueur

et esprit critiques. Résumons les étapes : deux « témoins » tardifs (ils écrivent au XII^e siècle), un savant de la Renaissance dont les élucubrations sont popularisées au siècle suivant, l'officialisation (avec retouche : 1001 plutôt que 1000) par un cardinal maître d'œuvre de la Contre-Réforme, quelques émules sous les Lumières, l'apothéose enfin avec le registre littéraire des romans, Michelet en tête, et le tour était joué. Si bien que les mises au point de Lot et Pognon, définitives, ne suffirent pas. Dans *L'An mil*, (Julliard/Gallimard, 1967), Georges Duby lui-même semble hésiter à évacuer tout à fait le climat négothique que les sources refusent d'attester. Au fil de ce bref montage de textes, il élargit la perspective chronologique pour sauvegarder un

sentiment d'« inquiétude diffuse ». Comme s'il ne pouvait se résoudre à « déromantiser » tout à fait l'épisode.

Implacable, Gouguenheim traque le glissement littéraire, la tolérance stylistique, la surinterprétation reprise par paresse. A ce jeu, les peurs se dissolvent mais circulent encore, ectoplasmes en mal d'incarnation, « fantômes » en un mot dont les médiévistes savent assez qu'il faut aussi écrire l'histoire. Comme un exorcisme, l'historien livre en appendice d'autres textes dont on aurait pu faire le point de départ d'autres lectures fantasmagoriques. Autant de tacites consignes de prudence dont on n'ose garantir l'écoute.

Dominique Barthélemy, qui avait dès 1997 accueilli dans son séminaire à l'EPHE les fruits de l'enquête de Gouguenheim, poursuit la relecture des années 950-1050, qui l'avait conduit à quelques interrogations provocatrices (*La mutation de l'an mil a-t-elle eu lieu ?*, Fayard, 1997). Continuant le patient travail de décapage de cet âge féodal profondément marqué par les révisions romantiques, le médiéviste reprend le dossier de ces « paix de Dieu » dont on a fait le garant d'un ordre nouveau où l'agressivité des chevaliers trouvait sa limite, les plus humbles une foi nouvelle en l'avenir et le monde des clercs un espace d'autorité déterminant. Nouveau regard donc sur la formidable émergence de Cluny, face aux « péchés de la chevalerie » et aux redéfinitions politiques, sur les nouveaux usages d'arbitrages, eux traditionnels. Gros plans sur les conciles de Charroux (989) ou Limoges (994), mais sans porter aux extrapolations hâtives. Tout semble, à lire Barthélemy, à la fois plus empirique et moins radical, l'opposition savamment entretenue entre « féodalisme » et germes de « modernité » trahissant davantage nos projections rétrospectives que la réalité factuelle.

Sans doute faut-il se résoudre à des leçons moins simples, peut-être moins fortes mais dont l'exactitude remplace avantageusement le profond mystère, sublime ou ténébreux. Deux adresses nouvelles

pour ce faire. Un court topo d'abord de Monique Bourin et Michel Parisse qui ressemble à un manuel de secours pour se prémunir contre le retour d'un an mil fantasmagorique : *L'Europe de l'an mil* – dont le titre varie sans réelle nuance, passée la couverture, en *Europe au siècle de l'an mil* (2). Utile, sobre et sans concurrence sur ce créneau. Plus original et fondamentalement fait pour disqualifier les vieilles lunes autour de « notre » an Mil, Autrement traduit l'atlas que John Man consacre à l'état du monde à cette date dont la « perfection » ne vaut, et encore de façon rétroactive, que dans la sphère chrétienne, où la force symbolique de la dernière année d'un siècle ne remonte pas avant le jubilé de 1300 (3). Ce regard ouvert sur tous les continents remet en perspective cette fameuse Paix de Dieu, cartographiée comme la Francie du Roi Robert et l'extension de l'espace normand. Mais l'apogée de la Chine des Song, le Gao subsaharien dont le dia se convertit alors à l'islam et les débuts de la splendeur des Tolteques ont droit à autant d'attention. On peut même à bon droit se demander si l'« âge sombre du Tibet », qui bascule alors dans l'anarchie et la confusion, ne conviendrait pas davantage au somptueux vertige que certains cherchent encore en Occident.

A défaut d'écrire une impossible histoire définitive, convenons de laisser la tentation fictionnelle de l'historien au seul domaine de l'*heroic fantasy*.

Philippe-Jean Catinchi

(1) Avènement du règne terrestre pour mille ans du Christ réservé aux élus, qui marque le premier temps de la septième et ultime phase de l'Apocalypse.

(2) *L'Europe de l'an mil* (Le Livre de poche, « Références », 224 p., 42 F [6,40 €]).

(3) *Atlas de l'an mil* (traduit de l'anglais par Florence Bourgne, éd. Autrement, « Atlas/mémoires », 144 p., 198 F [30,18 €], en librairie le 26 janvier).

★ Signalons le fort intéressant numéro du *Magazine littéraire* de décembre consacré à la modernité du Moyen Âge (32F [4,87€]).

Quand l'Église se déprît du millénarisme La longue patience de Robert le Pieux

APOCALYPSE ET SALUT DANS LE CHRISTIANISME ANCIEN ET MÉDIÉVAL

de Claude Carozzi. Aubier, « Collection historique », 240 p., 130 F (19,82 €).

LA FIN DES TEMPS Terreurs et prophéties au Moyen Âge

Anthologie composée et présentée par Huguette Taviani-Carozzi et Claude Carozzi. Flammarion, « Champs », 256 p., 50 F (7,62 €).

Réduire le millénarisme au décompte des millénaires a beau devenir si fréquent que la confusion même intéresse l'historien, il convient de remettre un peu d'ordre dans une question qui requiert une précision exigeante : en ce sens, la brève synthèse de Claude Carozzi apparaît comme une véritable aubaine. Le médiéviste connaît bien le dossier. Avec son épouse Huguette Taviani-Carozzi, il avait publié les textes de chroniques et les prophéties sur lesquels glosaient tenants et détracteurs des angoisses diffusées autour de l'an mil. Paru initialement chez Stock en 1982, le volume ressort en livre de poche et complète utilement son bref essai sur *Apocalypse et salut dans le christianisme ancien et médiéval*. A peine signalera-t-on la modification de l'ordonnement des témoignages, désormais plus didactique, et le passage en tête de l'ancienne postface, très détaillée, qui expose parfaitement les enjeux eschatologiques.

Dès l'introduction, les éléments essentiels sont rappelés : le christianisme est une religion du salut, fondée sur une révélation, et dont la résurrection du Christ ouvre la perspective eschatologique. Mais aucune des nombreuses tentatives de déchiffrement du langage symbolique des deux Testaments ne dit plus que la pensée commune du

milieu et du temps chaque nouvelle interprétation. Si la théologie interdit les pronostics sur la fin des temps, des sensibilités datées ont développé des « idéologies » où la « mentalité apocalyptique » a joué un rôle non négligeable dans l'Église, prise tant comme une communauté de croyants que comme organisme structuré. Si les terreurs fantasmées de l'an mil ont rendu fameux le moine Raoul Glaber, dont les Histoires (mi-XI^e siècle) n'ont rien de catastrophiste, c'est le *Traité sur l'Antichrist* d'Adson de Montier-en-Der (v. 953-54) qui sert ici de point de départ. Cette lettre adressée à la reine Gerberge, femme du Carolingien Louis IV et sœur du roi de Germanie Otton I^{er}, qui va bientôt restaurer à son profit la dignité impériale, entend apporter des lumières sur la naissance et l'époque de l'Antichrist.

DILEMME

Compilant toutes les informations sur cette figure inverse du Messie, encore à venir, Adson cherche moins la synthèse que la noire évocation de l'épisode ultime. Pourchasser sans relâche et partout l'Antichrist est déjà une obsession monastique qu'incarnera plus tard l'Inquisition. Mais l'idée récemment venue d'Orient d'un préluce nécessaire – un empereur sera capable de refaire l'unité perdue de l'Empire avant d'abdiquer sa charge à Jérusalem, autorisant l'avènement de l'Antichrist – qui préoccupe précisément les plus lettrés des fidèles, permet en fait de comprendre le dilemme qui divise depuis déjà des siècles les croyants. Certains espèrent un rapide retour du Christ et tablent sur un temps court, où l'institution d'une Église forte n'a guère de sens, puisque l'âge d'or leur semble imminent. Cette fièvre qui se nourrit d'une alarme permanente ne l'emporte pas dès lors qu'avec l'assise politique c'est le triomphe de l'universalité du message qui devient prio-

ritaire. Exit donc toute spéculation chronologique immédiate. L'année liturgique, qui assure la mémoire perpétuelle du modèle christique, se substitue sans heurt à la mesure romaine, et le temps pénitentiel, indispensable pour accéder à l'au-delà, se calcule sur celui de la vie humaine.

Reste que l'aspiration millénariste ne cède pas si facilement. L'Église réformée des XI^e-XII^e siècles a beau limiter les références impériales, reconnaître la pauvreté évangélique comme la nostalgie apostolique, le message diffus et alarmiste d'Adson reste vivant. Et Joachim de Fiore – et plus encore ceux qu'on appela les « joachimites » – mit l'Église en demeure d'accepter ou de rejeter les mouvements apocalyptiques dont elle tolérât jusque-là la pressante urgence comme un moteur de rédemption. Elle choisira l'exclusion et le rejet dans l'hérésie. Sans réel hiatus : avec une foi de plus en plus personnalisée (confession régulière sur fond de naissance du Purgatoire), le salut devient une aventure individuelle.

Mais les aléas politiques du siècle qui s'achèvent ont prouvé que le pouvoir de séduction des eschatologies athées pouvaient, nazisme ou communisme, réveiller la part enfouie de l'idéologie apocalyptique.

Ph.-J. C.

ROBERT LE PIEUX Le roi de l'an mil

de Laurent Theis. Perrin, 276 p., 139 F (21,19 €).

Si l'engouement spectaculaire pour les fins de millénaire n'était si fortement marqué, le roi Robert II (972-1031) aurait sans doute attendu encore quelque temps son biographe moderne. Nul ne s'était en effet aventuré depuis le travail aussi ancien qu'érudit de Christian Pfister, *Études sur le règne de Robert le Pieux* (1885), à revisiter ce règne de près de quarante-quatre ans dont trente-cinq de pouvoir personnel – le plus long depuis celui de Charlemagne. A l'opposé des figures qui avaient jusque-là retenu l'attention de Laurent Theis (1), l'obscur souverain, qui ne connaîtra pas l'élevation posthume au nombre des saints réservée à son descendant Louis IX, dont il fit son modèle de piété, n'encombre pas les références bibliographiques. Est-ce pour cela que cette brève étude se dispense d'en regrouper les pistes ? C'est là, avec l'étonnante sélection des étapes chronologiques (ni la disparition de Louis V, en mai 987, ni l'avènement royal d'Hugues Capet, un mois plus tard, ne sont mentionnés), la seule faiblesse d'une synthèse qui permet d'entra-

percevoir le profil d'un homme masqué par sa fonction quand les sources, limitées, l'arrachent à l'imprécision.

Témoignage et bénéficiaire direct du coup de force qui substitua à la lignée carolingienne celle qui devait s'imposer aux historiens sous le collectif dynastique des Capétiens, le fils du duc des Francs Hugues Capet, associé au trône par son père quelques mois seulement après l'audacieux épisode – pour tenter de garantir la pérennisation de la nouvelle maison royale –, n'a guère de raison d'intéresser les nostalgiques des réveries romantiques sur les peurs de l'an mil, même si c'est des récits d'Adémar de Chabannes et de Raoul Glaber surtout, composés quelques années après la mort du roi Robert, que sont nées ces légendes tenaces. Confiné dans le rôle modeste et effacé dévolu aux premiers Capétiens, dont l'aptitude au patient enracinement généalogique semble la seule vertu, Robert le Pieux a pour seule singularité une dévotion exceptionnelle chez un laïc et plus encore un roi, qui frappa déjà ses contemporains, et d'abord son premier hagiographe, le moine Helgand, de l'abbaye de Fleury-sur-Loire. Au nom de son caractère « indulgent et pieux », Michel lui-même lui octroie l'étonnant privilège d'être « un roi homme, un roi peuple et moine ». Ce portrait convenu – et peu éprouvé –, Theis le reprend, le passe au crible et, malgré la courte documentation, le précise, tant les éclats qu'il décape composent une esquisse susceptible de débarrasser le regard de certains leures conventionnels. Ce qui n'est pas une mince affaire lorsque les sources, pour satisfaire public et commanditaires, ont sciemment privilégié le modèle au détriment de l'individu.

Reste de Robert le Pieux, outre les péripéties conjugales, déformées par l'art pompier du

XIX^e siècle, et l'improvisation toujours délicate du partage avec l'héritier associé, la figure d'un arbitre, bien plus inspiré qu'on ne l'a dit, des sempiternelles rivalités de lignages. Et dont les échecs, souvent pointés, ne masquent pas les réels succès, telle la conservation dans l'orbite capétienne de la Bourgogne. Perçue comme la volonté divine, la patrimonialisation des principautés désamorce les contingences du siècle et les caprices humains. Le roi se contente de promouvoir son propre bien, en s'assurant par son prestige singulier une prééminence que nul ne lui conteste plus. Sous ce jour-là, les voyages de cet homme du Nord s'aventurant sur les franges méridionales de son royaume, mais aussi les premières victimes brûlées pour hérésie à Orléans, offrent une leçon plus riche que celle admise a posteriori, pour mieux héroïser les premiers grands Capétiens.

Au détour d'une évocation qui ne scelle rien des imbrications entre généalogies familiales, stratégies domaniales et ce qu'on peut déjà qualifier de conceptions, sinon d'idéologies, politiques, on croise la fascinante figure de Gerbert, qui contribua à la formation du jeune Robert, celles, moins illustres, d'évêques précieux, Fulbert de Chartres, Hugues d'Auxerre, et d'abbés popularisés par leurs témoignages historiographiques, écrasés toutefois par l'aura d'Odilon de Cluny, dont l'autorité « internationale » ne tranche qu'en apparence sur la difficile affirmation des personnes, la lente construction de l'image sacrifiant à l'archétype et au modèle – roi, évêque, abbé – la densité humaine que vise aussi l'historien.

Ph.-J. C.

(1) On se souvient de ses approches si rigoureuses de deux souverains presque inconnus à force de déformation légendaire, *Dagobert* (Fayard, 1982) et *Clovis* (éd. Complexe, 1996).

ÉTUDES

La réforme de la Justice
Pierre TRUCHE

La pratique théologique
Jean-Marie LUSTIGER

JANVIER 2000
60 F
144 pages

36 15 SJ*ÉTUDES
(2,23 €/mm)

ÉTUDES - 14, rue d'Assas - 75006 PARIS - Tél. : 01 44 39 48 48

L'EDITION FRANÇAISE

● **Bernard Fixot crée XO.** La nouvelle maison d'édition de Bernard Fixot publie son premier titre le 17 janvier ; ce sera *Bleu, blanc, rouge*, de Max Gallo. Bernard Fixot a quitté la présidence de Laffont-Fixot-Seghers-Julliard (Havas-Vivendi) pour créer cette maison d'édition à vocation internationale, qui proposera des ouvrages pouvant être déclinés sur des supports multimédias (*Le Monde* du 3 mars 1999). Bernard Fixot détient 60 % du capital de la société, trois de ses collaboratrices 15 % et Vivendi 25 %. « *Mon projet va à contre-courant de la pensée unique qui règne dans l'édition française. La profession est régie par un état d'esprit totalement archaïque : en se réfugiant derrière la notion d'exception culturelle, elle se prive d'aborder la mondialisation dans les meilleures conditions* », a-t-il expliqué au *Figaro* du 21 décembre. Le deuxième livre sera celui du romancier à succès Christian Jacq, en mars, qui bénéficiera d'un lancement à Louxor, en Egypte, en présence de 100 journalistes de 20 pays.

● **Bilan du Salon de Montreuil.** 1999 a été une bonne année pour le Salon du livre de la jeunesse de Montreuil, pour sa quinzième édition, du 1^{er} au 6 décembre 1999. Selon le Centre de promotion du livre de jeunesse, il a accueilli plus de 130 000 visiteurs, 30 000 enfants avec leurs classes ou centres de loisirs et 22 000 professionnels. Le site Internet, www.jailedroit.net, lancé à l'occasion du dixième anniversaire de la Convention des Nations unies sur les droits de l'enfant, a bénéficié de 80 000 connexions. L'édition 2000 du Salon aura lieu du 29 novembre au 4 décembre.

● **Le Salon du livre de Paris** se tiendra du 17 au 22 mars 2000 à la porte de Versailles. Le Portugal en sera l'invité d'honneur, avec une quarantaine d'écrivains présents, parmi lesquels José Saramago, Antonio Lobo Antunes ou Lidia Jorge.

● **Prix littéraires :** le **grand prix Jean-Giono** a été attribué à Jean d'Ormesson pour l'ensemble de son œuvre, à l'occasion de la parution de son livre *Le Rapport Gabriel* (Gallimard) ; le prix du jury Jean-Giono a été décerné à Michèle Desbordes pour *La Demande* (Verdier). Le **prix Cabardès**, remis pour la première fois cette année, a été attribué à Jean Rolin pour son ouvrage *Traverses* (Nil éditions). Le **prix du polar** a été remis à Stéphanie Benson pour *Si sombre Liverpool* (L'Atalante) et le **prix du polar jeunesse** a récompensé Sophie Dieuaide pour *Peur sur la ferme* (illustré par Vanessa Hié, aux éditions Casterman). Ces deux prix ont été attribués, lors du Salon du polar, qui s'est tenu du 3 au 5 décembre à Montigny-lès-Cormeilles. Le **prix de la Critique littéraire**, décerné lors du Salon de littérature européenne de Cognac, a été attribué à François Busnel pour ses articles aux *Dernières Nouvelles d'Alsace* et son émission *Envie de lire* sur BFM.

Rectificatif

● Dans l'article consacré à Norman Mailer (« Le Monde des livres » du 24 décembre 1999), il fallait lire que *Les Nus et les morts* faisaient référence à la guerre du Pacifique et non à celle de Corée.

**VACARME
DANS LA
SALLE DE BAL**

Le Seuil reprend Verticales

La maison de la rue Jacob s'offre une nouvelle enseigne

Le Seuil a repris fin décembre la maison d'édition Verticales, fondée fin 1996 par Bernard Wallet avec le soutien financier de l'éditeur suisse Michel Slatkine, qui souhaitait se retirer. « *J'ai reçu plusieurs propositions – dont celles de Gallimard et Flammarion –, mais la logique, explique Bernard Wallet, a voulu que j'aie au Seuil, où mes ouvrages étaient en diffusion.* » Claude Cherki, le PDG du Seuil, n'a pas souhaité révéler le montant exact de la transaction, qui s'est élevé à « *quelques centaines de milliers de francs* » alors que la maison affichait en 1999 un chiffre d'affaires de 3,3 millions de francs.

Verticales devient donc une marque à l'intérieur des éditions du Seuil, pour qui cela représente « *une petite diversification et une sorte de laboratoire littéraire* ». Claude Cherki a assuré que l'autonomie éditoriale – certes « *surveillée* » – serait conservée, tout comme serait préservée « *la dynamique propre à Verticales* ». Le 15 janvier, Verticales s'installera donc rue Saint-André-des-Arts, dans les anciens locaux de L'Olivier.

Crâne rasé, Bernard Wallet a une carrure de joueur de rugby. Né en 1946 à Clermont-Ferrand, l'étudiant en lettres délaisse ses activités sportives – il est champion de France en 1967 du relais

4 x 800 mètres – et part courir les manifs en 1968. Grâce à son ami Pierre Michon, il découvre, à vingt-sept ans, Guy Debord. Il pense que si l'écrivain a réussi, le révolutionnaire a échoué.

Journaliste à *La Montagne*, il est, de 1972 à 1975, successivement libraire, représentant chez Gallimard pour le monde arabe et responsable de la promotion chez Gallimard-Export. Directeur littéraire chez Denoël jusqu'en 1990, il travaille pendant deux ans en tant que directeur du développement avec Christian Bourgois aux Presses de la Cité, où il a « *compris que, aussi paradoxal que cela puisse paraître, le système soviétique avait triomphé.* Dans leur souci d'uniformisation, ces dirigeants ne rêvent en fait que d'une seule chose : ne publier qu'un titre par an, qui se vende à 1 million d'exemplaires ! » Et d'ajouter : « *Les éditeurs, aujourd'hui, ce sont les contrôleurs de gestion* », chez qui il détecte une véritable « *haine de la littérature* ».

En 1993, il s'accorde une pause et écrit *Paysage avec palmiers*, sur Beyrouth, publié chez Gallimard dans « *L'Infini* », la collection de son ami Philippe Sollers. Michel Slatkine lui propose de financer une maison de littérature générale qui viendrait diversifier la production universitaire de cet éditeur suisse. Il se rappelle alors cette phrase de saint Augustin : « *Celui*

qui se perd dans sa passion est moins perdu que celui qui perd sa passion. » En mars 1997 sortent les premiers titres : *Livre XIX*, de Christophe Claro, les *Carnets de Catalogne 1936-1937*, de Mary Low et Juan Brea, et *Prières d'exhumer*, d'Yves Pagès, l'autre pilier de Verticales.

« **NI COUCHÉ NI À GENOUX** »

Le nom est d'abord un hommage à *Poésie verticale*, de l'écrivain chilien Roberto Juarroz. Et la verticalité – « *ni couché ni à genoux* » – est ce qui distingue l'homme de l'animal. De ligne éditoriale, point. « *Je ne fais ni des livres formatés ni du clonage. Je souhaite que cette maison soit centrale d'où émergent des singularités.* »

En deux ans, ce boulimique de littérature fait découvrir Olivia Rosenthal, Franck Dexer, ou encore une biographie critique de Jack Kerouac. Au total, cinquante titres. A l'avenir, il essaiera de tenir un rythme de parution plus raisonnable, avec une douzaine de titres par an.

Raisonnaible, Bernard Wallet ? Celui qui travaille déjà « *à plein-plein temps* » ne l'est peut-être pas vraiment, puisqu'en ce moment il écrit une « *biographie du fils fictif (né en 1917) de Lénine et d'Inessa Armand* », un pamphlet sur la « *contre-révolution de 1917* ».

Emilie Grangeray

Bataille pour l'héritage d'Alberti

Lorsqu'une personne vit aux côtés d'une autre qu'elle aime, dont elle prend soin et ne se sépare jamais, cette personne acquiert une autorité morale que ne peuvent lui enlever dix journaux, dix chaînes de télévision, ni personne d'autre. Et cette personne, inutile de le préciser, c'est moi : *Maria Asuncion Mateo*. » C'est en ces termes bien sentis que la veuve de Rafael Alberti a rompu, ces derniers jours, le long silence qu'elle observait depuis la mort du poète, le 28 octobre dernier, à Puerto de Santa Maria, près de Cadix en Andalousie (*Le Monde* du 29 octobre 1999).

Un silence peuplé de mille rumeurs et chuchotements dans la presse, car, dans un testament rédigé deux ans avant sa mort – son dixième testament, semble-t-il, en moins de cinq ans –, le vieil écrivain, âgé de quatre-vingt-seize ans et dernier survivant de la « *génération 27* », laissait presque toute sa fortune (considérable), à sa seconde épouse, Maria Asuncion Mateo, une jeune enseignante en littérature qu'il avait épousée en juillet 1990.

Les enfants de Maria Asuncion, Marta et David, n'étaient pas oubliés non plus et se voyaient gratifiés des droits d'auteurs de quelques-uns des livres les plus célèbres du poète. Quant à l'unique fille de ce dernier, Aitana Alberti Leon, qui vit à La Havane depuis plus de quinze ans mais avait accouru pour l'enterrement de son père, elle ne recevait qu'un tableau de Miro, un dessin de García Lorca, divers manuscrits et les droits d'auteurs de l'anthologie des poèmes de son père. Mais on ne faisait, en fait, que lui confirmer la possession de cadeaux que Rafael Alberti lui avait déjà faits depuis plusieurs années. « *Ce testament est une farce et une spoliation* », se laissait aller à commenter Aitana Alberti Leon, tout en ne voulant pas entrer dans une polémique trop voyante qui aurait terni la mémoire de son père.

Ses amis allaient s'en charger. Des écrivains,

poètes et anciens compagnons de Rafael Alberti comme Luis García Montero ou Felipe Benitez Reyes suggérèrent que les facultés mentales du vieil écrivain étaient altérées, que son second mariage l'avait éloigné de ses anciennes amitiés ou même encore, ainsi que le sous-entendait l'un des plus grands spécialistes de l'œuvre d'Alberti, le professeur, José Monléon, que l'on avait profité de sa déficience pour lui faire endosser la paternité d'écrits qui n'étaient pas de lui. En un mot, il se serait agi d'une vulgaire histoire de captation d'héritage. Hypothèse nourrie par un autre épisode peu clair : le legs, il y a une dizaine d'années, à la ville de Cadix, comprenant des tableaux de Miro et de Picasso et plusieurs manuscrits originaux.

Ce legs est-il encore intact ?, se demandent certains amis de Rafael Alberti, laissant entendre que « *la grande histoire d'amour dont parle Maria Asuncion Mateo abrite peut-être aussi une solide préoccupation mercantile* ». Après tout, font-ils valoir, la veuve n'a-t-elle pas déjà tout organisé pour exploiter le nom d'Alberti comme une marque enregistrée ?

Bref, en quelques jours on est passé de la littérature au papier timbré, et l'affaire est entre les mains des avocats. « *Je ne savais pas qu'il y avait autant de veufs en cause, je me croyais la seule !* », a ironisé Maria Asuncion Mateo, faisant allusion à la pluie de critiques dont elle a été l'objet, avant de conclure : « *Je n'ai pas de raison de me cacher ou d'avoir peur ; cette polémique est une insulte à l'intelligence des lecteurs.* » En attendant l'évaluation exacte de la fortune de Rafael Alberti, autre thème de dissension dans la presse, la veuve a reçu l'appui dévoué des associations notariales qui estiment « *lamentable* » que l'on puisse mettre en doute leur travail et affirment que seuls les testaments de personnes possédant toutes leurs facultés intellectuelles, sont enregistrés.

Marie-Claude Decamps

Verdier a vingt ans

Des années Mao à l'exigence de Pierre Michon

L'eau a envahi les caves et noyé les livres. Une partie des stocks des éditions Verdier a été endommagée par les inondations du sud de la France, en novembre 1999. « *Ce n'est rien par rapport aux morts, bien sûr, mais les livres sont blesés* », explique Gérard Bobillier, PDG des éditions Verdier. L'éditeur a donc fêté ses 20 ans, dans les flots.

Verdier est né pendant l'automne 1979, porté par les événements de mai 68, puis par leur reflux. « *On venait du politique, d'un engagement total au sein de la Gauche prolétarienne* », explique Gérard Bobillier. Dans le sillage de Benny Lévy – le dernier interlocuteur de Sartre devenu spécialiste des études talmudiques – « *on est passé de l'impose du mot d'ordre – philosopher dans la rue –, au retour au texte et à l'étude des textes hébraïques* ». Un groupe de quatre « *maos* » s'installe dans une bergerie à Lagrasse dans l'Aude.

C'est la fin des années politiques. Les deux premiers titres sont *Le Guide des égarés* de Moïse Maïmonide et *Nous ne nous aimons pas*, de Jean-Claude Vernier, l'un des fondateurs de l'agence Libération, qui donnera naissance au quotidien. Ce livre, explique Bobillier, « *c'est en partie notre histoire* ». Les deux fondements – spirituel et littéraire – de la maison sont établis. Sans renier ses engagements,

Verdier mène une politique éditoriale qui s'impose par sa qualité littéraire. Il s'oriente rapidement vers la littérature étrangère, avec des directeurs de collection comme Jean-Yves Masson, Philippe Renard, Bernard Simone et d'autres.

Grâce à Pierre Michon, la maison va connaître, à partir de 1988, un nouvel essor et devenir un éditeur qui compte dans le domaine français. « *L'édition, c'est des petites choses, c'est du bricolage de l'esprit. Le travail d'un petit éditeur, c'est de réduire le temps de reconnaissance d'un auteur.* » Peu à peu, Verdier a construit un catalogue d'une grande qualité, auquel il vient d'ajouter celui des éditions Deyrolles qui ont cessé leurs activités. Verdier cherche « *cette tension entre la conscience et la langue* », qui s'incarne chez des écrivains comme Pierre Michon, Pierre Bergounioux, François Bon ou Michèle Desbordes. Didier Daeninckx y publie régulièrement des textes, Pierre Dumayet, aussi. Tous les étés, l'éditeur organise un « *banquet* du livre ».

Les pieds dans l'eau, Verdier vient quand même de recevoir un joli cadeau pour son vingtième anniversaire, avec deux prix, pour *La Demande* de Michèle Desbordes : le prix Giono et celui de France Télévision, qui va permettre au livre de devenir le best-seller de Verdier avec plus de 30 000 exemplaires.

Alain Salles

A L'ETRANGER

● **JAPON : une lettre de suicide de Mishima**

Le 25 novembre 1970, après avoir harangué les soldats de la caserne où il va se donner la mort, l'écrivain Yokyo Mishima se suicide par événement (« *seppuku* » connu en Occident comme « *hara-kiri* »). Un de ses compagnons, Kiyoshi Honda, vient de rendre publique, par l'intermédiaire de l'agence de presse Kyodo, une lettre qu'il a reçue de l'écrivain le jour de sa mort. Elle confirme ce que l'on savait déjà sur ses idées politiques ultranationalistes : il explique que son rêve était d'utiliser son armée privée, La Société du bouclier, pour réformer la société japonaise « *atteinte d'un cancer qui lui ronge l'esprit* », mais que l'époque n'était plus à l'action de groupe. Et assure ses amis qu'il ne les avait pas trahis, avant de terminer par un *Tenno heika banzai* (Longue vie à sa majesté l'empereur !).

● **GRANDE-BRETAGNE : le Whitbread Prize renouvelle son jury**

Les organisateurs des deux prix littéraires anglais les plus importants le Booker et le Whitbread cherchent à attirer l'attention des médias afin que l'on parle non seulement des livres, mais aussi d'eux (ce sont deux entreprises du secteur agroalimentaire). Le Whitbread vient de surprendre tout le monde en annonçant avoir recruté le célèbre mannequin Jerry Hall comme membre du jury. A côté d'elle, l'actrice Imogen Stubbs, la comédienne Sandi Toksvig et Ann Widcombe (secrétaire d'Etat du cabinet fantôme). Mais tout le jury n'est pas constitué de célébrités, il sera présidé par Eric Anderson, l'ancien principal d'Eton, spécialiste de Walter Scott avec à ses côtés le romancier Nigel Williams, le biographe Tony Holden, le poète Glyn Maxwell et l'écrivain de romans policiers Robert Harris.

● **Prix partout**

L'écrivain uruguayen, Marco Benedetti, exilé en Espagne vient de recevoir pour la première fois un prix littéraire dans son pays d'accueil, le prix Reina Sofia de poésie. C'est une jeune femme russe de vingt ans, Iveta Gerasimchuk, qui a été couronnée à Weimar lors du concours international lancé il ya deux ans par la revue Lettre internationale, l'institut Goethe et la ville de Weimar. Elle devance ainsi plus de deux mille cinq cents essayistes, philosophes ou professeurs consacrés. Le prix de la fondation Balkanica a été remis au Grec Nikos Bakolas pour son roman *Besa* (Parole d'honneur) paru aux éditions Kedros d'Athènes, après le Serbe David Albahari pour *L'Appât* (Gallimard) et le Bulgare Anton Douthchev pour *L'Epopée du livre sacré* (Actes Sud). Créée en 1955 à Ohrid (Macédoine) par un groupe d'éditeurs d'Albanie, Bulgarie, Grèce, Roumanie, Turquie, ainsi que de nouveaux Etats issus de l'ex-Yougoslavie, la Fondation Balkanica récompense chaque année, avec l'assistance de l'Unesco et du Centre national grec du livre, un ouvrage publié dans l'un des pays de la région afin de resserrer les liens des peuples qui l'habitent. Le prix Nelly Sachs décerné par la ville de Dortmund, doté de 25 000 deutschemarks (12 700 €) a été remis à la romancière d'ex-RDA Christa Wolf pour son œuvre littéraire engagée, sur plusieurs décennies. Christa Wolf, soixante-dix ans, l'un des grands écrivains contestataires de la RDA du temps de la Guerre froide est l'auteur notamment de *Christa T* (1969), *Trame d'enfance* (1976). Le prix Nelly Sachs est décerné tous les deux ans depuis 1961. En 1997, il avait été attribué à l'Espagnol Javier Marías, et auparavant à Elias Canetti, Nadine Gordimer ou encore Milan Kundera. Le prix Cervantès 1999 de littérature, le plus prestigieux d'Espagne, a été attribué à l'écrivain chilien Jorge Edwards, l'auteur de *Persona non grata* et de *Le Musée de cire*. Il lui sera remis le 23 avril, jour anniversaire de la mort de Cervantès.

VOUS CHERCHEZ UN LIVRE ÉPUISSÉ ?
Une seule adresse
LE TOUR DU MONDE
et son réseau de 250 correspondants
9, rue de la Pompe, 75116 PARIS
Tél. : 01.42.88.73.59
Fax : 01.42.88.40.57

ECRIVAINS
pour vos envois de manuscrits renseignements :
Editions LA BRUYERE
128, rue de Belleville
75020 PARIS
Tél. (1) 43.66.14.43

AGENDA

● **LE LUNDI 10 JANVIER. DENON. A Paris**, en liaison avec l'exposition « *Dominique-Vivant Denon, l'œil de Napoléon* », le Louvre organise à 20 h 30 à l'auditorium une lecture du *Voyage dans la Basse et la Haute-Egypte* de Dominique-Vivant Denon par Marcel Bozonet (34, quai du Louvre, tél. : 01-40-20-84-00).

● **DU 12 AU 28 JANVIER. JEUNESSE. A Lyon et à Francfort**, se tient, sous le titre « *Littératures en dialogue* », une exposition franco-allemande de livres pour la jeunesse. Avec lectures à deux voix, ateliers, rencontres... L'exposition qui veut favoriser la découverte, par les jeunes lecteurs, du pays partenaire, voyagera dans de nombreuses villes jumelées, en France et en Allemagne (Bibliothèque de la Part-Dieu, 830, bd Vivier-Merle ; 69003 Lyon, Hessischer Rundfunk, Bertramstrasse 8, 60222, Francfort). ● **LE VENDREDI 14 JANVIER. PROUST. A Paris**, conférence autour de l'exposition Proust à la Bibliothèque nationale de France intitulée « *Proust, l'écriture et les arts* » suivie d'une lecture d'extraits de *La Recherche* par Bernard-Pierre Donnadieu (de 14 h 30 à 18 heures, site François-Mitterrand, petit au-

ditorium, quai François-Mauriac, 75013 Paris).

● **LE LUNDI 17 JANVIER. HOMMAGE. A Paris**, l'Istituto italiano di cultura célèbre le centenaire de la naissance du dramaturge napolitain Eduardo De Filippo. Le Théâtre de l'instant de Brest et le théâtre Firmin-Grenier d'Antony présenteront à 18 h 30 *Homme et Galant Homme* et *L'Art de la comédie* (50, rue de Varenne, 75007 Paris, tél. : 01-44-39-49-39).

● **LE LUNDI 17 JANVIER. RENCONTRES. A Lyon**, la Villa Gillet organise à 20 h 30 une rencontre avec Leslie Kaplan et la psychanalyste Marie Moscovici (réservations au 04-78-27-48).

LA LIBRAIRIE ÉROTIQUE DE PARIS
La Musardine
122 rue du Chemin-Vert 75011 Paris
Tél. : 01 49 29 48 58
CATALOGUES GRATUITS
sur simple demande
(Merci de certifier que vous êtes majeur.)
RÉFÉRENCE À RAPPELER : D1001

● **LE LUNDI 17 JANVIER. NOUVELLES VOIX. A Paris**, la Bibliothèque d'information publique débute son cycle de débats sur la jeune littérature européenne avec la problématique du « *mentir-vrai* ». Ce premier débat animé par Dominique Noguez aura pour invités Christine Angot, Christophe Donner, Tim Parks et Josef Winkler (18 heures, petite salle de la BPI, Centre Georges-Pompidou, 34, rue Saint-Martin, 75004 Paris).

● **LE VENDREDI 21 JANVIER. GUTENBERG. A Paris**, se tiendra au Sénat de 9 heures à 18 heures un colloque international sur le thème « *L'adieu à Gutenberg ?* » avec la participation, notamment, de Jean Clément, professeur au département Hypermédia de Paris-VII, Joseph Jacobson du Massachusetts Institute of Technology, M^e Emmanuel Pierrat... (salle Clemenceau, 15, rue de Vaugirard, 75006 Paris, renseignements et inscriptions au : 01-55-80-73-73). ● **LE 24 JANVIER. FICTION JEUNESSE.** L'Institut international Charles-Perrault, et l'université d'Artois coorganisent un colloque intitulé « *Diversité d'Hector Malot* » (université d'Artois, 9, rue du Temple, BP 665, Arras Cedex. Rens : 01.34.16.36.88).

Le Monde

DES LIVRES DE POCHE

VENDREDI 7 JANVIER 2000

LE TEMPS PRÉSENT DE DOMINIQUE ROLIN

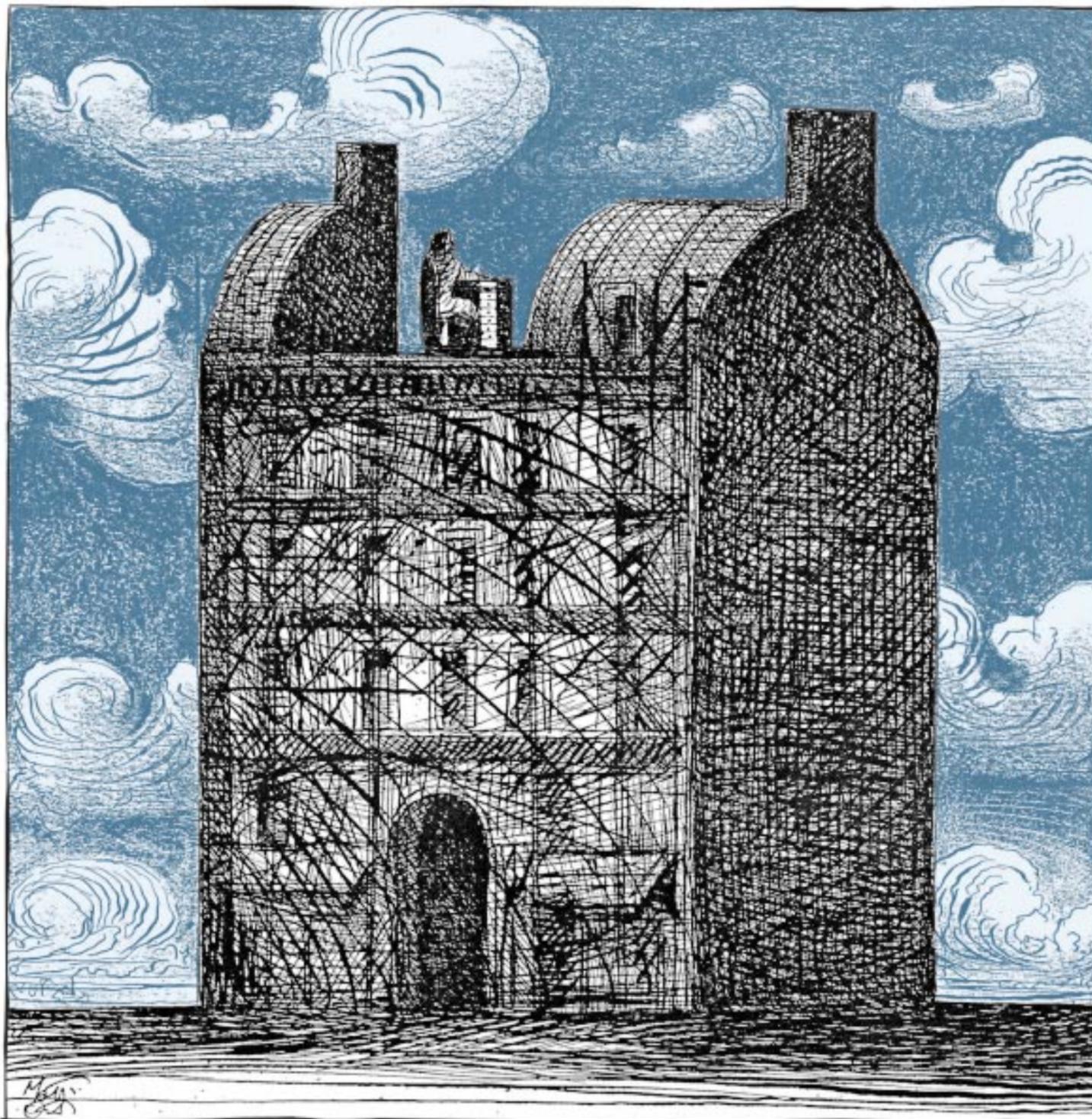
Rencontre avec une résistante de l'écriture qui, depuis presque soixante ans, sculpte son bloc de marbre au plus près des mots p. III

COMMANDER LES CROYANTS

Mohamed Tozy analyse brillamment la complexité du pouvoir mis en place par Hassan II au Maroc p. XII

SÉLECTION

La liste des « poches » parus en décembre p. XV



a c t u a l i t é

s o m m a i r e

● LITTÉRATURES

La Rénovation
de Dominique Rolin (p. III)
Le Corps clairvoyant
de Jacques Dupin (p. IV)
La Folie Almayer
et **Un paria des îles**
de Joseph Conrad (p. IV)
Outre-Manche
de Julian Barnes (p. IV)
Omer pacha Latas
d'Ivo Andric (p. V)
Oblomov
d'Ivan Gontcharov (p. V)
Lucarne
de Raharimanana (p. V)
Livraisons (p. XI)

● ÉDITION

Jack London chez Phébus (p. VI)

● PORTRAIT

Melvin Burgess (p. VII)

● ROMANS POLICIERS

Le Désosseur
de Jeffery Deaver (p. VIII)
Froid aux yeux
de John Sandford (p. VIII)
Livraisons (p. VIII)

● SCIENCE-FICTION

Histoires de Pan 2 000
(p. IX)
Les Derniers Hommes
I. Le Peuple de l'eau
de Pierre Bordage (p. IX)
Livraisons (p. IX)

● VOYAGES

L'Émeraude
des Garamantes
de Théodore Monod (p. X)
Gens des nuages
de Jemia et J.M.G.
Le Clézio (p. X)
Livraisons (p. X)

● ESSAIS

Monarchie et islam
politique au Maroc
de Mohamed Tozy (p. XII)
Rome, portrait d'une
ville, 312-1308
de Richard Krautheimer
(p. XIII)
La Vie sexuelle
d'Emmanuel Kant
de Jean-Baptiste Botul
(p. XIII)
L'Aventure des mots
français venus d'ailleurs
d'Henriette Walter (p. XIII)
Seniors, l'explosion
de Jacques Huguenin
(p. XIV)
L'Empire romain en
mutation : des Sévères
à Constantin (192-337)
de Jean-Michel Carrié
et Aline Rousselle (p. XIV)
La Poésie et la Guerre
de Jean Starobinski (p. XIV)
Livraisons (p. XI)

● SÉLECTION

La liste des livres de poche parus au mois de décembre 1999 (p. XV)

Viviane Hamy, l'indépendante

A l'occasion des dix ans de sa maison, « J'ai lu » accueille ses titres policiers

Viviane Hamy, qui fête cette année les dix ans de sa maison, peut être fière : en 1999, sa structure (qui, à plusieurs reprises, a été économiquement menacée – notamment en 1995 et 1998) affiche un chiffre d'affaires de 3 millions de francs (457 347 €) et dégage un bénéfice de 300 000 francs (45 735 €). L'an 2000 sera pour elle une année de changements importants. Lancée en 1994, sa collection policière « Chemins nocturnes » est accueillie dans un segment policier que crée J'ai lu (« J'ai lu policier »), le département poche de Flammarion. Par ailleurs, après Diff'Edit puis, dès 1992, Le Seuil, elle passe en diffusion chez Flammarion. Si elle quitte la maison de la rue Jacob, c'est, dit-elle, « non sans états d'âme », mais séduite par « l'estime, l'écoute, le respect de l'équipe de J'ai lu et de Flammarion ». Les six premiers titres de cette collection (1) bénéficieront d'un tirage de 40 000 exemplaires (en édition courante, le tirage initial moyen était de 4 000) et d'un soutien promotionnel important.

Née le 6 août 1953 à Alexandrie, Viviane Hamy arrive en France alors qu'elle n'a que trois ans. Après des études de droit et de lettres modernes, elle débute, en 1978, dans l'édition en tant que représentante de librairie aux éditions de La Différence. Attachée de presse chez Belfond de 1981 à 1985, elle occupera ce poste chez Lieu commun puis Phébus, où elle donne, une fois de plus, sa démission. Car cette touche-à-tout souhaite être présente à toutes les étapes de la chaîne du livre : « J'ai quitté les maisons pour lesquelles je travaillais parce que j'avais l'impression d'être seulement un membre d'un corps. » Et d'élaborer une comparaison aussi fantasque que pertinente : « Imaginez qu'une maison d'édition soit un corps. La commer-

cialisation est considérée comme les jambes ; la fabrication, le ventre, et l'éditorial, la tête. Or, sans mes jambes, je ne sais pas ce que je ferais. Mes pieds participent de ma vision du monde ! »

Forte de ce principe, elle monte, en décembre 1989, sa propre structure, grâce à 500 000 francs réunis auprès de sa famille et de ses amis, « qui ont compris que, si je ne le faisais pas, j'allais devenir folle ». Et même si elle sait qu'« une maison d'édition, ce sont ses livres », elle lui donne son nom : « En tant qu'ancienne attachée de presse, je savais comment les médias allaient l'utiliser. J'étais une femme, qui, avec trois sous, avait monté, dans son appartement, sa maison d'édition. »

Les trois premiers titres, commercialisés le 12 janvier suivant, sont *Terre tranquille*, d'Armande Gobry-Valle (avec qui elle obtiendra le Goncourt du premier roman en 1991 pour *Iblis ou la défroque du serpent*), *Fille des pierres*, de Cécile de Tormay, et *Mémoires du capitán Alonso de Contreras*, avec une préface d'Ernst Jünger. Elle imagine, pour chaque domaine, une couleur : le rouge pour les livres écrits en français ; le bleu pour le hongrois ; le jaune pour l'espagnol ; le blanc pour le russe... Au 1^{er} janvier 1993, elle prend enfin des locaux, au 55 de la rue Vieille-du-Temple, dans le 4^e arrondissement de Paris.

Mais elle a également fondé sa maison parce qu'elle souhaitait réconcilier deux choses a priori incompatibles : la création et le commerce du livre. Cette ambivalence la conduira, en 1997, à inscrire, en dernière page de chaque ouvrage, le détail du coût des livres. Mais elle se heurte aux libraires et aux autres éditeurs, pour qui « parler du prix des livres était quelque chose de tabou ». Au bout d'un an, malgré l'obstination qui la caractérise, elle renonce à poursuivre cette expérience.

Pour autant, elle déclare « être pleinement consciente de la réalité très forte du métier d'éditeur », ce qui, ajoute-t-elle, « ne détruit en rien le miracle du livre ». Quand, en revanche, on lui demande si la vie de l'édition a changé, elle répond : « La situation a changé, les conditions ont changé, mais pas le métier. La tentative créatrice reste la même, malgré, il est vrai, la mondialisation croissante, le règne de la quantité et le non-respect de l'autre. » Et de fustiger le monde éditorial français. Pas les personnes (elle aime trop les rencontres), mais le « milieu » : « Il n'y a rien de plus obsolète qu'un milieu. L'édition doit être dans le temps, elle véhicule la société dans laquelle elle vit. » Avec cent titres au catalogue, elle parvient encore à exercer son activité en indépendante (même si, confesse-t-elle, « pendant dix ans, j'ai usé et abusé de moi »), car elle a « surmonté les blessures d'amour-propre ». Mais aussi parce qu'elle ne publie que dix ouvrages par an, malgré les six manuscrits reçus chaque jour. Lucide, elle l'est également en pratiquant une politique d'à-valoir modeste, mais identique pour tous les auteurs.

Comment exerce-t-elle son métier ? « En tant que citoyenne de mon pays, je m'engage dans la société en faisant le mieux possible ce que je crois savoir faire le mieux. De plus, gagner ma vie m'a toujours semblé une expression obscène. Je travaille pour vivre ma vie. »

E. G.

(1) A paraître en mars : *Meurtre chez tante Léonie*, d'Estelle Monbrun, *Un été pourri*, de Maud Tabachnik, et *Debout les morts*, de Fred Vargas. En novembre : *La Mort quelque part*, de Maud Tabachnik, *Travestis*, de Dominique Sylvain, et *Un peu plus loin sur la droite*, de Fred Vargas.

e n b r e f

● **Orwell inconnu.** A l'occasion du cinquantième anniversaire de la mort de George Orwell, le 21 janvier, 10/18 publie trois ouvrages très peu connus : un texte historique et politique, *Hommage à la Catalogne*, où il raconte sa participation à la guerre d'Espagne et témoigne des luttes internes entre républicains, et deux romans : *Et vive l'aspidistra*, satirique et humaniste, et *Un peu d'air frais*, long monologue plein de drôlerie.

● **Précision.** A l'attention de ceux de nos lecteurs qui nous demandent comment est réalisée la liste des parutions figurant à la fin du « Monde des poches » : les éditeurs nous adressent leurs programmes. En aucun cas nous ne faisons de sélection parmi eux. En revanche, tous ne nous communiquent pas en temps et heure les informations dont nous avons besoin. Il peut nous arriver aussi de ne pas avoir la place de citer toutes les catégories (humour, loisirs, vie pratique...).

M. Si.

Vœux de bonheur

Un peu de sagesse pour l'an 2000

Pourquoi ne pas profiter de cette période de vœux pour souhaiter à ses proches bonheur et sagesse ? On trouvera chez l'éditeur Guy Trédaniel de tout petits livres directement importés des Etats-Unis et voués à la sagesse dans tous ses états (*Sagesse bouddhique*, *Sagesse celtique*, *Sagesse égyptienne* ou *Sagesse chinoise*), dont la lecture devrait « inspirer et conforter » leurs lecteurs. S'ils pouffent de rire, c'est sans doute qu'ils ont mauvais esprit (42 F [6,40 €] chacun).

Sous le même titre de collection (« Les petits livres de la sagesse ») mais publiés par les éditions de La Table ronde, le lecteur peut s'imbiber d'un long texte, au lieu de pensées et de méditations éparses, ce qui, au moins, justifie mieux le prix (47 F [7,17 €]). Parmi les derniers titres, *La Sagesse monastique* de Henry Brunel, que

l'on présente comme « un voyage initiatique au sein du monachisme chrétien » et qui a l'avantage de donner des informations. Avec *Le Livre de la simplicité*, nous avons droit à « bien plus qu'un traité de philosophie, l'histoire d'une vie », celle de José Hobday, Amérindienne et sœur franciscaine. Enfin, avec sa collection chez Flammarion, Dominique Glocheux propose différentes façons d'accéder au bonheur grâce à « des phrases courtes, des mots simples faciles à retenir » ; par exemple : *Petits bonheurs amoureux*, *Le bonheur est un jeu d'enfant*, *Le bonheur, c'est les autres* ou encore *Petits chemins du bonheur*. Nos lecteurs trouveront, du moins nous l'espérons, dans ce numéro comme dans ceux qui suivront tout au long de cette année, des lectures sans doute plus conformes... à leurs vœux.

Le temps présent de Dominique Rolin

LA RÉNOVATION

de Dominique Rolin.
Gallimard, « Folio », 146 p.,
24 F (3,65 €).
(Première édition : Gallimard, 1998.)

C'est en retrait du boulevard Saint-Germain que se situe la rue étroite et calme où réside Dominique Rolin depuis quarante ans. A l'un des angles de la rue de Beaune, la pharmacie, presque familière à ses lecteurs, fait signe au visiteur. Face à son immeuble rénové, un échafaudage soutient un petit hôtel à bout de force. La malice pétille dans ses yeux gris-bleu qu'accompagne un rire sonore et généreux : « *Je suis en train de débiter mon nouveau livre et j'ai été tentée d'y introduire des scènes de ce chantier. Mais ce serait une erreur. La Rénovation a été écrite et je ne peux y revenir.* »

Pourtant, les esprits chagrins, ceux-là mêmes qui n'ont pas accepté que l'auteur du *Souffle* se libère d'une forme de littérature classique, affirmeront que le ressassement est l'un de ses défauts. Un « travers » qu'elle revendique : « *Il y a un morceau de moi dans chacun de mes livres, et avec lui le risque de la répétition. Or, je la saisis sous un angle différent. Je ne regrette pas de me répéter. Au contraire, cela signifie que je suis honnête avec moi et être honnête avec soi-même, c'est être honnête tout court.* »

Ainsi, depuis quelque soixante ans, Dominique Rolin ne cesse d'explorer son for intérieur. Ce « *bloc de marbre* » qu'elle sculpte au plus près des mots pour en révéler chaque facette. Sombre et joyeuse, angoissée et heureuse, cruelle et aimante. Double, comme elle se définit. Unique comme son œuvre qui, des *Marais* (Denoël et Gallimard, 1990), son premier roman – publié en 1942 (elle a vingt-neuf ans) et célébré dès sa sortie par Jean Paulhan et Max Jacob – à *Journal amoureux* (1), dessine un même cheminement. Un même trait de férocité, d'audace et de liberté ; un même défi : subvertir le temps qui passe, l'étirer, afin de l'assujettir au présent de l'écriture.

Prosaïque, ce présent ordonne les jours selon un rythme immuable. Lever à six heures, mise en ordre de l'intérieur-« miroir » avant deux heures d'écriture. Déjeuner frugal, sieste, sortie ou, plus rare, une visite. Car telle la « *recluse heureuse* » de *La Rénovation*, Dominique Rolin ne veut plus perdre de temps dans une pseudo-sociabilité. Enfin, le coucher avec son train de rêves. « *La vie d'un écrivain est une bagarre intérieure continuelle marquée par des phases de désespoir où l'on se croit perdu. La nuit est alors un secours. Les mots viennent et s'assemblent dans une symphonie pensée, inconsciente. (...) Au réveil, un nœud de phrases s'écrit presque automatiquement. Ensuite vient la mise en forme.* »

Biographique, ce présent embrasse tous les passés, « *toutes les années [d'enfance] qui ont suivi et durant lesquelles j'ai tenté de vérifier ces repères au moyen de l'écriture* (2) ». Il est celui qui s'enracine dans sa Belgique natale. Le grand-père, l'écrivain

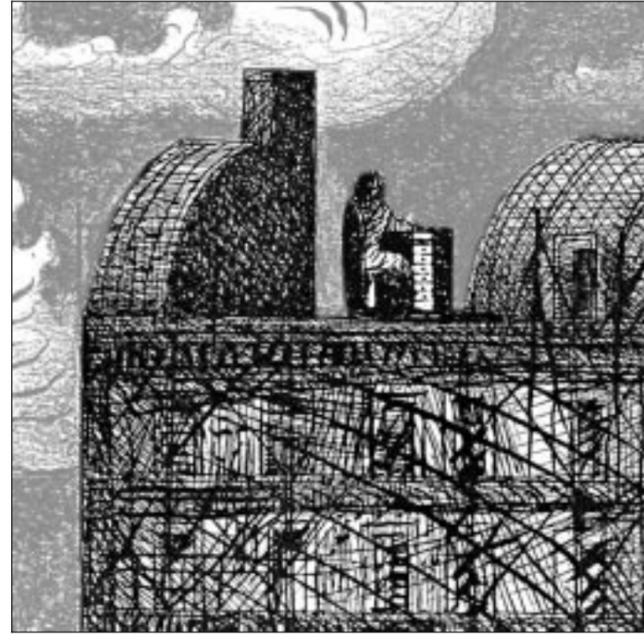


ILLUSTRATION (COUVERTURE ET DÉTAIL INTÉRIEUR) : LORENZO MATTOTTI

Depuis presque soixante ans, elle ne cesse d'explorer son for intérieur, ce « *bloc de marbre* » qu'elle sculpte au plus près des mots pour en révéler chaque facette. Rencontre avec une résistante de l'écriture, dont le cheminement dessine un même trait d'audace et de liberté

Léon Cladel, le père, bibliothécaire, la mère, répétitrice, et la tante, amie et biographe de Rodin, Judith Cladel ; des lectures abondantes comme Chateaubriand, Rimbaud, Mallarmé, Poe ou encore des monographies sur les primitifs flamands qui marqueront son imaginaire ; enfin le dessin, où s'exerce son regard. La séparation de ses parents installe un drame au milieu de ce climat favorable et précipite sa vocation. L'adolescente observe les déchirements de la cellule familiale, qui deviendra la matière première de ses nouvelles, puis de ses romans. En 1946, encouragée par Robert Denoël, la romancière s'installe à Paris. Là, elle rencontre le sculpteur Bernard Milleret. « *Dix ans de bonheur* », résume-t-elle d'un sourire. Dix années de succès avec *Le Souffle*, prix Femina en 1952, mais aussi la mort de son mari retracée dans *Le Lit* (Gallimard, « Folio » n° 190). Roman charnière, il annonce une nouvelle période.

1958. Une date pour deux rencontres indissociables. La première avec un écrivain de vingt-trois ans son cadet, qui, sous le nom de Jim, va prendre une place majeure dans la vie et l'œuvre de Dominique Rolin. Une passion hors norme, sous le signe de la clandestinité. La seconde avec le nouveau roman. Influencée mais non embriaguée, la romancière libère sa technique et son style des « *vieux tabous romanesques* ». Critiques et lecteurs ne l'entendent pas ainsi et désertent. « *Beaucoup de gens se sont indignés. C'était un choc pour eux comme pour moi. Car j'ai été la première surprise en changeant de rythme, en versant dans ce que l'on nomme le "nouveau roman", qui n'existe pas d'ailleurs. Ou plutôt qui a toujours existé. Pensez à Faulkner, Joyce, Kafka.* » Des « *maîtres* », dit-elle avec une fierté joyeuse.

Cette période, qu'elle avoue doulou-

reuse, prend fin dans les années 80 avec la reconnaissance qui lui vient de « l'Autre pays » où, en 1989, l'Académie royale de Belgique l'accueille au siège de Marguerite Yourcenar. Et un nouveau public, restreint mais fidèle, qui l'accompagne à chacune de ses explorations familiale, sentimentale, spirituelle et littéraire. Ces traversées de l'avant-vie avec *L'Infini chez soi* (Denoël, 1980, et Actes sud, « Babel », n° 225), de la mort (*Le Gâteau des morts*, Denoël, 1982) et de l'au-delà avec *La Voyageuse* (Denoël, 1984) forment une étonnante trilogie.

Voyages tournoyants dans les temps de la mémoire, des rêves, où la fiction transcende le réel, chaque roman tend à circonscrire, comme le magnifique *Jardin d'agrément* (Gallimard, 1994), cet espace marqué par trois points cardinaux : la Belgique, Venise et son « *bureau à ciel ouvert* », lieu d'écriture avec Jim aussi précieux et intime que son appartement du 7^e arrondissement. Figure centrale de *L'Accouder* (Gallimard, 1996), ce duplex devient personnage à part entière dans *La Rénovation*. « Miroir » à l'intérieur duquel la narratrice, double de la romancière, entre en résistance.

Contre les promoteurs et les démolisseurs qui l'engagent à partir. Contre la poussière, les gravats, les bruits qui la transpercent. Contre la cohorte de fantômes emmenée par la redoutable Lady Mémoire qui veut les installer à demeure. Face au cauchemar, un seul mot d'ordre : résister pour aimer, pour écrire. Comédie grinçante et drôle, *La Rénovation* se lit aussi comme une splendide profession de foi en l'écriture. Le cri absolu d'un écrivain qui a su défier le temps et qui affirme : « *J'ai écrit, j'écris, j'écrirai.* »

Christine Rousseau

(1) A paraître en mars chez Gallimard. Un extrait est publié dans le numéro de janvier de la NRF.

(2) *Le Bonheur en projet. Hommage à Dominique Rolin* (éd. Labor, 1993).

e x t r a i t

Jim est rentré. Je me fais belle à l'occasion de notre carnaval d'intimité, nous nous mettons à table. (...) Quand on aime, le regard est superflu, le toucher aussi, et même le flair et l'écoute. Les sens, dépassés, se concentrent en vue d'un prodige qui tourne un moment dans l'air avant de nous atteindre. Voilà, c'est fait, nous n'avons pas besoin de quitter nos places. Le prodige a maîtrisé la folle aventure du temps qui passe. Sachant que nous sommes ses alliés majeurs, le temps nous veut du bien. « Ne bougez plus, ne bougez plus », souffle-t-il. La soumission qu'il nous réclame se révèle on ne peut plus gratifiante. Les jours nous enveloppent en tourbillons ralentis, si nombreux qu'ils deviennent des années, puis une série de décades éclatantes.

La Rénovation, pages 26 et 27.

Herbe de parole

LE CORPS CLAIRVOYANT (1963-1982)
de Jacques Dupin.
Préface de Jean-Christophe Bailly.
Poésie/Gallimard, 426 p., 66 F (10,06 €).

En 1971, Jean-Pierre Richard, préfaçant un volume de la collection « Poésie/Gallimard » qui comportait les deux premiers livres de Jacques Dupin – *Gravir* (1963) et *L'Embrasure* (1969) –, soulignait « le vœu de négativité » soutenant cette œuvre déjà forte. Dans le sillage de René Char, mais avec plus d'âpreté, dans la proximité, mais nullement l'identité, des autres poètes – Yves Bonnefoy et André Du Bouchet –, qui se rassemblèrent autour de la galerie Maeght et de la revue *L'Éphémère* à partir de 1966 (1), Dupin dessinait son propre territoire. Mais c'est dans une lignée picturale plus encore que poétique que, comme Bonnefoy et Du Bouchet, il voulut s'inscrire. Giacometti en restera la source commune (2). La présente édition est augmentée des deux recueils qui ont suivi : *Dehors* (1975) et *Une apparence de soupirail* (1982). Après cette date, Dupin quitta Gallimard pour POL (et aussi Fata Morgana).

« *La poésie de Jacques Dupin n'est pas liante. Elle n'accompagne pas celui qui se repose...* », écrivait Nicolas Pesquès dans *Balises pour Jacques Dupin* (éd. Fourbis, 1994). Mais il serait injuste de circonscrire cette œuvre à ce refus, à cette négativité. Dans toute sa violence, sa cruelle tension, dans son refus des séductions, Dupin cherche à « soustraire / à la difformité du cadastre / herbe de parole fraîchement risquée ». D'être rare, cette herbe n'en est que plus précieuse, comme l'œuvre de Dupin.

Patrick Kéchichian

(1) Voir à propos de cette revue la thèse d'Alain Mascarou (L'Harmattan, 1998).

(2) Trois études de Dupin viennent d'être reprises dans un volume, *Alberto Giacometti* (Ed. Farrago, diff. Belles Lettres, 120 p., 85 F [12,96 €]).

L'intérieur des ténèbres

Trahison, orgueil et solitude au cœur des deux premiers romans de Joseph Conrad

LA FOLIE ALMAYER (Almayer's Folly, a Story of an Eastern River)
de Joseph Conrad.
Traduit de l'anglais par Anne-Marie Soulac et annoté par Raymond Las Vergnas.
Préface inédite de Sylvère Monod.
Gallimard, « Folio », 272 p., 35 F (5,33 €).
(Première édition : Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1982.)

UN PARIÀ DES ÎLES (An Outcast of the Island)
de Joseph Conrad.
Traduit de l'anglais par Georges Jean-Aubry, révisé par André Bordeaux.
Gallimard, « Folio », 448 p., 35 F (5,33 €).
(Première édition : Gallimard, 1982.)

En 1889, Joseph Conrad a trente-deux ans quand il commence la rédaction de *La Folie Almayer*. Le manuscrit – qu'il manque perdre à plusieurs reprises – sera finalement publié le 27 avril 1895. Encouragé par la critique, il interrompt sa carrière maritime pour se consacrer – et ce jusqu'à sa mort, en 1924 – à l'écriture. En 1896, il publie *Un paria des îles* qui, comme le note Sylvère Monod dans sa précieuse préface, fonctionne comme une « suite à rebours » de *La Folie*. Replongeant dans l'univers malais, Conrad réemploie les mêmes personnages, pris

quinze ans plus tôt (1). Il note : « Un paria des îles est mon second roman au sens absolu du terme, second par sa conception, second par son exécution, second, pour ainsi dire, par son essence. » Deuxième serait toutefois plus exact...

La Folie est le nom donné à la maison d'Almayer, un homme blanc venu chercher la fortune dans un comptoir commercial sur une rivière de Bornéo, en Indonésie. Elle se désagrège, symbole de la déchéance de son propriétaire. Il se souvient alors de son désastreux mariage – arrangé par Tom Lingard, le rajah Laut, le Roi de la mer – avec une Malaise. De fait, il reporte son amour et ses espoirs sur leur fille Nina, qui le trahira pourtant à travers sa passion pour Dain Maroola, un Malais, et aura à l'égard de son père ces mots si durs : « *Je ne suis pas de ta race. Entre ton peuple et moi il y a aussi une barrière que rien ne peut supprimer.* » Cette trahison offre à Conrad l'occasion de brosser un magnifique portrait d'Almayer, personnage à la fois pathétique et attachant, « incapable de voir la malhonnêteté de ses procédés, l'irréalité de ses objectifs, la futilité de ses regrets ».

De trahison, il est aussi question dans *Un paria des îles*. Willems devient « l'erreux » et la « honte » de Tom Lingard, en vivant une passion (semblable en bien des points à celle de Nina et Dain) avec Aïssa. Par vengeance, celui qui est désormais le « paria de l'humanité tout entière » provoquera l'installation des Arabes dans ce comptoir situé sur le fleuve, dont l'accès était jusque-là tenu secret.

Histoires d'Anglais en France

Nouvelles de l'autre côté du Channel, par un Julian Barnes caustique et virtuose

OUTRE-MANCHE (Cross Channel)
de Julian Barnes.
Traduit de l'anglais par Jean-Pierre Aoustin.
Gallimard, « Folio », 288 p., 32 F (4,88 €).
(Première édition : Denoël, 1998.)

Avec les dix nouvelles de ce recueil, on retrouve un peu le Julian Barnes historien, asticotant *L'Histoire du monde en dix chapitres et demi* (Stock, 1990). Sauf qu'il s'agit ici d'une Histoire de France vue par un Anglais qui n'est ni le major Thompson ni Peter Mayle, ce chroniqueur d'une Provence improbable. On dit souvent de Julian Barnes qu'il est francophone – c'est incontestable – et francophile – ce qui est moins sûr. Disons qu'il aime la France et les Français autant que l'Angleterre et les Anglais : en écrivain. Et un écrivain caustique, s'il en est.

Dès le titre, on est dans l'ambiguïté de ces rapports de voisinage : *Outre-Manche* signifient pour nous l'Angleterre, alors que

Au-delà des combats entre deux générations, entre les Blancs et les populations locales, les Hollandais et les Britanniques, ce sont, dans ces deux romans (comme dans les suivants d'ailleurs), les conflits internes – ce chaos intérieur, qui intéresse Conrad et qu'il dépeint magistralement. Dans la moiteur oppressante de la forêt équatoriale, les sentiments sont toujours complexes. Ainsi, quand Almayer parle à sa fille, c'est « *d'une voix dans laquelle le reproche et l'amour s'exprimaient à la fois en une tendresse douloureuse* ». Car, chez celui que certains ont, à tort, réduit à un « écrivain de la mer », l'oxymoron est roi. Point de simplification, mais des nuances. Pas de décor figé, mais une ambiance, une atmosphère.

Il est aussi beaucoup question d'orgueil dans ces deux textes, et surtout de cette « solitude absolue » qui ne quitte pas l'Homme, cet « animal méchant », « de cette solitude indestructible qui entoure, enveloppe, revêt toute âme humaine du berceau jusqu'à la tombe et peut-être au-delà ». Willems et Almayer seront tentés par le suicide, plongés dans la méditation de leur naufrage. Mieux que conqué, Conrad, qui a traversé de longues crises de dépression, sait que « *la nuit est noire et que la rive est loin* » et que « *la mort vaut mieux que la lutte* ».

Emilie Grangeray

(1) De même que dans *La Rescousse*, roman commencé dans la foulée des deux premiers mais que Conrad n'achèvera qu'en 1920.

le titre original, *Cross Channel*, induit l'idée que l'on se rend de la royale Albion à la République française. Ce n'est pas volontaire, cela tient à la traduction, mais le résultat est là et fort approprié, car toutes les nouvelles que l'on va lire se passent en France, mais avec des Anglais et des Anglaises comme personnages, qui y vivent, la traversent ou n'y font que passer, à travers l'espace mais aussi à travers le temps ; ils sont ainsi touristes ou résidents, amateurs de melons ou occupants, assistent à la Révolution, participent au Tour de France, prennent l'Eurostar, violent de jeunes négrates ou fêtent le 31 décembre 1899. Unité de lieu, diversité de temps et des histoires qui n'ont finalement rien à voir entre elles, comme les nouvelles qu'elles sont et qu'elles restent même si l'auteur ne résiste pas à un artifice de dernière minute, un peu prévisible et attendu, pour les relier entre elles. Quoiqu'il y ait aussi entre celle-ci et celle-là un clin d'œil, une faille, un renvoi, un jeu surréaliste, un train, un cimetière militaire, une strip-teaseuse. Julian Barnes s'amuse à semer quelques fausses pistes comme l'auteur de romans policiers qu'il est aussi sous

le pseudonyme de Dan Kavanagh. Même dans son écriture, il assène parfois une belle formule, de celles que l'on a envie de noter ou de citer, pour l'infirmer presque tout de suite par une précision, une sottise, une réflexion. Bien fol qui s'y fie.

Alors les voici donc, dans notre outre-Manche, ce compositeur de musique qui tyrannise sa femme – ayant pris sur elle un ascendant qui émerveille : « *Si je l'écris, tu l'admireras* » – et qui méprise le monde. Le privilège du lecteur sera d'assister à sa mort. Non sans une certaine jubilation, il faut l'avouer... Voici encore cet écrivain qui n'assiste jamais aux colloques littéraires, et ne résiste pas à une étrange invitation parce qu'il garde sans doute de son adolescence la nostalgie de la « science des solutions imaginaires » – dite aussi pataphysique. Ou cette femme qui vieillit en pleurant un soldat mort durant la première guerre, et qui hait « *la guerre d'Hitler* » parce qu'elle éclipse la précédente... Julian Barnes est un virtuose, suffisamment brillant pour masquer quelques facilités, quelques imperfections.

M. Si.

Printemps brisé à Sarajevo

Récit-mosaïque d'une Bosnie éclatée, par le grand conteur yougoslave Ivo Andric

OMER PACHA LATAS
d'Ivo Andric.
Traduit du serbo-croate
par Jean Descat.
Le Serpent à plumes, « Motifs »,
386 p., 43 F (6,56 €).
(Première édition : Belfond, 1992.)

Un jour de 1850, le temps, à Sarajevo, « *ce temps turc qui reste immobile* », fut soudainement bousculé. Blottie dans sa vallée, la ville attendait avril et « *la douceur de ce mois [qui] s'épanouit paisiblement, comme au creux d'un vase, se développe et se prolonge, accessible à tous, et rend la vie plus belle, ou du moins plus facile* ». Sarajevo attendait le printemps et vit arriver Omer Pacha Latas, général en chef de l'Empire ottoman et « *bourreau de toutes les insurrections de Turquie* ». Le séraskier Omer Pacha avait été envoyé en Bosnie par le sultan pour mater les vizirs et les beys sourdement hostiles au pouvoir central et imposer des réformes. L'histoire nous dit que le pays garda longtemps la trace de sa férocité et de son sauvage appétit de puissance mais, pour l'heure, « *sur son cheval blanc à harnachement doré et à rênes rouges, élégant et majestueux, on eût dit une apparition à l'air doux et bienveillant. Il semblait porté par un nuage. La foule étonnée, qui n'en croyait pas ses yeux, vit un rayon de soleil déclinant jeter un reflet sur sa poitrine et éclairer son visage à la barbe grisonnante, empreint d'une grave dignité et d'une énigmatique douceur* ».

Ainsi commence, comme dans un conte, comme dans un rêve, le récit gigogne d'Ivo Andric, qui, une fois de plus, tisse sa trame romanesque avec les fils croisés de l'histoire de son pays et des destins individuels, intimes, de ses multiples personnages hauts en couleur. Même si ce roman, qu'il n'eut pas le temps d'achever avant sa mort, en 1975, n'a pas la dimension des deux chefs-d'œuvre de l'écrivain yougoslave, *Le Pont sur la Drina* et *La Chronique de Travnik* (1), on y retrouve avec bonheur son art de conteur oriental et, surtout, sa lucidité fervente, amoureuse, envers la Bosnie, ce « *chaudron de sorcières plein de haine et de passion* ». Car Andric, qui obtint le prix Nobel de littérature en 1961 et demeure inexplicablement mal connu en France, alors qu'il est un des écrivains européens les plus importants du siècle, a dévoué son génie à cette région des Balkans dont il était lui-même une incarnation parfaite. Né à Travnik dans une famille croate catholique, militant du mouvement révolutionnaire Jeune Bosnie puis diplomate dans les grandes capitales européennes, de Bucarest à Vienne en passant par Berlin (en 1941), Ivo Andric, finalement, se voulut serbe et s'installa à Belgrade : nul mieux que lui n'a décrit et représenté cette « *Mitteuropa* » où se contraient, avant que tout n'explose, dans l'empilement des peuples, des religions et des influences, l'Orient et l'Occident, la modernité et la tradition. C'est par petites touches, dans une

juxtaposition de courts récits à la manière des *Mille et Une Nuits*, qu'Andric dessine dans *Omer Pacha Latas* cette insaisissable Bosnie. Mais son talent se déploie tout entier dans les portraits de ses personnages, tous fascinants et tous, à divers titres, déracinés. A commencer par ce pacha turc et sanguinaire qui, alors qu'il pose devant le petit peintre Karas, se souvient, fugacement, que dans une autre vie il fut un jeune homme pauvre et croate, nommé Mitcho Latas, à l'avenir brisé de cadet de l'armée autrichienne... Identités floues, recomposées, réinventées, à l'image d'une Europe centrale dont la mosaïque n'a cessé de se réagencer au fil des siècles. Dans un texte intitulé « *Une lettre de 1920* », paru dans *Titanic et autres contes juifs* (2), Ivo Andric écrivait : « *Ce pays pauvre et arriéré où vivent entassées quatre religions différentes aurait besoin de quatre fois plus d'amour, de compréhension mutuelle et de tolérance que les autres pays. Alors qu'au contraire l'incompréhension, qui tourne parfois franchement à la haine, y est presque la caractéristique générale des habitants.* » Va-t-on enfin aimer Ivo Andric, et la Bosnie avec lui ?

Fabienne Darge

(1) Réédités chez Belfond et au Livre de poche, « *Le Monde des livres* » et « *Le Monde des poches* » des 8 avril 1994, 3 octobre 1997 et 6 novembre 1997.

(2) Réédité récemment chez Belfond, « *Le Mondes des livres* » du 16 avril 1999.

Le cri de Madagascar

LUCARNE
de Raharimanana.
Le Serpent à plumes,
« Motifs », 137 p.,
37 F (5,64 €).
(Première édition : Le Serpent à plumes, 1996.)

Juste une petite lucarne, ouverte sur Madagascar. Une lucarne débouchant sur douze nouvelles comme autant de boyaux plongeant dans la noirceur d'une réalité trop violente, trop horrible pour être décrite telle quelle. Question de crédibilité pour un jeune auteur malgache à l'heure de crier son pays oublié de tous, sauf des criquets et du FMI.

Il serait vain d'écrire mi-sère extrême quand tout n'est que dépossession. Les mots et les phrases, comme on les entend même exceptionnelle-ment, fussent-ils les plus sombres et macabres, ne sauraient rendre compte, inaptes à témoigner de l'inimaginable. « *La pluie dilue les mots qui dégoulinent des lèvres, les mots ne sont plus que salive, les mots ne sont plus que crachats qui se confondent dans la boue.* » Pourtant, la boue, le sang et l'encre séchant, les mots de Raharimanana retiennent à nouveau la lumière, reprennent vie et rebondissent comme une pluie de grêle, comme une grêle de coups. Un ouragan halluciné qui emporte sur son passage aveuglé articles, verbes, pronoms, substantifs, conjonctions, temps. Il ne reste plus que le présent, un présent impuissant à basculer dans le passé ou le futur, étranglé entre l'un et l'autre ; et des mots, agencés dans l'urgence absolue, d'où surgissent vomissures, sexes, morves, semences, excréments, ordures, chairs, poussières ; minérales et humaines. De leurs terrifiants accouplements naît l'extraordinaire beauté de la fulgurance.

Puis, contre toute attente, de ces rêves ou délires déments, jaillit la dernière nouvelle, l'un des plus saisissants chants d'amour qu'il ait été donné de lire : « *Je reviendrai, Massa, polir les os de ton corps.* »

Jean-Louis Aragon

La paresse comme une résistance

Le personnage emblématique d'Oblomov inventé par l'écrivain russe Ivan Gontcharov

OBLOMOV
d'Ivan Gontcharov.
Traduit du russe par Luba Jurgensen.
Préface de Jacques Catteau.
Livre de poche, « Biblio », 668 p.,
65 F (9,91 €).

Oblomovisme : ce mot curieux dérive du nom d'Ilia Illitch Oblomov, personnage d'Ivan Alexandrovitch Gontcharov (Simbirsk 1812 - Saint-Pétersbourg 1891), héros devenu emblématique d'une certaine forme de paresse qui cache en fait l'incapacité viscérale à agir ou simplement à choisir. Dans la première moitié du XIX^e siècle, où règne encore Nicolas I^{er} tsar autocrate de toutes les Russies, le jeune Ilia Illitch quitte le paradis du domaine familial - Oblomovka, situé près de l'Oural - pour s'installer sur les rives de la Neva et commencer une carrière de fonctionnaire.

Las ! Très vite, à Saint-Pétersbourg, capitale mondaine et frivole, Oblomov découvre la vanité de toutes choses, les fêtes que donne la noblesse ou bien le

travail. Il y renonce. Calféutré avec son valet (Sancho Pança insolent, menteur et fidèle) dans un appartement d'où il sera bientôt expulsé, Oblomov - tout le contraire de son meilleur ami Stoltz, l'actif, le pugnace - doit affronter des problèmes vitaux : trouver un logement, rappeler à l'ordre le régisseur de son domaine, qui le vole, enfin se décider à épouser Olga, la seule capable de le sortir de son inertie. Si on lui trouve une maison, ses autres projets seront des échecs en raison d'une sensibilité anesthésiante qui l'empêche de vivre. La maladie et la mort mettront fin à cette léthargie métamorphosée en bel art grâce aux évasions oniriques pratiquées par ce faux paresseux que dépouillent les escrocs et les profiteurs.

Portrait de la Russie immémoriale pour les uns (parmi lesquels Lénine, pourfendeur acharné de l'« *oblomovisme* »), analyse d'une régression, d'un refus de l'âge adulte pour les autres, ce roman, bien rendu en français par la traduction, demeure aussi l'un des éléments fondateurs de l'étrange réalisme russe du XIX^e siècle,

ennemi de tout romantisme et néanmoins romantique malgré lui. Selon Jean Blot, qui lui a consacré un essai pertinent, Gontcharov « *lutta aussi bien contre l'inchèvement du règne réel [la montée brisée d'une certaine bourgeoisie] et pour son avènement, que contre le romantisme qui dévastait déjà ce qui n'était pas encore* » (1). En effet, l'écrivain avait suivi un itinéraire sinueux. Auteur d'un recueil de souvenirs de ses voyages en Extrême-Orient et de trois romans, *Histoire ordinaire*, *Oblomov* et *Le Ravin*, Gontcharov devra sa célébrité au deuxième, reflet de la vie qu'il rêvait loin du tumulte de la vie moderne. D'autre part, ce « *fonctionnaire dans l'âme* », que Dostoïevski admirait mais n'aimait pas, doué néanmoins d'un talent fabuleux, deviendra censeur à l'époque des réformes entreprises par le tsar Alexandre II, lorsque la Russie connaîtra l'abolition légale - et plutôt illusoire - du servage enchaînant les paysans à la terre.

Edgar Reichmann

(1) *Jean Blot* ou *le réalisme impossible*, L'Age d'homme, 1986.

é d i t i o n

La nouvelle aventure de Jack London

La quasi-totalité de l'œuvre de Jack London, soit une quarantaine de titres, va être rééditée – à raison de deux titres par mois – dans la collection de semi-poche de Phébus, « Libretto », dans des traductions révisées ou nouvelles. « *On a laissé de côté certains écrits politiques un peu datés ou moins intéressants, mais sinon il y aura tous les grands romans, toutes les nouvelles* », explique Jean-Pierre Sicre, directeur des éditions Phébus. Il faut savoir que dès l'âge de vingt-cinq ans, après une enfance et une adolescence rudes et difficiles, des débuts d'écrivain plus difficiles encore peut-être (comme il le raconte dans *Martin Eden*), John Griffith London (1876-1916) était devenu l'un des écrivains les plus célèbres et les plus médiatisés des Etats-Unis, après la publication de *The Call of the Wild* (généralement titré en français *L'Appel de la forêt*). Il posera même pour de la publicité pour le jus de raisin ! Cette popularité va devenir quasiment universelle et il passera longtemps pour être l'écrivain le plus traduit dans le monde. Il était en particulier l'écrivain le plus lu et le plus traduit dans l'ex-URSS : on dit même que sur son lit de mort Léonine demanda à ce qu'on lui lise London !

Mais, comme l'explique Jean-Pierre Sicre, « *au début de ce siècle, les éditeurs n'hésitaient pas à remanier les textes des écrivains étrangers et les traducteurs étaient donc amenés à abréger, franciser, adapter* ». Comme, par ailleurs, la légis-

Phébus réédite, dans de nouvelles traductions plus fidèles aux textes originaux, la quasi-totalité de l'œuvre du romancier américain. Pour redécouvrir un écrivain complexe et passionnant, au-delà de l'image de l'auteur de récits de grands espaces pour la jeunesse

lation de l'époque accordait aux traducteurs (puis à leurs héritiers) le pouvoir de s'opposer à toute révision de leurs textes après publication, il y a eu très peu de retraductions, et celles dont on dispose sont souvent pour le moins surannées, quand elles ne sont pas carrément inexactes. Sous la direction de Noël Mauberret, professeur de littérature et de cinéma et surtout vice-président de l'association des Amis de Jack London, assisté chez Phébus de Robert Scrick et aux Etats-Unis de Jeanne Campbell Reesman (l'une des fondatrices de la Jack London Society), les éditions Phébus proposent donc des textes révisés, retravaillés, et même, pourrait-on dire, « restaurés », à partir à la fois des traductions françaises – dont beaucoup sont dues à Louis Postif, qui a fait découvrir London en France, à son fils François ou à Paul Gruyer – et des versions originales, conservées pour la plupart dans le fonds de l'université de Berkeley et qui correspondent à ce que London avait voulu. Certains textes feront aussi l'objet de nouvelles traductions purement et simplement. Un accord a été conclu avec Geneviève Ullman, qui gère les droits de la famille Postif au sein du Bureau littéraire international Marguerite-Scialtel. Geneviève Ullman a réussi à persuader les ayants-droits qu'il aurait été suicidaire de continuer à refuser toute révision des traductions existantes.

On savait que celles-ci n'étaient pas excellentes, mais la nécessité de les reprendre devient évidence pour qui possède par exemple la nouvelle version du *Peuple d'en-bas (lire ci-dessous)* et l'ancienne : sur les 27 textes en exergue, trois seulement avaient été traduits, des mots manquent, des passages entiers avaient été sautés. Dans d'autres ouvrages en cours de révision, on constate aussi des contresens, souvent dus à une méconnaissance du milieu californien décrit par London ou à l'ignorance des termes de marine, et l'emploi d'un vocabulaire recherché et bienséant par des boxeurs, des marins, des chasseurs, sans doute pour se conformer au bon goût français – ce qui bien entendu ne se pratiquerait plus aujourd'hui. Dans le même souci de fidélité, les titres pourront également être retraduits, quitte à être alors accompagnés d'un sous-titre redonnant l'appellation la mieux connue.

Les premiers titres de cette édition renouvelée (*Le Peuple d'en-bas*, *Les Enfants du froid* et *John Barleycorn*, qui paraît le 26 janvier) sont sans doute moins bien connus que *Croc Blanc* ou *Michaël, chien de cirque*. Et le lecteur va pouvoir procéder à sa propre révision, non pas celle de la traduction vieillotte ou inexacte, mais tout simplement de l'idée que l'on se fait en général de Jack London, écrivain « pour la jeunesse », et plus particulièrement pour les jeunes garçons. Si, effectivement, il est avant tout un auteur de romans d'aventures, un « Kipling du froid », comme on l'avait surnommé, tout autant admiré pour ses exploits et ses voyages que pour ses livres, il est aussi un écrivain moderne, assez proche de Zola par sa volonté de réalisme, son désir de dresser des archétypes mythiques. Passionné socialement, il n'est pas sans contradictions, car il accepte aussi sans aucune réflexion les théories du darwinisme social et du racisme scientifique telles qu'elles étaient alors professées autour de lui... Ce qui ne l'empêchait pas d'ailleurs, lorsqu'il écrivait, de se mettre aisément dans la peau d'un Indien ou de s'inquiéter de la destruction inéluctable des cultures des peuples indigènes qu'il avait rencontrés.

Le Peuple d'en-bas, son témoignage sur les bas-fonds londoniens en 1902, est à la fois un cri de rage et une démonstration de la force de ses idées. Une dizaine d'années plus tard, avant de se lancer dans la rédaction de *John Barleycorn*, sortant d'une période de dépression et ne croyant plus ni à la notoriété ni à l'amour, il ne se raccroche plus frénétiquement qu'à cette seule grande idée : le peuple ! Et qu'est-ce d'ailleurs que *John Barleycorn* ? Les confessions d'un buveur ? Un roman de la déchéance ? Un essai de critique sociale ? C'est en tout cas un de ces livres qui devraient amener les lecteurs français à cesser d'infantiliser un écrivain de la même lignée que Kerouac ou Hemingway.

Dans les bas-fonds de Londres

Récit hallucinant d'un séjour parmi les exclus de la capitale britannique

LE PEUPLE D'EN BAS
(**The People of the Abyss**)

de Jack London.
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par François Postif.
Phébus, « Libretto », 254 p., 59 F (8,99 €).

En 1902, à vingt-six ans, alors que l'American Press Association lui propose un reportage sur la guerre des Boers, Jack London pourrait écrire une autobiographie des plus romanesques. Enfant misérable, étudiant à l'Université de Californie, mousse à la découverte du monde, vagabond errant comme un héros des *Raisins de la colère*, aventurier de la ruée vers l'or, emprisonné pour apparaître comme « *le flambeau de l'anarchie du drapeau rouge* »... Il n'ira pas en Afrique du Sud, mais partira en expédition dans la ville dont il porte le nom, et plus précisément dans le quartier de l'East End, « déguisé » en sans-logis comme le sera plus tard Günther Wallraff, faux Turc dans l'Allemagne des années 80. London a connu la misère des exclus. Il affronte le pire pendant les trois mois au cours desquels il partage la vie d'un lumpenprolétariat hallucinant que la police chasse « *comme s'ils avaient été des porcs* ». Il se fait acteur et observateur parmi « *des être difformes et inquiétants, aux visages dantesques, et dont la monstruosité torve me couvoyait de toutes parts* », des êtres si bien détruits qu'ils en perdent toute dignité et même l'instinct de révolte.

On sent ici combien la résignation des pauvres est le

terreau des puissants. C'est le point de non-retour d'une déchéance sur laquelle il est habituel de fermer les yeux en accordant de ridicules secours, mais « *même l'argent qu'ils donnent pour les enfants des pauvres, ils l'ont arraché aux pauvres* ». Ce cri résume les deux thèmes de l'enquête qui donne un récit en tout exceptionnel et dont il suffit de lire deux pages pour y trouver, un siècle plus tard, de cruelles résonances d'actualité. D'une part, les rejetés, la détresse, l'impuissance, l'à-vau-l'eau de gens qui en sont là non par goût de la clochardise ou par paresse, mais parce que victimes du chômage, de la maladie, de la faim. D'autre part (London décrit aussi le beau côté de Londres, les fastes de l'époque dite belle), la classe dirigeante, les possédants auxquels il s'adresse dans son dernier chapitre, « *Questions à ceux qui sont aux affaires* », après avoir regretté de n'être pas Dieu car il aurait « *effacé tout Londres... comme Sodome et Gomorrhe*. [Il aurait] *ensuite admiré* [son] *œuvre et l'aurait trouvée bonne* ».

Il y a *Les Misérables*, de Hugo, *L'Assommoir*, de Zola, *Jacques Vingtras*, de Vallès, les pages de Swift sur la famine et bien d'autres œuvres sur la misère, celle-là les dépasse par un naturalisme vécu et puisé à la source même du ghetto. Elle en est une telle image que son éditeur le conduira à édulcorer des scènes trop réelles. Heureuse initiative que cette réédition revue et complétée, qui nous rappelle que London n'est pas seulement l'auteur de *Croc-Blanc* mais un prodigieux témoin de son temps. De tous les temps ?

Pierre-Robert Leclercq

Martine Silber

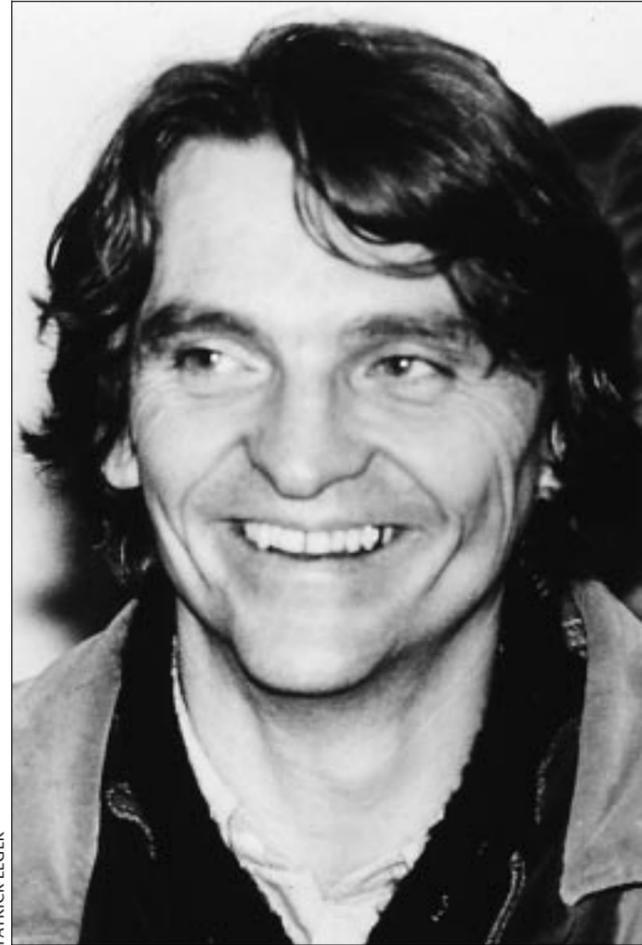
Melvin Burgess, un tendre en enfer

Melvin Burgess est un faux méchant. Son sourire édenté et ses larges épaules, cachées sous un blouson de cuir marron et un gros pull de laine noire, contrastent avec des yeux gris-bleu d'une rare douceur. Dans un salon de thé du 7^e arrondissement de Paris, il sirote très sagement un thé vert à la menthe et songe au succès de *Junk* (« Le Monde des livres » du 27 mars 1998). Vendu en Angleterre à 100 000 exemplaires, traduit dans 26 langues, ce livre (1) raconte la descente aux enfers de deux ados, accros à l'héro : « Vous savez de quoi a peur un junkie ? Pas du sida, ni de l'overdose, comme vous pourriez le croire. Il a peur de manquer d'héro. »

C'est dans un style clair, direct et sans fioritures que Melvin Burgess s'adresse aux jeunes. « Personne n'avait vraiment écrit sur la culture de la drogue pour les ados. Ça m'a permis de prendre conscience du manque qu'il y avait dans la fiction sur ce sujet. » Avec lui, pas question de soustraire les enfants à la dure réalité de la vie, à sa violence, à ses souffrances. « Il faut arrêter de les prendre pour des idiots. Je ne pense pas qu'il y ait une différence majeure entre écrire des livres pour la jeunesse et pour les adultes. C'est très hypocrite d'écrire pour une tranche d'âge uniquement. » Et, « si le livre est bon, tout le monde doit pouvoir le lire ». D'autant que la littérature de jeunesse a beaucoup changé : « On traite les enfants plus sérieusement. On a plus de respect pour ce qu'ils sont capables de comprendre. Avec les médias de masse – et notamment la télévision –, il n'est plus possible de leur cacher des choses. Ils sentent le mensonge à des kilomètres à la ronde. » Et de s'énerver quand, interviewé à plusieurs reprises en Angleterre, on l'interroge non pas sur les qualités intrinsèques de ses livres mais sur leur « lisibilité » par les jeunes.

Le quotidien, l'exclusion et le racisme sous toutes ses formes, tels sont les thèmes de prédilection de Melvin Burgess. Sorte de Dickens contemporain, il explore les bas-fonds de l'Angleterre et écrit sur les laissés-pour-compte. Contrairement à ceux de Dickens, les livres de Burgess sont beaucoup plus noirs, sans sentimentalisme ni happy end. « Il y a beaucoup de similitudes en effet. Mais Dickens est un caricaturiste, ce que je ne pense pas être. » Avec ses livres, on est loin des contes de fées. De héros, point. Mais des gens ordinaires qui, pris dans une réalité terriblement présente, commettent des erreurs parfois mortelles mais finalement humaines. Et Burgess n'épargne rien ni personne.

Notre homme, qui n'est pas un moralisateur (« Il n'y a pas de message dans mes livres »), est volontiers politiquement incorrect. Avec le gouvernement britannique notamment : « Bien sûr, j'étais content quand ces salauds de Tories ont été battus car ils ont laissé derrière eux un lourd héritage d'égoïsme. Tony Blair pourrait donner un espace, offrir une respiration, mais jusque-là son gouvernement



PATRICK LÉGER

L'écrivain britannique s'adresse à la jeunesse, sans fioritures ni concessions, pour mieux dénoncer l'exclusion et le racisme dans l'Angleterre de l'après-Thatcher

n'a pas été très constructif ni imaginatif, notamment en matière d'éducation. » Il n'est pas tendre non plus avec certains journalistes qui, comme il le montre dans *L'Esprit du tigre* (2), peuvent devenir très envahissants. Et de se rappeler les propos qu'il avait tenus à un journaliste de *The Independent*, auquel il déclarait : « Les journalistes sont des observateurs, tout comme les romanciers. Les romanciers tentent de parvenir à la vérité en racontant tout un tas de mensonges ; les journalistes finissent par dire tout un tas de mensonges, en partant de la vérité. » Il explique comment, après avoir reçu le prix Carnegie pour *Junk*, il a forgé cette formule, certain qu'elle allait être reprise partout dans les « Quotes of the week » des différents magazines. « Et ça a marché ! », s'esclaffe-t-il, avant d'ajouter que ce trait d'esprit contient aussi une part de vérité.

Car il se méfie beaucoup du mot « innocence » : « Innocence rime avec ignorance. Or je pense que dans notre monde on ne peut pas être innocent. En revanche, on peut très bien vivre dans un monde corrompu sans l'être soi-même. » Est-ce pour cela que tous ses personnages rêvent d'une normalité terrifiante ? Pour Jane (*La Déroute*) (3) comme pour April (*Un*

Né à Londres en 1954, Melvin Burgess quitte l'école à l'âge de dix-huit ans. Il s'essaie au journalisme puis, quand il n'est pas chômeur, effectue divers emplois dans le secteur des travaux publics. Père de deux enfants (Oliver et Pearl), il est séparé de sa femme. Aujourd'hui remarié, il habite Manchester. Depuis le succès de *Junk*, il vit de sa plume et écrit trois ou quatre heures tous les matins.

été au bord du fleuve) (4), la véritable vie c'est d'avoir un mari, des enfants, une maison dans laquelle on sert le traditionnel « five o'clock tea ».

Dédié « à tous ceux qui n'ont pas de maison », *La Déroute* est un magnifique roman – la scène où Jane doit rendre le bébé est particulièrement réussie. Deux orphelins – Gâteau-Mouche et sa sœur de cœur, Jane – vivent, sous l'autorité de Mère Shelly, sur « La Décharge », cette ville « pour les rats, les chats, les mouettes et les gosses ». Un jour, entraînés par l'un des leurs, ils croisent un gangster mourant qui a kidnappé un bébé d'une valeur de 17 millions de livres ! Jane, fautive d'avoir su apprendre que, parfois, il n'y a d'autre choix pour (sur)vivre que d'être une hors-la-loi, paiera de sa vie son idéalisme. « Elle meurt parce qu'il le fallait. Parce que les gens meurent. » Noir, Mister Burgess ? « Les circonstances, les situations dans mes livres sont noires, mais il y a beaucoup de personnages lumineux. Jane en est un. »

April, dans *Un été au bord du fleuve*, en est un autre. Sourde, elle est mise à l'écart par l'Angleterre des années 30, engoncée dans les conventions sociales. Seule sa rencontre amoureuse avec Tony lui offre une chance d'entrer dans ce monde auquel elle n'a pas accès.

Dans *L'Esprit du tigre*, en revanche, pas d'enjeu social. Nicky Abbot et sa femme Sheila, gardiens de zoo, décident de tirer financièrement parti des tigres en vendant les cadavres de ces prédateurs à Lee Yung, un chef de la Triade chinoise. Dévoré par le cancer, celui-ci pense que seules les propriétés de la magnifique tigresse Lila peuvent encore le sauver. Sorte de thriller, au bord du fantastique (mais toujours traité avec une bonne dose de réalisme), ce texte, illustré par Miles Hyman, est sans doute le moins engagé d'un des meilleurs écrivains contemporains. Pour la jeunesse ?

E. G.

(1) *Junk*, traduit de l'anglais par Laetitia Devaux, Gallimard, « Frontières », 350 p., 44 F (6,70 €).

(2) *L'Esprit du tigre (Tiger Tiger)*, traduit de l'anglais par Jean-François Ménard, Gallimard, « Folio Junior », 176 p., 32 F (4,87 €).

(3) *La Déroute (The Baby and Fly Pie)*, traduit de l'anglais par Laetitia Devaux, Gallimard, « Frontières », 294 p., 44 F (6,70 €).

(4) *Un été au bord du fleuve (Loving April)*, traduit de l'anglais par Mona de Pracontal, Gallimard, « Page blanche », 252 p., 42 F (6,40 €).

r o m a n s p o l i c i e r s

l i v r a i s o n s

● **SANG FROID**, de Lynda La Plante

« Elle prit la bouteille entre les mains, l'examina en la caressant presque, puis en dévissa lentement le bouchon. Juste une gorgée : elle avait juste besoin d'une gorgée pour pouvoir récupérer et pouvoir se remettre au travail. Juste une gorgée et elle reposerait la bouteille. Elle était sûre d'en être capable. » Difficile de ne pas évoquer la figure de Matt Scudder, le flic déchu et alcoolique créé par Lawrence Block, à propos du nouveau personnage de la Britannique Lynda La Plante, Lorraine Page. Et ce n'est pas un mince compliment. Écartée de la police à la suite d'une bavure mortelle – un adolescent abattu alors qu'elle était en état d'ivresse –, peu à peu abandonnée par sa famille et ses collègues, Lorraine Page accomplit une lente et chaotique remontée des enfers. *Coup de froid* la montrait aux prises avec une sombre affaire de meurtres de prostituées qui lui permettait de retrouver ses réflexes professionnels. Dans *Sang froid*, elle a réussi à émerger en créant une agence de détectives privés et enquête à La Nouvelle-Orléans sur la disparition d'une riche héritière. L'intrigue proprement policière est remarquablement ficelée et le portrait de la ville du Sud, hantée par la violence de son histoire, gangrenée par celle, très contemporaine, de la misère et de l'exclusion, subtil et passionnant. Mais c'est une fois encore l'itinéraire de son héroïne qui retient l'attention. A tel point qu'à l'instar des premières aventures de Matt Scudder, le véritable suspense finit par se résoudre à une seule et obsédante question : Lorraine va-t-elle replonger dans l'alcool ? (Traduit de l'anglais par Gilles Berton, Le Livre de poche, 570 p., 46 F [7,01 €]. Première édition : Le Masque, 1998.)

● **L'ARBRE À BOUTELLES**, de Joe R. Lansdale

L'histoire se passe au Texas. « Dans le quartier noir de LaBorde » pour les uns, la « ville nègre » pour d'autres et la « banlieue est » pour le reste. Leonard est noir et homo. Hap, blanc et hétéro. Joe Lansdale joue des oppositions et des tensions comme il joue des clichés du polar pour mieux les faire exploser. L'intrigue se noue autour de l'héritage de l'oncle de Leonard. Une maison dans laquelle les deux compères découvrent le squelette d'un enfant emballé dans les pages d'un magazine pédophile... Société rurale étouffante, racisme et bêtise ordinaires, misère, drogue, viols et meurtres d'enfants, le monde de *L'Arbre à bouteilles* est on ne peut plus noir. Joe Lansdale réussit pourtant un roman où dominent la tendresse et l'amitié, l'espérance et la fraternité. Par la distance et l'humanité de son regard, son humour à toute épreuve, la justesse de personnages particulièrement attachants, *L'Arbre à bouteilles* est un livre grave d'une formidable légèreté. (Traduit de l'anglais – Etats-Unis – par Bernard Blanc, Gallimard, « Série noire », 350 p., 59 F [8,99 €]. Inédit.)

● **DANS L'ŒIL DE L'ANGE**, d'Andrea H. Japp

Dans l'œil de l'ange est le troisième volet des aventures de Gloria Parker-Simmons, génie des mathématiques, spécialiste de la mise en équation des données criminelles les plus complexes, et de James Irwin Cagney, responsable du Casku, l'ancienne unité des sciences du comportement du FBI. Deux héros américains créés par la Française Andrea H. Japp. Ce troisième épisode charrie les cadavres comme la rivière les paquets de boue en période d'orage. Des cadavres apparemment sans lien entre eux, si ce n'est un rapport plus ou moins direct avec un laboratoire de recherches pharmaceutiques. La femme du PDG. La directrice scientifique. Le responsable du marketing. Et une jeune employée, licenciée peu de temps avant que l'on découvre son corps, passablement esquinaté, dans une forêt canadienne. Un flot d'indices submerge bientôt les enquêteurs et le disque dur de l'ordinateur surpuissant de Gloria : « Rien dans ces meurtres n'était assez répétitif, ni ne permettait de dégager une loi. Il n'existait aucune variable qualitative, aucun paramètre quantitatif »... Le plaisir de lecture vient une nouvelle fois du développement parfaitement maîtrisé d'une intrigue savoureusement retorse et de l'habile utilisation des angoisses les plus actuelles : les meurtres en série, l'émergence de maladies aux modes de contamination mystérieux, la montée du cynisme affairiste qui envahit jusqu'aux milieux médicaux. Plus profondément, c'est la précision psychologique qui retient l'attention. Et la noirceur du monde que décrit Andrea H. Japp, hanté par des êtres repliés sur leurs blessures intimes, enfermés dans leur souffrance et leur solitude. Une douleur et une rage extrêmes que l'auteur exprime avec une particulière violence, animale et charnelle. (Le Livre de poche, 352 p., 35 F [5,34 €]. Première édition : Le Masque, 1998.)

Sombre présent

Le monde déboussolé de Jeffery Deaver et John Sandford

LE **DÉSOSSEUR****(The Bone Collector)**

de Jeffery Deaver.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis)

par Pierre Girard.

Le Livre de poche,

508 p., 46 F (7,01 €).

(Première édition : Calmann-Lévy, 1998.)

FROID AUX YEUX

(Eyes of Prey)

de John Sandford.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis)

par Marie-Caroline Aubert.

Gallimard, « Folio Policier »,

489 p., 45 F (6,96 €).

(Première édition : Denoël, 1994.)

Construction au carré, éclairage bien saignant, écriture au tranchoir, *Le Désosseur* mérite bien son titre. Voilà un polar de maître-boucher. Et du meilleur. Goûteux, mais sans gras excessif. Un morceau de choix, préparé par un bon artisan du genre, Jeffery Deaver. Les producteurs de cinéma ne s'y sont d'ailleurs pas trompés et l'ont fait rapidement adapter. Réalisé par Philip Noyce, le film sortira en France, le 26 janvier, sous le titre original du roman, *Bone Collector*.

L'histoire, comme il se doit, vous prend immédiatement aux tripes. Comme un parfait cauchemar. Un couple monte dans un taxi à Kennedy Airport et s'aperçoit presque aussitôt que le type au volant est un fou dangereux. Vitres bloquées, poignées d'ouverture sciées au ras des portières, aucun moyen de lui échapper... Quelques lignes plus tard, les flics découvrent un cadavre enterré debout près d'une ligne de chemin de fer. Signalé à leur aimable attention par sa main, ensanglantée, que le tueur a pris soin de laisser dépasser de la terre fraîchement retournée. Alentour, quelques indices en forme de puzzle et de défi. Un bout de papier avec un numéro à trois chiffres, un boulon à moitié rouillé et une pelote d'amiante qui vont très vite les conduire sur les traces d'une jeune femme, enchaînée, à moitié nue, sous l'orifice béant d'une conduite de vapeur sous pression. Et c'est parti pour cinq cents pages de robuste suspense, mariant avec une habileté consommée scènes d'action et de déduction, procédure policière et Grand-Guignol, terreur macabre et médecine légale. Ce n'est pas toujours très subtil, ni très vraisemblable, mais c'est incontestablement efficace. Et le personnage du tueur psychopathe, collectionneur d'os, est plutôt réussi.

On aurait tort, cela dit, de ne voir dans ce genre de romans que mécaniques narratives et littérature à l'abattage. Car à sa manière, abrupte et caricaturale, le thriller en dit long sur les fantasmes et les peurs de cette fin de siècle. Assassins déjantés errant, au hasard de leurs pulsions, dans des villes glaciales, peuplées d'individus de plus en plus solitaires, flics cabossés et impuissants, représentants d'un « ordre » de moins en moins lisible, expriment, avec une force singulière, les angoisses susci-

tées par un monde en mutation, déstructuré et déboussolé. Lincoln Rhyme, l'enquêteur imaginé par Jeffery Deaver dans *Le Désosseur*, est à cet égard hautement symbolique d'une société bloquée et de l'impuissance de la police. Criminologue hors pair, ancien chef de la police scientifique de New York, Rhyme, gravement blessé lors d'une précédente enquête, est aujourd'hui totalement paralysé. L'intelligence plus aiguë que jamais, bardé d'un cynisme à toute épreuve, obsédé par l'idée d'en finir au plus vite avec la vie, c'est du fond de son lit, entouré de fils électriques, de manettes et de tableaux de commande divers, qu'il dirige la chasse au tueur fou. Un mort-vivant à la poursuite d'un vampire : pour dire la face sombre de l'époque, le raccourci est saisissant !

« Les choses ont changé. Les gens ne croient plus au bien et au mal. La réalité d'aujourd'hui, c'est la concupiscence. Les gens croient en l'argent, le pouvoir, le bien-être et la cocaïne », lance, dans *Froid aux yeux* et comme en écho, Lucas Davenport, le flic de Minneapolis imaginé par John Sandford. Efficacité du récit, écriture sèche et percutante, peinture glacée de l'inconscient des années 90, *Froid aux yeux* ressemble à bien des égards au roman de Jeffery Deaver. Premier volet d'une série de deux au sein des romans qui ont pour personnage principal Davenport (le second, *Froid dans le dos*, est paru précédemment dans la même collection, selon une logique éditoriale accessible aux seuls initiés), il entraîne lui aussi son héros enquêteur dans un duel macabre avec un tueur diabolique.

Michael Bekker alias docteur Décès, un médecin obsédé par la mort dont il cherche à saisir le mystère dans les yeux de ses victimes, de préférence des enfants malades, est un avatar fort réussi de ces créatures de l'ombre qui hantent le thriller contemporain. Mais c'est Lucas Davenport, son challenger, qui paraît peut-être le plus inquiétant. Intelligent, bien bâti, physique de boxeur et tête bien faite, ce flic aigu et efficace n'hésite pas, quand l'occasion se présente, à faire lui-même justice. Avec un mépris souverain pour les règles du droit et une défiance généralisée envers les institutions quelles qu'elles soient. « Il faut bien que quelqu'un exécute ce genre de tâches. Le système judiciaire a des magistrats futés et des avocats coriaces, mais il ne vaut pas un clou – c'est un jeu qui n'a rien à voir avec la justice. Ce que j'ai fait, c'était de la justice. La rue comprend ce langage », déclare-t-il ainsi à son supérieur hiérarchique qui lui demande des comptes sur le tabassage en règle qu'il vient de faire subir à un jeune délinquant... A l'instar du *Désosseur*, le thriller de John Sandford mérite bien son titre. En particulier celui de son second volet. *Froid dans le dos*.

Michel Abescat

★ **A signaler également : Calmann-Lévy publie le nouveau thriller de Jeffery Deaver, *Tir à l'aveugle*. Un tueur fou sème la terreur à Washington pendant les fêtes de fin d'année. Furieusement tendance !**

Futur noir

Visions d'apocalypse avec une anthologie et Pierre Bordage

HISTOIRES DE L'AN 2000

La grande anthologie de la science-fiction

Le Livre de Poche, « Science-fiction », 412 p., 40 F (6,10 €). (Première édition : Le Livre de Poche, 1985.)

LES DERNIERS HOMMES I

Le peuple de l'eau

de Pierre Bordage. Libro, 94 p., 10 F (1,52 €). (Inédit.)

Gérard Klein réédite fort à propos *Histoires de l'an 2000*, un volume de la « Grande Anthologie de la science-fiction » paru en 1985. Sous ce titre, Gérard Klein, Jacques Goimard et Demètre Ioakimidis avaient réuni, non pas des nouvelles se déroulant précisément en l'an 2000, mais dans un futur proche, disons, pour faire simple, à l'orée du XXI^e siècle. Dans ce type de textes, les auteurs amplifient, parfois jusqu'au vertige, des phénomènes sociétaux qui se manifestent déjà dans notre présent, mais dont ils poussent les conséquences le plus loin possible, avec des résultats qui donnent souvent froid dans le dos. Le préfacier reconnaît qu'il s'agit de l'anthologie la plus pessimiste de la série : « *L'avenir y est carrément noir.* » Sans doute est-ce la principale vertu prospective de la science-fiction : elle peut être une manière très imagée, très percutante, de tirer la sonnette d'alarme.

Prenons l'exemple de la nouvelle de William Harrison, *Meurtre au jeu de boules*, qui a inspiré le film de Norman Jewison, *Rollerball*. L'auteur n'y imagine pas seulement un retour aux antiques jeux du cirque où la mort est de chaque partie, mais il le situe dans un contexte médiatique mondial qui impose et « justifie » la surenchère, une surenchère à laquelle le lecteur peut, au regard de certaines dérives actuelles, accorder quelque crédibilité. L'anthologie décline donc des futurs hantés par la surpopulation, la civilisation automobile généralisée, la ségrégation sociale à outrance, le tarissement des ressources naturelles, la violence urbaine ou l'usage banalisé des drogues. Mais si le leitmotiv général est bien celui d'un avenir sombre, au niveau individuel comme au niveau collectif, son traitement est extrêmement divers, allant de l'ironie (comme dans la nouvelle d'Evelyn E. Smith : « Une journée en banlieue ») à l'angoisse kafkaïenne.

Cette diversité de ton s'accompagne d'une grande variété d'inspiration, et un même phénomène peut donner lieu à des conjectures opposées : si Richard Matheson lutte contre la surpopulation par l'élimination de vieillards, Thomas M. Disch règle le problème en n'accordant le privilège de la descendance qu'aux élites génétiques... Traitant de la civilisation automobile, James D. Houston et Frank Herbert la voient évoluer de façon très différente. Pour le premier, elle conduit tout droit au grand embouteillage, celui qu'on ne parvient plus à résorber. Pour l'autre, la vitesse toujours plus élevée des voitures sur

les autoroutes donne naissance à un curieux phénomène de fuite, le syndrome de la Marie-Céleste... Ajoutons que le volume, qui s'ouvre en fanfare et se poursuit sans rupture de tension ou chute de qualité, s'achève en apothéose sur une nouvelle de John Brunner, belle histoire tragique d'amour fou qui nous introduit dans l'orbe des « *totalelement riches* », ces mystérieux maîtres du monde qui possèdent tous les pouvoirs, sauf celui de ressusciter les morts (et encore, ça n'est qu'une question de temps !).

Quinze ans après son élaboration et alors que la frontière mythique de l'an 2000 est désormais franchie, l'anthologie n'a rien perdu de sa pertinence : les menaces qu'elle pointe sont encore plus tangibles. Voici un bréviaire que nos « décideurs » de tout poil feraient bien de méditer...

Pierre Bordage a aussi choisi un futur proche pour cadre de son nouveau roman, *Les Derniers Hommes*. Comme son titre l'indique, il s'agit d'un roman post-cataclysmique qui se déroule après la troisième guerre mondiale dans une Europe dévastée, dont la population terriblement réduite est quasiment contrainte au nomadisme, aux migrations, pour survivre dans un environnement hautement contaminé. La singularité du roman est d'abord de nature éditoriale : il paraît en effet sous la forme d'un feuilleton, publié en livraisons par fascicules comme jadis certains livres de Dickens ou de nombreux ouvrages populaires du début du XX^e siècle. Libro s'était déjà fait l'écho de tentatives analogues d'auteurs anglosaxons tels que Stephen King ou John Saul. C'est aujourd'hui un auteur français qui tente l'aventure.

Le feuilleton a ses règles. Il convient tout d'abord d'intriguer le lecteur dès les premières pages. En nous entraînant dès le début dans cette quête de l'eau pure enfouie dans des citernes souterraines qui est la spécialité de la tribu des Aquariotes, Pierre Bordage y parvient sans coup férir. Il est nécessaire ensuite qu'on s'attache à des personnages hors norme, et c'est bien le cas de Raïma la guérisseuse et de Solman le voyant, que la disgrâce physique et surtout leur don mettent au ban de la tribu. Il faut une menace, un complot, un danger, une trace maléfique mais d'abord indéchiffrable : l'auteur nous la révèle dans ce qui constitue le « morceau de bravoure » de la livraison, un épisode tout de bruit et de fureur qui s'achève aussi brutalement qu'il a commencé. Il faut des secrets à dévoiler, des injustices à réparer, des tentatives d'assassinat, une vague prophétie à la récurrence entêtante : ici, rien ne manque. Il convient enfin que le fascicule s'achève sur un *cliffhanger*, une situation qui laisse le lecteur dans l'attente impatiente du deuxième épisode. C'est à ce « tour de main » qu'on reconnaît le maître-feuilletoniste. *Le Peuple de l'eau* nous apprend que Pierre Bordage appartient irréfutablement à cette catégorie : il manie le « à suivre » en virtuose...

Jacques Baudou

livraisons

● AVENTURES LOINTAINES n° 1, anthologie de Gilles Dumay

Pour revivifier la presque cinquantenaire « Présence du futur », Gilles Dumay a peaufiné le premier numéro d'une anthologie périodique qui prône le « *mélange des genres, l'abolition des barrières et des frontières, l'action, le dépaysement plutôt que la science-fiction prospective classique* ». Le résultat est bien séduisant. Le sommaire comprend une nouvelle uchronique de Paul McAuley située dans l'Italie décalée qu'il a déjà mise en scène dans son roman *Les Conjurés de Florence*, une variation de pure science-fiction due à Michael Swanwick sur le mythe de Merlin réhabilitant quelque peu le personnage de Mordred, et surtout « L'Apopisme républicain », d'un jeune auteur français très prometteur, Michael Rheyss, autre uchronie sur un futur confisqué par la lignée impériale des Bonaparte. Seul le texte de Stephen Baxter n'est pas tout à fait à la hauteur et paraît même sibyllin (quoique l'anthologiste en prétende...). Au total, on appréciera que la nouvelle de SF (peut-être la forme la plus adéquate au genre) ait un nouveau support de cette qualité. (Denoël, « Présence du futur », 186 p., 47 F [7,17 €]. Inédit.)

● FLATLAND, d'Edwin A. Abbott

Ce court roman, paru originellement en Angleterre en 1884, est une très curieuse fantaisie mathématique, dans laquelle Giorgio Manganelli, qui signe ici la préface, discerne des « *traces d'acrimonie swiftienne, de délire carrollien* ». Et il est tout à fait vrai que dans la description de l'organisation sociale de l'univers à deux dimensions qu'est Flatland ainsi que dans celle de la place tenue par les femmes, on retrouve le ton de satire caustique de Swift. De même que les voyages du narrateur à Lineland ou à Spaceland évoquent irrésistiblement les errances non-sensiques d'Alice. Mais *Flatland* reste avant tout une singulière tentative de donner vie à des univers à deux dimensions ou même à une seule dimension avec tout ce que cela implique de spéculations géométriques, de contraintes abstraites et d'imagination contrôlée. « *Un chef-d'œuvre d'illusionnisme prospectif* », dit Manganelli, à qui nous laissons bien volontiers le mot de la fin. (Traduit de l'anglais par Philippe Blanchard, 10/18, « Domaine étranger », 158 p., 38 F [5,79 €]. Première édition : Denoël, 1968.)

● L'ÉTOILE ET LE FOUET, de Franck Herbert

Comprendre l'autre, l'étranger, l'*alien* si radicalement différent. Entrer en communication avec lui grâce à cet outil approximatif et polysémique qu'est le langage. C'est le pari que tentent de nombreux personnages de nouvelles de science-fiction. Franck Herbert a étendu le pari à la dimension d'un roman entier en confrontant deux logiques langagières qui jouent au Yo-Yo l'une avec l'autre – parfois, il semble que l'on se soit compris, l'instant d'après le doute, voire le découragement, s'instaure à nouveau – dans une situation critique. Laquelle n'est rien moins qu'une menace de disparition pesant sur plusieurs espèces galactiques. L'enjeu est donc crucial : communiquer avec la Calibane, c'est peut-être réussir à sauver la civilisation interstellaire, c'est mettre en échec les plans de ceux qui ont passé contrat avec cette « *extra-terrestre* » aux pouvoirs remarquables et la conduisent vers sa « *discontinuité* ». Avec ses dialogues énigmatiques et ses péripéties confinées, *L'Etoile et le Fouet* est un bien intrigant thriller spatial. (Traduit de l'anglais – Etats-Unis – par Guy Abadia, Le Livre de Poche, « Science-Fiction », 220 p., 30 F [4,57 €]. Première édition : Laffont, 1973.)

● CHÂTEAUX FANTASTIQUES EN BRETAGNE,

anthologie d'Olivier Eudes

L'ouvrage comprend quatre parties. Un inventaire des châteaux bretons et des légendes, rumeurs fantastiques et apparitions féériques qui s'y attachent. Une poignée de contes sur les « *châteaux-fées* » de la forêt de Brocéliande. Une petite anthologie de contes populaires puisés aux meilleures sources (F. Cadic, F.-M. Luzal) sur « *quelques châteaux hors du monde* », comme les appelle joliment le compilateur (ils sont de cristal, d'or, de bronze, d'argent ou suspendus dans les airs). Un chapitre consacré, lui, aux légendes vraies des châteaux bretons où passent quelques figures monstrueuses (Gilles de Rais) ou tragiques (la jeune mariée entermée vive au château de Trécesson), et où petite et grande Histoire se répondent. Ce travail de compilation et de collecte érudite est, mieux qu'une invitation au voyage, une machine à voyager dans l'imaginaire d'une province et dans le temps. Un guide très sûr pour aventuriers passifs... (Terre de brume, « Les plus beaux contes », 242 p., 54 F [8,23 €]. Inédit.)

livraisons

● BALKANS-TRANSIT, de François Maspero.

Photographies de Klavdij Sluban

Le projet d'un périple en Europe centrale et orientale, dans les pays émergeant à peine du « socialisme réellement existant », est apparu à François Maspero au sommet d'une montagne polonaise, près de la frontière tchèque. Ce jour-là, saisi par l'évidence qu'il se trouvait au cœur de l'Europe, il a décidé d'aller voir de plus près les changements, sans idée préconçue, juste une « *balade le nez en l'air* ». Il a circulé flanqué d'un équipier photographe, Klavdij Sluban, Français né de parents slovènes. L'idée était de « *joindre l'Adriatique à la mer Noire en traversant l'Albanie, la Macédoine, la Grèce, la Bulgarie et la Roumanie* ». Logeant chez l'habitant, empruntant surtout l'autocar ou, à défaut et moyennant d'épuisants marchandages, le taxi, ils découvrent une Albanie qui a pas mal changé depuis leurs précédents passages, occupée à découvrir la démocratie et à répéter avec insistance (en 1995), que « *tous les Albanais sont frères* ». En Macédoine, l'impossible unité balkanique s'exprime dans les problèmes de langue : le macédonien s'apparente au serbe et au bulgare, mais n'est ni l'un ni l'autre. Quant à la Bulgarie... Oh, que c'est compliqué les Balkans. L'écoute et le regard sensibles de Maspero, son solide bagage historique et culturel nous aident à mieux comprendre... (Seuil, « Points », 472 p., 50 F [7,62 €]. Première édition : Seuil, 1997.)

● GRAND TIBET ET VASTE CHINE, d'Alexandra David-Neel

Aucun changement par rapport à la première édition en « Omnibus », avec ces cinq récits d'exploration au Tibet et en Chine, publiés entre 1927 (*Voyage d'une Parisienne à Lhassa*) et 1953 (*Le Vieux Tibet face à la Chine nouvelle*). On y voit cette personne exceptionnelle, intrépide et irréductible qu'était Alexandra David, épouse Neel (de très loin), native de Saint-Mandé, poursuivre, déguisée en mendicante et flanquée d'un lama devenu son fils adoptif, un objectif carrément aberrant pour l'époque : rallier Lhassa, ville sainte interdite aux Occidentaux. Marche forcée, peur, faim et nuits dans des vêtements trempés par la pluie, rien ne l'arrête. Mais le plus intéressant, c'est encore l'analyse qu'elle a donnée dans le *Mercur* de France du 1^{er} juin 1920 de la situation du Tibet : un pays qui « *paie le prix de sa vie d'ermite* » et, incapable d'assurer son indépendance, « *ne peut être que vassal* ». (Plon, « Volumes », 1 184 p., 159 F [24,24 €]. Première édition : Plon, 1994.)

● LES COLONNES D'HERCULE,

voyage autour de la Méditerranée, de Paul Theroux

C'est son goût du macabre qui a poussé Theroux à aller de Gibraltar à Ceuta en suivant « *tout le littoral, depuis les marchands de frites de Torremolinos jusqu'aux affûts d'artillerie de Tel-Aviv, en passant par la guerre en Croatie et les plages nudistes de Crète* ». Parce qu'il croyait la Méditerranée tellement envahie et dégradée qu'il « *devenait urgent d'en fixer le souvenir par écrit* ». Le résultat est inégal. Theroux glisse à la surface des sites et des êtres, parsemant son récit de détails et anecdotes fort distrayants, citant d'abondance Joyce, Svevo, l'excellent V. S. Pritchett, Hemingway, Victor Hugo, Fitzgerald... Il maugrée souvent, mais n'est pas insensible à une certaine poésie de la solitude, à la détresse de l'Albanie « *non seulement pauvre, mais brutalisée* ». Et il se rattrape joliment avec sa visite à Paul Bowles, à Tanger, un moment privilégié. Voyageur persifleur et cultivé, mélange de curiosité et de bonnes lectures, il lui manque toutefois la grâce ultime, savoir capter le mystère d'un pays. (Traduit de l'anglais par Isabelle D. Philippe, Le Livre de Poche, 700 p., 55 F [8,38 €]. Première édition : Grasset, 1997.)

● L'ABÉCÉDAIRE DU JAPON, de Moriyama Takashi

L'auteur, qui a passé de longues années en France, a rédigé directement dans notre langue les quarante articles, de « Adresses » à « Zen », qui résument à ses yeux son pays. On a donc affaire à quelque chose de très particulier, le regard d'un étranger de l'intérieur, ou d'un indigène de l'extérieur. Certaines idées reçues sont rectifiées – samouraï, vacances, yakusa – et le cliché suprême, la geisha, nous est épargné. L'on apprend aussi que le japonais « claqué » son argent au jour le jour, voit avec panique les femmes gagner du terrain dans la vie publique, voue à son riz, collant et rond, un culte égal à celui que nous portons aux vins et ne peut rien faire seul. Le plaisir, semble-t-il, naît du groupe, qu'il s'agisse de voyages, de bains ou d'une simple partie de pêche. Pour être irrévérencieuse et d'un ton frisant parfois le familier, l'analyse n'en reste pas moins lucide et instructive. (Picquier poche, 171 p., 45 F [6,86 €]. Première édition : Picquier, 1997.)

Désir de désert

Les souvenirs de Théodore Monod et la quête des Le Clézio

L'Émeraude des Garamantes

Souvenirs d'un Saharien

de Théodore Monod.

Actes Sud, « Babel », 468 p.,

57 F (8,69 €).

(Première édition : L'Harmattan

et ACCT, 1984.)

GENS DES NUAGES

de Jemia et J.-M. G. Le Clézio.

Photographies de Bruno Barbey.

Gallimard, « Folio », 151 p.,

32 F (4,88 €).

(Première édition : Stock, 1997.)

On ne les compte plus, les illustres voyageurs du désert, portés vers ces espaces vierges par quelles chimères, quels mysticismes ? Les explorateurs embarqués dans de folles entreprises, comme la fameuse expédition Richardson (1849-1855) dont le seul rescapé fut le géographe allemand Heinrich Barth. Wilfred Thesiger parcourant au mépris de tout danger le Rub al-Khâli sudarabique, T. E. Lawrence fasciné par les Bédouins et transformé par le désert au point de n'être pas tout à fait arabe tout en n'étant plus tout à fait anglais. Odette du Puigaudéau, Bretonne exaltée du début du siècle, grisée par la Mauritanie... Et plus près de nous, Michael Asher, instituteur britannique qui découvrit la piste mythique reliant la pointe ouest du Soudan au Nil, en Haute Egypte. Ou Alain Sèbe, éditeur-photographe-maquettiste qui traque l'image de dune à longueur d'année et consacre de somptueux albums à son obsession. Jean-Marc Durou, aussi, le photographe du Sahara par excellence, qui a « chiné » les écrits de ceux qui l'avaient découvert. (*L'Exploration du Sahara*, Actes Sud).

De tous, Théodore Monod est sans doute le plus fusionnel. Il a passé au désert l'essentiel de sa vie, consignée dans une trentaine d'ouvrages, entre *Maxence au désert* (Actes Sud, 1995), première description de méharée emportée par un lyrisme juvénile, et *Majâbat al-Koubrâ* (Actes Sud, 1996), journal de bord de sa dernière traversée à dos de chameau pour étudier la présence des grès du Khnâchich dans la Majâbat. Il a aimé par-dessus tout cet équivalent saharien du Rub al-Khâli, « *no man's land joignant les Saharas mauritanien et malien* », de son propre aveu, son jardin secret. Cette vie, longue et tellement riche d'engagements, de contradictions (protestant, il fut tenté par la vie liturgique), de combats, c'est probablement avec *L'Émeraude des Garamantes* qu'on la cerne le mieux.

Les tout premiers voyages chameliers décrits dans *Méharées* (1937) se bornaient, selon lui, « *aux seules curiosités du décor* ». En acceptant d'y donner une suite, Monod lève aussi le voile sur certaines convictions, sa volonté de « *refuser les orthodoxies et les propagandes (...), les ambiguïtés d'un "Progrès" qui n'est que celui des mécaniques et, hélas, des armes* » et laisse entrevoir « la personne derrière le personnage » de naturaliste, botaniste, océanographe, ichtyologue arpenteur

des sables. Il y a de tout dans ces « Souvenirs d'un Saharien » : poèmes, petits dessins d'une facture plus qu'honorable, vigoureuses tirades contre la chasse, la guerre (l'expédition pour le Tibesti démarre en 1939), observations sur la vie des Tédas, raids dans l'Agrar, relevés de botanique... Saviez-vous que les pépins de coloquinte, « *séchés, décortiqués, pilés, mélangés souvent à de la farine de datte* », constituent un excellent aliment ? En milieu d'ouvrage, une digression fort instructive sur le chevalier de Boufflers, dont les lettres écrites du Sénégal à sa belle amie Madame de Sabran ont révélé l'incurie et la malhonnêteté qui régnaient dans la colonie à la fin du XVIII^e siècle. Et une fugue charmante, l'expédition clandestine en Libye ennemie (mars 1940), à la recherche du gisement d'amazonite d'Egueï Zoumma, connu depuis l'Antiquité : un « *beau minéral de teinte parfois très vive, mais toujours opaque* », transformé en émeraude des Garamantes par la légende.

Quelle leçon tirer de cette longue expérience ? Que l'entrée en Sahara est comme une entrée en religion, dépouillement et humilité. Que les frères sahariens vivent au ras du sol, sous le ciel, au rythme même du Cosmos, et qu'il n'y a pas de triche possible. Qu'ils doivent s'attendre à voir, lentement mais implacablement, tous leurs biens matériels se disloquer. Qu'il ne sert à rien de se plaindre, et d'ailleurs, à qui ? La règle suprême semble donc être : « Encaisse et tais-toi. »

C'est le retour aux origines qui anime l'expérience de désert que nous livrent Jemia et J.-M. G. Le Clézio. Une quête d'identité – Jemia, d'ethnie Hamraniya, ne connaissait pas le pays de ses racines, elle ignorait ce qu'étaient devenus les siens, les Aroussiya –, doublée d'un voyage initiatique qui passe par la route 44, à travers le Draa et le plateau de la Gadda, vers la Saguia el Hamra, au sud du Maroc. Rien qu'à regarder la carte, déjà, et à répéter ces noms magiques – Jbel Tiris, Smara, Zemmour el Akhal... –, leur esprit a commencé de voyager. Puis ils sont entrés dans le désert, la plus grande des émotions : « *Aucun désert ne ressemble à un autre, et pourtant, chaque fois le cœur bat plus fort*. » Le désert, il faut savoir l'observer, être en attente : « *A chaque instant, sur cette terre plate, il y a du nouveau*. » Dans le tombeau de Sidi Ahmed el Aroussi, le saint du désert, ils ont perçu une force mystérieuse venue de la lumière du jour et des étoiles : le tombeau est sans toit. Puis, dans la solitude absolue d'un fleuve de sable, ils ont découvert le Rocher, énorme et mystérieux bloc de grès qui servait de refuge au saint, « *poste d'observation sur l'espace, l'éternité* ». Ce Rocher, le lien tangible avec l'ancêtre, ils ne l'oublieront jamais. Ils ont connu là les derniers nomades de la Terre, des hommes et femmes vivant « *leur liberté jusqu'à la perfection* ». Cette rencontre à elle seule était un cadeau inestimable.

Marie-Caroline Aubert

l i v r a i s o n s

l i t t é r a t u r e f r a n ç a i s e

● UN PETIT HOMME VU DE DOS, de Richard Morgiève

Richard Morgiève, c'est souvent avant tout une écriture, si exceptionnelle qu'on se dit qu'il y a là forcément un don, du talent, ces mots qu'on n'ose plus employer d'ordinaire. Ce petit homme vu de dos, c'est le père de Mietta, le narrateur, ce garçon qui croit le voir souvent dans la rue, de loin, qui cherche à remonter le temps, à raconter « *les années de passion* » qui vont lier sa mère, Andrée, et cet homme dont on ne saura jamais vraiment grand-chose : « *Il est français, il est polonais naturalisé français. Il est juif, il est catholique romain mais il a souvent dit qu'il était orthodoxe. (...) Il est né à Varsovie le 17 mars 1909 mais rien n'est sûr, il est peut-être né à Berlin, à Moscou, et pourquoi pas à Tananarive ou à Clermont-Ferrand. Il est fort, il est violent, il est faible. Il nous aime, il ne nous aime pas, il nous a abandonnés.* » (Pocket, « Nouvelles voix », 222 p., 32 F [4,88 €]. Premières éditions : Ramsay, 1988, et Joëlle Losfeld, 1995.) **M. Si.**

● LA NEIGE FUMÉE, d'André Stil

Membre de l'Académie Goncourt depuis 1977, André Stil, né en 1921, qui fut rédacteur en chef de *L'Humanité* (de 1950 à 1959), a écrit une quarantaine de livres, dont de nombreux romans. Mais c'est dans le récit bref que s'exprime le mieux sa singularité. Dans les dix-sept nouvelles de *La Neige fumée*, on retrouve sa manière délicate de faire surgir la drôlerie ou le tragique du quotidien, d'évoquer les vies sans gloire et leurs incidents minuscules, de décrire les paysages qu'il affectionne. (Le Livre de poche, 154 p., 26 F [3,96 €]. Première édition : Grasset, 1996.) **Jo. S.**

● LA MALADIE DE SACHS, de Martin Winckler

Sous le pseudonyme de Martin Winckler, emprunté à un personnage de Georges Perec, se cache un médecin qui avait déjà publié sous ce nom, en 1989 chez le même éditeur, POL, un roman saisissant, *La Vacation*, où étaient racontés avec méticulosité et commisération les gestes de l'interruption volontaire de grossesse. *La Maladie de Sachs* procède de la même volonté de témoigner. Qu'est-ce, au jour le jour, qu'une consultation de généraliste dans une petite ville de France, aujourd'hui ? Ce gros roman, à l'exception d'un des chapitres finaux, est écrit à la deuxième personne du singulier : ce sont les patients qui, de façon systématiquement irréaliste, s'adressent au praticien qui les reçoit, les ausculte, les examine, les reconforte et leur prescrit de quoi les soulager, sinon les guérir. Prix du livre Inter en mai 1998, gros succès d'édition, ce livre (adapté à l'écran par Michel Deville en 1999) a sans doute touché le malade inquiet qui sommeille en chacun de nous. (J'ai lu, 634 p., 50 F [7,62 €]. Première édition : POL, 1998.) **M. Si.**

l i t t é r a t u r e é t r a n g è r e

● LE PUIITS, d'Elizabeth Jolley

Cela commence par une anecdote qui installe une atmosphère étrange. Puis est racontée une histoire insolite et émouvante, la vie de deux femmes dans la campagne australienne que sait si bien décrire Elizabeth Jolley (elle est née en Angleterre en 1923, mais elle s'est installée en Australie en 1959 avec son mari et ses trois enfants). Hester Harper, qui vit seule, peut-être à cause de son infirmité – elle boite –, recueille Katherine, une adolescente paumée, orpheline. Hester, elle, a été élevée par son père et n'a pas connu sa mère. Le puits, qui donne son titre au roman, est presque un personnage... En tout cas, il est au centre d'un incident qui fait basculer l'univers des deux femmes et provoque un singulier malaise, proche des terribles angoisses que sait susciter Patricia Highsmith – mais Elizabeth Jolley demeure moins effrayante... (Traduit de l'anglais – Australie – par Guillemette Belleteste, Rivages Poche, « Bibliothèque étrangère », 230 p., 52 F [7,93 €]. Première édition : Rivages, 1998.) **Jo. S.**

● L'ORDRE NATUREL DES CHOSES, d'Antonio Lobo Antunes

Comment donner sens à des existences chaotiques et absurdes ? Comment recomposer le passé et effacer les frontières de la réalité ? Ce sont probablement des questions que l'on peut poser face à chaque texte du magnifique écrivain qu'est le Portugais Antonio Lobo Antunes. Et, à chaque fois, la réponse est impressionnante. Ici, elle se développe en cinq parties, où alternent les voix de personnages malades, misérables, voire fous. Avec, toujours, comme personnage central, ou rassembleur, Lisbonne, ville passionnément aimée et décrite par Lobo Antunes, et le Tage, fleuve sans lequel la ville ne saurait se comprendre. (Traduit du portugais par Geneviève Leibrich, Seuil, « Points », 360 p., 43 F [6,56 €]. Première édition : Christian Bourgois, 1994.) **Jo. S.**

● CRACK, de Ray Shell

Crack est écrit à la première personne. Il faut dépasser les premières pages, s'accoutumer aux hurlements typographiques avant d'entrer dans une formidable confession, celle de la pensée chaotique de Cornélius qui s'affermirait à mesure qu'il se remémore les scènes brutales d'un passé de confusion et de violence. La drogue emplit sa vie, la nourrit, la comble. Elle l'isole et annule le monde. Accro au crack, dingue de la pipe, seul, prisonnier des ténèbres, vampire-zombie qui a

tué dans son délire, il écrit ses souvenirs, enfermé dans une prison psychiatrique. Ce n'est pas le moindre mérite de ce récit de prendre en compte la charge de l'écriture, de laisser aux phrases la puissance et la naïveté de l'expérience, magnifiquement rendue par une traduction speedée. (Traduit de l'anglais – Etats-Unis – par Bernard Cohen, 10/18, « Domaine étranger », 336 p., 47 F [7,17 €]. Première édition : Albin Michel, 1995.) **M. Si.**

● SUIS-JE LE GARDIEN DE MON FRÈRE ? de John Edgar Wideman

« *Un Noir qui écrit est, avant tout, un écrivain noir* », disait naguère John Edgar Wideman en le déplorant. Mais aujourd'hui, il est simplement considéré par le *New York Times* comme « *l'un des premiers écrivains américains de fiction* ». Il est né en 1941 et a publié son premier livre en 1967. Pourtant, au début des années 90, quand *Suis-je le gardien de mon frère ?* a été traduit, il était encore totalement inconnu en France. Depuis, ses livres sont publiés chez Gallimard. Ce texte n'est pas un roman, mais un récit « *où se mêlent la mémoire, l'imagination, les émotions et la réalité* », explique Wideman. Et où John, l'écrivain, va à la rencontre de son frère Robby, délinquant, emprisonné. (Traduit de l'anglais – Etats-Unis – par Marianne Guénot, Gallimard, « Folio », 430 p., 59 F [8,99 €]. Première édition : éd. Jacques Bertoin, 1992.) **Jo. S.**

e s s a i s

● LE LIVRE DU VOIR DIT, de Guillaume de Machaut

Poète et musicien d'exception, Guillaume de Machaut (c. 1300 - c. 1377) n'est plus un inconnu. Est-il si certain cependant que l'homme se soit laissé approcher dans *Le Livre de la fontaine amoureuse* ou *Le Jugement du roi de Navarre ?* Ce « Dit véridique », qui croise tous les genres littéraires (récit en 9 000 vers, pièces lyriques et lettres en prose), a sans doute plus d'impudeur. L'histoire de cette jeune femme bien née qui succombe aux charmes d'un vieux poète à la seule lecture de ses œuvres explique le succès de scandale qui l'entourait à la fin du siècle dernier (« *de la poésie de décadence* », pestaient certains érudits) ; aujourd'hui, c'est davantage le projet autobiographique qui retient. Cette première édition critique, qui est aussi la première traduction intégrale en français moderne, est scrupuleusement présentée par Jacqueline Cerquillini-Toulet. (Edition critique et traduction de l'ancien français par Paul Imbs, Le Livre de poche, « Lettres gothiques », 832 p., 80 F [12,20 €].) **Ph.-J. C.**

● PANÉGYRIQUES DE MAXIMIEN (289 et 291), de Mamertin

A l'été 1433, un familier de l'évêque de Ferrare découvrit à Mayence le manuscrit de douze panégyriques latins ; ainsi découvrait-on l'art rhétorique des orateurs gaulois, dont Trèves, promue capitale impériale à la fin du III^e siècle, devint un centre majeur. Moins proches de la tradition grecque que des pratiques latines de l'ère républicaine, et de Cicéron en particulier, ces discours d'apparat sont des instruments de propagande. Célébrant les exploits de Maximien-Hercule, associé à Dioclétien dans la dyarchie impériale qui devait bientôt s'étoffer encore en tétrarchie (293), Mamertin justifie une pratique et une théologie du pouvoir impérial dont William Seston a magistralement étudié la portée il y a déjà cinquante ans. Une édition érudite fort bienvenue. (Texte établi et traduit du latin par Edouard Galletier, Les Belles Lettres, « Classiques en poche », 96 p., 39 F [5,95 €].) **Ph.-J. C.**

● MÉMORIAL DE SAINT-HÉLÈNE, d'Emmanuel de Las Cases

Est-ce le bicentenaire de la naissance du Consulat (décembre 1799) ? Toujours est-il que c'est le grand retour de Napoléon à la vitrine des librairies. Et quelle meilleure introduction au « mythe » que le texte élaboré à Sainte-Hélène par l'ancien chambellan de l'empereur, qui l'avait accompagné dans son exil lointain ? Déporté au Cap pour s'être plaint du geôlier de son maître en décembre 1816, il composa, à partir des notes qu'il avait prises dix-huit mois durant, confident du monarque déchu, un Mémoire qui diffusa la légende napoléonienne : l'image de l'héritier héroïque de la Révolution s'humanisait à proportion de la cruauté du châtement que lui infligeaient ses arrogants vainqueurs. Un document historique et littéraire dont le retour en poche fait événement. (Préface de Jean Tulard, Seuil, « Points », 2 tomes, 928 p. et 992 p., 65 F [9,91 €] chacun.) **Ph.-J. C.**

● LE SOUFISME, CŒUR DE L'ISLAM, de Cheikh Khaled Bentounès

On connaît mal la tradition soufie, cette « *voie ésotérique de l'islam* ». Cheikh Khaled Bentounès, chef spirituel de la confrérie Alawiya, qui compte des dizaines de milliers d'affiliés à travers le monde musulman, retrace, ici, sa propre expérience spirituelle, pour faire découvrir une mystique indissociable de l'enseignement d'un maître qui « éveille » le disciple à force d'ascèse et d'exercices spirituels. Khaled Bentounès rappelle comment le *tasawwuf* (nom arabe du soufisme) qui, selon la tradition, « *a commencé avec l'avènement de l'homme* », n'a pu devenir une « *véritable école* » qu'au temps de l'islam qui en a structuré la discipline et les confréries. « *Le meilleur de l'islam* », note le Père Christian Delorme, prêtre catholique, qui préface l'ouvrage et s'inquiète des « *coups que cherchent à porter* [au soufisme] *des courants intégristes et/ou islamistes* ». (Pocket, 275 p., 80 F [12,20 €]. Première édition : La Table ronde, 1996.) **A. My**

e s s a i s

Commander les croyants

MONARCHIE ET ISLAM POLITIQUE AU MAROC

de Mohamed Tozy.
Presses de Sciences Po, « Références »,
320 p., 90 F (13,72 €).
(Première édition :
Presses de Sciences Po, 1998.)

Paru il y a moins de deux ans, ce livre de Mohamed Tozy est déjà devenu une référence, dans ses deux éditions française et marocaine. Republié en format de poche, il s'enrichit d'une postface inédite qui interprète les conséquences du décès de Hassan II et de la montée sur le trône de Mohammed VI, le 23 juillet 1999.

« Commandeur des croyants », le roi du Maroc a fait du contrôle de l'islam une ressource majeure de sa légitimité : en occupant en force le champ religieux, celui qui se qualifiait de « *premier fondamentaliste du royaume* » a rendu malaisée l'expression politique de l'opposition islamiste. Elle n'a guère pu soulever les populations en traitant le souverain d'impie ou d'ennemi d'Allah, contrairement à ses homologues de la plupart des Etats musulmans, à commencer par les voisins du Maghreb. A la fin de sa vie, Hassan II – sans se départir de l'onction musulmane – a conquis en outre une certaine légitimité démocratique : « notre ami le Roi », vitupéré pour de longues années de turpitudes liberticides, est devenu, en quelque sorte, le « premier démocrate » de son pays. Il a laissé la gauche remporter les élections parlementaires de novembre 1997 et a coopté à la tête du gouvernement le vieux dirigeant socialiste A. Youssoufi, opposant de toujours. Un an et demi plus tard, celui-ci signait, avec tous ses ministres, le « serment d'allégeance » (*bay'a*) à Mohammed VI, donnant le plus large aval de la classe politique au mécanisme de la succession voulu par le monarque défunt.

Telle est l'apparence des choses. Mais le pouvoir au Maroc, qui échoit au plus jeune des souverains arabes d'aujourd'hui, est d'une autre complexité. Pour en décrypter les arcanes, Mohamed Tozy a choisi une approche de l'intime et de l'intérieur, la démarche de l'anthropologie politique qu'il a pratiquée depuis un quart de siècle du Haut-Atlas au Rif, et des bidonvilles de Casablanca aux campus des universités où les « barbus » ont supplanté les gauchistes. Son analyse est nourrie de cette expérience d'une société marocaine où plongent de profondes racines que ce livre nous aide à exhumer.

Par-delà le cliché du « commandeur des croyants », le souverain a su combiner trois pôles de pouvoir distincts, qui dessinent en quelque sorte le triangle de fer d'un régime autoritaire : le calife, le chérif, le makhzen. Le calife reçoit l'allégeance des croyants, à travers les oulémas (les docteurs de la loi islamique) et les responsables politiques : elle sanctionne la monarchie de droit divin. Mais, contrairement à la tradition classique, cette allégeance n'a pas de caractère contractuel pour le souverain, qui ne doit rien justifier de son comportement. En effet, il se targue d'être

Analysant la complexité du pouvoir au Maroc, Mohamed Tozy démontre comment Hassan II, au long de ses trente-huit ans de règne, a su combiner trois pôles : ceux du calife, du chérif et du makhzen. Et comment l'avenir du pays dépend de la façon dont Mohammed VI choisira d'articuler ces trois sphères

chérif – c'est-à-dire descendant du Prophète en ligne directe (à la 35^e génération pour Hassan II). Par là, il possède les attributs de la sainteté et patronne les confréries et ordres mystiques, les marabouts et les zaouias : aux principales, le chambellan royal remet régulièrement un don. En contrepartie, il mobilise la générosité des fidèles – ainsi pour collecter les fonds nécessaires à l'édification de la mosquée immense construite sur l'océan à Casablanca.

Pour s'assurer de la levée universelle de cette contribution « volontaire », la troisième sphère de pouvoir, le makhzen, fut activée. Ce terme, explique Tozy, est un « *concept séculier, profane* (...). Il s'agit de l'ordre jugé nécessaire et consolidé par un recours illimité à la violence. Il exprime la nudité de l'exercice de l'autorité et de la raison politique, dénué de toute morale ou sentiment. Le roi est le patron du makhzen, mais il ne se confond pas avec lui ». Administration discrétionnaire qui double l'administration moderne héritée du protectorat français, elle est gérée par le sérail, le *Dar al-Makhzen*, régi par la *qa'ida*, l'étiquette. Héritière d'une mémoire minutieuse de tous les événements du royaume, celle-ci se caractérise par un savoir-faire insurpassable, précisément codifié, dont l'efficacité s'est manifestée au moment de la succession (*lire l'extrait ci-dessous*), mais qui concentre toutes les rigidités et toutes les critiques de ceux qui s'en estiment exclus.

Au regard du tripode calife/chérif/makhzen, le registre politique moderne, gouvernement, Parlement, partis, est resté, tout au long des trente-huit années de règne de Hassan II, de peu de poids. En d'autres termes, les relais politiques institutionnels semblaient anémiés, tandis que le roi privilégiait le rapport direct à « son peuple », à travers ses apostrophes fameuses où il le tutoyait collectivement. C'est grâce à cette faiblesse du politique « moderne » que les

mouvements islamistes marocains ont trouvé un créneau. Se coulant dans le discours religieux du monarque, ils n'avaient de cesse d'exalter le calife – garant de l'Etat islamique qu'ils appelaient de leurs vœux – pour mieux incriminer le makhzen, dont ils dénonçaient les codes et l'arbitraire comme contraires à la charia, la loi islamique.

A l'égard du chérif, la mouvance islamiste marocaine est divisée : ce courant, à travers le monde musulman, est violemment hostile aux croyances mystiques et aux confréries, taxées de superstition et d'hérésie, et il révoque en doute les généalogies qui prétendent remonter au Prophète. C'est vers ce sentiment que tend l'association Réforme et Unicité qui a obtenu quelques députés aux élections de 1997. En revanche, le groupe du cheikh Yacine, connu sous le nom de Justice et Bienfaisance (*al'adl wal ihsan*), – pour lequel Mohamed Tozy propose la traduction plus pertinente d'« équité et don de soi » – est modelé sur une confrérie, et Yacine lui-même se réclame d'une généalogie chérifienne. Personnalité la plus charismatique de l'islamisme marocain, il n'a pourtant pas su tirer parti de l'ouverture politique récente, et son mouvement est aujourd'hui affaibli par les divisions.

Tel est le paysage politique qui s'offre à Mohammed VI. La volonté de réforme du nouveau souverain, les gestes symboliques forts par lesquels il a manifesté son souci des libertés publiques, son immense popularité dans la jeunesse – qui le revendique comme l'un des siens, à travers le surnom affectueux et cathodique de « M 6 » – ne sont pour l'heure qu'une pierre d'attente : l'avenir du Maroc se lira de manière déterminante dans la façon dont le jeune roi choisira d'articuler, à sa manière, les trois sphères de pouvoir qu'il a reçues en héritage : le calife, le chérif, le makhzen.

Gilles Kepel

e x t r a i t

Les trois morts du roi

Ce qui a été frappant à la mort de Hassan II, c'est la minutie et la célérité avec lesquelles la succession a été réglée. Bien sûr, la Constitution prévoit la succession en stipulant, dans son article 20, que « *la Couronne du Maroc et ses droits constitutionnels sont héréditaires et se transmettent de père en fils aux descendants mâles en ligne directe et par ordre de primogéniture* » ; mais cette prise en charge juridique n'était pas suffisante pour dissiper les craintes du sérail. Ces appréhensions, nourries par la culture de cour encore dominée par des images et des réflexes du XIX^e siècle, ont été d'autant plus fortes que, pour toute une génération, ce problème de succession est absolument nouveau. (...) Le 23 juillet 1999 : modernité oblige, la médicalisation de l'événement a impliqué certains aménagements du temps de la mort. Ce temps composé de trois séquences – chacune donnant lieu à une mort particulière – a permis à la mécanique de Dar al-Makhzen de fonctionner parfaitement pour résorber, dans les règles de l'art, le vide du pouvoir.

La mort clinique a été sous-entendue par les médias internationaux vers 14 heures ; mais un communiqué de

la Maison royale est venu rattraper l'information fatale pour la transformer en hospitalisation. (...) Jusqu'alors, la santé du roi avait toujours relevé du secret d'Etat.

Formellement, cette mort suspendue dans le temps n'a pas créé de vide : entre la mort clinique du roi et sa mort institutionnelle, le vide a été occupé par le symbolique et l'appel au recueillement. Vers 16 heures, tous les médias ont diffusé des versets du Coran, suggérant à peine l'annonce de la mort. Ces versets avaient une double fonction : demande de miséricorde et de pardon pour le mourant et recours à Dieu pour prévenir tout désordre.

Le temps coranique a suspendu le temps institutionnel pour permettre de réunir dans un même espace tous les prétendants à la succession.

La mort du roi, la vraie, celle qui ouvre la porte à la compétition, a été annoncée officiellement par Sidi Mohammed (qu'on appelait Smitsidi) : celui qui n'était plus tout à fait prince héritier et pas encore roi. Après cette intervention brève et digne, sans émotion excessive, la cause était entendue.

Monarchie et islam politique au Maroc, pages 285 et 286.

e s s a i s

Rome, pierre après pierre

Dix siècles de la Ville éternelle à travers ses monuments, par Richard Krautheimer

ROME, PORTRAIT D'UNE VILLE, 312-1308

(Rome, Profile of a City, 312-1308)

de Richard Krautheimer.

Traduit de l'anglais par Françoise Monfrin.

Le Livre de poche, « Références/Art », 912 p., 90 F (13,72 €). (Inédit.)

Chateaubriand flânait dans Rome parce que, dans « *les âges divers de ces murs* », notait-il, il pouvait lire l'histoire d'un univers tant païen que chrétien. Une banalité ? Moins qu'il y paraît. Si l'équilibre se manifeste, ici, avec évidence pour un œil exercé, il n'a pas fallu moins de mille ans pour que s'inscrive dans la pierre cette double vocation d'une cité antique, réputée *caput mundi*, tête du monde civilisé, avant de devenir le siège de la papauté et de s'imposer comme le centre spirituel et politique de l'Occident. Une lente mutation, un double héritage, « *sans cesse revivifié* », auxquels Richard Krautheimer (1897-1994) consacra cinquante ans de sa longue vie. L'historien de l'art, né à Fürth (Allemagne), s'établira à Rome pour mieux déceler dans les rues, les églises, les maisons, les grandes demeures de la ville, cette « *mémoire* » d'une ancienne splendeur se conjuguant avec « *la puissance spirituelle, politique et matérielle toujours grandissante de l'Eglise* ».

De la victoire de Constantin sur son rival Maxence (312) au déplacement de la papauté à Avignon (1308), d'innombrables vicissitudes politiques, économiques, sociales ou religieuses ont, à plusieurs reprises, bouleversé la topographie de la ville. Mais Richard Krautheimer est formel : elles ont toujours engendré « *un art étonnamment vigoureux, original et spécifiquement romain* ». On ne lui reprochera pas ce parti pris, pût-il paraître excessif. Il permet à l'historien de garder son lecteur attentif dans un tourbillon d'événements – siège des Goths, conquête bizantine, invasion lombarde notamment – qui modifieront inmanquablement, comme famines ou épidémies, l'économie puis la physionomie de Rome.

L'apport essentiel de Krautheimer réside dans le récit qu'il fait de la montée en puissance de la papauté et plus encore dans le soin qu'il met à relever les traces de cette prise de pouvoir à travers une description détaillée des édifices religieux, de leur architecture ou de leur décoration. La renaissance carolingienne, par exemple, à la charnière de l'Antiquité chrétienne et du Moyen Age, aura été pour les douze papes qui se sont succédé entre 760 et 860 l'occasion de renforcer leur emprise sur les masses urbaines en réorganisant la production agricole ou le ravitaillement des Romains. Mais Krautheimer rappelle qu'Adrien 1^{er}, Léon III ou Pascal 1^{er}, entre autres, entendaient tout autant affirmer leur pouvoir temporel en restituant à Rome la splendeur qui avait

été la sienne quatre ou cinq siècles auparavant.

La Renaissance s'enracinera dans les traditions impériales de l'Antiquité tardive autant que dans les traditions chrétiennes. On renoue avec les modèles paléochrétiens ou spécifiquement constantiniens. On construit ou on reconstruit des dizaines d'églises de bonne taille, abondamment décorées de peintures murales ou de placages de marbre. Dans les mosaïques des églises Saint-Praxède, Sainte-Cécile, Sainte-Marie *in Domnica*, où prédominent les tesselles de verre, Richard Krautheimer retrouve l'utilisation de très anciennes techniques romaines, un temps abandonnées. Comme il retrouve, dans les chapelles cruciformes dont les architectes carolingiens dotaient leurs églises, les plans des mausolées de l'Antiquité.

Les historiens de l'art ne partageront peut-être pas tous les jugements et toutes les audaces de Krautheimer. Le « *public cultivé* », auquel il souhaitait s'adresser quand, en 1980, il fit éditer par l'université de Princeton cette « *histoire de Rome à travers ses monuments* », appréciera de traverser avec autant de facilité dix siècles décisifs pour l'Occident et parfois oubliés. Les notes dont il avait accompagné son travail sont, ici, remarquablement mises à jour par Françoise Monfrin, qui souligne combien des travaux plus récents ont confirmé nombre des intuitions de l'historien. Un guide indispensable et un authentique bonheur de lecture.

André Meury

Langue d'emprunts

L'AVENTURE DES MOTS FRANÇAIS VENUS D'AILLEURS

d'Henriette Walter.

Le Livre de Poche, 474 p., 46 F (7,01 €).

(Première édition : Robert Laffont, 1997.)

Plus d'un mot sur dix du français courant – qui en compte environ trente-cinq mille – est d'origine étrangère. Henriette Walter, qui enseigne à l'université de Haute-Bretagne (Rennes-II) et dirige le laboratoire de phonologie à l'Ecole pratique des hautes études, ne se contente pas, ici, de rappeler l'origine de ces emprunts. Elle retrace le parcours parfois sinueux des mots venus de langues voisines ou beaucoup plus inattendues, telles que le nahuatl (tomate), le malais (thé) ou le tupi (sagouin).

Aux emprunts qui font passer un mot d'une langue à l'autre, dans sa forme phonique, graphique et sa signification, il faut ajouter les dérivations, l'extension du sens ou les traductions qui sont des répliques pures et simples, de véritables calques, comme ce *librepenseur* où l'adjectif ne précède le nom que pour mieux ressembler à l'anglais *free-thinker*.

On s'étonnera (sûrement) du peu d'emprunts (quelques dizaines) faits par la langue française aux langues africaines. On se réjouira (peut-être) des entrées toujours plus nombreuses d'anglicismes dans le Dictionnaire de l'Académie : onze dans la première édition, cent soixante-quatre dans la huitième (1935). A ses considérations savantes bien étayées par une bibliographie impeccable, un important lexique et même une cartographie pourtant très sommaire, Henriette Walter ajoute tant d'anecdotes, auxquelles elle donne parfois la forme de jeux, qu'elle parvient à dissimuler ce qu'une telle recherche peut avoir de rébarbatif pour ne restituer que le pur plaisir des mots.

A. My

Sexe, Kant et Paraguay

Pour découvrir Jean-Baptiste Botul, philosophe français invisible et esprit singulier

LA VIE SEXUELLE D'EMMANUEL KANT

de Jean-Baptiste Botul.

Présentation, traduction et notes de Frédéric Pagès.

Mille et une nuits, 94 p., 10 F (1,52 €). (Inédit.)

Le botulisme n'est pas seulement une maladie. On connaît en effet sous ce nom une grave intoxication, éventuellement mortelle, provoquée principalement par les charcuteries avariées et les conserves mal stérilisées. Ce sens médical a nui à la véritable signification philosophique du terme, qui désigne pour les spécialistes la doctrine de Jean-Baptiste Botul (1896-1945). Ce système philosophique, suffisamment estimable pour qu'une vigoureuse association des amis du philosophe s'emploie depuis plusieurs années à l'arracher à l'oubli, est encore très mal connu. Le fait est d'autant plus compréhensible qu'aucun texte de Botul n'était encore disponible. Jusqu'à présent, seul le souvenir de ceux qui l'ont entendu

permettait d'entrevoir la richesse de sa pensée. Car ce penseur de l'ombre n'a, semble-t-il, jamais rien écrit.

Il faut donc tenir pour inespérée la publication de ces cinq conférences, prononcées au Paraguay en mai 1946. Nul ne sait exactement par quelles voies le manuscrit a pu cheminer. S'agit-il bien de notes prises par un auditeur ? Ont-elles été relues et corrigées, comme il semble, par le penseur lui-même ? Comment est-il possible que ces événements se soient déroulés plus d'un an près sa mort ? Faut-il revoir la chronologie ? Il appartiendra aux historiens de démêler ces questions. Ce qui semble établi, en tout cas, c'est que le Français se prononça sur la vie sexuelle d'Emmanuel Kant dans des circonstances très singulières. Ses auditeurs auraient appartenu à une colonie d'Allemands qui avaient fui Königsberg en mai 1945 et s'appliquaient, dans le climat fort déférent de la forêt paraguayenne, à vivre quotidiennement comme Kant, s'habillant comme lui, mangeant de la même manière, faisant chaque jour une pro-

menade réglée identiquement à la sienne.

Botul jette sur le kantisme tout entier un éclairage nouveau et singulier. Il voit dans la philosophie kantienne une restriction permanente, une rétention sans fin. Kant faisait attention à ne pas perdre de sueur, à bien avaler sa salive, à ne respirer que par le nez. Il ne s'est jamais marié. Ce qu'il abhorre, c'est la reproduction, le grouillement désordonné de l'humain, l'animale prolifération sans frein. Quant à lui, était-il client chez les dames ? Ami des garçons ? Botul nous laisse sur cette question sans fin, et l'on s'en voudrait de dévoiler la chute.

Voyons. On ne sait rien de rien de Botul. Ces textes sont traduits, présentés et annotés par Frédéric Pagès, qui est non seulement agrégé de philosophie mais encore journaliste au *Canard enchaîné* et, comme c'est étrange, président de l'Association des amis de Jean-Baptiste Botul. Alors ? Mais oui, élémentaire ! Des œuvres complètes devraient être à l'étude.

Roger-Pol Droit

e s s a i s

Le monde des seniors

SENIORS, L'EXPLOSION
de Jacques Huguenin.
Gallimard/Le Monde,
« Folio actuel »,
284 p., 40 F (6,10 €).
(Inédit.)

« Chaque âge a ses plaisirs. » Le troisième, du temps où Boileau écrivait son *Art poétique*, n'avait pas, en tout cas, les faveurs de celui d'aujourd'hui. Les « seniors » ont su, depuis, grimper allègrement le long des cocotiers, et il est plus difficile de les secouer aujourd'hui.

Jacques Huguenin constate que les « seniors » constituent un marché en plein essor. Leur niveau de vie est équivalent à celui des actifs, et leurs attentes intéressent de plus en plus les producteurs, bien que ces derniers ne sachent pas encore très bien par quel bout les prendre. Certes, ils ont leurs gazettes (*Prima*, *Notre temps Magazine*, *Pleine vie*, *Bel âge*), leur radio (Radio bleue), mais les publicitaires tâtonnent encore dans la façon de les accrocher. Bien sûr, il ne faut surtout pas les présenter comme gâteux, mais non plus comme de flamboyants personnages aux dents blanches. Attention, aussi, à ne pas les faire danser dans un monde de petits enfants.

Jacques Huguenin analyse également l'ampleur du vieillissement. Comme dit le démographe Gérard Calot, « le vieillissement est irrattrapable, car il est le fruit de trente ans de fécondité décroissante ». Du même coup, on discute ici sur le casse-tête des retraites, avec son duel obligé sur les notions de répartition et de capitalisation, et la bataille des fonds de pension. Le format du livre ne permettait pas de s'étendre sur les conséquences économiques de ce dernier débat. Cet essai sur les rides de la société est accompagné par des graphiques, des encadrés, des citations et des interviews. De quoi faire respirer efficacement le lecteur.

Pierre Drouin

L'évolution de l'Empire romain

Jean-Michel Carrié et Aline Rousselle analysent la mutation des III^e et IV^e siècles

L'EMPIRE ROMAIN EN MUTATION : DES SÉVÈRES À CONSTANTIN (192-337)

de Jean-Michel Carrié et Aline Rousselle.
Seuil, « Points-Histoire »
(Nouvelle Histoire de l'Antiquité, n° 10),
856 p., 75 F (11,43 €).
(Inédit.)

Si vous cherchez une initiation à cette période cruciale que l'on a trop longtemps désignée comme celle de la « crise » de l'Empire romain, passez votre chemin ! Car cet énorme pavé se présente bien davantage comme un aboutissement qu'une introduction. Livre étrange, mais passionnant le plus souvent. En réalité, il y a deux livres emboîtés l'un dans l'autre, non que les auteurs expriment des désaccords fondamentaux sur la vision de l'époque mais chacun soulignant ce qui importe à son point de vue. Le lecteur peut s'en trouver quelque peu désemparé, d'autant que ce qui devait être un manuel traite au contraire de problèmes techniques complexes – les dévaluations monétaires, la fiscalité, la réforme de l'armée. Si ce n'était la compétence d'Aline Rousselle et de Jean-Michel Carrié pour traiter de ces questions, on aurait vite fait de conclure que le livre manque ses objectifs.

Ce serait cumuler erreur et injustice. Car il faut reconnaître aux auteurs un réel talent à exposer les questions les plus complexes. Ainsi, Aline Rousselle, qui décrit dans un chapitre assez classique mais

avec un grand sens du concret la « rupture constantinienne », aborde ailleurs des thèmes dont l'étude, significative dans la longue durée, se trouve par ce fait même toujours évacuée des manuels découpés en tranches chronologiques : la perception du corps, l'évolution de la famille, les mœurs sexuelles ; certes, elle prend prétexte des modifications qu'entraîne la diffusion du christianisme, mais son étude englobe bien plus large que le III^e siècle. De même, en près de 100 pages, elle brosse un tableau très fouillé des cultes païens et des monothéismes. Son exposé de la vie intellectuelle est en revanche plus décevant, qui apparaît comme un collage d'études érudites sur les images, le sacrifice ou le sens de l'Histoire. Non que ces questions soient sans intérêt, bien au contraire, mais elles n'avaient guère leur place dans un ouvrage de ce type.

Quant aux chapitres rédigés par Jean-Michel Carrié sur les questions politiques, militaires, économiques et sociales, ils constituent non seulement une mise à jour des connaissances mais une base de réflexion pour l'avenir. Sans doute les lecteurs non avertis auront-ils quelque peine à suivre ses démonstrations sur la politique monétaire des empereurs, mais du moins en retiendront-ils les conclusions essentielles, à savoir que non seulement l'Empire se sort très bien des difficultés du III^e siècle mais qu'il retrouve, sur le plan économique, une vitalité nouvelle au IV^e, avec une substantielle augmentation de la production et des échanges.

Maurice Sartre

Le critique, le poète et la guerre

Textes de jeunesse de Jean Starobinski sur l'engagement en « temps de détresse »

LA POÉSIE ET LA GUERRE Chroniques 1942-1944

de Jean Starobinski.
Préface de l'auteur et postface
de Jérôme Meinoz.
Ed. Zoé (Genève), « Mini Zoé »,
78 p., 25 F (3,81 €).

En 1942, Jean Starobinski a vingt-deux ans et commence, à Genève, des études de médecine. Elève de Marcel Raymond, il n'abandonne pas pour autant la littérature. De ces deux vocations naîtra ce qu'il faut aujourd'hui considérer comme l'une des œuvres critiques majeures de l'après-guerre. L'essai *Action et réaction* en est le dernier fruit (Seuil, « Le Monde des livres » du 29 octobre). En ces mêmes années, il lit Kierkegaard et Stendhal, dont il publie, en 1943, une anthologie dans la collection « Le cri de la France » des éditions LUF de Fribourg (1).

Le présent et bref volume, qui rassemble des articles parus en revues, n'a pas la prétention de dévoiler la genèse de la pensée de Starobinski. Il n'en a pas

moins le caractère émouvant et révélateur d'un « écrit de jeunesse ».

Réfléchir sur la littérature engagée peut être utile, mais relève d'un temps où l'urgence de s'engager a cessé. On peut alors, hors de la menace, disserter sur la liberté de l'esprit. En Europe, sous le nazisme, c'est l'urgence qui commandait. La pensée, si elle ne consentait pas à se faire modalité de l'action, courait le risque de devenir vaine, irréaliste. Cependant, une action purement militante ou politique ne pouvait satisfaire à toutes les exigences de l'esprit. La littérature, et d'une manière plus aiguë la poésie, s'appliquait, dans les meilleurs des cas, à maintenir le lien entre les aspirations intemporelles de l'homme et les tragiques contingences de l'histoire. C'est à la lumière de ce lien qu'un jeune homme sensible et cultivé des bords du Léman, bousculé par les événements, se mit à lire les poètes et à les fréquenter.

Dans les textes rassemblés ici – sur la « poésie de l'événement », Pierre Jean Jouve, Pierre Emmanuel, Jean Tardieu, Loys Masson et les « poètes prisonniers » –, Jean

« La "dévaluation" monétaire du IV^e siècle, une fois ramenée à sa véritable nature et à ses justes proportions, n'apparaît plus comme le symptôme d'une crise économique profonde, ni comme un élément déstabilisant de la vie économique et financière, mais comme un phénomène "technique" dont les gouvernants ont su tirer parti en l'utilisant comme une sorte d'impôt sans le nom. » On est aux antipodes des vues classiques de déclin économique, de retour à l'économie de troc et de réduction des échanges.

De même, la réforme de la fiscalité – pour laquelle Carrié donne une explication personnelle mais convaincante de la « capitation » – lui apparaît comme une réponse moderne et adaptée aux besoins nouveaux de l'Etat. Il faut encore mentionner ses pages éblouissantes sur la permanence de la cité antique, la diffusion de son système de valeurs jusque dans les villages, ou l'achèvement d'un Empire universel respectueux des particularismes. Autant de thèmes où il va largement à contre-courant des idées encore en vogue. Là où l'historiographie classique a longtemps parlé de crise après avoir échappé non sans mal à l'idée du déclin et de la chute dont Gibbon s'était fait le chantre, Jean-Michel Carrié et Aline Rousselle ne veulent voir à juste titre qu'une mutation puissante, perturbant les cadres établis de l'Etat et de la société mais mettant en place avec lucidité et persévérance les solutions de l'avenir.

Starobinski, avec l'élan de sa jeunesse, pose la question du rôle du poète : rôle universel aussi bien qu'action efficiente « en temps de détresse ». Attentif à la dimension spirituelle, il écrit : « La vraie poésie intériorise l'histoire. »

La formule exclut tout projet d'une littérature qui se plierait à l'événement, jusqu'à en perdre conscience et dignité. Mais la réflexion du critique, dans la lignée des poètes qu'il commente – Jouve et Emmanuel plus qu'Aragon –, s'applique surtout à penser l'idée patriotique : là également, il s'agit moins du « devenir national de la France » que d'« une expérience de valeur universelle faite pour nous par cette nation et exprimée par ses poètes ».

P. K.

(1) Voir le catalogue de la récente exposition de la Bibliothèque de Fribourg, *Walter Egloff et la LUF (1935-1953)*, de Michel Dousse et Simon Roth. Et aussi l'essai récent d'Olivier Carrié sur *Les Cahiers du Rhône dans la guerre (1941-1945)*, publié par l'université de Fribourg.

● LITTÉRATURE FRANÇAISE

AYLMER-ROUBENNE Madeleine

J'ai donné la vie dans un camp de la mort
J'ai lu, n° 5375, 224 p., 28 F (4,26 €).

BOUDJEDRA Rachid

La Vie à l'endroit

Le Livre de poche, n° 14758, 192 p., 26 F (3,96 €).

BRAGANCE Anne

La Correspondante anglaise

Le Livre de poche, n° 14757, 224 p., 26 F (3,96 €).

BRUNET Marie

L'Amour adopté

J'ai lu, n° 4775, 160 p., 20 F (3,04 €).

CHAPSAL Madeleine

Les amis sont de passage

Le Livre de poche, n° 14751, 160 p., 23 F (3,51 €).

DENIS Stéphane

Les Derniers Jours

Le Livre de poche, n° 14759, 320 p., 36 F (5,49 €).

GILBERT Guy

Dealer d'amour

Le Livre de poche, n° 14753, 256 p., 30 F (4,57 €).

ROBERTS Jean-Marc

Méchant

Le Livre de poche, n° 14756, 192 p., 26 F (3,96 €).

SIMENON Georges

Les Complices

Le Livre de poche, n° 14227, 160 p., 30 F (4,57 €).

STIL André

La Neige fumée

Le Livre de poche, n° 14762, 160 p., 26 F (3,96 €).

SULLEROT Evelyne

Alias

Le Livre de poche, n° 14760, 256 p., 33 F (5,03 €).

TRISTAN Frédéric

Stéphanie Phanistée

Le Livre de poche, n° 14725, 416 p., 42 F (6,40 €).

VOLKOFF Vladimir

Chroniques angéliques

Le Livre de poche, n° 14761, 352 p., 40 F (6,10 €).

● LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

ABBOTT Edwin A.

Flatland

Traduit de l'anglais par Philippe Blanchard. 10/18, Domaine étranger, n° 3134, 160 p., 38 F (5,79 €).

JAMES Henry

La Madone du futur

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par François Rivière et Louise Servicen. 10/18, Domaine étranger, n° 3133, 288 p., 47 F (7,17 €).

McLEAY Alison

Les Sortilèges de la passion

Traduit de l'anglais par Roxanne Azimi. Le Livre de poche, n° 14755, 352 p., 36 F (5,49 €).

SHEPARD Sam

Balades au paradis

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Bernard Cohen. 10/18, Domaine étranger, n° 3130, 304 p., 47 F (7,17 €).

WILLIAMS Tennessee

Une femme nommée Moïse

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Francis Ledoux. 10/18, Domaine étranger, n° 1556, 192 p., 41 F (6,25 €).

YAMAGUCHI Yoji

La Tête d'un autre

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Denis Mésangeau. 10/18, Domaine étranger, n° 3132, 224 p., 44 F (6,71 €).

● POÉSIE

VERLAINE Paul

Œuvres libres

10/18, Domaine français, n° 3129, 192 p., 44 F (6,71 €).

● ROMANS POLICIERS

ARSENEVA Elena

La Nuit des ondines

10/18, Grands détectives, n° 3121, 256 p., 47 F (7,17 €).

BELBIN David

Corps non identifié

Traduit de l'anglais par Paul Benita. J'ai lu, Police-Secours (5), n° 5364, 192 p., 24 F (3,65 €).

BOILEAU-NARCEJAC

La main passe

Gallimard, Folio Policier, n° 142, 192 p., 28 F (4,27 €).

BRUSSOLO Serge

Avis de tempête

Le Livre de poche, n° 17102, 256 p., 26 F (3,96 €).

DEAVER Jeffery

Le Désosseur

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Pierre Girard. Le Livre de poche, n° 17103, 512 p., 46 F (7,01 €).

DIBDIN Michael

Spectre noir

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Serge Quadruppani. Le Livre de poche, n° 17104, 416 p., 40 F (6,10 €).

GLAUSER Friedrich

Studer et le caporal extralucide

Traduit de l'allemand (Autriche) par Philippe Giraudon. 10/18, Grands détectives, n° 3116, 256 p., 47 F (7,17 €).

HEYER Georgette

La mort donne le « la »

Traduit de l'anglais par Daria Olivier. Le Livre de poche, n° 14763, 288 p., 30 F (4,57 €).

JACKSON BRAUN Lilian

Le Chat qui regardait les étoiles

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Marie-Louise Navarro. 10/18, Grands détectives, n° 3135, 256 p., 47 F (7,17 €).

LA PLANTE Lynda

Sang froid

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Gilles Berton. Le Livre de poche, n° 17105, 576 p., 46 F (7,01 €).

LITTEL Robert

Ombres rouges

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Nathalie Zimmermann. Gallimard, Folio Policier, n° 143, 464 p., 39 F (5,95 €).

RING Ray

Arizona Kiss

Traduit de l'anglais par Franck Reichert. Traduction revue par Philippe Garnier. Gallimard, Folio Policier, n° 144, 320 p., 35 F (5,34 €).

● JEUNESSE

BUISSET Dominique

Marseille, de Phocée à César

Père Castor Flammarion, Castor Poche, n° 724, 192 p., 32 F (4,88 €).

DUCHET-SUCHAUX Gaston

Le Dictionnaire européen du Moyen Age

Hachette Jeunesse, Le Livre de poche Jeunesse, Dicos, 320 p., 37 F (5,64 €).

NORMAN Howard

10 contes du Grand Nord

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Catherine Danison. Père Castor Flammarion, Castor Poche, n° 722, 224 p., 32 F (4,88 €).

POL Anne-Marie

10 récits de la danse classique

Père Castor Flammarion, Castor Poche, n° 723, 192 p., 32 F (4,88 €).

RUSH Barbara

et SCHWARTZ Howard

15 contes juifs

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Rose-Marie Vassallo. Père Castor Flammarion, Castor Poche, n° 725, 160 p., 29 F (4,30 €).

● ARTS

CARRAZ Damien

L'Architecture médiévale en Occident

PUF, Que sais-je ?, n° 3528, 128 p., 42 F (6,40 €).

PERES Adon

Paul Landowski, le mur des Réformateurs à Genève et le Christ de Rio

Labor et Fides, Essai, 140 p., 72 F (10,98 €).

● PHILOSOPHIE

JAULIN Annick

Aristote. La Métaphysique

PUF, Philosophies, n° 126, 127 p., 48 F (7,31 €).

MICHAUD Yves

Hume et la fin de la philosophie

PUF, Quadrige, n° 301, 287 p., 69 F (10,51 €).

SOURIAU Etienne

Vocabulaire d'esthétique

Sous la direction d'Anne Souriau. PUF, Quadrige, n° 300, 1 415 p., 198 F (30,18 €).

● HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE

AZZOUZ Rachid

La France de 1870 à 1958

PUF, Que sais-je ?, n° 3545, 128 p., 42 F (6,40 €).

BOUGANIM Ami

Bethléem, Hébron et Jéricho

Nadir, Sites et sources, 56 p., 42 F (6,40 €).

DAGORNE Andrée

Les Risques naturels

PUF, Que sais-je ?, n° 3533, 128 p., 42 F (6,40 €).

SERGE Victor

L'An I de la révolution russe

Préface de Wilebadllo Solano. La Découverte, La Découverte/Poches, 532 p., 89 F (13,57 €).

● SCIENCES SOCIALES

DORNA Alexandre

Le Populisme

PUF, Que sais-je ?, n° 3531, 128 p., 42 F (6,40 €).

FINGERHUT Jacques

La Fiscalité du marché de l'art

PUF, Que sais-je ?, n° 3532, 128 p., 42 F (6,40 €).

GÉLABERT Marie-Christine

L'Intercommunalité

LGDJ, Politiques locales, 128 p., 55 F (8,38 €).

GUERRIEN Bernard

La Théorie économique néoclassique. Tome I : Microéconomie

La Découverte, Repères, n° 275, 128 p., 49 F (7,47 €).

GUERRIEN Bernard

La Théorie économique néoclassique. Tome II : Macroéconomie

La Découverte, Repères, n° 276, 128 p., 49 F (7,47 €).

MASSIANI-FAYOLLE

Marie-Paule

Vie politique et société américaines

PUF, Que sais-je ?, n° 3519, 128 p., 42 F (6,40 €).

PIOLÉ Guy

Les Chambres régionales de comptes

LGDJ, Politiques locales, 128 p., 55 F (8,38 €).

PONCHON François

Les Droits des patients à l'hôpital

PUF, Que sais-je ?, n° 3530, 128 p., 42 F (6,40 €).

● ENSEIGNEMENT

BARDEL Guillaume

et CARON Dominique

Zola, « L'Œuvre »

Ellipses, Résonances, 112 p., 36 F (5,49 €).

BELGRAND Anne

Zola, « Nana »

Ellipses, Résonances, 96 p., 36 F (5,49 €).

BÉNAC Karine

Marivaux

Ellipses, Mentor, 128 p., 42 F (6,40 €).

BIAD Abdelwahad

Droit international humanitaire

Ellipses, Mise au point, 128 p., 59 F (8,99 €).

BLIN Olivier

L'Organisation mondiale du commerce

Ellipses, Mise au point, 96 p., 65 F (9,91 €).

BONAFOUS-MURAT Carle

Joyce, « Dubliners », logique de l'impossible

Ellipses, Marque-page, Littérature anglo-saxonne, 144 p., 59 F (8,99 €).

GAILLIARD Muriel

Beaumarchais

Ellipses, Mentor, 128 p., 42 F (6,40 €).

HARRIS Trevor

La Grande-Bretagne et l'Europe depuis 1945

Ellipses, Les essentiels

de civilisation anglo-saxonne, 144 p., 59 F (8,99 €).

LABESSE Jean

Initiation à l'histoire de la Grèce antique

Ellipses, Initiation à..., 208 p., 85 F (12,96 €).

LABESSE Jean

Zola, « La Bête humaine »

Ellipses, Résonances, 96 p., 36 F (5,49 €).

LANONE Catherine

Emily Brontë, « Wuthering Heights », un vent de sorcière

Ellipses, Marque-page, Littérature anglo-saxonne, 128 p., 59 F (8,99 €).

LORRAIN Jean-Louis

Les Violences scolaires

PUF, Que sais-je ?, n° 3529, 128 p., 42 F (6,40 €).

MOUFFLET Hélène

Du tac au tac : espagnol

Ellipses, 128 p., 55 F (8,38 €).

PRADEAU Jean-François

Platon

Ellipses, Philo-philosophes, 64 p., 32 F (4,88 €).

SCHIRM Laurence

Zola, « Germinal »

Ellipses, 40/4, 96 p., 36 F (5,49 €).

VAISSIÉ Cécile